



179. --. Voyage d'un exilé de Londres a Naples et en Sicile en passant par la Hollande, la Confédération germanique, le Tyrol et l'Italie. 2 tomes. 4, 447; 4, 422 SS. 8vo. Hübsche Halbleder-Bände der Zeit mit roten Rückenschildchen.
Paris, 1835.

et - '73

200.--

ERSTE AUSGABE. "Afin d'échapper aux reproches de ces gens qui affectent de louer à outrance ce que les autres n'ont pas vu, je ne voulus pas m'éloigner de la Savoie, sans avoir visité la vallée tant célébrée de Chamouny. C'est une excursion obligée pour tout voyageur qui va en Italie." -de Beer, Travellers...S. 192; nicht bei Wäber.

VOYAGE
D'UN EXILÉ.



IMPRIMERIE DE HENRI DUPUY,

RUE DE LA MONNAIE, N. 11.

VOYAGE
D'UN EXILÉ

DE LONDRES A NAPLES ET EN SICILE

EN PASSANT

Par la Hollande, la Confédération germanique,
le Tyrol et l'Italie,

PAR

LE BARON D'HAUSSEZ

DERNIER MINISTRE DE LA MARINE SOUS LE ROI CHARLES X.

—

TOME PREMIER.

—

PARIS

ALLARDIN, LIBRAIRE-ÉDITEUR,

PLACE SAINT-ANDRÉ-DES-ARCS, 13.

M DCCC XXXV.



AVANT-PROPOS.

Au moins je reverrai les côtes de France.

Ce mot touchant que j'avais recueilli au moment où il sortait du cœur et de la bouche d'un noble enfant banni de sa patrie, je le répétais alors que, quittant une terre étrangère pour aller en habiter une autre, je prenais un long détour afin d'éviter celle qui m'avait vu naître. Comme cet enfant, pour lui, avec lui, j'étais proscrit! Il m'avait indiqué une consolation: c'était tout ce qu'il était en son pouvoir de faire. Je la saisissais: j'y trouvais du charme.

Dans la traversée d'Angleterre en Hollande j'avais aperçu, comme un nuage, quelques points des dunes

qui environnent *Dunkerque*. La marche du bâtiment m'en avait éloigné rapidement ; et ce n'a plus été que des bords du Rhin que mes regards ont encore rencontré la France, alors qu'ils suivaient dans tout leur développement les cimes prolongées des Vosges. Quand il m'a fallu cesser de voir ces montagnes qui servent de limites à mon pays, il me semblait qu'une fois encore j'étais obligé de le fuir. N'ayant plus de patrie qui veuille de moi, j'ai cherché à examiner comment était organisée celle des autres. J'ai étudié les contrées que je traversais. J'ai mis autant à profit que je pouvais le faire les moyens dont je disposais pour tout voir. J'ai observé, j'ai questionné. C'est le résultat de mes investigations, si l'on veut des distractions que je cherchais aux contrariétés de ma position, que je publie. Puisse-t-il s'y trouver quelques faits, quelques idées qui soient utiles à mon pays !.... Je bénirai mon exil.

HOLLANDE.

HOLLANDE.

§ Ier.

ASPECT GÉNÉRAL.

Le voyageur qui aborde les côtes de la Hollande ne devine la terre qu'aux vagues qui écument en glissant sur un sable dont la pente insensible remonte jusqu'à un rivage plus élevé, au-delà duquel rien n'apparaît. En approchant, il voit des digues, mais pas la moindre parcelle du sol qu'elles protégent. Ce n'est guère que lorsqu'il est débarqué qu'il découvre des maisons. Plus loin, le terrain s'étend en marais, dont on s'efforce de faire des prairies au moyen de fossés larges et profonds, destinés à leur desséchement. Les terres enlevées de ces fossés

sont employées à la confection de digues sur la crête desquelles sont pratiquées, d'une manière assez dangereuse, des routes larges de douze pieds, pavées en briques de petite dimension, très-dures, posées de champ, et recouvertes de sable. La portion de ces terres, que n'exige pas la confection des digues, est consacrée à l'exhaussement du sol.

La plus grande culture est celle des prairies. Vient ensuite celle du blé et des plantes oléagineuses.

Les fermes sont en général isolées et placées sur les terrains les moins bas. Les bâtimens d'exploitation sont réunis aux habitations ; mais grâce aux soins, à l'ordre, a l'extrême propreté qui se font remarquer dans tout, les inconvéniens qui pourraient résulter de ce rapprochement ne se font pas sentir.

Les maisons sont construites en briques ou en planches.

Les villages, séparés par de grandes distances, sont entourés d'arbres qui en cachent les maisons et ne laissent apercevoir que les clochers. Des moulins à vent, servant à l'épuisement des eaux, à la mouture du blé, à la confection des huiles et au sciage des bois, sont, par leur extrême élévation et la singularité de leur architecture, de véritables ornemens d'un paysage auquel ils impriment un caractère qui n'appartient à aucun autre.

L'aspect de la Hollande se distingue encore par le mouvement que porte avec elle une navigation intérieure qui promène à travers les villages, les prairies et les villes, les voiles des plus grands navires, et mêle les couleurs de leurs pavillons à celles d'une végétation magnifique.

La navigation intérieure est résultée de la nécessité imposée aux Hollandais de submerger la moitié de leur territoire, afin de pouvoir dessécher et utiliser l'autre.

Avant de songer au commerce, ils ont dû s'occuper de la production, et la pensée du desséchement a sans doute précédé celle de la navigation ; mais celle-ci a suivi l'autre de si près, et leurs résultats ont été tellement combinés, que les canaux ont été ouverts à la fois dans l'intérêt de l'agriculture et dans celui du commerce.

Le besoin de combustible, dans un pays humide et dépourvu de mines de houille et de forêts, a forcé de recourir à la tourbe. Afin de s'en procurer, il a fallu fouiller à de grandes profondeurs, convertir à jamais en lagunes improductives des terrains qui auraient pu devenir précieux, et accroître ainsi l'inconvénient de la surabondance des eaux. On ne peut prévoir où s'arrêtera un genre de préjudice devenu une nécessité, et qui détruira, sans moyens et sans espoir de réparations, un sol déjà trop rare.

Les races de bestiaux n'ont pas, dans le développement et la régularité de leurs formes, la perfection que semblerait promettre un des pays du monde les mieux partagés en pâturages. Vainement on cherche, dans de vastes prairies, des animaux du genre de ceux qui ont servi de modèles à Paul Potter, à Vander-Meulen. Des vaches petites et de mauvaise espèce, des chevaux presque tous noirs, à croupes rabattues, à têtes communes, imparfaits dans la conformation de leur corps et de leurs jambes, déposent de la négligence apportée dans les soins qui ont pour objet l'amélioration des races.

§ II.

DIGUES.

Les Hollandais portent dans la confection de leurs digues l'intelligence de soins et d'économie qu'ils appliquent à tous leurs travaux. Ils remplacent la pierre qui manque à leur pays par des fascines de roseaux ou de petites branches de saules placées par couches d'un pied d'épaisseur, et disposées de manière qu'une couche soit parallèle, et l'autre perpendiculaire au courant. Ces fascines, dont les intervalles sont garnis avec du sable, sont contenues par des pieux qui les traversent. Le peu de pierres que l'on peut se procurer an allant les chercher en Norwége, servent à consolider l'ouvrage par leur poids, et à faciliter la circulation des voitures sur la partie la plus élevée.

C'est un admirable travail que celui des digues de la

Hollande ; mais c'est un effrayant spectacle que celui d'une mer ouverte, luttant de son poids immense et de la fureur de ses tempêtes contre des amas de fagots recouverts de sable, et menaçant d'une irrémédiable subversion une population de deux millions d'ames, qui vit aussi rassurée que si elle habitait les sommets du Mont-Blanc ou des Cordilières. Le déplacement d'une fascine, l'ouverture inaperçue d'un trou de rat, peuvent suffire pour amener l'événement; et si l'on y songe, c'est pour le prévenir, nullement pour s'en effrayer. A dix pieds au-dessous du niveau de la mer on circule, on mange, on boit, on trafique, on amasse de l'argent, on rit quelquefois, on fume toujours, sans s'occuper des vagues qui peuvent engloutir les trésors et éteindre les pipes. Voilà le monde !... Il est heureux qu'il soit ainsi fait. Après tout, pour la génération qui souffrirait de l'événement, ce serait une simple question de temps et de simultanéité. Il ne s'agirait pour elle que de finir un peu plus tôt et toute à la fois, au lieu de s'éteindre un peu plus tard et en détail. Bien des gens y feraient l'économie de maux et de regrets auxquels ils n'échapperont pas, si la mer ne réalise pas sa menace.

§ III.

CANAUX ET ROUTES.

Le transport des marchandises se fait sur les canaux. Celui même du plus grand nombre des voyageurs s'opère de la même manière. Les bateaux destinés à cet usage contiennent une soixante de personnes, et sont traînés par des chevaux. Leur marche peut se calculer sur une vitesse de deux lieues par heure. Le prix des places est peu élevé.

Les canaux servent en outre à l'écoulement des eaux qui, sans eux, inonderaient le pays. Lorsqu'ils n'ont pas de débouché naturel, on y supplée au moyen des moulins à vent qui font mouvoir des pompes, et élèvent ainsi les eaux jusqu'à des canaux d'un biez supérieur, qui les versent dans la mer. La complète horizontalité du pays dispense souvent des écluses, lesquelles ne sont établies

que lorsqu'une navigation importante entre deux canaux de niveaux différens les rend indispensables. Hors cette circonstance, les canaux sont interrompus, et on rachète l'interruption par un transbordement. La communication de *Rotterdam* à *Amsterdam*, tout active qu'elle soit, n'est pas exempte de cet inconvénieut, dans lequel on retrouve l'esprit de patience et d'économie des Hollandais, et leur aversion pour tous les genres de dépenses qui ne seraient pas justifiées par une nécessité absolue.

Destinées à la circulation assez rare, comparativement à ce qu'elle est dans les autres pays, des diligences et des voitures particulières, les routes hollandaises n'exigent pas une grande solidité ; et bien leur en prend : car les briques, seuls matériaux que l'on puisse appliquer à leur confection dans une contrée dépourvue de pierres, ne soutiendraient pas une lourde pression. Ces briques résistent donc suffisamment, et elles procurent une circulation facile.

Les routes occupent toujours la sommité d'une digue ou le bord d'un canal, et n'offrent de garantie contre le danger d'une telle situation que la sagesse des chevaux. Leur horizontalité est fréquemment interrompue par des ponts dont le bombement excessif est rendu nécessaire pour le passage des bateaux. Sur les grands canaux les ponts se lèvent. Cette manœuvre, toute rapide qu'elle soit, retarde beaucoup la marche des voyageurs.

Aux approches des villes, les routes et les canaux sont bordés par des habitations plus remarquables par les soins donnés à leur entretien et par l'originalité de quelques fabriques, que par l'élégance de leur achitecture. Les jardins qui les acompagnent sont peu vastes, mal dessinés, mais très-riches en fleurs rares et en arbustes précieux.

§ IV.

VILLES.

On vante, suivant moi, beaucoup trop les villes hollandaises, et leurs rues, et leurs maisons, et les canaux qui les coupent, et la propreté qui s'y fait remarquer. Il y a quelque chose de vrai dans les éloges qu'on leur donne; mais il s'y trouve aussi beaucoup d'exagération. L'utile se fait sentir partout : le beau, le commode même ne se rencontrent nulle part. Les rues sont mal alignées. La plupart sont étroites. Toutes sont mal pavées. En avant des maisons, des espaces de trois ou quatre pieds de largeur, fermés avec des chaînes, et réservés on ne sait pour quoi, rétrécissent la voie publique, sans procurer aucun avantage aux habitans des maisons. A chaque pas des trappes, dont rien ne garantit, s'ouvrent jusque sur les trottoirs. Les noms des rues sont rarement indiqués par des écri-

teaux. Le numérotage des maisons se suit, non par rue, mais par toute la ville.

Les rues, partagées dans le sens de leur longueur par des canaux, sont assombries plus qu'ombragées par des arbres dont les branches couvrent tout l'espace qui sépare les deux rangées de maisons. Des ponts, dont les abords rapides sont de véritables obstacles à la circulation, dérangent le niveau des rues. Les mécaniques qui servent à faire basculer quelques-uns de ces ponts présentent des formes assez pittoresques, mais qui ne rachètent pas les inconvéniens de leur construction.

Le milieu de la rue est pavé en pierres de petite dimension; les accotemens le sont en briques. Je ne sais à quoi on doit attribuer le bruit vraiment assourdissant produit par le passage des voitures et le pas des chevaux. Heureusement pour le repos des habitans, la plupart des voitures de place sont portées sur des traîneaux, au lieu de l'être sur des roues. Le cocher marche à côté du cheval qui les traîne.

Les canaux d'intérieur des villes, dont les Hollandais se targuent tant, peuvent être d'un grand avantage pour leur industrie; mais, sans rien ajouter à la beauté des villes, ils en rendent le séjour fort incommode. L'eau qui les remplit est sale, fétide, dégoûtante, et nest jamais renouvelée. Le passage d'un bateau en fait dégager des miasmes infects auxquels, par une fiction qui fait honneur à l'esprit de nationalité, on attribue la propriété de préserver, au besoin même de guérir des maladies de poitrine. Que l'on s'arrange des canaux comme d'une nécessité imposée par la nature des localités, et à laquelle on rattache des habitudes utiles et des avantages réels, je le conçois; mais je voudrais que l'on se dispensât de les pré-

senter comme un moyen d'embellissement ou de salubrité.

Quelques maisons sont meublées avec une grande somptuosité, et renferment des collections précieuses de tableaux. Le plus grand nombre n'est remarquable que par le marbre qui y est prodigué en pavés, en tables, même en lambris. Le bois remplace le fer partout où celui-ci n'est pas absolument nécessaire.

La brosse et le balai, sans cesse en mouvement, entretiennent une propreté plus active qu'intelligente, et dont les résultats sont loin de valoir ceux de la popreté anglaise.

Rotterdam et *Harlem* font exception à quelques-unes des observations qui précèdent; mais elles trouvent une application complète à *Dordrecht*, *Leyde*, *La Haye* et *Amsterdam*.

§ V.

LA HAYE, LEYDE, ETC.

De quelque côté que l'on arrive à *La Haye*, on n'aperçoit qu'une vaste forêt, tant les arbres qui l'entourent sont rapprochés et élevés. La ville n'est remarquable que par ses délicieuses promenades; ses places bien plantées; une enceinte de bâtimens irréguliers, qui long-temps ont été la résidence des souverains, et où siégent maintenant les deux Chambres; la maison plutôt que le palais d'un roi bourgeois par politique et par habitude; et un musée où une collection de curiosités japonaises attire et mérite l'attention, presque autant que des tableaux dont quelques-uns sont très-beaux, dont la plupart son très-médiocres.

Les conditions de situation et de construction étant absolument identiques, toutes les villes de la Hollande doivent avoir et ont en effet un air de famille très-prononcé.

Des rues un peu plus, un peu moins larges, une circulation plus ou moins active les distinguent seules. *Rotterdam* et *Amsterdam* sont de grandes cités, belles si l'on attache à ce mot la signification d'un vaste espace donné aux rues et aux canaux; tristes si on les caractérise par l'aspect de leurs maisons et par l'air grave et occupé de leurs habitans; curieuses si on les juge par le genre de mouvement que leur imprime la navigation qui s'y mêle à tout. Des musées, des collections particulières où se trouvent en assez grand nombre des tableaux de prix, offrent des distractions agréables aux amateurs qui peuvent en obtenir l'accès.

Leyde présente aux personnes qui cultivent les sciences, la ressource précieuse d'une université et de tous ses accessoires, tels qu'un jardin botanique, un musée d'antiquités égyptiennes, qui n'a que le tort d'être trop riche et trop confus; un autre musée de curiosités japonaises et d'objets d'histoire naturelle; la collection la plus complète d'ostéologie, notamment de crânes, qui existe au monde; et, pour montrer tout cela et en donner l'explication, des professeurs instruits et complaisans.

Harlem a tout l'air d'une ville habitée par des gens qui n'ont rien à faire, et qui, pour paraître occupés, assignent des valeurs idéales et très-élevées à des oignons de tulipes et à des griffes d'anémones. Son aspect est plus gai que celui des autres villes de la Hollande. Les canaux ne sont pas un accessoire inévitable de ses rues, et il semble que l'on doive être plus à l'aise dans ses maisons que dans les autres habitations hollandaises. Puis, les jardins créés sur les sables qui séparent la grande mer d'une mer que l'on appelle le lac d'*Harlem*, sont si bien tenus, les arbres qui les ombragent sont si beaux, les pavillons où l'on vient

prendre le thé et chercher des sujets de distraction dans le mouvement qui a lieu sur les routes, sont si élégans, que cela donne presque l'envie de s'y fixer, pendant l'été au moins. Pour l'hiver, la tentation est moins forte, à moins que l'on ne soit passionné pour la chasse aux canards ou l'exercice des patins, seuls plaisirs que ce pays doive présenter pendant cette saison, triste partout, affreuse en Hollande.

De *Harlem* à *Amsterdam*, la route qui se prolonge le long d'un magnifique canal, et en ligne droite, est riche en points de vue variés. La ville à laquelle elle conduit n'a pas les abords somptueux d'une grande capitale. Son intérieur ne répond pas à l'idée qu'en font concevoir des récits beaucoup trop avantageux. Tout y a l'aspect d'une ville d'immense commerce. A la figure seule de ses habitans, on jugerait qu'ils sont occupés et préoccupés d'affaires. Dans les salons ils traitent ce sujet de préférence à tout autre. Dans les rues on ne voit que des gens pressés, s'abordant sans complimens, économisant jusqu'au temps de se souhaiter le bonjour. Au port, dans les magasins, sur les canaux, sur les quais, à la bourse, tout a un caractère d'activité que l'on ne trouve à un égal degré que dans la Cité de *Londres*.

Sans m'étendre en éloges excessifs sur la population hollandaise, je pourrais en dire assez de bien pour que l'on portât un jugement favorable sur son extérieur. Il n'en serait pas de même de la population d'*Amsterdam*, résultat d'un croisement de toutes les races du monde. De ce métisage universel est sorti un peuple de boiteux, de bossus, de borgnes, qui semblent avoir pris au hasard, dans je ne sais quelle *vallée de Josaphat*, des membres qui jamais n'avaient été destinés à appartenir au même individu. Heu-

reux ceux qui ont eu le bonheur d'assembler deux jambons de même longueur, deux yeux de couleur semblable! Mais comme si la nature, honteuse de son ouvrage, n'avait pas voulu se prêter à son entier développement, tout cela est resté au-dessous des proportions ordinaires. Buffon avait créé la dénomination de *chiens des rues*, pour désigner ces bâtards de toutes les variétés de l'espèce canine, dont les formes ont à peine conservé celles de la race générale. On devrait chercher un nom analogue pour donner l'idée de cette hideuse espèce qui, le dimanche surtout, promène dans les rues et sur les quais d'Amsterdam sa laideur et ses difformités.

Je ne parle ici que de la population des rues. Celle des salons a conservé un type national qui la rattache à la grande famille hollandaise, à laquelle l'autre est évidemment étrangère.

Une des plus jolies villes de la Hollande est *Utrecht*. Il n'y a pas trop de canaux, pas trop de ponts, point de digues. On y voit quelques beaux édifices, entre autres un clocher haut de trois cent soixante pieds, de la sommité duquel l'œil exerce toute sa portée sur une surface parfaitement unie, sans pouvoir arriver jusqu'à des montagnes. La mer, des dunes, des canaux, des prairies, des fermes isolées, des villages entourés de peupliers, des villes, toute l'immensité, toute la monotonie d'un paysage hollandais se trouvent réunies là. On éprouve au premier aspect une surprise d'amiration : bientôt on se fatigue et l'on descend, content d'avoir vu, peu désireux de revoir.

On peut ensuite visiter un hospice bien tenu, un hôtel-de-ville d'une construction nouvelle et élégante, une vaste caserne qui ressemble à tout ce que l'on voit de beau dans ce genre partout ailleurs; mais ce qu'il faut examiner,

parce que l'on ne rencontrera nulle part rien de mieux, c'est la délicieuse promenade créée autour de la ville, sur l'emplacement qu'occupaient les fortifications. Les fossés seuls ont été conservés. L'eau limpide qui les remplit décore un jardin dessiné avec un goût parfait, et qui offre, dans les moindres de ses détails, des sujets d'études pour les amateurs de ce genre d'établissement; un modèle pour les administrateurs qui auraient la faculté, et, chose plus rare! la volonté d'embellir les cités confiées à leurs soins. Dans mes voyages, je n'ai rien vu de plus gracieusement conçu, de plus heureusement exécuté. On aimerait à se fixer à *Utrecht*, ne fût-ce que pour s'y promener. L'esprit trouverait aussi à s'y exercer au milieu des livres et des objets d'art qui enrichissent ses bibliothèques et ses musées, et dans la société des savans qui dirigent son université.

Rien ne donne l'idée d'un vaste jardin paysagiste au point où le font les environs d'*Utrecht*. Sur de belles routes bordées d'arbres, on circule au milieu d'une suite non interrompue de parcs charmans, dont les habitations, variées à l'infini dans leurs formes, sont toutes d'un effet pittoresque; dont les gazons, les fleurs et les arbres sont entretenus avec soin; dont les eaux sont d'une admirable transparence. A chaque pas une scène nouvelle vient stimuler l'intérêt ou la curiosité.

La nature a cependant peu contribué à tout cela; car elle n'a fourni que l'immensité d'une plaine sablonneuse. L'industrie agricole y a jeté de la culture et des bois. L'ordre, mais cet ordre qui ne sait exister à un tel degré que dans la Hollande, a fait le reste, et cet ensemble est ravissant.

Au ciel près, cette contrée a beaucoup de rapports,

pour la qualité et la disposition du sol, avec les Landes de la Gascogne. Elle m'apparaissait telle que j'aurais voulu disposer de celles-ci. Il me semblait que je m'éveillais au moment où se réalisait le rêve favori de ma carrière administrative. J'y trouvais jusqu'aux colonies d'indigens que j'avais tenté de créer, dont j'avais indiqué les bases et réuni les élémens, telles à peu près que je les avais imaginées, telles que je serais parvenu à les former si j'avais été en possession des conditions qui se trouvent en Hollande et qui manquent en France : conditions indispensables au succès de semblables entreprises. Ces conditions, c'est de la suite dans les idées du gouvernement et la permanence de ses agens dans les postes qu'il leur confie. C'est de la persévérance dans les systèmes, et une confiance plus entière dans les hommes qui doivent les réaliser. Mais comment espérer de la fixité dans la volonté, alors qu'il ne s'en trouve même pas dans le gouvernement de qui elle émane?

§ VI.

HOSPICES.

Pour la première fois de ma vie j'ai traversé un pays sans mendians [1]. Honneur aux institutions qui produi-

[1] L'absence de la mendicité ne doit pas faire supposer celle de la misère. On m'a assuré (et des témoignages respectables ne me permettent pas d'en douter) qu'à *Amsterdam* il existe en grand nombre des asiles où, *pour un sou*, un pauvre trouve un repas et les moyens de dormir. Mais quel repas! quel repos! Les restes dédaignés sur les dernières tables, recueillis quelquefois au coin des rues, réunis et confondus dans de vastes marmites, et distribués avec parcimonie à des gens trop affamés pour connaître le dégoût. Au lieu de lit, des cordes attachées au plafond, à travers lesquelles les malheureux suspendent leurs membres harassés pour attendre le sommeil, que l'excès de fatigue leur procure dans cette position toute pénible qu'elle soit; voilà les conditions auxquelles ces infortunés sont redevables de leur existence! Et pourtant ils passent leur vie sur le bord des canaux! et pour la plupart la religion n'est pas là pour les détourner de s'y précipiter!

sent un tel résultat ! honneur aux magistrats qui les font respecter ! honneur aussi à la conscience, peut-être même à l'amour-propre des sectes religieuses si multipliées en Hollande, lesquelles ne souffrent pas que leurs membres importunent la pitié publique, et préviennent leurs besoins avant qu'ils se soient révélés dans les rues ! Mais les institutions charitables, richement dotées par la munificence des particuliers, y contribuent aussi pour beaucoup. Ces institutions sont administrées et dirigées avec ce soin, cet ordre, cette prudence qui appartiennent à l'esprit hollandais. Il en existe pour toutes les positions, pour toutes les infirmités, pour toutes les afflictions. Chaque souffrance a son asile où elle est assurée de trouver secours et protection. Ici les sourds-muets, là les aveugles sont admis à la seule exhibition de leurs infirmités, sans que l'on s'enquière de la secte à laquelle ils appartiennent, par un autre motif que celui de leur procurer les secours et l'instruction de leur propre religion. Une exception existe à l'égard des juifs ; mais elle vient de leur volonté et du respect qu'ils ont pour des pratiques incompatibles avec le régime des établissemens.

Presque toutes les villes possèdent des hospices où l'on donne aux enfans que la mort de leurs parens laisse sans appui, une éducation analogue à celle qu'ils auraient reçue dans leur famille, et une tutelle éclairée de la part des administrateurs qui soignent les intérêts de ces pupilles que l'infortune leur confie, à l'égal de ceux de leurs propres enfans. Un habit moitié noir, moitié rouge, couleurs de la ville, distingue les élèves de l'établissement d'*Amsterdam*. Parvenus à l'âge de vingt-un ans, les pensionnaires sont livrés à eux-mêmes, et exercent la profession ou le métier pour lesquels ils ont été préparés.

C'est de l'un de ces hospices qu'était sorti *Van Speike*, dont la mort héroïque vient tout récemment d'ajouter à la gloire de la marine hollandaise. Une inscription et deux tableaux apprennent aux étrangers qui visitent l'établissement que, sur la recommandation des administrateurs, *Van Speike* avait été admis dans la marine royale, et qu'en peu d'années il était parvenu au grade de lieutenant de vaisseau; que jeté par une tempête sous une des batteries d'Anvers, le 13 février 1831, il avait fait sauter le bâtiment qu'il commandait avec tout l'équipage et une cinquantaine de Belges qui avaient cru pouvoir s'emparer sans peine d'un vaisseau naufragé.

On a reconnu une portion du corps de ce brave officier à la décoration que lui seul portait à bord du bâtiment, et qui était restée attachée à un fragment de poitrine, lancé à une centaine de toises.

Par une idée toute hollandaise, c'est avec un cigare que le peintre a supposé que *Van Speike* avait mis le feu à la sainte-barbe, et c'est ainsi qu'il l'a représenté.

Bisson, qui, en 1827, s'est honoré par un fait semblable, s'était servi d'un pistolet. Dans deux événemens identiques, le caractère national impose son cachet aux moyens qui les ont produits. Un cigare, un pistolet; le Hollandais, le Français ont fait usage de ce qu'ils avaient à la main.

La tenue des hospices hollandais mérite beaucoup d'éloges. Elle est presque comparable à ce que l'on voit de mieux dans ce genre en France. Les soins donnés aux malades sont également bien entendus. La nourriture y est saine quoique moins bonne que dans les hôpitaux français.

Dans la plupart des établisemens qui ne sont pas des-

tinés aux malades, les pensionnaires n'ont qu'un lit pour deux. Presque partout les lits sont en bois, d'une construction qui ne permet pas de les purger des insectes, très-rapprochés les uns des autres, et disposés sans beaucoup d'ordre. Dans les hospices destinés aux enfans, on a substitué aux lits, des hamacs dont la courbure exerce une influence fâcheuse sur la taille des individus qui les occupent.

Les végétaux et le fromage entrent trop dans la composition d'une diète qui n'admet la viande que deux fois par semaine.

Les formes administratives des hospices hollandais diffèrent peu de celles des établissemens français du même genre, et pour la composition et le zèle des administrateurs, et pour la manière de traiter les affaires. En les comparant, je prétends faire l'éloge du mode suivi dans les deux pays.

§ VII.

BEAUX-ARTS.

Architecture.

Il faut toute une périphrase pour traduire en français le mot qui, dans la langue hollandaise, correspond à *architecture*. C'est le métier d'entasser des briques de manière à en faire des maisons, dont le côté étroit, le pignon, se présente sur la rue. Dans cette façade, ordinairement percée de trois croisées, qui se répètent à un grand nombre d'étages, la symétrie n'est pas une condition de rigueur. Les ornemens, qui annoncent une grande prétention à la recherche, se composent de consoles contournées, de massives guirlandes de fleurs et de fruits. Du milieu d'un écusson armorié, se détache en saillie une espèce de potence à laquelle est attachée la poulie destinée à hisser les marchandises dans les magasins des étages supérieurs. La seule merveille de cette architec-

ture, c'est le surplombement qu'elle sait donner aux édifices, malgré les épais frontons dont elle les surcharge. A voir une maison hollandaise, on fuirait, dans la crainte d'être écrasé par sa chute, tant elle est inclinée du sommet à sa base! On dirait que les architectes se donnent à résoudre le problème de la tour de *Pise*. Personne n'a pu assigner un motif satisfaisant à cette bizarrerie; et il m'a fallu me contenter de cette réponse faite dans tous les pays pour rendre raison d'une absurdité passée en habitude : *C'est la coutume.*

On remarque dans les villes quelques beaux édifices, en moindre nombre cependant que dans d'autres contrées. Parmi eux, les hôtels-de-ville occupent le premier rang. Celui d'*Amsterdam*, converti en palais du roi, mérite une mention toute particulière.

Je n'ai pas vu en Hollande une seule église vraiment belle. Les cathédrales de *Rotterdam*, de *Leyde*, d'*Amsterdam*, ne sont que de grands vaisseaux, sans caractère extérieur, sans style, et dont les voûtes, en planches, n'ont pour supports que des colonnes sans proportions, sans ordre, terminées par des ornemens de fantaisie, à peine distincts sous les couches de chaux, lesquelles sont soigneusement renouvelées dès que l'éclat commence à s'en ternir. Par compensation à ce qui manque à leurs temples sous le rapport architectural, les Hollandais s'émerveillent devant des orgues en possession d'exciter leur admiration. Ils sont plus fiers de celles de *Harlem* que les Anglais des basiliques de *Westminster*, d'*York* ou de *Cantorbery*.

Peinture.

Les temps où la peinture s'enorgueillissait des grands talens qu'elle produisait en Hollande sont bien loin de nous. Ce n'est même pas dans la circonscription de la Hollande d'à-présent qu'elle comptait ses artistes les plus distingués. Le goût des arts perce rarement là où domine la passion de l'argent. Les ports de mer, les villes de commerce voient naître en bien petit nombre des grands peintres, des grands musiciens. On n'abandonne aux arts que les médiocrités qui ne sauraient s'élever jusques au talent de faire ou de tenter de faire fortune. On paie sa dette au goût des belles choses en achetant des tableaux, en appelant des musiciens; mais c'est à cela que se borne l'encouragement que l'on jette aux beaux-arts.

J'ai vu, en Hollande, des collections très-précieuses de tableaux. Toutes se composent des ouvrages des vieux maîtres. Les rares compositions modernes qui y figurent semblent n'avoir été admises que pour faire connaître à ceux qui l'ignoreraient, les motifs qui engagent à ne pas placer des tableaux modernes à côté des tableaux anciens, des pochades en regard avec des chefs-d'œuvre.

L'école actuelle, si l'on peut donner ce nom à quelques artistes qui étendent des couleurs sur de la toile, sans unité de système, de moyen et de but, sans plan convenu, sans que parmi eux il s'élève un génie qui commande aux autres, et imprime à l'art une direction quelconque ; l'école actuelle, dis-je, ne produit que des sujets d'intérieur, des paysages ou des marines renfermées dans des cadres dont les dimensions ne dépassent pas celles du tableau de chevalet. La seule tradition que l'on

retrouve des grands maîtres, est le coloris et la netteté du trait : double qualité, d'autant plus précieuse, qu'elle a cessé d'exister dans certaines écoles qui, à bon droit, sont classées beaucoup plus haut dans l'estime des connaisseurs que ne l'est l'école hollandaise actuelle.

Musique.

L'art de la musique, en Hollande, consiste à répéter correctement, mais sans chaleur et sans intelligence, les compositions des musiciens des autres pays. J'aurais bien mauvaise grâce à faire de cette remarque un reproche, moi qui ai dû à cette pauvreté musicale le bonheur d'entendre les airs populaires de la France, après avoir été si long-temps privé de cette douce jouissance ! Dans les rues, sur les théâtres, jusque dans les barques qui flottaient sur les canaux, ces airs venaient réjouir mon oreille, et jetaient des illusions de patrie dans mon imagination de proscrit.

Au reste, j'ai remarqué que, pour être heureux, il n'est pas rigoureusement nécessaire qu'un peuple ait une grande perfection dans son organisation musicale : perfection qui ne va guère sans une susceptibilité excessive, toujours dangereuse, lorsqu'elle s'applique à un certain ordre d'objets et d'idées. Ces airs si gracieusement composés en France, on les chante mal, mais gaîment en Hollande. Les chante-t-on du tout dans le pays d'où ils sont sortis ?

Art théâtral.

La Hollande a des comédies et des tragédies qui, dit-on, sont fort belles. Je ne saurais en juger, car je ne sais pas un mot de la langue dans laquelle elles sont écrites ; et quelques recherches que j'aie faites, je n'ai pu m'en procurer une traduction. J'ai cependant fréquenté ses théâtres comme si j'avais eu la prétention de comprendre quelque chose à ce qui s'y disait. A ma grande surprise, mon intelligence s'est trouvée fort à l'aise. Je n'y ai vu jouer que des traductions de pièces françaises. C'est de préférence dans les répertoires de théâtres à mélodrames et à vaudevilles, que les *arrangeurs* ont été prendre, non-seulement les sujets, mais tous les détails, tout l'esprit, souvent toute la niaiserie de leurs pièces. Les airs des couplets français prêtent leur mélodie aux couplets hollandais ; et grâce à l'habitude prise sur la scène et admise par le parterre de tous les pays, de ne pas prononcer et de ne pas tenir à entendre les paroles que l'on chante, on pourrait jouer à Paris *Isaure*, *le nouveau Pourceaugnac*, *Ketly*, et une foule de pièces de même genre, traduites en hollandais, et telles que je les ai vues sur les théâtres de *La Haye* et d'*Amsterdam*, sans que le public s'enthousiasmât moins pour certains couplets, qu'il n'est dans l'habitude de le faire.

J'ai remarqué un véritable talent de geste et d'expression chez quelques acteurs, surtout dans les rôles qui ne s'élèvent pas au-dessus des mœurs des classes subalternes. Ces mœurs m'ont paru être saisies avec intelligence et rendues avec vérité. Je dois citer, comme exceptions dans le genre pathétique, un acteur et une actrice qui, par la

noblesse de leur déclamation et l'élégance de leurs manières, ne seraient pas déplacés sur les premiers théâtres de France. Ce que je dois citer aussi, c'est la faveur dont ils jouissent auprès du public, lequel fait en cette occasion preuve de bon goût et d'un jugement éclairé.

§ VIII.

COMMERCE.

Le commerce de la Hollande a pour objet tout ce qui se produit et se consomme dans les autres pays. Il se fait le commissionnaire du monde entier, étudie et connaît les besoins de chacune de ses parties, et s'occupe des moyens de les satisfaire.

Comme pays de production, la Hollande, surtout depuis la perte de ses colonies et la séparation de la Belgique, ne saurait jouer un rôle important. Comme pays de consommation, avec ses deux millions de population et ses habitudes d'économie, elle ne présente que de faibles débouchés. C'est donc aux dépens du commerce du reste de l'Europe qu'elle soutient le sien et le fait prospérer.

Sa position topographique, tout avantageuse qu'elle soit, la favorise moins encore que ne le fait le génie de

ses habitans. Certes, une contrée bordée par un littoral dont chaque point présente un port, coupée par des fleuves dont la navigation remonte à des centaines de lieues et se ramifie avec d'autres moyens de transports, une telle contrée a des avantages difficiles à balancer. Mais ce qui la sert plus encore, c'est l'aptitude commerciale de sa population ; c'est sa constance dans la suite qu'elle donne à ses opérations ; c'est sa prudence dans l'emploi des moyens, et son abnégation de tout ce qui pourrait la détourner du but vers lequel elle tend. Les Hollandais ont donc, dans la nature de leur pays et dans la portée et la direction de leur esprit, toutes les conditions propres à assurer le succès de leurs entreprises commerciales.

§ IX.

ARMÉE, MARINE.

Forcé par les circonstances de donner à l'armée un développement hors de proportion avec les ressources en hommes et en argent que présente le pays, le gouvernement a fait les plus louables efforts pour réduire l'étendue des sacrifices qu'il est contraint de demander à la nation. Aucun genre d'économie n'a été négligé, et cependant l'organisation de l'armée a été combinée de manière à lui donner toute la force dont elle était susceptible.

Le recrutement s'effectue au moyen d'une conscription à laquelle sont soumis les jeunes gens qui ont atteint leur dix-huitième année. Les inconvéniens de ce mode ne tarderaient pas à se faire sentir en temps de guerre, en raison des fatigues fortes et soutenues que le soldat aurait à supporter. Quel service pourrait-on attendre d'adolescens

dont les forces physiques, affaiblies par le travail de la croissance, ne trouveraient aucune aide dans les forces morales qui, à cet âge, n'ont pas encore toute leur énergie? A la vérité, par la place qu'ils occupent dans la topographie européenne, les Hollandais doivent être bien rarement appelés à une guerre éloignée, même à une guerre de campagne dans leur propre pays, et les fatigues d'un siége s'accommoderaient davantage des forces incomplètes du soldat; mais l'inconvénient que je signale n'existe pas moins, et il est grave.

La durée du service est de cinq années, en sorte que les soldats sont congédiés au moment où leur éducation militaire, à peine achevée, aurait trouvé dans le développement complet de leurs forces les moyens d'acquérir une utilité réelle.

Pour achever la part que réclame la critique, je parlerai de l'habillement qui, pour la coupe des habits et les draps qui entrent dans leur confection, est au-dessous de tout ce que l'on voit ailleurs. Tout le reste a droit à un éloge sans restriction; beauté et bonté des armes, manœuvres, évolutions, régularité dans le service, par-dessus tout esprit national; tout est réuni, tout contribue à donner à la Hollande une armée vraiment forte, vraiment digne de lui inspirer de la confiance.

Douze vaisseaux de ligne, une vingtaine de frégates, et un grand nombre de bâtimens d'un ordre inférieur, dont la forme et l'armement sont calculés sur la défense du pays plus que sur un système d'agression, composent une flotte imposante, au moins dans son application au genre de guerre que la Hollande aurait à soutenir. Ainsi que l'armée de terre, la marine est susceptible d'une forte réduction, dès que les circonstances qui ont entraîné un

déploiement de forces exorbitant auront cessé d'exister. La tenue des bâtimens est parfaite, et le courage des marins, éprouvé pendant la lutte qui vient d'avoir lieu, n'offre pas moins de garantie que celui des soldats.

§ X.

ESPRIT PUBLIC.

Le caractère flegmatique des Hollandais se prête plus que celui de quelque peuple que ce soit aux formes d'un gouvernement représentatif. Ennemi des idées spéculatives, il ne s'attache qu'au positif, se contente du bien et ne se laisse pas emporter dans des voies aventureuses. La carrière des places ne conduit pas à la fortune ; et comme la considération qu'elle procure ne s'escompte pas à la bourse, elle est de peu de valeur. Or, dans un pays où la fortune est tout, et l'éclat rien, peu de gens sont tentés d'abandonner la carrière qui conduit à l'une pour courir après l'autre. On fait donc les affaires du pays comme les siennes. On les mène le plus doucement possible, sans secousse, avec calme, avec prudence, et sans s'embarrasser sous quelle forme et par qui elles se font, pourvu qu'elles

se fassent bien. Il n'existe pas de ces défiances factices contre le pouvoir, de ces tentatives de surprise à l'opinion publique, de ces déchaînemens factieux contre les hommes et les systèmes. Le gouvernement, avec un roi et une famille royale populaires dans la bonne acception du mot, une cour sans faste, deux Chambres législatives peu nombreuses et composées en-dehors de toutes considérations politiques et d'intérêts de partis ; l'administration, avec les formes municipales que lui avait imprimées la domination française et dont s'arrange le caractère hollandais, glissent plus qu'ils ne marchent sur une surface unie comme celle des canaux qui coupent le pays. Rien ne va vite, mais tout arrive. Rien ne se dérange, parce que rien n'éprouve de mouvemens brusques. La Hollande est encore ce que l'a faite son affranchissement du joug espagnol. Elle restera ce qu'elle est, tant qu'une force étrangère ne l'arrachera pas à une situation qu'elle affectionne et que sa propre sagesse lui conseille de garder.

Les Hollandais s'arrangent de certaines formes d'administration et de police qui, à bon droit, contrarient les étrangers qui voyagent dans leur pays. Nulle part la police n'est plus inquisitoriale, et la maladresse avec laquelle elle s'exerce ajoute à l'impatience qu'elle cause. C'est surtout à l'occasion des passeports qu'elle étale sa ridicule importance. A l'entrée de chaque ville, il faut les exhiber, attendre qu'ils aient été lus et enregistrés, et souvent répondre aux questions absurdes, faites en hollandais et interprétées, ainsi que les réponses, par le premier officieux qui se rencontre. Cette formalité se renouvelle à la porte de l'auberge. Avant d'être conduit à l'appartement que l'on demande, il faut encore montrer son passeport. Le dernier valet de l'hôtel le lit, le retourne, examine les

signatures et le met dans sa poche. A peine entré dans l'appartement, on voit arriver le maître de la maison, une plume garnie d'encre derrière l'oreille, un papier à colonnes à la main, sur lequel sont imprimées en hollandais une foule de questions auxquelles il faut répondre. En échange du passeport on prend un reçu, que l'on est dans l'obligation de porter au bureau de police pour obtenir la remise de la pièce déposée. Là, de nouvelles épreuves sont imposées à une patience déja fatiguée. Les questions se multiplient non-seulement sur la personne du voyageur, mais sur le motif du voyage. Il faut se garder de dire que l'on parcourt le pays pour son plaisir. On ne se paie pas de cette raison, attendu que l'on sait en Hollande que l'on ne s'y amuse pas. Les commis lisent tout, depuis l'inévitable formule de ce genre de papiers jusqu'à la date du dernier visa ; et comme ils s'obstinent à déchiffrer les signatures les plus illisibles, cette opération prend beaucoup de temps. On est congédié enfin avec la recommandation de ne pas négliger l'agréable passe-temps dont on vient d'être gratifié, et que la police hollandaise ménage dans tous les lieux où il prend fantaisie de s'arrêter pour passer la nuit.

§ XI.

HABITUDES.

Les Hollandais se distinguent des autres peuples par leur état stationnaire dans la civilisation, dans leurs mœurs, dans leurs institutions. Si l'on excepte les costumes des premières classes de la société, dans les villes, dans les campagnes, dans les salons, derrière les croisées où, à l'aide de miroirs, elles épient le passage des personnes qui circulent dans les rues, partout on reconnaît les femmes qui ont servi de modèles aux Gerard-Dow, aux Van Dick, aux Teniers, aux Rembrandt, aux Van Ostade. Ce sont les mêmes coiffures, les mêmes formes de robes. On retrouve jusqu'à leur attitude, jusqu'à la coutume de suppléer à l'action d'une imagination qui ne sait rien créer, par une curiosité qui s'attache à tous les objets propres à l'émouvoir.

La beauté des Hollandaises consiste exclusivement dans l'éclat de peaux très-blanches, qui recouvrent des traits prononcés sans exagération et réguliers sans agrément, parce qu'ils sont sans expression.

L'éducation des femmes de la société est soignée sous le rapport des langues allemande, française et anglaise, qu'elles parlent avec facilité, et dont elles connaissent la littérature. Elles cultivent avec moins de goût ou de succès les arts d'agrément qui, d'ailleurs, trouveraient peu d'emploi dans un pays où l'on n'apprécie et ne recherche que ce qui a un but positif. Elles se montrent disposées à accueillir les prévenances des étrangers, dans l'intention sans doute d'engager leurs compatriotes à en avoir de semblables. Mais jusqu'alors leurs efforts ont été vains, malgré la persévérance, l'obstination même qu'elles mettent à changer des mœurs dont on doit reconnaître qu'elles ont sujet de se plaindre.

Le mode suivi pour l'éducation des femmes a une grande analogie avec celui usité en Angleterre; mais plus rationnel en Hollande, il ne tend pas à les préparer par des habitudes de dissipation à une vie de retraite, presque de séquestration; car les Hollandaises jouissent d'une assez grande liberté.

§ XII.

MŒURS.

L'éducation du peuple est calculée de manière à écarter de chaque classe la tentation et les moyens de s'élever, au moins d'une manière brusque et propre à troubler l'ordre social. Il n'est pas un ouvrier qui ne sache lire, écrire et calculer. L'acquisition de ces connaissances occupe l'enfance jusqu'à l'époque où doit commencer l'apprentissage d'un métier.

En Hollande tout est calme ; tout invite à la tranquillité. Un sol uni, des rivières lentes, des aspects qui se développent sous les yeux sans laisser rien à faire à l'imagination, tout doit influer, tout influe sur le caractère national. L'effet s'en fait remarquer dans tout. Soit que l'on parle, soit que l'on agisse, c'est du flegme, c'est de la patience, c'est de l'indifférence pour une foule de sen-

sations qui, partout ailleurs, ne manquent pas de produire une vive excitation. Chez le Hollandais, l'intérêt est une passion très-énergique. Eh bien ! il agit avec réflexion, sans se presser. Le temps qu'il perd sous le rapport de la vitesse, il le regagne sous celui de la persistance. Il marche sans se laisser jamais détourner de son but, sans jamais compromettre une de ces parcelles qui, ailleurs, se dissipent inaperçues. Il compte davantage sur un positif modéré que sur un hasard peu ménager de promesses. Ne pas dépenser est pour lui le premier des calculs. Ce calcul s'applique à tout et partout. Les habits sont, pour toutes les classes, d'une étoffe relativement plus commune que dans les autres pays. La tenue des maisons est moins dispendieuse. Les ameublemens sont moins recherchés. Une minutieuse propreté compense ce qui manque en somptuosité. Les voitures publiques ou particulières ont conservé la forme qu'elles avaient au XVIIe siècle. C'est une sorte de point d'honneur pour un homme riche, c'est un titre de noblesse pour un gentilhomme, de se faire traîner dans le carrosse qui servait aux générations qui l'ont devancé. Le mode de navigation des Hollandais est lent, mais économique et sûr, et leur fret est le moindre de toute l'Europe. En un mot, pour eux, ne pas dépenser c'est gagner.

Cette manière d'envisager les choses les dispense des raisonnemens et du danger des innovations. C'est, de leur part, un calcul fort bien entendu qu'ils appliquent à tout, à la politique comme à leurs affaires commerciales, à leur gouvernement comme à l'intérieur de leurs ménages. C'est à cela que l'on doit attribuer leur attachement à la famille de leurs rois : famille vraiment nationale par son origine, par ses habitudes, par une sorte

de routine qui la porte à ne se distinguer en rien du reste de la nation, à confondre ses intérêts avec ceux du pays, et à les régir de la même manière et suivant les mêmes formes. Hollandais par sa façon de vivre, par l'absence de cérémonial et d'étiquette, le Roi l'est aussi par son goût pour les spéculations. C'est un grand banquier qui prête de l'argent et place des capitaux dans toutes les entreprises.

Les Hollandais ont quelquefois du luxe; mais ce luxe paraît s'être principalement tourné vers l'embellissement de leurs maisons de campagne. Ils s'y montrent aussi plus gais, plus accueillans que dans les villes. Dans les pavillons dont les formes variées décorent les bords des routes et des canaux, on voit des réunions nombreuses qui semblent avides de distractions, si l'on en juge par l'empressement qu'elles mettent à examiner tout ce qui passe sous leurs yeux.

Dans ces maisons, on s'est attaché à une minutie d'ordre et de détails qui doit avoir entraîné de grands frais d'imagination pour avoir été trouvée, qui doit coûter des sommes assez fortes pour être entretenue. C'est là que le génie des bagatelles paraît avoir établi son empire. Il s'introduit partout; il met son cachet à tout; tout y est poli (je ne parle que des meubles), frotté, lavé, ciré, peigné, ratissé, fleuri comme lui. Quand on sort de ces maisons, on est presque tenté de désirer du désordre et de la boue.

Les Hollandais n'ont donc rien changé à leurs mœurs, à leur langage, à leurs sentimens politiques. Ils sont patriotes, parce qu'ils l'ont toujours été et qu'ils se sont bien trouvés de l'être. Accoutumés à ne pas perdre de temps à raisonner sur des faits, encore moins à raisonner contre des faits, ils s'en tiennent au bien-être dont ils

jouissent, et ne veulent y rien changer. Aussi, dès que l'on tente de modifier leur situation, ils perdent leur sang-froid habituel et déploient une énergie qui déconcerte les machinations employées contre eux. Mais leur courage est encore de la réflexion; il ne va pas au-delà de ce qu'il peut; il s'aide des moyens qu'il a; il se retranche et attend qu'on l'attaque. Tout le caractère national est dans la défense d'Anvers; dans la résistance du gouvernement aux prétentions de la France et de l'Angleterre, relativement à la Belgique; dans l'union de sentimens, d'efforts et de sacrifices du monarque et de la nation, à cette époque si glorieuse pour la Hollande. Jamais on n'a vu de peuple si affectionné à son roi, si fier du concours qu'il lui prête. Par le temps qui court, c'est un phénomène qui vaut bien la peine qu'on le mentionne.

Dans toutes les circonstances, le peuple hollandais a montré qu'il savait souffrir avec courage. Lorsque la force le contraint à céder, sa résistance est une protestation contre la violence, son acquiescement une halte dans la mauvaise fortune, son attitude une menace contre ses oppresseurs.

Dans les événemens qui ont suivi la séparation de la Belgique, la Hollande a voulu en quelque sorte narguer ses ennemis, en continuant à grands frais, au milieu des dépenses excessives d'un état de guerre, des travaux qui auraient semblé exiger tout le repos et toute l'aisance d'un état de calme politique et de prospérité commerciale. Tandis que de ses chantiers sortaient des bâtimens de guerre construits en quelques semaines, des digues immenses s'élevaient pour protéger *Amsterdam* et ajouter à la sécurité de son port. D'autres travaux du même genre

s'exécutaient sur tous les points de son littoral, et aucune branche du service public n'était en souffrance.

Ce peuple tout patriotique, mais qui même en fait de gloire pense au positif et calcule ce qu'un honneur rendu à propos peut rapporter à l'État, avec autant de précision que l'intérêt d'un florin déposé à la banque ; ce peuple, dis-je, ne néglige pas la mémoire de ses grands hommes et de ses héros. *Ruyter*, *Tromp*, *de Witt*, et quelques autres reposent sous des monumens auxquels on a consacré les places les plus honorables dans les temples ; et tout saignant encore, ce que l'on a pu recueillir des restes de *Van Speik* a été transporté dans la cathédrale d'*Amsterdam*, où un marbre rappelle la mort honorable du marin, et la propose en exemple à ceux que tenterait la gloire d'une tombe élevée par la patrie.

Le zèle pour le bien public n'a jamais été et n'est pas encore complètement dégagé d'un sentiment d'amour-propre personnel. Cet amour-propre se manifeste dans des tableaux où sont représentés les bourgmestres, les échevins, et jusqu'aux capitaines d'arquebusiers qui se sont succédé dans chaque ville. Tant que les *Van Dyck*, les *Rubens*, les *Rembrandt* ont employé leurs pinceaux à colorier ces visages bourgeois, on applaudissait à une manie qui enfantait des chefs-d'œuvre. On est fort tenté d'en rire, depuis que la peinture dégénérée n'en sait plus faire que des *pasticcios* propres tout au plus à servir d'enseignes à des cabarets.

Lorsque l'on connaît les dispositions du peuple hollandais, on aurait tort de lui demander cette aisance dans les formes, cet empressement dans les relations sociales, ce goût délicat pour les arts, ce raffinement de civilisation que l'on trouve ailleurs. Il leur préfère les habitudes

qui l'en détournent. Il est heureux de ces mêmes habitudes qui, le tenant toujours de beaucoup en-deçà des limites de ses facultés, lui composent un superflu à l'abri duquel il est sans cesse dans l'aisance. Littéralement parlant, cette phrase, qui rencontre dans les autres pays une application si fréquente : « N... est ruiné, il a mangé sa fortune, » cette phrase n'existe pas dans la langue hollandaise, personne ne se ruine. Si les progressions de fortunes n'étonnent pas par leur rapidité, ne se révèlent pas par l'éclat et le luxe, elles n'en existent pas moins, et lorsqu'une grande occasion se présente, lorsque survient une calamité publique, c'est alors que chacun fait étalage de sa richesse. C'est alors que l'on rivalise de générosité, je dirais de prodigalité, si ce mot pouvait être pris sous une acception vraiment honorable.

Si, pour juger la Hollande, on emploie l'échelle qui sert à mesurer la France et l'Angleterre ; si l'on transporte un Hollandais de son comptoir dans un salon de Paris ou à la bourse de Londres, pour y trouver des objets de comparaison à sa manière de se présenter, ou à celle de traiter les affaires, le pays et l'homme sembleront ridicules. L'un et l'autre ne s'en soucieront guère. Créés l'un pour l'autre, façonnés l'un sur l'autre, ils sont ce qu'ils doivent être ; ils remplissent réciproquement les conditions d'une convenance relative, et s'embarrassent fort peu du jugement que l'on en porte ailleurs.

Mais, dira-t-on, la Hollande périrait-elle, ses digues cesseraient-elles de la protéger, parce que dans les voitures publiques, dans les promenades, dans les salons même, un Hollandais ne s'entourerait pas d'une atmosphère de fumée de tabac ; parce qu'il mettrait un peu plus de grâce dans ses manières, un peu plus de politesse dans ses habi-

tudes ? Probablement non, peut-être oui ! Qui sait si cet éloignement pour les causes de rapprochement qui existent entre les autres peuples, ne la préserve pas de la contagion des principes qui bouleversent ceux-ci ? Qui sait si en interrompant la chaîne, elle n'échappe pas à la commotion électrique qui les jette incessamment hors de la situation qu'ils ont ? Isolée du monde social, en rapport seulement avec le monde commercial, la nation hollandaise échappe aux perturbations politiques, ou, si elle en est atteinte, elle se préserve au moins de leurs extrêmes conséquences.

A mon avis, elle montre beaucoup de bon sens en agissant comme elle le fait.



PRUSSE.

PROVINCES RHÉNANES.

PRUSSE.

§ 1er.

EMMERICH.

Nimègue, dernière ville de la Hollande du côté de la Prusse rhénane, laisserait une idée peu favorable du pays que l'on quitte, si l'imagination s'arrêtait au souvenir de ses rues inclinées, étroites et sales, de ses hideuses maisons, de ses auberges mal tenues. A l'exception d'une promenade au milieu de laquelle l'usage veut que l'on s'extasie à la vue d'un fragement insignifiant et mal conservé d'un temple romain, et d'où l'on jouit d'une perspective étendue sur un pays plat qu'embellissent des villages nombreux, de vastes plantations et une large ri-

vière, il n'y a rien à regarder à *Nimègue*, pas même la figure des femmes qui, dans la transition du type hollandais au type allemand, n'a pris aucun caractère déterminé et n'offre rien de gracieux.

La navigation du Wahal, qu'on remonte pour gagner le Rhin, est monotone. Ce que l'on a de mieux à faire, c'est de mettre en ordre les notes que l'on a recueillies. Je me livrais à cette occupation, lorsque le bateau à vapeur qui me portait s'arrêta devant une petite ville que l'on me dit se nommer *Emmerich*. Je fus informé que je changeais de territoire par la visite que firent à bord du bateau une demi-douzaine des plus étranges figures qu'aient jamais produites les États de Sa Majesté le roi de Prusse. Elles me parurent destinées à donner une idée fort exacte des douanes dans ce qu'elles ont de plus inquisitorial, de la police dans ce qu'elle a de moins rassurant. Les deux visages les mieux partagés en moustaches et en favoris m'adressèrent quelques mots que l'on me traduisit par une question sur ce que contenaient mes malles, et une autre sur les lieux d'où je venais et où j'allais. Je remis mes clefs et mon passeport qui me furent rendus plus promptement que ne me l'avait fait augurer l'air tant soit peu rébarbatif des honorables fonctionnaires. Pendant l'examen et le visa de mon passeport, je crus pouvoir, en échange de mon signalement, prendre celui du commissaire de police. Le voici : taille de six pieds, dos voûté, yeux verts, cheveux, sourcils, moustaches, favoris, roux ardent; le peu que l'on apercevait de la peau, jaune fade.

Je remarquai quelque chose de couleur fraîche qui se laissait deviner à travers les moustaches les plus démesurées qui jamais aient ajouté à l'air farouche d'une figure

naturellement peu disposée à paraître douce : c'était une rose ! Qui jamais aurait été chercher une rose sous la barbe rousse et épaisse d'un agent de police? C'était sans doute pour en corriger l'odeur, que celui-ci portait pendus à la boutonnière, à droite un sac à tabac brodé par quelque belle qui n'aura pu résister à ses séductions, à gauche une énorme pipe, accessoires obligés de la tenue d'un sujet prussien.

Ces accessoires qui me choquaient alors beaucoup, moi qui ai le tabac en horreur sous quelque forme qu'il se présente ; ces accessoires, dis-je, ne tardèrent pas à ne plus m'étonner. Je m'en expliquai l'emploi par la nécessité d'établir quelque variété dans les visages allemands qui, sans eux, se ressembleraient tous. Ils ne diffèrent en effet un peu que par la forme des pipes qui en font partie comme le nez, la bouche, les yeux. La pipe est pour un Allemand un organe de la respiration. Le souffle prend la forme d'une bouffée de tabac ; et telle est la force de l'habitude que les femmes ne voudraient pas d'un amant qui ne saurait pas faire usage de la pipe : c'est tout au plus si elles se contenteraient du cigare.

§ II.

COLOGNE.

Pendant les vingt-quatre heures que l'on emploie à parcourir le trajet qui sépare *Nimègue* de *Cologne*, on navigue à travers un pays plat, sans aspects, et que varient à peine *Wesel*, *Dusseldorf* et quelques autres villes moins importantes.

Cologne se présente avec l'intérêt qui s'attache à une cité historique, vaste, dans une belle situation, et dominée par des édifices imposans. Avant d'arriver à cette ville, mon attention fut vivement excitée par un spectacle d'un genre tout nouveau. C'était la fête du Saint-Sacrement. D'une église située sur une partie élevée du rivage, descendait une procession qui s'acheminait vers une grande barque ornée de feuillages, de fleurs et de bannières, et surmontée d'un dais. Le clergé se plaça sur

cette barque au bruit du canon et de la mousqueterie, dont la fumée se mêlait à celle de l'encens que l'on brûlait avec une telle profusion, que tout l'air en était parfumé. Une cinquantaine d'embarcations, plus petites, mais toutes décorées comme la grande et chargées de musiciens et de fidèles chantant des cantiques, faisaient cortége. La procession remonta le fleuve jusque sous les murs de *Cologne*, et après avoir décrit, avec beaucoup d'ordre, une longue courbe, elle se dirigea vers l'église d'où elle était partie. Cette cérémonie religieuse avait un caractère que je ne lui avais vu nulle part. Elle faisait remonter mon imagination jusqu'aux *théories grecques;* trompée qu'était celle-ci par la beauté des sites, par l'éclat inaccoutumé de l'atmosphère et par la forme donnée, dans cette circonstance, au culte chrétien.

Cologne était aussi dans son appareil et dans ses habits de fête. Je vis la pompe d'une procession catholique, relevée par la présence de plusieurs régimens appartenant à un prince luthérien. J'applaudis à l'esprit de tolérance qui portait les dissidens, en très-grand nombre, que le hasard ou la curiosité appelaient vers le cortége, à donner des marques de respect à un culte qu'ils ne professaient pas.

Je trouvai une autre preuve de cet esprit de convenance et de conciliation, dans la générosité avec laquelle le gouvernement prussien pourvoit à la dépense très-considérable qu'exige la réparation de la basilique de *Cologne*. J'admirai beaucoup plus l'élégante architecture de cet édifice inachevé, que les saintes richesses et les reliques déposées dans le trésor. Des pierres précieuses, de l'or, des ossemens, voilà pour les yeux. Des traditions tant soit peu équivoques, voilà pour la foi. La mienne se ré-

serve pour de meilleures occasions. Je croyais peu ce que l'on me contait. Je ne m'extasiais pas beaucoup davantage sur ce que je voyais. Comme je tenais à emporter de l'église un sentiment de satisfaction, je regardai ses voûtes hardies, ses colonnes sveltes et d'une prodigieuse élévation, ses vitraux aux couleurs éclatantes, et je sortis.

La ville est vaste, mais distribuée en rues courtes, étroites, sans symétrie. Je n'y ai pas aperçu une maison particulière, ni même un édifice public qui rachetassent le désagrément de l'ensemble. Ce que l'on m'a beaucoup vanté, c'est le système des fortifications qui entourent cette ville. Je joignis, sur parole, mon admiration à celle des habitans de *Cologne*, peu curieux que j'étais de parcourir des bastions, des courtines, des chemins couverts; peu certain d'ailleurs que, si j'en avais eu la fantaisie, la consigne prussienne m'eût permis de la satisfaire.

Je me bornai donc à me saturer de l'odeur des pipes dans une promenade nouvellement créée sur la rive gauche du Rhin, et dans quelques jardins où les beautés de *Cologne* vont se délecter en buvant du *may-weine*, boisson bien sucrée et aromatisée avec des herbes odorantes. Des orchestres assez bons, quoique très-bruyans, complètent les agrémens réunis dans ces jardins, qui ne sont pas sans analogie avec les guinguettes des environs de Paris.

§ III.

COBLENTZ.

Je repris mon voyage sur le Rhin, avec l'espoir de trouver enfin où placer mon admiration. Après *Bonn*, dont la belle situation fut tout ce que je pus en voir, commença à se dérouler la longue série de merveilles pittoresques qui se succèdent sur les deux côtés du fleuve. Afin qu'aucun de leurs détails n'échappe à la vue, la nature les a étalées sur des montagnes peu distantes. A droite en remontant, on remarque une route dont on ne perd l'aspect que lorsqu'elle disparaît dans les rues tortueuses des villages et des villes en grand nombre qui se sont construits à l'abri des forteresses dont le moyen-âge avait hérissé cette contrée.

Aux environs de *Coblentz*, les montagnes qui se terminent par l'imprenable forteresse d'*Erheinsbrestein*, se

rapprochent du Rhin, avec les villages bâtis sur leurs flancs, et les cultures et les bois qui les couvrent. On peut prendre pour de la coquetterie la réserve que la nature met à ne se montrer dans toute sa magnificence, que lorsque parvenu sur la plate-forme de la citadelle, qui semble menacer plus que protéger *Coblentz*, on plane sur un pays étendu, varié, fertile, arrosé par deux beaux fleuves, au confluent desquels une ville à double aspect, l'un vieux et repoussant, l'autre moderne et gracieux, s'abaisse sous les forts qui, des hauteurs voisines, en défendent les approches. Cet appareil de guerre est dissimulé par de belles plantations de peupliers, dont les lignes élevées, se dessinant en immenses bastions, laissent entrevoir l'architecture militaire qu'elles entourent. Vu d'*Erheinsbrestein*, le paysage se présente sous la forme d'un jardin dont les fabriques sont des casernes, des magasins à poudre, des forts heureusement jetés sur les points les plus propres à leur donner un effet pittoresque.

Sur les montagnes qui bordent le Rhin, on voit plantées en étages et supportées par des terrasses, descendre jusqu'au fleuve les vignes dont les vins empruntent son nom. Leur culture reçoit des soins qui doivent être bien dispendieux et bien pénibles, si l'on en juge par les murs qui servent à retenir les terres, et par l'inclinaison rapide du sol. Des noyers croissent dans quelques fissures de rochers, et ombragent les champs ensemencés en seigle et en orge. Partout l'agriculture indique une graude intelligence chez le cultivateur, et l'esprit de patience que l'on connaît au peuple allemand.

Il n'est pas une pointe escarpée de rochers qui ne soit couronnée par des ruines de châteaux forts, témoins lais-

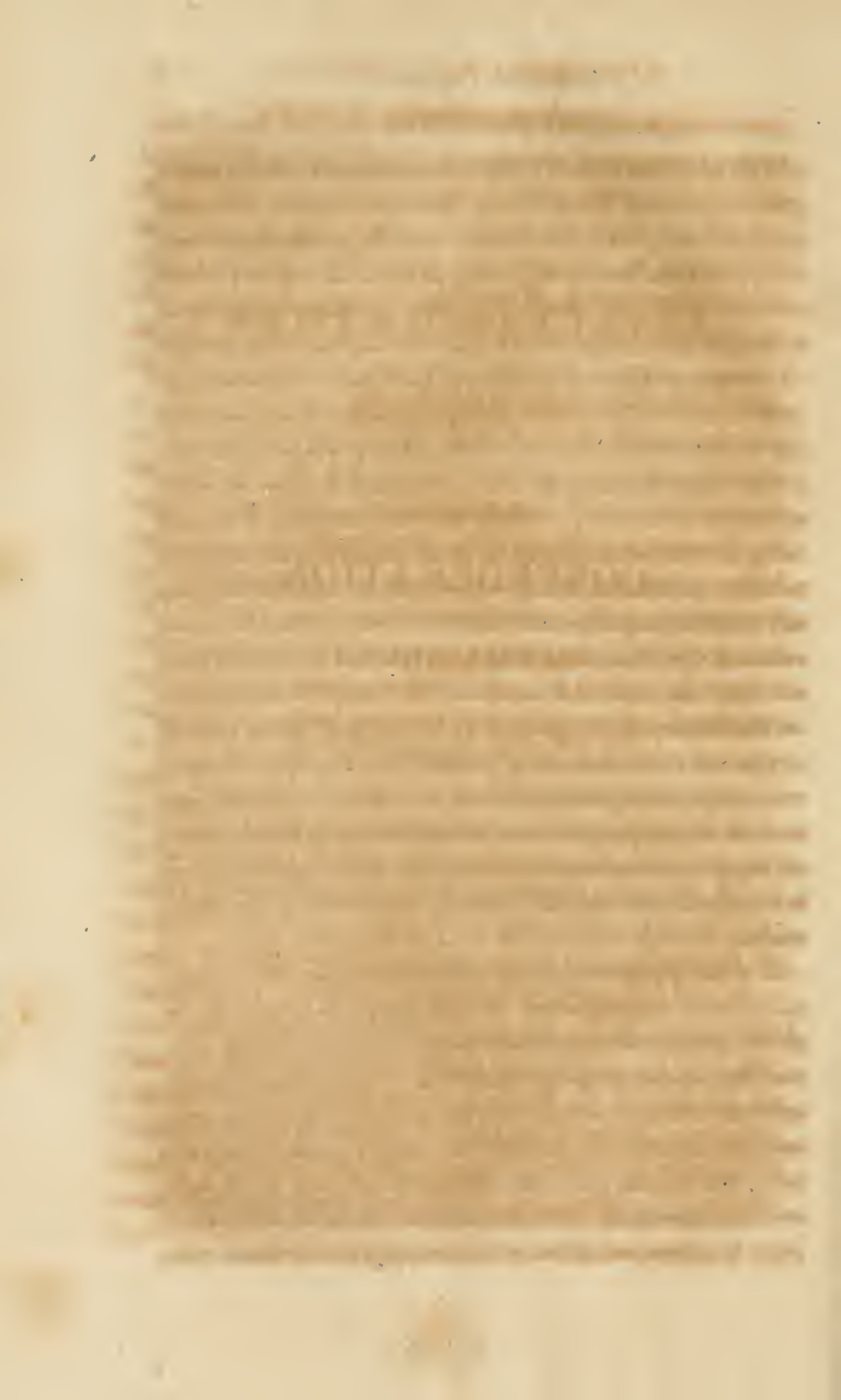
sés par le temps sur la route qu'il a parcourue, comme pour déposer de l'état de la société aux époques où ces donjons servaient à la fois à sa défense, à son asservissement et à son luxe. A voir ce qui reste de leur extérieur et de leur distribution, on peut juger que lorsqu'ils avaient été construits, le premier besoin était la protection contre un ennemi toujours menaçant; et que ce n'était que bien loin après que ce besoin avait été satisfait, que l'on s'occupait des aisances de la vie. Quelques ruines attestent encore de la violence qui les a produites. D'autres sont évidemment l'effet de l'abandon. On voit que, dès qu'ils ont pu avec sûreté mettre le pied hors des sombres demeures où le soin de se défendre les tenait confinés, leurs habitans les avaient désertées pour d'autres moins incommodes. Personne n'est tenté de les relever. Cependant on doit à un royal caprice la restauration du château de *Rheinstein*, que le prince Frédéric de Prusse a fait, si je puis m'exprimer ainsi, traduire du style du XIIe siècle en celui du XIXe, en conservant ses formes et sa distribution, et les appropriant aux habitudes et aux convenances du temps présent. Je doute que les agrémens ou plutôt la bizarrerie de la position en compensent les inconvéniens.

Il n'est pas une ruine qni n'ait sa tradition de dragons, de géants, de sorciers, de diables pour le peuple; de preux, de guerriers pour les hommes d'une classe plus élevée, qui, jusqu'aux plus pacifiques, aiment à se passionner pour les gens qui se battent; d'amour pour les femmes. On ne manque pas de rencontrer, sur les ponts des bateaux à vapeur, des conteurs de profession qui se donnent la mission de faire des cours d'histoire au profit et pour la récréation de leurs compagnons de voyage. Ces

Tite-Live de Germanie ne font grâce d'aucun détail. Ils citent d'un ton si tranchant qu'un doute deviendrait une impolitesse grave. Il faut donc avoir l'air de croire à la tendre passion de Roland, qui, au lieu de s'être fait tuer à *Roncevaux*, comme on l'avait raconté jusqu'alors, serait venu expirer de douleur dans un ermitage, d'où il voyait un monastère, dans lequel, sur le bruit de sa mort, la dame de ses pensées avait pris le voile; et à cette coutume qui obligeait les châtelaines de *Phaltz* à venir dans un mauvais bastion construit sur un roc au milieu du Rhin, donner le jour aux héritiers qu'elles ajoutaient à la lignée de leurs nobles époux, sous peine de ne mettre au jour que des bâtards; et aux souris qui, en punition de je ne sais quel méfait, poursuivaient je ne sais quel archevêque de *Mayence*, et finirent par le dévorer, malgré la précaution qu'il avait prise de traverser à la nage un bras du fleuve, pour échapper à la dent de ces étranges redresseurs de torts. Si vous doutez, on vous montre sur un côteau l'ermitage du neveu de Charlemagne, et dans une maison bâtie au pied, depuis un siècle au plus, la fenêtre de la cellule de sa malheureuse amante. Le château de *Phaltz* est debout pour garantir l'authenticité du récit qui s'y rattache; et la tour de l'archevêque est encore toute percée des trous que les souris ont faits pour la battre en brèche et arriver jusqu'à leur ennemi.

La piété des temps anciens ne s'est pas oubliée dans la décoration des bords du Rhin. Les plus petits hameaux s'annoncent par une église plus élevée que les maisons qui l'entourent, et par un clocher qui domine l'église. Plus haut que les donjons, mais sur des points d'un moins difficile accès, des chapelles ont été placées comme pour montrer aux opprimés la consolation après le mal-

heur, le calme après la tourmente. Le sentier qui y conduit est jalonné par des pierres carrées de trois ou quatre pieds de hauteur, sur lesquelles l'artiste du village a grossièrement peint ou sculpté quelques traits de l'histoire sacrée ou de la vie du saint sous l'invocation duquel l'oratoire est consacré. En passant devant *Rhuteinheim*, je vis une procession nombreuse de jeunes filles vêtues de blanc, qui se rendaient à une de ces chapelles. A chaque pierre la procession s'arrêtait, chantait, de ces voix pures et harmonieuses d'Allemagne, une strophe de cantique et reprenait sa marche. Musique, décors, vérité, rien ne manquait à cette scène.



CONFÉDÉRATION
GERMANIQUE.

CONFÉDÉRATION
GERMANIQUE.

§ Ier.

NEUWIED, BINGEN, ETC.

Des premiers, les princes de *Neuwied* ont senti la convenance de se rapprocher des habitudes de leur siècle, et, descendant de leur château de difficile abord, ils sont venus en bâtir un sur la rive droite du Rhin, à l'extrémité d'une plaine fertile. Les quarante villages dont se composent leurs États n'avaient pas un excédant de population qui pût fournir des habitans à la ville dont ils voulaient s'entourer. Ils firent un appel au commerce en accordant pleine franchise à leur port; aux idées religieuses, en proclamant la liberté absolue des cultes; à toutes les positions

sociales, en donnant droit d'asile à leur Rome naissante. Ces moyens n'ont pas été sans succès. Leur capitale renferme quatre ou cinq mille aventuriers juifs, catholiques, anabaptistes, protestans, moraves, qui font des bijoux, des casseroles, de la toile, des chapeaux, et vivent tant bien que mal, dans des maisons fort propres et bien alignées, du produit d'une industrie qui reste stationnaire malgré l'activité de ceux qui l'exercent.

Bingen est une jolie petite ville située à un endroit où, avant d'entrer dans la passe rétrécie que lui laissent les montagnes, le Rhin se déploie dans toute sa majesté. En face, sur la rive droite, est le *Johanisberg,* fameux pour le vin que l'on y récolte. L'accroissement de réputation de ces vins, depuis que le sol qui les produit est devenu la propriété d'un homme d'État célèbre, n'est pas le moindre des rares miracles de la diplomatie de nos jours. Le château est une véritable habitation de vignoble, sans promenades, sans accessoires, sans rien de luxe qui puisse usurper un terrain précieux ou nuire aux cultures; où, enfin, on semble avoir pris au pied de la lettre un axiome qui dit « qu'une vigne ne doit recevoir d'autre ombre que celle » du chapeau de son propriétaire. » Du mamelon qui porte ce vaste et insignifiant bâtiment, on jouit d'une belle vue du Rhin, de ses îles et de la riche vallée qu'il arrose. Le caractère du paysage prend de la grandeur. La perspective s'éloigne; les détails disparaissent et font place à un magnifique ensemble; la scène prend de l'immensité. En passant à un autre genre de décoration, on croit passer aussi à un autre siècle, et sortir de la barbarie du moyen-âge pour entrer dans la civilisation de notre époque. On ne lève plus les yeux pour aller à la découverte des châteaux que la chevalerie avait perchés, comme des

nids d'aigles, sur des pics inabordables. Au lieu de hameaux à maisons gothiques, rapprochées les unes des autres, on voit sur les rives du fleuve ou sur le penchant de côteaux couverts de vignobles, des villages dont les habitations plus soignées indiquent d'autres habitudes, d'autres mœurs, plus d'aisance, un meilleur état de société. L'intervalle des villages est occupé par des pavillons élégans, entourés de parcs, qui préparent au grandiose du château de *Biberich*, résidence du duc régnant de *Nassau*. A la gauche du voyageur, l'horizon est formé, à une distance de quatre ou cinq lieues, par des montagnes boisées qui servent de limites au pays connu sous le nom de *Rhingaw*. A sa droite, une contrée moins variée, moins belle, se termine à la ville de *Mayence*, qu'annoncent des fortifications jetées à une grande distance sur l'un et l'autre bord du fleuve, et qui se montre enfin elle-même comme la dernière et la plus brillante partie du panorama sur lequel on s'est plu à fixer les yeux jusqu'à la fatigue.

§ II.

MAYENCE, WISBADE.

Mayence ne remplit pas les promesses qu'avaient faites sa belle situation et les vastes bâtimens qui décorent ses quais. Dans ses rues étroites et mal ordonnées entre elles, on trouve beaucoup plus de beaux édifices qu'il n'en faudrait pour classer une ville sous le rapport architectural; mais ces édifices sont mal encadrés, sans perspective, sans moyens de se faire juger. La sculpture s'est prodiguée partout; mais, à peu d'exceptions près, elle n'a produit que des saints dont les figures grotesques dégoûteraient du paradis, si l'on pouvait croire que les modèles eussent quelque ressemblance avec leurs images. Puis, ces saints, destinés dans l'origine à indiquer de pieuses retraites de moines ou de religieuses, servent maintenant d'inconvenantes décorations aux casernes qui ont remplacé les couvens.

En perdant son gouvernement ecclésiastique, les cha-

moines richement dotés qui en étaient l'accessoire obligé, les communautés qu'un tel ordre de choses avait dû multiplier, et (qu'on me pardonne cette expression), en se *défroquant*, *Mayence* a passé sous la domination d'un prince protestant pour l'administration; sous la protection de la Confédération germanique pour le régime militaire. L'un se querelle avec les bourgeois pour les faire contribuer à l'entretien d'une armée de six cents hommes, où l'avancement est si rapide, que l'on y compte des lieutenans-généraux, des généraux-majors, des colonels, en proportion un peu trop forte; d'un conseil de ministres au grand complet; d'un théâtre dont le souverain est l'entrepreneur, et à peu près le seul spectateur, et de quelques autres objets de dépense qui ne tournent pas au profit de la ville. L'autre ajoute à la population un supplément de huit mille Autrichiens et d'un pareil nombre de Prussiens auxquels, en cas de guerre, on joindrait huit mille soldats de la Confédération. Voilà donc une ville bien administrée, bien gardée, et, malgré tant de soins, assez mécontente de ce que l'on fait pour elle. C'est là que, pour la première fois, j'ai vu s'interrompre ce concert d'éloges et de bénédictions envers les souverains qui, en Hollande et en Prusse, réjouissaient mes oreilles royalistes, et me persuadaient que, comme tant de manies dangereuses, la haine contre les gouvernemens s'était usée. Mon rêve cessait. Je m'éveillais dans cette Allemagne où les mysticités philosophiques se sont changées en mysticités politiques. L'esprit qui agite les têtes des étudians des universités fermentait dans celles des habitans d'un pays qui devrait regarder à deux fois avant de chercher à modifier sa position. Je frémissais, moi, victime des commotions politiques, à la vue des brandons jetés dans une contrée calme et heureuse,

pour y allumer un incendie semblable à celui qui ravage ma patrie. Déjà, comme en France, le sang a coulé. C'est partout ainsi que procède l'esprit révolutionnaire. Mais, avertis par nos malheurs, les gouvernemens en avaient arrêté les progrès, en employant les moyens auxquels eux-mêmes nous avaient reproché d'avoir eu recours. Nous avons succombé ; voilà notre crime. Ils ont triomphé ; voilà leur justification.

On a bientôt vu la cathédrale de *Mayence* et sa lourde architecture, et les monumens bizarres dont on a prétendu la décorer, et la riche boiserie de son chœur. On en a assez, à la fin du premier jour, de deux ou trois parades, à la suite desquelles, après les avoir vus réunis, on rencontre dispersés les seize mille hommes qui composent la garnison. On est suffisamment récréé par le bruit des tambours qui, à chaque instant, vous avertissent que vous êtes dans une place de guerre. On se hâte d'aller chercher d'autres objets de distraction à *Wisbade*, jolie ville à trois lieues de *Mayence*, où le duc de Nassau rassemble sa Chambre haute et sa Chambre basse, se chamaille avec elles, les casse au besoin, et en définitive fait fort bien les affaires de son duché, sans que l'Europe s'en occupe ; où des gens malades viennent chercher de la santé ; où des gens bien portans viennent perdre leur argent. Tout cela se fait dans une petite ville ornée de belles maisons, pourvue de bains nombreux et qui seraient très-convenables, si ce n'était l'eau sale et fétide qui les compose, et en possession d'un joli théâtre et d'une belle salle de réunion. Si l'on songe qu'à ces agrémens se joint une grande proximité de la France, on ne s'étonnera pas que *Wisbade* soit le rendez-vous d'une société nombreuse et bien choisie, et un lieu de plaisir.

§ III.

FRANCFORT.

De *Wisbade* à *Francfort* on traverse un pays bien cultivé, beau de son aspect d'aisance plus que de sa disposition topographique. Quelques jours avant mon arrivée, cette ville avait été le théâtre d'une tentative révolutionnaire. Mais sept ou huit hommes qui avaient été tués étaient enterrés. Deux ou trois autres, que l'on croyait être du nombre de ceux qui les avaient tués, étaient en prison; on n'en parlait plus. Par une disposition qui a ses avantages et ses inconvéniens, on est dans tous les pays du monde fort oublieux en matière de révolutions. Il n'y a de durable que les maux qui en résultent. Quant à la mémoire de ceux qui se sont sacrifiés pour les faire ou les empêcher, elle disparaît plus vite encore que les passions ou les intérêts au nom desquels on a fait des vic-

times. Comme je n'étais nullement intéressé dans la tentative qui avait menacé la ville de *Francfort*, j'imitai ses habitans. Je ne m'embarrassai ni de son passé, ni de son avenir, mais bien de ce que j'avais sous les yeux, et qui était très-propre à les satisfaire. Des rues larges, bien pavées, bordées de superbes hôtels; des places peu régulières, mais spacieuses et bien plantées; quelques édifices fort remarquables; des établissemens publics richement dotés pour tous les besoins; une belle collection de tableaux [1]; un muséum d'histoire naturelle très-complet; un jardin des plantes; des fontaines mal pourvues d'eau, mais par compensation très-ornées de marbres, de bronzes, d'obélisques, de colonnes, d'urnes, de statues; un théâtre qui, sans répondre à toutes ces magnificences, est occupé par une fort bonne troupe; pour satisfaire les gens qui font entrer l'exercice au nombre de leurs jouissances, des promenades qui pourraient être distribuées avec plus de goût, mais qui offrent au moins des allées bien sablées et bien ombragées; par-dessus tout cela, une société sédentaire, riche et de bon ton, qu'anime une société d'occasion, entretenue par les ministres étrangers

[1] Je n'ai pas voulu confondre dans l'énumération des objets qui doivent attirer la curiosité d'un amateur des beaux-arts, un chef-d'œuvre qui, suivant mon goût, se classe au-dessus de tout ce que je connais de moderne dans le même genre. C'est l'*Ariane* du statuaire *Daneker*. Assise, presque couchée sur un lion, la belle Grecque a dans ses formes toute la perfection, dans sa pose toute la volupté que l'imagination la plus riche pourrait créer. On voudrait pouvoir l'animer, et il semble que ce ne serait pas chose impossible, tant il y a déjà de vie, ou au moins de disposition à la vie dans cette sublime composition. Dussé-je encourir de terribles anathêmes, je placerai l'*Ariane* de Francfort immédiatement après la *Vénus* de Florence, et j'en ferai un moyen de rattacher la sculpture moderne à la sculpture antique.

qui composent la Diète germanique, ou sont accrédités près d'elle ; voilà plus qu'il ne faut pour donner du charme à une résidence. Aussi *Francfort* est-elle classée parmi les villes de l'Europe où l'existence est la plus douce, où les habitudes sont les plus agréables, où la sociabilité est la mieux établie.

Francfort est l'entrepôt et le comptoir de l'Europe septentrionale. Ses relations de commerce et de banque s'étendent à toutes les places et entretiennent dans son sein un degré d'opulence qui *relativement* n'est dépassé nulle part.

Cette ville, comme chacun sait, est une des villes libres de l'Allemagne ; c'est-à-dire qu'elle se gouverne ou plutôt s'administre elle-même, sous la condition de ne rien faire qui déplaise aux souverains ses voisins, de faire tout ce qui leur conviendra, de se garder, d'entretenir quinze cents hommes et de les mettre à la disposition de la Confédération, toutes les fois qu'elle en sera requise. Ces conditions remplies, ses augustes alliés s'engagent à ne jamais intervenir dans ses affaires, excepté dans les occasions où elles leur paraîtront aller mal, et à ne jamais faire entrer leurs troupes dans la ville, excepté lorsqu'une nécessité, dont ils sont les juges, rend cette mesure utile.

La ville a deux bourgmestres qui, aux licteurs près, se figurent qu'ils exercent une autorité aussi étendue que l'était celle des consuls romains ; un sénat, qui donne à une douzaine de banquiers le droit de trancher de l'importance ; un conseil, qui fait croire aux bourgeois qu'ils sont quelque chose ; enfin une garde nationale dont les épaulettes, les galons ou l'habit, contentent les ambitions vulgaires. Cette immense position est à la vérité achetée par quelques inconvéniens, tels que des impôts excessifs, l'o-

bligation de subir les vexations de cinq ou six douanes différentes, chaque fois que l'on veut s'éloigner à un quart de lieue de la ville (car le territoire de cette républiquc ne s'étend pas au-delà de cette courte distance); mais on est libre, à peu près, il est vrai, comme le chien dont le cou portait les marques du collier qui l'attachait; et l'on compte pour rien les sacrifices et les gênes au prix desquels on jouit de ce précieux avantage.

§ IV.

HANAU.

Pendant mon séjour à *Francfort*, j'ai saisi une occasion de faire connaissance avec les habitans des pays qui l'environnent, en me rendant à une fête funèbre qui attirait à *Hanau* des curieux de dix lieues à la ronde. Cette fête a été instituée, m'a-t-on dit, pour honorer la mémoire d'un général allemand qui, ne voulant pas survivre à une défaite, s'est placé sur un baril de poudre et s'est fait sauter. On a commencé par s'enthousiasmer. On s'est engagé à être bien triste, à pleurer même tous les ans, le jour anniversaire de la mort du héros. Par un bienfait de la Providence, la douleur n'est pas de longue durée dans ce bas-monde ; car si la peine est le partage du plus grand nombre, le chagrin est un état d'exception. Au lieu de gémir autour de la tombe du brave, on s'est mis à y boire, puis à y danser, et on persiste dans cette double tradi-

tion. C'était donc de la gaîté que j'espérais rencontrer dans les bois de *Hanau*. J'en ai trouvé sur les milliers de figures qui se présentaient à mon inspection. Les hommes fumaient, buvaient, mangeaient. Les femmes dansaient. Tous avaient un air de contentement. Ce qui n'aurait rien gâté à ce qui se passait sous mes yeux, ce que j'ai vainement cherché, c'est de la beauté. Des tailles communes, des traits sans distinction, un air de nationalité, presque de famille, des yeux bleus, des cheveux blonds, des peaux qui probablement seraient blanches, aux taches de rousseur près, beaucoup plus répétées dans ce pays qu'elles ne le sont ailleurs, si elles n'étaient pas profondément hâlées par le soleil, qui darde d'aplomb sur des têtes que rien ne garantit de son action : voilà pour le peuple. Les mêmes traits moins brûlés, mieux épongés, et avec cette différence que l'éducation et une mise soignée leur impriment : voilà pour les classes élevées.

Cette réunion de six ou huit mille individus s'était formée dans un pays bien cultivé et parsemé de beaux bois. Elle présentait le coup-d'œil de la plupart des foires des campagnes de France. C'étaient des orchestres qui animaient des walses, des tentes qui abritaient des buveurs, une foule au milieu de laquelle on avait peine à s'ouvrir un passage, des gens ivres qui jonchaient la terre.

En Allemagne, les réunions populaires offrent une variété de costumes qui leur donne un aspect plus piquant que dans tout autre contrée. Chaque canton a une mise qui lui est spéciale. A côté de la casquette et du long habit bleu du paysan de la plaine, on voit le feutre pointu garni de rubans, ou le bonnet en peau de chevreuil surmonté d'une touffe de fleurs artificielles ou en métal doré, la veste ronde, la culotte courte, le soulier à boucles d'ar-

gent du montagnard. Ici, les cheveux blonds des femmes n'ont pour ornement que le peigne, la flèche ou la lame d'argent qui les contient; là, ils sont surmontés d'une espèce de calotte en soie noire ou en drap d'or, d'où pendent jusqu'à terre de larges rubans. Quelquefois ils disparaissent sous d'amples chapeaux de paille. Des chaînes d'or ou d'argent, des colliers de grains de verre de diverses couleurs, des jupes très-longues, d'autres jupes très-courtes, des corsets baleinés qui imposent à la taille des formes bizarres, dont elle ne se serait pas avisée si elle avait été abandonnée à elle-même, des robes qui lui laissent prendre tout le développement que la nature lui accorde, des ornemens extraordinaires, des habillemens qui ne le sont pas moins, tout cela devient, pour un étranger, un sujet piquant d'observations et une mine abondante de souvenirs.

De cette scène de joie, mon imagination se reporta à une scène de carnage, à ce combat glorieux où une division française s'ouvrit un passage en renversant une armée bavaroise, qu'une trahison avait portée là pour lui barrer le passage et lui couper la retraite. Cette pensée s'empara si exclusivement de mon esprit, elle y fit surgir tant de souvenirs qui n'avaient aucun rapport avec la fête, que je me surpris le plan de la bataille à la main, faisant de la foule deux armées; des cris de guerre, de la confusion, une mêlée; d'une longue file de voitures, de cavaliers et de piétons qui gagnaient *Francfort*, l'armée française; des groupes éparpillés dans toutes les directions, l'ennemi en déroute, et des gens ivres étendus sur la place ou marchant d'un pas mal assuré, les morts ou les blessés. Peu s'en fallait que je ne fusse glorieux pour mon compte de cette brillante action.

§ V.

OPPENHEIM, WORMS.

Jusqu'au Rhin, la route de *Francfort* à *Manheim* traverse une contrée sablonneuse et aride, dont une partie est utilisée par une forêt de sapins, et l'autre est coupée par des villages entourés de champs consacrés à la culture du seigle, de l'avoine et de la pomme de terre. Cette route qui, sur une distance de quatre à cinq lieues, est à peine tracée, rejoint à *Oppenheim* celle de *Mayence* à *Strasbourg*. On est alors dans la vallée du Rhin, si l'on peut appeler vallée une plaine parfaitement unie, de plusieurs lieues d'étendue à droite et à gauche du fleuve qui se laisse rarement apercevoir, et que l'on ne devine qu'aux mâts des bateaux qu'il porte. L'horizon est borné à une grande distance par des montagnes d'une élévation moyenne, agréablement variées par leurs formes et

par les nuances des bois et des cultures dont elles sont revêtues.

La monotonie de la plaine disparaît devant le grand nombre de fermes isolées et de villages qui y sont dispersés. L'agriculture y prend le caractère de jardinage, tant elle descend à des soins minutieux, tant la division des terres est grande. Les femmes ont une part bien forte et bien pénible dans les travaux. Aussi leur maigreur, l'affaissement de leurs formes, l'absence de cette fraîcheur qui partout ailleurs est le partage de la jeunesse, attestent l'excès des fatigues qu'elles supportent. Elles travaillent, par toutes les variétés de l'atmosphère, sans chapeaux, sans bas, sans souliers; et comme si ce n'était pas assez pour leurs forces du maniement de la bêche, on les voit le soir regagner leurs habitations avec une gerbe ou une charge énorme d'herbes sur la tête.

A quelque distance d'*Oppenheim*, on traverse *Worms*, ville de peu d'étendue, mal bâtie, triste, et qui n'offre de remarquable que sa cathédrale, édifice vaste, d'une architecture massive et mal orné par de gigantesques statues en bois doré.

§ VI.

Grand-Duché de Bade.

MANHEIM.

Avec son immense et somptueux palais sans prince, ses vastes casernes sans troupes, ses rues désertes et larges sans mouvement, ses places régulières décorées de monumens que personne ne regarde, son enceinte mal remplie par des maisons basses, ses belles églises, ses hôpitaux, son théâtre, ses promenades, *Manheim* me produit l'effet d'une capitale qui attend un royaume. Jusqu'à présent le royaume n'est pas venu, et la capitale semble se lasser des frais qu'elle fait pour l'obtenir. Elle doit en désespérer. Lorsque la politique promenait son compas sur la carte d'Allemagne pour faire et défaire des États, jamais elle n'a songé à placer une des pointes sur *Manheim*, et à faire tourner l'autre de manière à donner à cetteville une

circonscription qui répondît à ce que réclament sa position, son importance réelle et le luxe de sa récente création. Un roi, sa cour, ses ministres, sa garde, le concours qu'eût attiré un tel état de choses, tout cela y aurait trouvé plus de place qu'il n'en eût fallu, et tout ce qui eût convenu à la dignité et à la représentation dont, quoi que l'on en dise, le pouvoir doit s'accompagner. Tant de frais sont devenus inutiles. *Manheim* est une dépendance du grand-duché de Bade; son palais, luxe incommode de la souveraineté, charge pesante pour le souverain, a été assigné pour résidence à une princesse douairière qui ne l'habite pas; et ses plus belles maisons sont occupées par quelques familles anglaises, qui, pour vivre à bon marché, viennent profiter du vide qui existe dans cette ville.

Les arts et l'industrie se montrent plus justes envers elle que la politique: ils y sont en honneur. On y fabrique beaucoup d'objets de luxe et de fantaisie. Son port est l'entrepôt du commerce du Rhin supérieur. La musique y est cultivée avec beaucoup de succès. Pour un étranger qui traverse une ville presque en courant, c'est, à défaut d'autre, un moyen assez bon de juger du degré auquel un art est porté, que de recueillir ce qui s'échappe par les fenêtres, du son des pianos et des harpes. Cette méthode, qui m'a rarement trompé, m'avait donné une idée très-favorable des talens musicaux que possède *Manheim*, lorsque ma bonne étoile me fournit l'occasion d'assister à un concert où figuraient quelques artistes et des amateurs d'un talent fort distingué. Je fus émerveillé du bon goût, de la précision et de l'exécution que je remarquai. On m'a assuré, et je suis très-disposé à le croire, qu'à ces observations favorables que j'avais rapi-

dement recueillies sur *Manheim*, une étude plus approfondie m'en ferait ajouter de plus avantageuses encore sur l'esprit de sociabilité de la classe élevée de ses habitans. Je considère cette ville comme une de celles où un étranger doit se plaire le plus, et prendre le plus facilement ces habitudes sans lesquelles aucun séjour n'est supportable.

Le palais de *Manheim* se fait remarquer par son immensité et par sa régularité, plus que par l'élégance de son architecture. La manie d'aligner des pierres ne saurait être poussée plus loin. Pour en avoir une idée, on saura que le corps principal de l'édifice a cinq cents pieds de longueur, que les ailes en retour en ont quatre cents, et que deux corps de bâtimens qui viennent s'appuyer sur les ailes, en ont huit cents chaque. Vu du côté de la cour, l'aspect de ce palais rappelle celui du château de *Versailles*, dans la proportion cependant du duché de Bade au royaume de France. L'intérieur présente une suite d'appartemens sans autre décoration que les tapisseries qui en couvrent les murailles. Les meubles d'un goût assez moderne sont peu riches. Les seules parties du château qui méritent d'être visitées, sont une salle ornée de fresques, la chapelle dont le style est pur, et la galerie de tableaux qui possède les plus beaux ouvrages de *Teniers*, un grand nombre de *Wouwermans*, de *Rembrandt*, de *Ruisdal*, et quelques morceaux des écoles italienne et française. Je retrouvai là, avec un sentiment de regret et de plaisir, plusieurs des chefs-d'œuvre que j'avais admirés à Paris. Mes yeux s'arrêtèrent sur eux avec une préférence qui n'avait pas seulement pour motif mes souvenirs de vingt années; leur mérite intrinsèque y était pour beaucoup.

§ VII.

SWETZINGEN, HEIDELBERG.

On m'avait conseillé de me détourner de la route directe de *Heidelberg* pour visiter *Swetzingen*, résidence du grand-duc de Bade. Le château ne se recommande ni par son apparence, ni par sa distribution. A droite, une orangerie se prolonge, en décrivant une ligne courbe, jusqu'à un théâtre sur lequel, trois fois par semaine, lorsque le prince habite le château, ses comédiens donnent des représentations auxquelles sont très-libéralement invités les habitans des villes voisines et les étrangers qui y séjournent. A gauche, une suite de vastes appartemens fournit un pendant à l'orangerie et au théâtre.

En face du château est un parterre dessiné à la française, avec des jets d'eau. On se perd au-delà, dans des chemins tortueux qui conduisent à des temples, à des

fabriques, à des ruines dont le principal mérite est la dépense que leur construction a dû entraîner. La plus remarquable de ces fabriques est une mosquée dont le plan a, dit-on, été calqué sur celui de la mosquée de la Mecque. C'est un grand et inutile bâtiment, qui ne contribue en rien à l'embellissement du jardin, dans un coin duquel il est masqué de tous côtés par des arbres et des buissons. Sa riche et élégante décoration intérieure doit seule attirer l'attention.

Le jardin renferme un lac mal dessiné, et une volière dans laquelle je n'ai trouvé que des oiseaux en fer-blanc, peints de toutes couleurs, et du bec desquels sortent des jets-d'eau dirigés sur un aigle placé au milieu d'un bassin. Les allées sont, non pas décorées, mais garnies de statues du plus mauvais goût. Je ne fais d'exception qu'en faveur de deux groupes de cerfs et de chiens et de deux fleuves, copies assez bien exécutées de ceux que l'on voit dans le jardin des Tuileries.

Swetzingen manque absolument par sa situation, qui n'offre aucun point de vue, et par le défaut de talent des dessinateurs de ses jardins, qui n'ont pas su lui en créer un seul. Pour analyser mon opinion sur ce lieu beaucoup trop vanté, je dirai que j'ai vu des pierres, des arbres, des eaux, des statues, des gazons, des chemins distribués sur un assez grand espace; que j'ai songé à l'argent qui avait dû être dépené pour donner à toutes ces choses l'ordre qu'elles occupent, et que j'ai déploré l'emploi qui en avait été fait.

Je me hâtai d'échapper au cicérone, qui ne voulait me faire grâce d'aucune des merveilles devant lesquelles, de son aveu, il s'extasiait depuis trente ans, et je partis pour *Heidelberg*. Une route droite conduit de *Swetzingen*

à cette ville. En quittant une plaine unie et sans le moindre incident qui arrête la vue, on entre dans une vallée assez resserrée, dont le fond est occupé par une rivière torrentueuse et par une ville qui s'est emparée de tout l'espace laissé par le fleuve entre deux chaînes de montagnes fort élevées. Cette rivière, c'est le *Necker*. Cette ville, c'est *Heidelberg*. La navigation de la rivière, dangereuse en raison de la rapidité du courant et des rochers qui, à chaque instant, en contrarient la direction, ne sert guère qu'à d'interminables radeaux qui, des montagnes de la Forêt-Noire, se rendent vers le Rhin. La ville possède une université qui paraît vouloir remplacer la célébrité que lui avaient acquise les sujets remarquables qu'elle fournissait aux sciences, par une d'un genre différent puisée dans la propagation des principes politiques qui ébranlent l'Europe. Les étudians de *Heidelberg* sont fanatiques de cette liberté au culte de laquelle on veut, le poignard à la main, convertir la génération présente. Ils se glorifient de *Sand*, l'assassin de *Kotzbue*. La plupart affectent la mise de ce séide, et tous annoncent par leur air farouche l'intention de marcher sur ses traces. Ils se sont signalés dans les mouvemens tentés jusqu'alors sans succès sur divers points de l'Allemagne ; et ils sont devenus un objet de défiance pour tous les gouvernemens.

Ce n'était pas ces messieurs que j'étais venu voir. J'avais rencontré ailleurs, en assez grand nombre, des figures à moustaches et à œil menaçant, des tournures de mauvais ton, en un mot des jeunes gens détestablement élevés, pour qu'il ne me restât aucun désir d'en retrouver. Ce qui piquait ma curiosité, c'étaient les ruines du château de *Heidelberg*, ruines fameuses à bon droit par

leur étendue, par leur situation, par leur effet pittoresque.

Ces ruines ont été faites aux dépens d'un château dont la construction a dû occuper pendant plusieurs siècles les architectes et les vassaux des souverains du pays. L'imagination se perd à chercher les moyens employés, à une époque où les arts mécaniques étaient si peu avancés, pour élever à une si prodigieuse hauteur un tel amas de pierres énormes. L'édifice présentait toute l'irrégularité des constructions du XIIIe et du XIVe siècle. Quatre tours immenses d'élévation, de diamètre et d'épaisseur, défendaient les extrémités des angles inégaux de la forteresse. Dans leurs intervalles, on avait construit des corps de bâtimens destinés à l'habitation des seigneurs. Les façades de deux de ces bâtimens ont échappé à la destruction avec les ornemens et les statues dont elles sont surchargées. Les autres constructions, beaucoup moins soignées, concouraient, avec les deux premières, à fermer une cour irrégulière qui, même aux temps de splendeur du château, devait être incommode et triste. Des fossés tellement profonds, que des peupliers que l'on y a laissé croître peuvent à peine élever leur cime jusqu'à la douve, protégeaient le fort du seul côté où il était accessible. Du côté de la vallée, sa force consistait dans l'escarpement du rocher.

Ce château n'échappa point à la dévastation du Palatinat, ordonnée par Louvois, au nom de Louis XIV. La mine fit sauter ses tours. Le feu ravagea tout ce qu'il put attaquer; mais ces deux élémens de destruction semblent s'être combinés de manière à donner un aspect pittoresque aux terribles résultats qn'ils étaient destinés à produire.

Le premier objet qui frappe les yeux, aux approches

du vieux donjon, est une moitié de tour séparée dans le sens de sa hauteur d'une autre moitié qui, sans perdre une seule des pierres qui la composaient, a glissé dans le fossé. On dirait, à voir ses appartemens voûtés, ses casemates, ses escaliers, d'un de ces plans que font les architectes pour présenter les distributions intérieures des constructions qu'ils projettent. Les autres tours ont été plus complètement renversées. Leurs débris se laissent apercevoir dans l'enfoncement des fossés, à travers le feuillage des arbres qui s'y sont mêlés.

De la porte bien conservée de la seconde enceinte, on a une vue de l'intérieur de la cour. Une des deux façades dont j'ai parlé se montre telle qu'elle était au moment où elle venait d'être achevée. Si ce n'étaient les ruines qui l'entourent, on pourrait la prendre pour un édifice en construction, qui attend la charpente et un toit. Sur la droite, une autre façade plus moderne, mais moins bien conservée, étale la profusion de ses ornemens. On pénètre dans l'intérieur par un perron dont plusieurs des degrés ont été déplacés par des arbustes excrus dans leurs intervalles disjoints. Les plafonds, les toits, tout a disparu. Il n'en reste plus que quelques bouts de poutres noircies par le feu. Au milieu d'une vaste pièce, qu'aux sculptures qui la décorent on juge avoir été une salle d'armes, s'élève un énorme tilleul qui domine l'édifice, et dont les branches se croisent, à travers les fenêtres sans vitraux, avec celles des sureaux qui y pénètrent du dehors. Les planchers du rez-de-chaussée ont été remplacés par des gazons soigneusement entretenus, et que divisent des sentiers destinés à diriger la promenade des curieux à travers ce labyrinthe de salles, de chambres, de caves, de cachots.

Dans la seule partie du château que la destruction ait épargnée, a été construit le foudre si fameux qui peut-être a plus contribué à la célébrité de *Heidelberg* que son château démantelé et son université cependant si renommée. Ce géant des tonneaux a trente-trois pieds de longueur sur vingt-quatre de circonférence. Sa contenance est de deux cent quatre-vingt-trois mille litres. Il est porté sur une charpente assez élégante, qui ajoute à la force de poutres cintrées et réunies entre elles par des vis et des bandes de fer pour tenir lieu de cercles. Quand on est à *Heidelberg*, il faut voir cette merveille dont la création remonte à l'année 1749 ; mais je ne conseillerais à personne de faire le voyage pour la contempler.

Afin de faciliter la vue des ruines, on a pratiqué sur le terre-plain qui couronne les fossés, et jusque dans les fossés eux-mêmes, un jardin planté de beaux arbres. Les allées conduisent aux endroits où les ruines apparaissent sous l'aspect le plus pittoresque. Des massifs de verdure, des buissons d'arbustes à fleurs, distribués avec beaucoup de talent et de goût sur la pente très-inclinée qui aurait rendu impossible, alors même qu'elle n'aurait pas été inutile à la défense, la continuation des fossés ; ces massifs, dis-je, ajoutent à la beauté du tableau que l'on peut examiner sous tous les jours, grâce à la disposition du terrain et à l'art avec lequel il a été composé.

Le château n'est pas le seul objet que l'on doive désirer voir dans cette excursion. De ses terrasses bien conservées, on plane sur les riches coteaux chargés de vignes qui s'élèvent en face et sur la plaine qui se termine par le Rhin et la ville de Manheim. La perspective est magique et fait presque oublier celle que l'on était venu chercher sur ce site élevé et de difficile accès.

Après avoir vu le château dans ses détails, il faut le considérer dans l'ensemble de sa destruction, et pour cela il suffit de passer sur la rive opposée du *Necker*. La vieille forteresse se montre encore, au milieu de ses ruines, presque aussi menaçante qu'au temps de la toute-puissance de ses farouches possesseurs. Le vert foncé de la forêt qui tapisse la montagne sur la pente de laquelle le château a été posé, fait ressortir la couleur rouge des pierres qui ont servi à sa construction, et forme un fond admirable à ce magnifique tableau.

Cette excursion procurera en outre la vue de deux monumens érigés en 1790 sur le pont, par la ville de *Heidelberg*, en l'honneur de l'électeur *Charles-Théodore*. L'un représente ce prince en costume de chevalier, mais la tête nue et avec la coiffure de l'époque. A ses pieds sont des figures symboliques. Dans l'autre on voit Minerve entourée des figures de la religion, du commerce, de l'agriculture et de la justice. A part ce mélange absurde du profane et du sacré, de la croix des chrétiens et de la lance d'une divinité païenne, ces monumens sont d'une exécution satisfaisante. Les balles autrichiennes et françaises qui, en 1813, se sont croisées sur le pont de *Heidelberg*, et dont l'empreinte se voit encore sur les tourelles qui en défendent l'entrée du côté de la ville, et sur des bâtimens qui le terminent du côté opposé; ces balles n'avaient respecté ni l'électeur ni la déesse. L'Altesse avait perdu une des boucles de sa coiffure et une partie de son nez, lequel, il faut en convenir, se présentant de profil, offrait beaucoup de prise. La divinité n'avait pas été plus épargnée que beaucoup d'autres belles dans le sac de la ville. Son casque brisé, son bouclier percé, avaient été les moindres de ses mésaventures. On

vient de restaurer tout cela ; et, pour effacer jusqu'à la trace de l'injure et de la réparation, on a couvert le prince et la déesse d'une couche de blanc d'Espagne. Je ne sais ce qu'en penseront les amateurs de vieux monumens qui ne les apprécient que lorsqu'ils sont mutilés par la main des hommes et noircis par le pinceau du temps ; mais les Heidelbergeois sont dans l'admiration de leur œuvre, et se proposent de recommencer toutes les fois que le réclameront les costumes du père du peuple et de la déesse de la vertu.

§ VIII.

CARLSRUHE.

De *Heidelberg* à *Carlsruhe*, la communication a les avantages et les inconvéniens des routes d'Allemagne. Ces routes rachètent par le soin qui préside à leur entretien, ce qu'elles laissent à désirer en largeur, en direction et en horizontalité. Elles sont parfaitement unies : des approvisionnemens tellement considérables qu'ils gênent la circulation, prouvent que leurs besoins ont été prévus et prévenus. La détérioration ne doit pas en être rapide, en raison de la résistance des matériaux employés dans leur construction, et de la nature du roulage qui se fait exclusivement sur des voitures à quatre roues et à deux chevaux. Leur largeur varie de dix-huit à vingt pieds ; elles sont bordées de noyers, de pommiers et de peupliers dont l'ombrage doit entretenir un état constant d'humidité très-nuisible. Par compensation à cet incon-

vénient, elles ont toutes une saillie d'un pied environ sur le sol, et, quoique sans fossés, elles doivent se débarrasser aisément des eaux qui s'y infiltrent. L'inclinaison des pentes est toujours mal calculée et quelquefois excessive. On remarque aussi qu'afin d'éviter de trop grandes dépenses d'indemnités, des froissemens d'intérêts et des obstacles, on a imposé à leur direction des contours qui prolongent les distances, et que l'on a poussé jusqu'à l'abus le principe qui conseille de ne pas s'obstiner à tracer des lignes absolument droites, lorsqu'il doit en résulter trop de dépense et d'opposition.

Carlsruhe, où l'on arrive par une chaussée resserrée entre deux rangées d'immenses peupliers, est une fort jolie ville dont les rues, disposées en forme d'éventail, ont pour point de convergence un très-beau palais que précède une place régulière, vaste et bien plantée. Elle a des monumens nombreux et de bon style, des promenades agréables et de grands édifices; car les princes de la maison de Bade paraissent héréditairement possédés de la passion des constructions. Quand on voit tant de somptueux et inutiles palais, et quand on se reporte au degré de puissance des princes qui les ont bâtis, et aux facultés des pays qui en ont fait les frais, on se demande pourquoi on a donné dans un tel luxe, et comment on en a couvert la dépense. La réponse à cette question est plus favorable à la docilité des peuples qu'à la sagesse des princes. Le reproche ne saurait atteindre le souverain régnant, qui, se bornant à entretenir ce que ses prédécesseurs ont créé, en partage la jouissance avec le public qui, tous les jours et très-libéralement, est admis à parcourir les parcs, les jardins, les galeries, et jusqu'aux appartemens des palais.

§ IX.

BADE.

Bade est un des rendez-vous les plus fréquentés de la bonne compagnie de l'Europe. Les eaux qui servent de prétexte à ce concours sont, dit-on, fort salutaires. Ce qui doit ajouter à leur efficacité, c'est l'air pur de montagnes que l'on y respire; c'est l'exercice auquel on est entraîné par des sites qui stimulent la curiosité; c'est le jeu pour les uns, le bal pour les autres, des promenades, des parties de tous genres pour tous les goûts, toutes les classes, toutes les fortunes, tous les âges, toutes les forces.

Ce n'est que depuis peu d'années que l'on s'est mis à embellir *Bade*, à y créer des logemens commodes, à descendre la ville de l'emplacement qu'elle occupait sur la pente très-escarpée d'un rocher, au haut duquel existe un

des châteaux du grand-duc, dans les vallons que ce château domine ; à construire une vaste salle de réunion, autour de laquelle sont, comme accessoires indispensables, des salles de jeu, un café, un salon de lecture, et des promenades parfaitement dessinées sur quelques mamelons, d'où l'on jouit de l'aspect de la ville et des points de vue les plus intéressans de ce beau pays.

Les montagnes donnent lieu à des excursions plus étendues. On veut voir les ruines d'un château qui termine un rocher à pic. On va chercher de l'ombre dans une forêt. On fait un pique-nique sur les débris d'un ermitage ; et le soir on se réunit pour faire un fonds commun des plaisirs, des nouvelles, des médisances, des malices, des fatigues, de l'ennui de la journée, et y puiser pour le lendemain un emploi du temps différent de celui de la veille.

Les salles de jeu sont là ce qu'elles sont à peu près partout : des réunions où tous les rangs se confondent, où tous les argens s'échangent, où beaucoup de fortunes s'altèrent, où beaucoup de probités disparaissent, où sont admis à jouer des laquais sans livrée, des femmes qui paraissent n'avoir plus rien à perdre, quelques gens comme il faut, quelques désœuvrés, quiconque enfin se présente avec de l'argent et l'espoir souvent d'en avoir davantage.

La vie des eaux qui, non-seulement par ce que j'éprouve en moi, mais par ce que j'observe chez les autres, m'a toujours paru difficile à supporter, peut être moins lourde à *Bade* que partout ailleurs, parce que la contrée est variée, piquante même, et que l'on peut y troquer l'ennui contre de la fatigue, ressource que l'on ne trouve pas toujours.

§ X.

Wurtemberg.

STUTTGARD.

La route de *Bade* à *Stuttgard* traverse le parc de *la Favorite*, un des nombreux châteaux du grand-duc. Cette habitation est placée là comme elle aurait pu l'être ailleurs ; car partout on aurait aisément trouvé un site plat, des eaux stagnantes, un massif carré de bois au milieu duquel on aurait bâti un pavillon revêtu en mosaïques de petites pierres rondes, avec des balcons bien dorés, d'où l'on jouit d'une perspective reculée de montagnes.

On parcourt ensuite de longues plaines moins riches que celles que l'on a vues précédemment ; et après une course de douze heures on arrive à *Stuttgard*, sans avoir rien rencontré qui indiquât l'approche d'une capitale.

Il y a là cependant un roi logé dans un palais fort ré-

gulier, qui irait très-bien à un grand royaume. Il y a deux Chambres législatives avec lesquelles ce roi n'est pas toujours d'accord; un million de sujets à qui l'on cherche à persuader qu'ils devraient cesser de lui appartenir, et une petite armée qui, après s'être assez bien battue pour Napoléon, a encore mieux pillé les provinces françaises dans lesquelles elle a pénétré comme tant d'autres. Il y a en outre, et cela va sans dire, une cour, un conseil, bon nombre de généraux, un théâtre. On y voit encore une écurie pourvue de la plus belle collection de chevaux de race arabe qu'il y ait en Europe. En voilà tout autant qu'il en faut pour être roi et pour sentir les inconvéniens et les avantages de la royauté.

J'ai été témoin, à *Stuttgard*, d'un phénomène qui vaut bien la peine d'être mentionné. J'y ai entendu un oratorio de Haydn, exécuté par trois cents voix qu'accompagnaient deux cents instrumens. Tout cela chantait et jouait parfaitement juste. J'ai admiré de fort belles voix de femmes, sur lesquelles un auditoire nombreux ne produisait aucune impression défavorable; et, ce qui n'y gâtait rien, quelques-unes de ces voix appartenaient à de très-jolies personnes.

Pour ce gigantesque concert on avait disposé dans un temple un amphithéâtre destiné aux musiciens. Le public était placé en regard. On était admis au moyen de billets dont le produit devait revertir au profit des veuves de musiciens pauvres.

L'auteur de l'*Ariane* de *Francfort* demeure à *Stuttgard*. J'espérais faire sa connaissance: mon attente fut trompée. Je ne vis que son atelier. Daneker a abandonné la route où il avait trouvé tant et de si heureuses inspirations pour en suivre une autre qui le conduit à un genre tout diffé-

rent de réputation. Devenu pieux jusqu'à l'illuminisme, il ne traite plus que des sujets puisés dans les traditions saintes. J'ai vu sur son établi un Christ sortant du sépulcre. C'est une des plus sublimes compositions qu'aient enfantées l'imagination et le ciseau d'un sculpteur. Nous avons tant de Vénus, d'amours, de nymphes, d'Adonis, que l'on ne doit pas regretter qu'un grand artiste se mette à puiser ses sujets dans un autre ordre d'idées et de formes. Je suis donc fort aise que pour son salut et nos jouissances Daneker se soit fait dévot.

§ XI.

GEISLINGEN, ULM.

Pour se rendre de *Stuttgard* à *Munich*, on remonte la vallée du *Necker* à travers des cultures qui indiquent le travail et l'aisance plus que la richesse, tant elles sont divisées et minutieusement soignées. Par leur étendue, les villages ressemblent à de petites villes; mais l'aspect de leurs maisons et le fumier qui en encombre les rues rappellent bientôt l'idée de maisons de cultivateurs, plus tristes et plus incommodes que si elles étaient placées au milieu des champs.

Ici la culture emploie avec beaucoup d'intelligence le procédé des irrigations, pour lequel elle emprunte des eaux à toutes les rivières qui peuvent lui en fournir.

A quelques lieues de *Stuttgard*, la vallée se rétrécit: le pays devient montagneux. Avec son aspect, on voit aussi

changer celui des habitans. Les figures insignifiantes, pour ne rien dire de plus, que l'on ne se souciait pas de regarder dans le grand-duché de *Bade* , prennent un caractère plus animé, plus vif, plus prononcé. La taille est plus développée, la démarche dégagée. Avec leur fraîcheur qui perce à travers une peau hâlée par le soleil, leurs formes très-saillantes et que font ressortir des corsets de couleurs foncées, leurs jambes bien faites quoiqu'un peu fortes, les femmes de ces contrées donnent une idée du beau dans le genre montagnard. Leurs avantages physiques étaient relevés à mes yeux par un air de bonne humeur et de contentement qui se manifestait dans l'accueil qu'elles faisaient à leurs connaissances, dans le bonjour amical qu'elles échangeaient avec mes postillons, jusque dans le salut qui m'était adressé.

Le jour où je la vis, toute cette population était parée à l'occasion d'une foire qui l'appelait à *Geislingen*. Tandis que l'on relayait, ma voiture fut entourée de marchandes qui m'importunaient pour me faire acheter quelques-uns des objets de leur trafic. Les unes étaient montées sur le siége, d'autres sur la malle. Deux des plus jolies, espérant donner plus d'efficacité à leurs instances, ouvrirent sans façon les portières, et tout aussi familièrement partagèrent avec moi le banc du fond. Le moyen de ne pas tout acheter? En un moment, leurs corbeilles se vidèrent dans les poches de ma voiture, et ma bourse dans les leurs. Elles étaient si naïves, ces jolies filles, que quoiqu'elles parussent n'avoir plus rien à vendre, elles auraient encore trouvé quelque chose, pour peu qu'on les eût pressées. Le cornet du postillon se fit entendre : elles me quittèrent d'un air si reconnaissant, que je ne regrettai pas l'argent que m'avait coûté ma complaisance.

Les hommes de ces montagnes ont aussi un costume qui leur est particulier. Des bonnets en peau de chevreuil, des vestes bleues doublées de blanc et garnies de deux rangées de boutons en métal argenté, des bottines qui laissent à découvert une jambe bien formée, telle est la toilette qui sert de pendant à celle des femmes.

Pour sortir de la vallée du *Necker*, à peu de distance de l'endroit où cette rivière prend sa source, on suit une route ouverte dans l'escarpement d'une montagne. On arrive à une plaine fort élevée. En avançant vers la Bavière, on remarque une progression décroissante très-sensible de la bonté du sol, des soins qui lui sont donnés et de l'aisance des habitans. Aux champs fertiles et bien cultivés qu'on laisse derrière soi, succèdent de vastes jachères. Les villages annoncent plus de négligence dans la tenue des maisons. On observe moins d'activité chez les cultivateurs. La situation politique du pays se présente sous un jour plus défavorable encore. Partout où l'on s'arrête, on entend des plaintes, des menaces même. J'ignore si ces dispositions sont le résultat des efforts d'une faction ennemie du gouvernement ; mais elles existent et pourraient devenir dangereuses.

Si j'étais Autrichien, je me garderais bien de traverser *Ulm*, qui, pour compensation à de pénibles souvenirs, ne m'offrirait qu'une église assez régulière, mais massive, de vieilles maisons, des rues tortueuses et mal pavées. Quelques enfoncemens de terrain, quelques buttes que recouvrent des moissons, sont les seuls vestiges auxquels on puisse reconnaître que là avait existé une forteresse redoutable. Un Français, à quelque parti qu'il appartienne, ne saurait voir sans orgueil et sans intérêt les lieux qui furent le théâtre de l'un des faits les plus glorieux qui aient illustré

les armées de son pays. Je me suis fait conduire à la place occupée par l'armée autrichienne, et à celle où elle avait déposé les armes, après avoir défilé sous le front de l'armée victorieuse. Je me suis fait tout montrer, mais je n'ai pu tout comprendre, car il m'a été impossible de me rendre compte du motif qui, dans un pays ouvert, a pu empêcher le général *Mack* de suivre le noble exemple que lui donnait l'archiduc *Ferdinand*, et, comme ce prince, de se faire jour à travers les rangs de l'ennemi, ou au moins de périr en le tentant.

§ XII.

Bavière.

AUGSBOURG.

D'*Ulm* à *Augsbourg*, la route qui coupe un pays plat n'a d'intéressant que la vue du village d'*Elchingen*, où le maréchal *Ney*, en effectuant le passage du *Danube*, plaça le général *Mack* dans la nécessité, ou ce qu'il crut tel, de capituler. On traverse la petite ville de *Gunzbourg* et quelques gros villages où habite dans d'assez laides maisons, encore toutes criblées des balles des guerres précédentes, la population qui cultive les terres situées dans les immenses intervalles qui les séparent.

Dans cette contrée, ainsi que dans plusieurs parties de l'Allemagne, on est étonné de ne pas voir de châteaux, ni même de maisons que puisse habiter la classe moyenne de la société. Depuis *Francfort*, je n'ai aperçu d'autres châteaux que ceux, à la vérité fort répétés, qui appartiennent aux souverains des pays que je parcourais. On se demande ce que deviennent, pendant l'été, les grands

seigneurs et les riches propriétaires. On se demande où sont leurs terres, et même s'ils en ont. On serait presque tenté de se demander s'il en existe, tant il est inconcevable que l'on ne trouve nulle part hors des villes des indices de leur présence.

La législation contribue à ce résultat. En Allemagne, la fortune est beaucoup plus divisée qu'on ne le croit communément, non entre les individus, mais entre les classes. Le principe de l'inégalité des partage s'applique à toutes les familles, sans distinction des nobles et de celles qui ne le sont pas. L'aîné des fils hérite de la presque totalité des biens. De là, l'agglomération des propriétés dans un petit nombre de mains. De là, l'aisance des masses et le malaise de bien des individus, et pour beaucoup la nécessité d'opter entre le célibat et une émigration qui, depuis quelques années, enrichit l'Amérique d'une foule de citoyens honnêtes et laborieux.

Ici la richesse communique le goût de la plupart des jouissances qu'elle permet de se procurer, sans cependant faire perdre de vue la position dans laquelle on est classé. Un riche cultivateur (et le nombre est grand de ceux dont le revenu dépasse quinze et vingt mille francs) donne une éducation de collége à son fils aîné et le fait voyager ; des talens à ses filles, celui de la musique surtout, et les prépare à la vie des villes. Mais à la fin de ses voyages le fils échange le frac contre la veste ronde, et se fait cultivateur comme son père. Les filles, si elles ne trouvent pas à épouser quelques citadins, prennent les habitudes de la campagne sans renoncer toutefois aux talens qu'elles possèdent, et les uns et les autres trouvent du bonheur sans songer à le demander à d'autres conditions qu'à celles qui en ont procuré à leurs pères.

Bientôt il en sera autrement. Dans les universités, on a admis une doctrine de progression qui s'étend des connaissances aux situations sociales, et qui donne à tous le besoin d'être autre chose que ce qu'étaient leurs parens. On se prépare à un déclassement général ; et si le pays continue à être heureux, il ne le sera plus au moins sous la forme où il l'a été jusqu'à ce moment.

Augsbourg est une ville assez grande, beaucoup trop grande même, à en juger par le peu de mouvement qui se fait remarquer dans ses larges et belles rues, et par l'herbe qui croît dans la plupart. Ses maisons sont immenses et décorées extérieurement de sculptures et de fresques. Elle possède plusieurs fontaines surmontées de statues en bronze, d'un goût équivoque, mais d'une belle exécution ; une assez riche collection de tableaux des premiers maîtres allemands et flamands ; enfin, tout ce qui tend à caractériser une cité importante. Après *Francfort*, elle est la place la plus commerçante de l'Allemagne ; et avec tous ces avantages que complète sa riante situation au milieu d'un beau pays, elle ne sait ni attirer les étrangers, ni retenir ceux que le hasard ou leurs affaires y conduisent. Puis *Munich*, cette miniature des capitales, cette *Athènes* de la Germanie, ce rendez-vous de la portion de la bonne compagnie allemande qui ne réside pas à *Vienne* : *Munich* est si près !

Je cite ce que l'on m'a dit, et je ne parle pas d'après mon goût personnel ; car, séduit par ce que j'ai vu de la ville et observé du caractère de ses habitans, et plus encore par l'accueil que j'ai trouvé dans une des plus honorables familles qui y résident, je ne saurais m'expliquer le peu d'empressement que l'on met à s'y fixer.

§ XIII.

MUNICH.

La contrée qui sépare *Augsbourg* de *Munich* est sans intérêt. Si ce n'était la stérilité du sol et l'activité des eaux qui y circulent dans tous les sens, on trouverait beaucoup de similitude entre la plaine qui environne la capitale de la Bavière et quelques parties de la Hollande. La route par laquelle on arrive est bordée d'arbres dont la chétive végétation accuse la terre qui les porte. En approchant, des maisons sans fenêtres et sans toits, alignées des deux côtés de terrains fangeux destinés à devenir des rues, font voir que la manie de construire des habitations, sans s'être assuré s'il se présenterait des habitans, a étendu ses folles spéculations en Allemagne comme en France. On est bientôt au milieu de beaux hôtels, dont la suite forme des rues bien ouvertes et des places régulières. On

est dans une ville qui se *continue :* on ne pourrait pas dire qui s'achève ; car, à côté d'édifices à moitié construits, on remarque des fondations préparées pour d'autres, des monceaux de briques, du mortier, des pierres, des poutres. On a déjà fait bâtir un palais pour le roi, plusieurs autres palais pour les membres de sa famille, des hôtels pour ses ministres, un vaste édifice dans lequel les fresques, les dorures, les marbres sont prodigués, pour les divinités et les grands hommes de l'antiquité. On en élève un du même genre pour les tableaux. Dieu a eu sa part : on lui a construit, tout à côté du théâtre, un des plus beaux de l'Europe, une église pour laquelle on a caricaturé le style gothique à grands frais et de la manière la plus burlesque. Afin de n'oublier personne, on a gratifié les chevaux d'un superbe manége. Enfin, tout le monde est logé, et si bien logé, qu'en attendant de plus nobles hôtes, grand nombre de maisons, qui leur étaient destinées, servent d'ateliers à des forgerons et à des cordonniers.

Munich possède une société renommée par toute l'Allemagne, pour l'élévation de son ton et l'élégance de ses manières ; un théâtre où les chefs-d'œuvre des musiques italienne et allemande sont fort bien rendus ; une bibliothèque de cinq cent mille volumes, dont dix-huit mille sont des manuscrits ; et, chose digne de remarque et d'éloge ! des savans qui ont le talent de tirer un excellent parti de ces richesses. Sa collection de tableaux est une des plus belles de l'Allemagne. Ses églises n'ont rien de remarquable. On doit cependant admirer dans une le tombeau de Louis de Bavière, et critiquer dans une autre celui du prince Eugène de Leuchtenberg, faible ouvrage du sculpteur *Thorwaldsen.* On ne peut aussi manquer d'aller chercher des jouissances dans la galerie

où ce prince avait réuni deux ou trois cents tableaux et quelques statues des meilleurs maîtres des écoles modernes.

J'ai vu tout cela, et, à ma honte sans doute, je l'ai vu de mauvaise grâce et par pure complaisance pour les personnes qui me le montraient. Quoique de tout ce qui s'use, la curiosité soit ce qui résiste le plus, je ménage la mienne, en lui sauvant, autant que je le puis, les répétitions d'églises, de palais, de musées, de jardins botaniques, de cabinets d'histoire naturelle. Il m'a fallu voir dans ma vie tant de colonnes, d'ogives, de dorures, d'enfilades d'appartemens, de mauvaises copies, que, dix fois déjà, j'avais dû avoir l'air de prendre pour des originaux, de plantes dont je ne me souciais guère, d'hippopotames et d'oiseaux-mouches, que j'ai pris toutes ces belles choses en dégoût.

Ce qu'il faut voir avant tout à *Munich*, et revoir après tout, c'est la promenade créée par les soins du comte de *Rumford :* composition dont le cadre embrasse une étendue de plusieurs milles, et dont les détails offrent des allées parfaitement dessinées, des arbres vigoureux, des fabriques élégantes, et les eaux les plus abondantes qu'il soit possible de rencontrer. La critique pourrait avec raison reprocher le manque absolu de points de vue éloignés, dont à la vérité le pays est mal pourvu, mais qu'avec un peu de soin on aurait pu cependant se procurer.

Après cette promenade, on doit faire celle de *Nymphenbourg*, maison royale à une lieue de la capitale. J'engage à ne pas se laisser entraîner à l'impression défavorable que produit l'aspect du château, suite longue et symétrique de bâtimens rangés en hémicycle et recouverts d'une

couche éblouissante de blanc de chaux [1]. De l'autre côté du château, sont distribués à droite et à gauche d'un canal des jardins paysagistes, dans lesquels, au moyen de fabriques en forme de palais, de temples et de chaumières, de beaux lacs, de mouvemens de terrain habilement combinés et de perspectives vers les montagnes, on a produit des scènes de l'effet le plus pittoresque au milieu du pays le plus plat et qui manque le plus de variété.

[1] Les Allemands ont en horreur la teinte grise des monumens. Sans cesse la brosse à la main, ils blanchissent leurs édifices publics comme leurs maisons particulières. Qu'on leur livre *Westminster, le Louvre* et *Saint-Pierre*, et une couleur blanche ne tardera pas à remplacer celle plus terne que le temps a donnée à ces monumens. Pour ménager ses yeux et la susceptibilité de son goût, un amateur des arts ne doit voir l'Allemagne qu'à travers des lunettes à verres gris.

§ XIV.

ESPRIT RELIGIEUX.

J'ai voulu savoir ce qu'était l'esprit religieux dans les pays dont je viens de parler. J'ai questionné : on ne m'a pas trop compris. On m'a répondu que toutes les religions étaient libres, que toutes avaient la sagesse de ne s'occuper que de leurs intérêts propres, et de ne pas chercher à faire des prosélytes les unes chez les autres ; qu'elles ne déterminaient aucune distinction civile, et ne donnaient ou n'infirmaient aucuns droits ; que quant à l'influence que la religion exerce ailleurs sur le gouvernement, sur les mœurs, sur les habitudes, il n'existait ici rien de pareil. Je suis tenté de conclure que la religion y est une affaire de tradition plus que de raisonnement et de conviction, et un moyen de classement plus que de direction.

J'aurais bien voulu cependant pouvoir lui faire honneur de la position favorable où, relativement à la population, cette partie de l'Allemagne est placée dans la proportion des délits et des crimes. Elle ne me paraît pas assez profondément enracinée dans l'esprit du peuple, pour que cet heureux résultat lui soit exclusivement attribué. On n'assassine pas, parce que le caractère national n'est pas passionné; on ne vole guère, parce que ce genre d'industrie offre moins de profits et plus de dangers que tout autre. Jusqu'à ces derniers temps on ne s'était pas avisé de conspirer, parce qu'il ne passait par la tête de personne de croire les peuples mal à l'aise au milieu de toutes les conditions qui font leur bien-être; mais je doute que des considérations puisées ailleurs que dans un ordre de choses purement matériel soient pour rien dans ces résultats.

§ XV.

SITUATION MILITAIRE.

Après avoir présenté quelques parties de l'Allemagne sous le rapport de leur aspect, de leur administration, de leur gouvernement, il convient d'examiner la situation militaire, politique et commerciale de cette contrée.

Le système militaire de l'Allemagne est basé sur des armées permanentes que leur organisation rend susceptibles d'un accroissement considérable et immédiat, et qui se recrutent au moyen de la conscription et des engagemens volontaires. Une milice, connue sous le nom de *Landwehr*, offre en tout temps et pour toutes les circonstances la ressource d'une réserve parfaitement exercée, et qui peut rivaliser avec les meilleures troupes. Plusieurs lignes de places fortes complètent le système de défense.

Outre la Prusse et l'Autriche, qui ont d'amples moyens

de faire la guerre pour leur compte, les États réunis sous le nom de *Confédération germanique* deviennent des auxiliaires assurés de ces deux puissances. Exercées d'après des principes identiques, mêlées souvent dans les garnisons des places fortes, animées d'un même esprit, leurs troupes sont tellement amalgamées entre elles, que, dans une lutte quelconque, elles agiraient comme si elles obéissaient à un seul souverain.

Tous les moyens de résistance et d'agression de l'Allemagne ont été combinés dans l'hypothèse d'une situation constante d'hostilité ou au moins de défense à l'égard de la France. En repos du côté de la Hollande et de la Suisse, ce n'est en effet que de la France que peuvent partir des motifs d'inquiétude. En lui dictant, en 1815, des conditions dont la victoire les avait rendus les arbitres, les souverains alliés ont poussé aussi loin qu'ils pouvaient le faire les précautions pour se rendre favorables les chances d'une guerre que le rapprochement des frontières et la divergence des intérêts peuvent amener à chaque instant. Non contens de reprendre leurs anciennes limites et les forteresses qui les défendaient, ils ont enlevé à leur ennemie des places qu'ils jugeaient dangereuses pour eux et nécessaires pour se garder contre elle. Ils se sont donné des têtes de ponts sur les points les plus avantageux à une guerre d'invasion ; et, comme champs de bataille, ils ont laissé ouverts des pays que leur proximité des places fortes dont ils disposent leur rendrait plus favorables qu'à l'ennemi.

A la suite des moyens de défense de la Hollande et liés avec eux commencent à *Cologne* et se terminent en face de *Strasbourg*, ceux de la Prusse et de la Confédération. En arrière de *Luxembourg*, on rencontre *Nimègue*,

Cologne, Coblentz, Mayence, Kehl, entre lesquelles il faudrait courir le danger de passer pour aller, en traversant le territoire de la Confédération, attaquer les places fortes de la Prusse et de l'Autriche.

Ce système de défense serait, au dire des meilleurs stratégistes, parfaitement entendu, si sa mise à exécution ne rendait indispensable un développement exorbitant de forces en temps de guerre et même en temps de paix. On a donné une telle étendue aux fortifications, qu'il faut non des garnisons, mais des armées pour la défense de chaque place. *Mayence* et *Coblentz* ne réclameraient pas moins de vingt-cinq mille hommes chaque. *Cologne* et *Nimègue* ressemblent davantage à des camps retranchés qu'à des villes fortifiées, et seraient conséquemment tout aussi exigeantes. Voilà donc quatre-vingts ou cent mille hommes indispensables pour la garde de quatre places, quoique leurs services pussent être d'une plus grande utilité en rase campagne. On pourrait penser que les souverains de l'Allemagne ont répété la faute commise en 1813 par Napoléon, alors que s'obstinant pour conserver des forteresses que, si elle tournait contre lui, la victoire devait faire tomber entre les mains de ses ennemis, il neutralisait des troupes dont la présence aurait pu prévenir ses revers.

Entièrement étranger à cette matière, je me borne à répéter l'opinion qui m'a semblé prévaloir parmi les hommes du métier.

§ XVI.

SITUATION POLITIQUE.

La situation politique de l'Allemagne n'est pas moins digne d'un examen attentif que sa situation militaire. On ne saurait nier que l'on cherche à exciter dans cette contrée une fermentation entretenue depuis long-temps, et qui, actuellement, se manifeste par des actes. Préparée dans un but tout patriotique, à une époque où la nécessité de repousser un danger imminent ne laissait pas à la pensée la faculté de juger, d'entrevoir même les conséquences qui pourraient plus tard en découler, cette fermentation a pris une autre direction. Après avoir échauffé les esprits, enflammé les courages contre l'oppresseur de l'Europe, elle s'exerce contre les dépositaires du pouvoir, quels qu'ils soient, contre le pouvoir lui-même, sous quelque forme qu'il se montre.

La période de quinze années, pendant lesquelles la

France avait joui du calme que lui procurait un gouvernement juste et modéré, n'était pas perdue pour les progrès du propagandisme révolutionnaire. Il organisait des affiliations et les étendait dans le nord de l'Europe. L'esprit de patience et de spéculation qui est particulier à cette portion du globe favorisait ses progrès. En France, les desseins de la faction se trahissaient par des explosions imprudentes qui, bien inutilement, hélas! tenaient l'autorité en éveil; en Allemagne, ils étaient protégés par la vieille habitude des peuples de participer à de vastes secrets, et de les garder; par cette propension au mysticisme qui forme un des principaux traits du caractère national. On est arrivé au point de laisser se soulever le voile qui, jusqu'à présent, avait servi à couvrir ces coupables menées. La jeunesse élevée dans les universités montre de l'impatience de se voir devancée dans la carrière des innovations par celle des colléges de France. Celle-ci a déjà opéré une révolution, tandis que l'autre n'en est encore qu'aux préliminaires, à des associations, à des sermens, tout au plus à des menaces, à des signes extérieurs de ralliement. On est donc pressé d'arriver et de se placer à la hauteur où sont parvenus ceux qui ont donné le signal et ouvert la marche.

Mais pour soulever toute une nation qui a l'habitude du calme et qui se complaît dans des institutions auxquelles elle doit son bonheur, il ne suffit pas de quelques déclamateurs sans influence sur l'opinion, sans racines dans la société, propres tout au plus à faire du bruit sur les places publiques et à entraîner cette portion du peuple toujours prête au mouvement. Il faut de l'appui dans les masses: il en faut dans l'armée. On cherchera donc à faire pénétrer dans les unes et dans l'autre les principes à l'aide des-

quels on se flatte de parvenir au terme, et on l'atteindra si l'on est favorisé par la faiblesse des gouvernemens.

Une partie de cet état de choses existe en Allemagne. Il est incontestable que la propagande s'est alliée aux associations créées en 1812; qu'elle en a changé la direction et qu'elle les a préparées à servir ses projets; que d'une ligue contre l'ennemi commun de l'Europe, elle est parvenue à faire une ligue contre les souverains, et même contre les principes sur lesquels l'ordre social avait jusqu'alors été basé.

Ce que l'on ne connaît pas encore avec une égale précision, c'est l'étendue des progrès que la propagande a faits; c'est le point où elle s'est arrêtée; ce sont les obstacles qu'elle a rencontrés dans les dispositions du peuple et de l'armée. Le résultat des tentatives faites à *Hambach* prouve que l'esprit militaire n'avait pas encore été entamé. On ne saurait en tirer une conclusion aussi rassurante en ce qui concerne l'esprit de la population. Quelque irréflexion que l'on soit en droit de supposer aux auteurs de cette tentative et de celle plus récente de *Francfort*, on ne saurait présumer cependant qu'ils eussent agi avec autant de confiance qu'ils l'ont fait, s'ils n'avaient pas compté sur un concours efficace. Ce concours leur a manqué, il est vrai, mais doit-on en conclure qu'il n'ait pas été combiné et promis, qu'il ne se déploiera pas dans quelque circonstance plus favorable? Je n'oserais en répondre, surtout lorsque je me reporte à ce que j'ai observé dans les pays que j'ai parcourus.

Par le caractère de sa population, par l'union intime de la nation avec la race de ses rois, la Hollande doit être placée en dehors des complots qui seraient préparés dans l'Allemagne. Dans ce pays, tout est dévouement; non ce

dévouement de passage qu'une circonstance fortuite fait naître, qu'une autre circonstance détruit; non ce dévouement criard qui s'exprime par du bruit et qui se refuse aux actes; mais un dévouement réfléchi, qui résulte de la comparaison de ce que l'on possède avec ce que l'on aurait, et du passé et du présent avec l'avenir, de la reconnaissance envers le souverain, et de la confiance que sa sagesse inspire. La Hollande agit donc suivant les conseils d'un intérêt qu'elle est habituée à consulter en tout, et qui lui prescrit de maintenir sa position actuelle et de laisser gronder les tempêtes politiques sans se lancer à travers.

Vient ensuite la Prusse. Là, on voit un gouvernement absolu lutter contre le principe constitutionnel, et lutter avec avantage, grâce à la sagesse, à la modération, à la parfaite équité qui président à ses actes; grâce aussi à la vénération et à l'amour qu'inspire le souverain. Ces considérations sont tellement puissantes, que je n'ai pas cherché à m'assurer si l'on devait y joindre celles puisées dans les dispositions d'une armée nombreuse. D'après ce que j'ai été à portée d'observer, je me crois autorisé à écarter cette dernière considération, parce que toute isolée par une discipline sévère qu'elle paraisse être du reste de la nation, j'ai de fortes raisons de penser que l'armée participe à toutes les impressions qui agissent sur l'esprit national. Le gouvernement semble vouloir qu'il en soit ainsi, par l'habitude qu'il a de laisser les régimens dans les mêmes garnisons, assez long-temps pour qu'ils se considèrent comme faisant partie de la population des villes où ils se trouvent; pour qu'ils en prennent l'esprit; pour qu'ils y contractent des affections qui, dans des circonstances données, ne manqueraient pas d'exercer une dangereuse influence.

On peut donc craindre que la situation de la Prusse ne soit assurée que pendant la vie du monarque, et qu'un événement, que chaque instant peut amener, ne devienne le prétexte de fâcheuses modifications.

Dans les Etats de *Darmstadt* et de *Nassau*, dans le grand-duché de *Bade*, on trouve des populations tout agricoles, qui doivent aux produits d'un sol fertile et d'une culture très-perfectionnée, une aisance qui devrait les détourner de tout désir de changement; mais, au milieu de ces populations, sont des institutions dont l'effet est de les tenir dans un état continuel d'excitation. Il y a des Chambres qui déclament contre le pouvoir et cherchent à en entraver la marche; une presse qui traîne après elle l'opinion qu'elle a rendue hostile; des universités qui ne savent plus former que des factieux.

En avançant vers le *Wurtemberg*, on voit ces dispositions se renforcer et se montrer plus redoutables. Quelques parties de la *Bavière*, celles surtout qui se rapprochent du Rhin, pourraient laisser des doutes sur leurs intentions; et pour organiser tous ces élémens de désordre, pour leur imprimer une direction unique, les oppositions des Chambres électives de quelques-uns des États dont je viens de parler, ont, en communiquant entre elles par des députations, donné le signal d'une confédération que les factieux comptent opposer à l'union des souverains entretenue par la Diète de *Francfort*.

J'ignore jusqu'à quel point ces dispositions inquiétantes ont pénétré dans les populations. Mais la révolution de France n'a que trop appris que les masses appartiennent à qui sait s'en emparer; qu'elles ne donnent jamais de démenti à qui ose parler avec audace en leur nom; que toujours en dehors des pensées de troubles, elles sont toujours

là pour participer à leur réalisation ; qu'elles en subissent les conséquences avec joie d'abord, avec résignation ensuite, et que, pour opérer d'immenses subversions, il suffit d'un mouvement à leur superficie. Ce serait donc à tort que l'on baserait de la confiance sur l'inertie d'une population. On ne doit calculer que les forces agissantes ; d'un côté les factieux qui attaquent, de l'autre l'armée qui défend ; une volonté qui tend à renverser, une volonté qui tend à conserver. Quant à la population prise collectivement, comme, quoi que l'on en dise, elle n'a aucune force matérielle, parce qu'elle n'a pas la volonté de l'employer, il faut la négliger dans le calcul des chances, surtout de celles que les gouvernemens croient leur être favorables. Son assentiment appartiendra au succès, quoi qu'il soit.

Au-dessus de la disposition à l'agitation que l'on observe dans quelques parties de l'Allemagne, pèse, comme moyen de compression, l'influence des trois grandes puissances du Nord. Long-temps cette influence s'est exercée avec une hésitation qui n'a pas peu contribué à encourager la faction révolutionnaire. Il a fallu la manifestation d'un plan combiné, une attaque ouverte, des révoltes, pour les déterminer à prendre une attitude imposante. Mais lorsqu'elles s'y sont résolues, il était déjà tard. Au lieu d'avoir affaire à du mécontentement sans direction, on s'est trouvé en présence d'une faction bien organisée. On lutte maintenant avec elle ; mais il y a de sa part presque égalité de moyens, parce qu'elle remplace ce qui lui manque en force matérielle par une volonté plus fixe, plus prononcée, plus énergique que celle que l'on a à lui opposer. Elle ose au-delà de ce qu'elle peut ; les rois tremblent d'aller jusqu'aux limites de leur autorité. Ils ont fait dans plusieurs occasions récentes l'abandon du principe d'après lequel

ils existent; le principe pourrait à son tour cesser de les défendre. Pour être plus à l'aise, leurs antagonistes se sont créé des dogmes conformes à leurs intérêts; mais plus conséquens, ils s'y attachent et n'en dévient pas. De quel côté sont les chances de triomphe?... De celui qui voudra le plus fortement; car, ainsi que l'a dit un des plus profonds publicistes de l'époque : RÉGNER C'EST VOULOIR.

§ XVII.

SITUATION COMMERCIALE ET INDUSTRIELLE.

Avec beaucoup d'irréflexion et de légèreté, on s'est accoutumé à ne considérer l'Allemagne, sous le rapport commercial et industriel, que comme un pays consommateur. On se persuade qu'il tire de l'étranger tous les objets qu'il consomme, parce qu'à *Leipsick* quelques manufacturiers de *Manchester* et de *Birmingham*, de *Rouen* et de *Mulhausen*, débitent quelques ballots de marchandises; parce que l'on boit à *Vienne* et à *Berlin* des vins de *Bordeaux*, de *Champagne* et de *Madère*. Confiant dans cette opinion, on a continué, en Angleterre et en France, à fabriquer, sans douter que les débouchés ne fussent toujours aussi larges et aussi faciles. Les produits ont eu d'abord de la peine à s'écouler. Bientôt, une partie a été refoulée vers les producteurs. Il a fallu les promener sur

tout le littoral du globe et les livrer à des pertes plus ou moins considérables, dans l'espoir d'en créer l'habitude, sauf à se dédommager lorsque les peuples s'en seraient fait un besoin.

Ce n'est pas ici le lieu d'examiner si la spéculation a réussi ou non. La seule déduction que je prétende tirer de ce fait incontestable, c'est que l'Allemagne a réduit la consommation qu'elle faisait des produits étrangers, non parce qu'elle consomme moins, mais parce qu'elle fabrique davantage, et qu'elle trouve chez elle ce qu'il y a vingt ans elle allait chercher chez les autres. Ainsi que la France, elle est redevable de son introduction dans la voie industrielle à ces fameux décrets de *Berlin* dont on a affecté de dénigrer l'idée et les effets. Cette mesure était une grande pensée politique, car elle attaquait l'Angleterre par le seul côté par où elle fût vulnérable alors. Elle est devenue, bien au-delà des prévisions du génie qui l'avait ordonnée, une immense pensée d'économie européenne. On lui doit la révolution qui s'est opérée dans les efforts de l'industrie. On lui devra celle qui s'opérera dans le commerce. Chaque État tend à pourvoir lui-même à sa conservation, et à réduire les transactions commerciales à ce que rendra indispensable l'achat de ce qu'il ne peut produire et de ce dont il ne peut se passer.

En vain dira-t-on que la transplantation de quelque branche que ce soit d'une industrie exotique réussit mal; que ses produits coûtent plus que si, la laissant sur le sol où elle a germé, on s'adresse là pour les procurer.

La transplantation est chère, je le sais. Souvent les premiers essais ruinent ceux qui les tentent : c'est encore vrai; mais la persévérance triomphe des obstacles. L'expérience et la réflexion réduisent les frais, et le pays finit

par faire son profit des bénéfices qui revenaient à l'importateur des matières premières, au fabricant, aux ouvriers, à l'armateur, au négociant, au gouvernement de la contrée qui possédait l'industrie. On me demandera ce que deviendront ceux qui vivaient de ces bénéfices, de ce tribut levé sur des peuples qui ne recevaient rien à la place. Je demanderai à mon tour si ceux dont on plaide la cause montraient une aussi tendre sollicitude à l'égard des populations qu'ils avaient rendues leurs tributaires; et j'ajouterai que je ne suis pas chargé de défendre l'Angleterre, seule intéressée dans cette grave question. A mon avis, la révolution commencée dans le système industriel et commercial doit s'achever. Elle tournera au profit des consommateurs; et, pour preuve des progrès qu'elle a déjà faits, j'appellerai l'attention sur l'état actuel du commerce et sur l'emploi des capitaux qui lui étaient exclusivement consacrés. A quels genres de spéculations se livrent les négocians de tous les pays? A des spéculations de bourse mille fois plus incertaines, mille fois plus fécondes en catastrophes que ne l'étaient les spéculations commerciales les plus hasardeuses. Serait-ce la passion du jeu, serait-ce l'amour du bien public qui seuls détermineraient cette préférence? Non. C'est que les capitaux ne trouvent plus à circuler par les voies qui leur étaient habituelles, et d'où ils revenaient plus considérables qu'ils n'y étaient entrés. C'est qu'ils n'en ont pas trouvé d'autres qui puissent suppléer à celles qui leur sont fermées. C'est que leur état de stagnation étant à lui seul une cause de perte, ils se précipitent là où se présente une chance d'emploi, sans égard pour les présomptions qui devraient leur faire prendre une autre direction, ou pour la modicité des bénéfices qu'ils procureront.

L'Europe commerciale éprouve en ce moment ce genre de crise qui accompagne inévitablement un changement, quelque favorable qu'il soit, dans les habitudes de la société. Jusqu'à ce que ceux qui vivaient de ce que l'on tend à supprimer aient trouvé un autre emploi à leur industrie, il y a malaise; mais le nouvel état de choses crée d'autres besoins et d'autres ressources. Les conditions et les habitudes d'existence changent et s'agrandissent; voilà tout. L'essentiel est que la révolution s'opère lentement et avec prudence. Pour avoir été trop brusque, celle qui a eu lieu en Angleterre, par suite de la substitution des machines aux bras, a causé des maux incontestables. Conduite avec plus de ménagement en France, non parce que l'on y est plus prudent et plus réfléchi, mais parce que l'on y dispose de moins de moyens pécuniaires, elle marche de front avec les intérêts des classes qui s'en croyaient menacées. La France trouve de l'emploi pour tous les bras de sa nombreuse population, des débouchés pour tous les produits de ses manufactures. L'Angleterre, qui produit des hommes au-delà de l'emploi qu'elle peut en faire, comme elle produit des mousselines au-delà des besoins des anciens consommateurs, exporte les uns comme les autres, à tout prix. Dans l'impossibilité de faire admettre ce que long-temps elle a fabriqué seule, chez des peuples qui, à leur tour, se sont mis à fabriquer, elle s'est avisée d'un nouveau genre de production. Elle fait des peuples. Elle les essaie partout et les établit où elle peut, mettant à leur création la condition de demeurer toujours consommateurs et de ne jamais devenir producteurs. Un de ces peuples, qu'elle avait façonné à grands frais, a trompé son attente en secouant le joug qu'elle lui avait imposé. Elle en a fait grandir un

autre jusqu'à des proportions qui deviennent inquiétantes. Un jour, sans doute, il échappera au monopole pour lequel il avait été formé. Dans la prévision que les Indes pourraient suivre l'exemple donné par l'Amérique, et se soustraire à la domination de la métropole, on prépare des colonies partout. Aurait-on recours à ce moyen, si, en traversant les mers peu étendues qui séparent l'Angleterre du continent, on trouvait encore un écoulement pour ces objets qui, trente années avant, étaient si recherchés ? Non. Il faut donc reconnaître un fait particulier : c'est que l'Allemagne pourvoit en grande partie à la production des objets qu'elle consomme. Il faut reconnaître, en outre, un fait général : c'est qu'à peu d'exceptions près, d'universel qu'il était, le commerce deviendra spécial à chaque État ; et, dans quelques-unes de ses branches, à chaque division d'États. Qu'adviendra-t-il de cet événement? On ne saurait le prévoir. Mais ce que l'on ne peut nier, c'est que l'événement est commencé ; c'est qu'il s'achèvera. Ce qu'il faut reconnaître encore, c'est qu'il s'étend à l'Allemagne, et que, comme des conséquences politiques sortent et sortiront plus graves encore de sa réalisation, le système de gouvernement de ce pays en sera nécessairement modifié.

§ XVIII.

RÉFLEXIONS.

On remarque dans les Etats de la Confédération germanique un air d'aisance que l'on n'observe pas ailleurs à un égal degré. Il faut qu'il y ait quelque chose d'éminemment favorable au bonheur des peuples dans le concours d'une circonscription restreinte des États et d'un pouvoir énergique entre les mains de ceux qui les gouvernent; car on voit les pays placés dans cette double condition, en possession d'un bonheur comparativement plus étendu que ceux qui ont de vastes frontières et des gouvernemens mixtes. Ce que ceux-ci ont en gloire, en éclat, en influence politique, les autres l'obtiennent en prospérité publique et individuelle. Ces derniers sont mieux administrés. Ils ont plus de monumens. Autour de ces monumens on remarque assez d'aisance domestique pour rassurer les philanthropes qui pourraient craindre qu'ils

n'eussent été élevés qu'au prix de sacrifices pénibles pour les populations. Leurs routes sont plus multipliées et mieux entretenues. Leur agriculture est plus variée et plus soignée. Les impôts sont moins accablans. C'est que princes, nation, ministres, gouvernés, intérêt public, intérêts privés, tout est plus rapproché, plus mêlé, mieux amalgamé. C'est qu'il y a moins de distraction dans la tête du chef d'un petit État que dans celle du souverain d'un grand empire. C'est que pour l'un la félicité de ses sujets est le seul genre de distinction ; leurs bénédictions, l'unique récompense qu'il puisse attendre ; leurs regrets, le seul titre qui doive le recommander aux yeux de la postérité ; tandis que pour l'autre des idées de conquêtes, de renommée, d'une grande place dans l'histoire, absorbent toutes ses pensées et deviennent le but exclusif de ses actes, sans que les peuples y trouvent rien qui puisse tourner à leur profit.

Pour balancer les incontestables avantages dont jouissent les petits États, on dira qu'ils sont dans une situation continuelle et inévitable de subordination à l'égard des grands, et de dépendance des moindres événemens politiques. Les grands empires sont-ils donc plus à l'abri des vicissitudes de la fortune, des bouleversemens, des immenses catastrophes? Sans fouiller bien avant dans l'histoire, ne trouve-t-on pas dans des pages toutes fraîches encore, les plus vastes États renversés jusque dans leurs fondemens, leurs rois détrônés, leurs limites changées, quelques-uns même effacés du catalogue des nations et ne conservant (mais avec d'autres noms) que ce qu'une conquête brutale n'avait pu leur enlever : le sol et une population décimée et appauvrie? Qu'est-il arrivé de pire aux plus faibles fractions de territoire? Après la tourmente,

les uns et les autres ont à peu près recouvré leur ancienne existence; mais les plaies des plus faibles ont été plus promptement cicatrisées que celles des plus forts. C'est que le médecin était plus rapproché du patient, et que l'un et l'autre avaient plus de moyens de se comprendre. C'est que le remède était mieux adapté au mal, et que l'application en était plus prompte et faite avec plus de ménagement.

Ces réflexions m'ont été suggérées par l'examen attentif que j'ai pu faire de ces divisions de territoire que l'on appelle les petits États de l'Allemagne. Rien de mieux gouverné, de plus sagement administré, de plus brillant d'aisance, d'ordre, de bonheur, de *comfort*, ne saurait se voir dans quelque partie du monde que ce soit. Là, l'ambition peu remuante, grâce au défaut d'énergie des stimulans qui pourraient l'exciter et d'étendue de la carrière qui lui est ouverte, est forcément ramenée à des objets d'utilité locale. C'est vers ce but aussi que se tournent l'activité, l'inquiétude même des esprits les plus ardens. Quant aux grandes commotions, elles sont comprimées et rendues presque impossibles par un intérêt commun à d'autres États, lequel pèse de tout son poids sur la turbulence qui tenterait d'agiter.

On peut rapidement recueillir des faits nombreux pour appuyer ces réflexions; car lorsque l'on voyage en Allemagne, on est autorisé à se croire un *Micromégas*, tant on parcourt de dominations différentes en un jour! Parti le matin de *Francfort*, on peut le lendemain coucher en Suisse, après avoir traversé le territoire de la ville libre, les États de deux ou trois princes de *Nassau*, ceux d'autant de princes de *Hesse*, le grand-duché de *Bade* et le royaume de *Wurtemberg*. Comme les satellites d'une planète,

ces États gravitent dans l'orbite de deux grandes puissances, et participent aux perturbations qu'elles occasionent ou qu'elles éprouvent. Chaque souverain se fait représenter par un délégué à la Diète réunie à *Francfort*. C'est dans cette assemblée que se discutent et se règlent les intérêts communs; c'est d'elle que part une direction générale et unique. Cette forme existait depuis plusieurs siècles. Modifiée en 1815 et mise en harmonie avec l'esprit et les circonstances de l'époque, elle a eu jusqu'à présent les plus heureux effets.

Elle devait être bien forte, cette constitution de l'empire germanique, pour avoir résisté aux frottemens continuels du temps, aux secousses de la politique, aux passions de tous genres qui l'attaquaient! C'est qu'elle n'avait pas été improvisée par des hommes à théories, dans un paroxysme de délire populaire; c'est qu'elle avait été longuement élaborée par le temps, dont la main, guidée par le caractère et les intérêts des peuples, perfectionnait avec prudence, changeait même au besoin les rouages, alongeait ou raccourcissait le pendule qui réglait le mouvement de la machine; c'est que lui seul, conseiller sage, ouvrier habile, en avait la direction. Aussi, que l'on compare la durée de cette admirable institution avec celle des œuvres du même genre sorties des ateliers révolutionnaires, on trouvera plus de siècles dans l'un que d'années dans l'autre. Que l'on compare les résultats, on constatera d'un côté de la fixité, du positif, du calme; de l'autre, une continuelle mobilité, de folles utopies, tous les genres d'agitation et de malheur.

On est entraîné dans cet ordre d'idées lorsque l'on parcourt cette série d'États grands et petits, gouvernés sous des formes diverses, mais dirigés vers un même but et

d'après un principe unique ; tous heureux, pris isolément ; tous forts, considérés collectivement ; attachés jusqu'à présent à leurs constitutions et à leurs princes, et ne désirant pas encore de changemens.

Il existe bien, au-dessus des populations, des factieux qui s'efforcent de les agiter ; mais leurs principes n'ont pas pénétré très-avant dans les masses. Les gouvernemens les repoussent ; les peuples ne s'insurgent pas contre les mesures prises pour le maintien de l'ordre. L'Allemagne conservera-t-elle long-temps cette heureuse attitude ? La réponse à cette question pourrait varier selon les lieux où elle serait faite.

Tel que je l'ai observé avec soin et dans une absence complète de prévention, ce pays me semble le mieux gouverné de l'Europe, parce qu'il est d'une manière conforme aux habitudes, aux besoins, au caractère, aux intérêts des peuples ; parce que, vieillies avec les nations, les races de souverains se sont complètement amalgamées avec elles ; parce que, détournée des matières qui touchent à l'état positif de la société, l'imagination des Allemands ne s'est jusqu'à présent exercée que sur une métaphysique religieuse et politique, dont personne n'est tenté de faire l'application. La violence même n'a pu altérer ces dispositions. A diverses reprises, la révolution armée et victorieuse a pénétré en Allemagne, l'a traversée dans tous les sens, a tout fait pour la saturer de ses principes ; elle en a été chassée sans avoir pu en laisser un seul qui ait porté des fruits, qui même ait germé. Le souvenir des maux qu'elle a causés, de ceux plus grands encore qu'elle aurait pu produire, a seul subsisté.

On observe d'ailleurs dans ces contrées des indices qui font penser que les populations ne sont pas encore en-

traînées dans les idées de la politique actuelle. Elles conservent leurs croyances religieuses avec les formes qui sont dans leurs habitudes, et qui, pour elles, sont presque la religion. Dans les États catholiques, les routes sont bordées d'images de saints, de croix, d'oratoires; on en trouve dans presque tous les jardins et jusqu'au milieu des champs. Les églises ne peuvent suffire à la foule qui s'y porte le dimanche; et, par une louable tolérance, les cultes catholique et protestant ne donnent lieu à aucune division, à aucun trouble parmi les habitans.

En voyant tant et de si heureux résultats, en remarquant tant d'indices d'une incontestable prospérité, en observant des peuples qui connaissent et apprécient les avantages de leur position, j'ai trouvé que c'était chose fort agréable d'être le souverain de quelques-unes de ces principautés d'Allemagne. En deux ou trois jours, il peut faire le tour de ses États et tout voir, déjeunant dans un de ses châteaux, s'arrêtant pour chasser dans le parc d'un autre, dînant dans un troisième, et arrivant dans un palais pour y passer la nuit. En fait de politique, il lui est loisible d'être dans un repos complet, certain qu'il doit être que, soit qu'il s'en occupe, soit qu'il en laisse le soin à d'autres qui auront l'obligeante attention de le prendre à sa place, les choses n'iront que comme elles doivent aller. En matière de gouvernement, tout se réduit à ne pas se laisser intimider par les criailleries de quelques députés, et à régler des comptes avec des intendans décorés des noms de ministres de la justice, des finances, de la guerre, de l'intérienr, des affaires étrangères. Il a une petite armée, tout juste ce qu'il faut pour galonner des généraux, monter la garde à la porte du palais, figurer dans des revues, et au besoin en imposer

aux mutins, en attendant que le secours toujours prêt du dehors soit arrivé; quelques bons cuisiniers pour traiter lui, sa cour, les ministres étrangers que l'on envoie en échange de ceux que, par luxe, il entretient ailleurs; une Chambre des députés pour tenir, sans que cela tire à conséquence, le sang de Son Altesse dans un état satisfaisant de circulation; à *Francfort* une Diète pour arrêter dans ses écarts une presse toujours incommode et souvent dangereuse; un théâtre pour avoir des comédiens, lesquels ne vont pas sans des comédiennes: des flatteurs qui, en supposant que le prince eût le bon esprit de vouloir se passer d'eux, lui sont trop attachés pour consentir à se passer de lui; et en perspective l'inévitable statue, dont il peut apprécier l'effet par celui des monumens de ce genre érigés par la reconnaissance publique à ses prédécesseurs. Pour peu qu'avec cela il ait le goût de la table, des chevaux, de la chasse, et de quelques autres plaisirs qu'un prince même de *Neuwied* ou de la *Lippe* sait se procurer sans s'éloigner de ses États, il peut employer agréablement les momens fort répétés où il n'a rien à faire. Tout bien considéré, j'aimerais fort posséder quelques lieues carrées de souveraineté sur les bords du Rhin.

A mon avénement au trône (car les Altesses ont des trônes en velours cramoisi comme les Majestés), mon premier soin serait de faire remplacer un système de monnaie absurde, et dont les inconvéniens sont aggravés par les variantes qu'il éprouve aux limites de chaque État, par un autre qui fût rationnel et commun à toutes les divisions territoriales. Je ne voudrais pas que mes sujets fussent obligés, comme on l'est actuellement, d'avoir un carnet et un crayon à la main, et un tableau comparatif des mon-

naies sous les yeux chaque fois qu'ils ont à régler les comptes les plus mesquins, ni que les étrangers fussent dans la nécessité de s'en rapporter à la bonne foi, souvent très-équivoque, des officieux qui font leurs calculs. Je conserverais à peu près tout ce qui existe, à quelques généraux près cependant (lesquels sont vraiment en trop grand nombre); car j'y ai reconnu de fort bonnes choses, ne fût-ce que le costume des postillons, dont la couleur, différente dans chaque État, avertit que l'on a passé d'une souveraineté dans une autre. C'est un avantage dont je voudrais assurer le maintien aux gens prudens qui aiment à savoir où ils sont et où ils vont.

Je recommanderais surtout à mes ministres de ne pas trembler à chaque froncement de sourcil de quelque secrétaire de certaine légation, ou au moins de ne pas me faire partager la ridicule frayeur qu'ils ne manquent jamais d'avoir dans ce genre de circonstances. Rien, en effet, ne doit être incommode pour un prince qui veut jouir des avantages et garder la dignité de sa position, comme ces terreurs dont on semble se complaire à troubler son existence.

Après cette digression, qui à bon droit peut être considérée comme un hors-d'œuvre, je reprends le cours de mon voyage.

§ XX.

ROUTE DE MUNICH A INSPRUCK.

Il y a tant à étudier en Allemagne, tant à dire sur cette magnifique contrée, que, lorsque l'on ne sait pas s'en défendre, on se laisse entraîner loin du but que l'on s'était proposé. Je m'étais écarté du mien : je reprends la suite de mon voyage.

De *Munich* à *Inspruck*, la route peut être considérée comme une promenade de vingt heures dans un vaste jardin paysagiste. Jusqu'au premier relai, elle se prolonge sur le plateau légèrement ondulé d'une colline assez élevée. A travers les clairières d'une forêt de pins qui en occupe le versant, on jouit de la perspective d'une vallée qu'animent les eaux blanchâtres et très-vives de l'*Isaar*. Les plaines cultivées qui interrompent la forêt sont ornées de villages, dont les maisons, peintes en blanc, sont dominées

par une église et un clocher de même couleur. Des bouquets de pins semés à travers des champs cultivés complètent le paysage.

A un détour de la route, la vue se porte sur un bassin de deux ou trois lieues de circonférence. Tout le fond en est occupé par une rivière impétueuse qui prête ses eaux à un grand nombre d'usines. Les collines qui l'entourent sont très-boisées. Dans les intervalles des forêts, on voit des villages, des champs, des prairies, un magnifique château dont le pays qui l'entoure semble être le parc. La petite ville de *Wolfrasthausen*, remarquable par la propreté de ses maisons, fournit les bras nécessaires à la culture des terres et à l'exploitation des usines et des forêts dont elle est environnée.

Là on commence à observer quelque chose du costume et de l'industrie des montagnes. Les hommes ont des vestes rondes, des culottes qui ne descendent pas jusqu'aux guêtres et laissent apercevoir le genou et le haut de la jambe. Les femmes portent des chapeaux de feutre et des jupes très-courtes. Les champs sont entourés de barrières en bois. Les terres, dont la trop grande inclinaison provoquerait l'éboulement, sont contenues par des murs en planches. On fait connaissance avec l'architecture alpestre des maisons à toits saillans et plats et à galeries extérieures, et avec la sauvage construction des chalets et de leurs grossiers accessoires. De la route pratiquée au pied des hautes montagnes, on domine une vallée d'immense étendue. Les derniers soubresauts de la convulsion qui a dû créer les montagnes y ont fait surgir des collines, toutes variées dans leurs formes et dans leur hauteur. La plupart sont séparées entre elles par des lacs,

où les eaux qui se précipitent des rochers vont se calmer avant de former des rivières d'un cours régulier.

Ce délicieux paysage s'étend jusqu'à *Benedict-Beuren*. Une lieue plus loin, on arrive sur les bords d'un lac. La composition de la scène dont il forme le principal ornement est pleine de simplicité, de repos et de grâce. Pour bordure du tableau, des montagnes de granit qui n'ont d'inclinaison que ce qu'il en faut pour porter les sapins qui les revêtent et qui, dans les intervalles qui séparent les groupes, laissent percer des masses imposantes de rochers; à peu de distance de la route, une prairie bien verte du milieu de laquelle surgit un vaste bloc de granit, dont les crevasses entretiennent la végétation de plusieurs mélèzes; à quelque distance, des massifs de hêtres et deux ou trois cabanes; un peu plus loin, un hameau et sa chapelle; à l'horizon, des montagnes dont, à mesure qu'elles s'éloignent, la teinte devient bleuâtre; au fond, une eau bien tranquille, bien transparente; et pour animer la scène, quelques radeaux dont les mariniers agitaient leurs rames au bruit cadencé de leurs chants.

Lorsque je me laissais ravir à l'aspect de ce riant tableau, c'était par une belle soirée d'été. La brise n'avait de force que ce qu'il en fallait pour m'apporter plus distincts les chants qui partaient du milieu du lac, et d'autres qui leur répondaient d'un point des montagnes que je ne pouvais voir. C'était le même air. Chaque chœur répétait alternativement un couplet. Cette mélodie si parfaite de situation et d'exécution m'avait fait oublier que ma voiture m'attendait. Moins sensible que je ne l'étais au charme de la musique, mon postillon fit sortir de son cornet des sons si discordans que mon extase cessa.

J'avais épuisé mon admiration, et je m'en voulais de ne pouvoir en posséder davantage. Force me fut de me contenter de celle dont je disposais. Je n'en fus distrait, pendant le temps que je passai à escalader une haute montagne d'une pente rapide, que par le bruit des cascades qui tapissaient les rochers et par celui que faisaient les troncs d'arbres en glissant le long de larges rainures en bois qui, des places où ils ont été coupés, les conduisent à celles où ils doivent trouver d'autres moyens de transport.

Une pente aussi rapide, mais beaucoup moins prolongée que celle que j'avais parcourue pour monter, me fit descendre sur les bords d'un autre lac. Encaissé dans une espèce de cratère formé par des montagnes qui s'abaissent par immenses gradins jusqu'à ce que leur base plonge dans ses ondes, il ne présente de tous côtés que des perspectives sévères. A l'une de ses extrémités, une chapelle occupe la pointe d'un promontoire, et plus loin, les toits de quelques maisons se laissent entrevoir à travers des mélèzes. Ma voiture s'arrêta devant une auberge plus propre que je n'espérais en rencontrer dans ce lieu sauvage. De la fenêtre de ma chambre j'avais la vue du lac de *Walter-Sée;* mais je ne retrouvais pas pour lui le ravissement que celui de *Tolz* m'avait inspiré.

J'allais continuer ma route, lorsque je fis la rencontre d'un ecclésiastique qui parlait assez français pour pouvoir suppléer à mon ignorance de la langue allemande. Les réponses qu'il fit à mes questions me firent juger que, si je n'avais pas à attendre de lui des renseignemens bien intéressans, je pourrais au moins m'en servir comme d'un guide et d'un interprète. J'acceptai donc avec joie la proposition qu'il me fit de l'accompagner à la montagne où, me dit-il, il allait visiter *son troupeau*. Je croyais qu'il

parlait au figuré ; il n'en était rien. Il ne s'agissait que de belles et bonnes vaches qui, comme Piron le disait au curé de Saint-Sulpice, me parurent l'occuper autant et plus peut-être que ses brebis.

Nous gravîmes la montagne pendant près de deux heures avant d'arriver à une valée parsemée de chalets. Nous entrâmes dans un de ceux appartenant au pasteur. C'était un bâtiment carré, composé de troncs d'arbres superposés. Le milieu servait d'emplacement à un foyer dont, à défaut de cheminée, la fumée s'échappait à travers les intervalles des poutres, du côté opposé à celui par lequel le vent entrait. Une suie luisante tapissait les parois des murs et du toit. Dans un angle, quelques planches mal jointes entouraient une couche de mousse et d'herbes sèches. Une semblable cloison se faisait remarquer dans un autre angle. C'étaient les seules divisions qui séparassent les sexes. L'innocence pastorale suppléait sans doute à ce qu'une décence méticuleuse aurait pu réclamer de plus. Je demandai à mon guide comment les mœurs s'arrangeaient de ce rapprochement sans surveillance. Il me répondit par cette phrase que l'on trouve la même dans tous les pays : *C'est la coutume.* Quelques momens après il m'apprit qu'il baptisait chaque année beaucoup plus d'enfans d'une origine équivoque, que de ceux dont la généalogie était authentique. C'était sans doute aussi la *coutume.*

AUTRICHE.

TYROL.

AUTRICHE.

§ Ier.

Tyrol Autrichien.

ROUTE DE MUNICH A INSPRUCK.

En entrant dans la partie du Tyrol où commence la domination autrichienne, je m'aperçus que la police y prenait un grandiose proportionné à l'importance de la monarchie. C'est tout simple : une grande puissance ne doit rien faire mesquinement. On s'empara de mon passeport avec solennité. On me fit répéter tout ce qu'il contenait. On prétendit n'y pas voir des choses qui, cependant, y étaient très-nettement libellées. On voulait me rendre responsable de l'illisibilité de certaines signa-

tures; et comme il n'y en avait pas moins d'une centaine, car je voyageais depuis deux mois, je déclinai la responsabilité. Les explications étaient fort embrouillées, attendu que le fonctionnaire pointilleux auquel javais affaire ne parlait qu'allemand, et que, comme je répondais en français à ses questions, il nous était fort difficile de nous comprendre. Pour comble de difficultés, mon passeport avait été délivré par l'ambassadeur de Naples à Londres, qui n'avait pas jugé convenable d'employer une autre langue que la sienne. Je serais, je crois, arrêté encore à la frontière, si mon domestique, Piémontais, ne s'était fait comprendre à moitié par un caporal suisse qui avait la prétention de l'entendre tout-à-fait, et si, pour rendre l'explication plus nette et plus précise, je n'avais laissé tomber quelques florains dans une main dont le geste me semblait avoir un autre but que celui d'ajouter à la force du discours, et glissé une pièce d'or dans une autre main qui s'était amicalement placée dans la mienne, pour mieux me convaincre qu'il n'y avait pas mauvaise volonté dans les chicanes que l'on me faisait éprouver. De part et d'autre on n'aurait pas mieux fait en France.

Que ces formes inquisitoriales et tant soit peu fiscales soient usitées dans un pays libre, c'est tout simple. De sa nature, la liberté est défiante et assez amie des formes restrictives. Elle n'interdit pas d'ailleurs l'amour de l'argent à ceux qui se passionnent pour elle, dans quelques emplois qu'ils la servent. Puis on a tant de jouissances et de félicité en échange de quelques tracasseries, que l'on ne peut s'en plaindre. Mais que ces formes existent sous un gouvernement absolu, voilà ce que l'on ne saurait souffrir; et c'est contre quoi je ne manque pas de réclamer.

J'étais dans un jour de tribulations. Les postillons sem-

blaient avoir pris à tâche de résumer toutes les contrariétés que leurs camarades m'avaient fait endurer sur les routes d'Allemagne. Pour un voyageur pressé d'arriver, leur lenteur est désespérante. D'aussi loin qu'ils aperçoivent une montée, ils ralentissent l'allure déjà peu accélérée de leurs chevaux. On les presse : ils répondent par un *ia ;* et ils n'en vont pas plus vite. On se fâche : ils répètent le *ia*, en l'accompagnant d'un signe de tête. On les menace : ils tirent de leur poche une énorme pipe et arrêtent leurs chevaux pour se donner le temps de battre le briquet. On s'emporte, on jure : ils embouchent leur cornet et vous régalent d'un air. Que faire alors? prendre patience et rire de sa colère après qu'elle est calmée. C'était ainsi que se terminaient les accès assez fréquens de la mienne.

En Allemagne, l'accueil que l'on reçoit dans les auberges est propre à faire oublier les impatiences de route. Dès que le son du cor du postillon avertit de l'arrivée d'un voyageur, une cloche appelle les domestiques de l'hôtel. Deux d'entre eux vous prennent sous les bras pour vous aider à descendre de voiture. Le maître vous offre ses services, vous accompagne à l'appartement qu'il vous destine, s'informe de vos goûts et de vos habitudes pour les satisfaire, et ne vous quitte qu'après s'être assuré que tout est convenablement disposé. Un repas très-abondant, quelquefois médiocrement apprêté, mais toujours proprement servi, ne se fait jamais attendre. Tout va bien jusqu'au moment où l'on se couche. Là, tout est désappointement : des lits courts, étroits et sans rideaux ; des matelas durs et inégaux, que ne recouvrent jamais complètement des draps d'une mesquine exiguité; telles sont les rigoureuses conditions attachées à l'hospitalité que l'on trouve dans

les auberges. On doit penser que les maîtres de ces maisons font entrer ces désagrémens en déduction du montant de leurs mémoires, car généralement les prix sont modérés.

Comme si les habitans des villes où les voyageurs s'arrêtent voulaient charmer leur insomnie, on les entend, jusque très-avant dans la nuit, chanter en parties avec une justesse et une précision admirables. Rien n'est gracieux comme ces concerts en plein air. L'aptitude des Allemands pour l'harmonie dépasse l'idée que l'on pourrait s'en faire. Pour peu que cette aptitude soit cultivée, elle se développe à un point surprenant. En Allemagne, tout le monde est musicien par instinct, s'il ne l'est par éducation.

§ II.

INSPRUCK.

Rien de ce que je viens de décrire ne m'était réservé à *Inspruck*. Là, pour hôtel, une auberge très-mal pourvue. Au lieu d'un hôte prévenant, une vieille aubergiste hésitant entre la casserole qu'elle a placée sur le fourneau et l'étranger qui lui arrive ; quittant enfin l'une pour l'autre ; mais laissant bientôt à une servante mal vêtue le soin de désigner au malencontreux voyageur la chambre rarement ouverte qu'il doit habiter.

Tout cela m'advint à l'hôtel de l'Aigle-d'Or. Quoique ce fût au milieu de juillet, j'étais transi par le froid que j'avais éprouvé en traversant, par une pluie glaciale, une chaîne de montagnes fort élevée. Mon hôtesse, qui m'avait entendu exprimer ma contrariété de ce qu'il n'y avait pas de cheminée dans ma chambre, et même ordonner à

mon domestique de me chercher un gîte ailleurs, jugea convenable d'échauffer, sans m'en prévenir, un poële énorme placé dans un angle de l'appartement; comme le poële ouvrait dans le vestibule, je n'avais rien vu de l'opération. Le froid se dissipait rapidement; la chaleur lui succédait et devenait suffocante. J'allais me croire atteint de la fièvre et très-malade, lorsque mon domestique vint fort à propos dissiper mon inquiétude, en m'en révélant la cause.

Comme les cheminées seraient d'un faible secours contre le froid rigoureux qui règne en Allemagne et surtout en Tyrol, on leur a partout substitué des poëles en fonte, dont le feu est entretenu de l'extérieur. Les salons les plus riches, les appartemens même des palais ne sont échauffés que par ce procédé. Les calorifères n'ont pu encore triompher de l'aversion des Allemands pour tout ce qui a un caractère d'innovation. Ils sont traités à peu près comme les machines à vapeur, qui n'existent qu'en très-petit nombre; peut-être même comme le gaz, qui n'est pas employé du tout.

Je reconnus que je n'étais plus dans l'Allemagne proprement dite, à la disparition des bustes et des portraits de Napoléon. Si jamais les Allemands ont fait preuve de l'esprit de bonté qu'on leur attribue, c'est dans les hommages, je dirai presque le culte, qu'ils rendent à la mémoire du grand capitaine. Son image est partout, jusque dans les palais des rois qu'il avait dépossédés de leurs États. Partout où il a passé, on montre la chambre qu'il a occupée. Les meubles dont il s'est servi sont consacrés : personne n'en fait usage. Partout son nom est prononcé; partout il excite de l'enthousiasme. On oublie qu'une grande partie de sa gloire a été acquise aux dépens de la gloire alle-

mande ; que ses victoires, c'est sur des armées allemandes qu'il les a remportées ; que l'Allemagne lui a fourni des hommes, de l'argent, tous les genres de concours pour son propre asservissement et celui du reste de l'Europe. On oublie la haine qui avait succédé à tant d'abaissement; on oublie la honteuse défection de *Leipsick* et la défaite de *Hanau*, comme *Marengo*, *Ulm*, *Austerlitz*. On ne voit plus que la figure du conquérant. On paraît la voir imposante, telle qu'elle se montrait à *Vienne*, à *Berlin*, à *Varsovie*, dans les capitales conquises des États qu'il démembrait. On ne lui en veut plus d'avoir usé de la victoire pour tout oser, de la force pour tout comprimer. On feint de ne pas s'apercevoir qu'à sa place sont venus des princes qui, s'ils n'ont pas ses qualités brillantes, s'appliquent et réussissent à faire le bonheur des peuples ; que lorsqu'il régnait, l'Allemagne était esclave et durement traitée comme telle ; que depuis qu'il a disparu, elle est libre et paternellement gouvernée. On ne voit rien de tout cela ; on raisonne comme ce bourgeois d'une comédie de Molière, qui dit en parlant de sa femme qu'il vient d'enterrer : « Si elle vivait, nous nous querellerions ; elle est » morte, et je la pleure. »

J'avais tout le temps de faire et de consigner ces réflexions pendant la journée que je passai à *Inspruck*. C'est une vieille petite ville, toute composée de casernes, d'églises, de couvens, entre lesquels ont trouvé place quelques vastes maisons dont les façades sont déparées par des ornemens du plus mauvais goût. Sur une de ses places, on voit une statue équestre fort estimée. Le fondeur a surpassé le tour de force essayé pour le monument de la place des Victoires. Le cheval se soutient sur ses jambes de derrière, sans le secours de sa queue.

Dans l'église de la *Cour*, on ne compte pas moins d'une trentaine de statues en bronze d'empereurs, de rois, d'archiducs, de princes de tous les pays et d'époques fort éloignées les unes des autres, qui, on ne sait pourquoi, se sont donné rendez-vous là, autour d'un vaste monument aussi en bronze qui usurpe la nef tout entière. Ces immenses personnages occupent, après leur mort, presque autant de place que pendant leur vie; et pour eux, beaucoup de fidèles sont obligés d'aller prier ailleurs Quelques-unes de ces statues sont d'un beau travail et méritent l'attention des connaisseurs.

Les environs d'*Inspruck* sont délicieux, et par ce que la nature a fait pour les rendre tels, et par ce que l'art et la civilisation y ont ajouté. Les montagnes, qui dominent une vallée ouverte et bien cultivée, sont meublées de beaux villages et d'habitations de formes pittoresques. Des fermes isolées qu'abritent des touffes de beaux arbres font envier leur riante situation. Les églises et les clochers n'ont pas la forme de convention adoptée ailleurs, et il en résulte un caractère de nouveauté pour le paysage sur lequel partout ce genre d'édifices a la propriété d'exercer une sorte de prépondérance. L'*Inn* emporte avec rapidité ses eaux inutiles à la navigation, mais inappréciables pour les irrigations et d'un admirable effet. Tout contribuerait donc à faire de cette vallée un séjour ravissant si, du haut des montagnes où il entretient d'éternels glaciers, le froid ne se montrait menaçant, même au milieu de l'été, et si souvent il ne réalisait ces menaces dans des saisons qu'il devrait respecter.

§ III.

ROUTE D'INSPRUCK A STERZING.

En quittant *Inspruck* pour se rendre en Italie, on s'enfonce dans la partie la plus âpre des montagnes. Pendant une distance de huit lieues, la route monte presque toujours, redescend quelquefois, mais pour de courts intervalles. Partout elle se montre bordée de précipices effrayans, que rendent plus dangereux les brusques détours qu'elle fait et l'imprudence des postillons qui, sans cesse à pied, abandonnent leurs chevaux à leur propre direction. L'instinct de ces animaux les fait aller en zigzag, afin de rendre le tirage moins pénible ; ils vont sur le bord extrême des précipices, s'en éloignent, y reviennent. S'ils ne mettent pas de malice à éprouver le courage des voyageurs qu'ils traînent, il n'en est pas de même de leurs conducteurs. Ceux-ci paraissent fort récréés des

terreurs qu'ils remarquent, lesquelles s'expriment par des exclamations et des menaces dont ils ne font aucun cas. On n'a pas lieu cependant d'être fort rassuré, lorsqu'à presque tous les passages les plus effrayans, on lit sur des tables de marbre appliquées à des monumens, les détails d'événemens lamentables dont ils ont été le théâtre.

On arrive enfin sur le point culminant ; car en dépit des causes et des occasions fréquentes d'accidens, le nombre en est restreint relativement à celui des personnes qui s'y exposent. Il faut redescendre alors. Là dangers de nouvelle espèce, terreurs de nouveau genre. La pente de la route est réglée par celle d'un torrent avec lequel, du pied des glaciers, elle se précipite sur une distance de plusieurs lieues. Malgré la précaution que l'on prend d'enrayer deux des roues de la voiture, la vélocité de la course et surtout l'inclinaison sont telles, qu'elles pourraient donner une idée de ce qu'était la *ramasse* autrefois usitée pour la descente du *Mont-Cenis.*

On est distrait de l'inquiétude dont on ne peut se défendre, par les scènes variées que l'on entrevoit et par l'impatience que cause leur prompte disparition. Compagnon bruyant, le torrent, dans sa lutte continuelle avec les rochers qui contrarient son cours, semble puiser à chaque obstacle une force et une activité nouvelles. Sa transparence disparaît sous des flots d'écume ; puis elle revient lorsque, calmé par quelque ouvrage placé en travers de son cours pour le forcer à prêter une partie de ses eaux à l'agriculture ou à une usine, il s'arrête un moment avant de retomber en cascade d'une hauteur de quinze ou vingt pieds. Il suffirait à l'intérêt de la route, lors même que les sites qu'elle traverse n'en feraient pas les

frais. Tantôt on passe sous des rochers qui surplombent. Tantôt les parois perpendiculaires des montagnes se rapprochent et ne laissent qu'un espace étroit que le torrent et la route se disputent. Ailleurs elles s'éloignent et s'inclinent assez pour permettre à une végétation peu développée de s'établir sur leurs flancs. Sur les montagnes élevées, les arbres des plus grandes espèces perdent leurs proportions. Leur feuillage est rare; ils s'abaissent presque jusqu'à la forme grêle des buissons. Moins exigeant que les autres grands végétaux, le mélèze résiste à la température rigoureuse des abords des glaciers. Au-dessous de lui le sapin enfonce ses racines dans les crevasses des rochers, et, semblable au montagnard, paraît braver la nature et ses sévérités. Plus bas, le frêne, fourrage des montagnes, livre ses feuilles pour suppléer aux prairies dont rarement l'herbe suffit, pendant de longs hivers, à la nourriture des bestiaux; car pour les ressources que l'industrie agricole pourrait offrir, il ne faut pas y songer. A une telle élévation, on récolte quelquefois : on ne cultive jamais.

Des chapelles multipliées dans cette partie des Alpes, comme l'étaient les châteaux forts sur les bords du Rhin, couronnent les pics qui font saillie au pied des hautes montagnes. Toujours ouvertes, elles sont là pour recueillir les prières que les familles isolées n'auraient pas le temps, ni souvent la possibilité de porter dans les églises. Des chalets, des maisons, des villages, des champs cultivés, telle est la progression que l'on observe à mesure que l'on descend.

Pour le voyageur qui ne voit que le pittoresque de la scène et qui ignore les privations, les misères, les souffrances des intérieurs, tout cela s'accompagne d'un

charme inexprimable. Ses plaisirs, ses peines mêmes, il les oublie pour ne songer qu'à ce qui passe si rapdement sous ses yeux. A cette sensation morale s'en joint une toute physique, résultant de la transition d'un froid vif à une température qui se gradue jusqu'à la chaleur, et que l'on pourrait comparer à celle que procure l'introduction d'un courant d'eau chaude dans un bain froid.

Ces belles montagnes reçoivent un grand charme de la vie que leur donnent leurs habitans, soit que dans les jours de travail ils se groupent au mileu des prairies pour la récolte des herbes, ou qu'ils accompagnent leurs troupeaux dans les forêts, ou qu'ils poursuivent les chamois dans les plus âpres rochers; soit que le dimanche et dans leur toilette si pittoresque, ils descendent vers l'église, les femmes tenant les derniers de leurs enfans par la main, tandis qu'en dignes fils de montagnards, les aînés dédaignent les sentiers et courent à travers les rocs; les hommes portant en bandoulière la lourde carabine rayée qui doit leur servir au tir qui remplira l'intervalle des offices.

§ IV.

MŒURS ET COUTUMES.

Je doute que la vie des Tyroliens se partage d'une manière bien exacte entre le travail, la religion et des plaisirs purs. Franchement il leur faudrait une vertu poussée bien loin pour résister à la double séduction de l'occasion et de la beauté. Les femmes de ces montagnes sont si belles! Des traits réguliers ; une fraîcheur qui résiste long-temps à une fatigue de tous les momens et à un travail excessif ; une taille élevée ; une démarche leste, et un air si engageant ; une naïveté (on pourrait chercher un autre terme), une naïveté si entraînante !

Tout cela fait venir de coupables pensées.

Un petit-maître trouverait un correctif à la tentation

dans le négligé peu attrayant de ces dames dont la tête disparaît sous un énorme bonnet noir de forme conique ; dont le corps est encaissé dans une espèce de cuirasse de baleine ; dont la jambe entourée d'un bas de laine, à raies transversales de couleurs différentes, se termine par un pied qui, le dimanche excepté, ne connaît pas habituellement la gêne d'un soulier.

Le dimanche, un jour de fête, ou lorsqu'une foire sert de prétexte à un rendez-vous de toute la contrée, les habits de travail sont échangés contre une mise plus favorable. L'énorme bonnet est remplacé par un chapeau noir, vert ou jaune, posé sur le sommet de la tête et que surmonte une fleur ou une touffe de rubans. Des tresses de cheveux tombent sur les épaules et le long de la taille. La cuirasse de baleine a disparu, et à la beauté des formes que l'on remarque, on est disposé à croire qu'elle ne servait qu'à les protéger. Des jupes de diverses couleurs, plissées et d'une extrême ampleur, trouvent grâce en raison du rapport qu'elles ont avec l'ensemble du costume, que complètent, dans son élégante bizarrerie, des bas rouges ou bleus et des souliers très-découverts.

Je n'ai vu, dans quelque pays que ce soit, des beautés de villages plus accomplies ; et leur accueil est si engageant ! Tout leur est prétexte pour faire connaissance et écarter les préliminaires toujours embarrassans d'une première entrevue. Un étranger est entouré par elles, questionné sur le pays d'où il vient, sur celui où il va, sur ce qu'il a vu, sur ce qu'il compte voir. Sa bague, sa montre, son costume servent à alimenter l'entretien pour lequel on emprunte une pantomime très-vive, lorsqu'on ne peut se faire entendre autrement.

Les hommes ont aussi leur genre de coquetterie. Leurs

habits de fêtes annoncent de la prétention. Les différentes pièces qui le composent sont de couleurs tranchées : la chemise d'une toile très-blanche laisse à découvert le col et une partie de la poitrine. Leurs formes vigoureuses se montrent sous des vêtemens très-étroits. Un chapeau terminé en pointe et orné de plumes de coq ou de fleurs, est placé sur un côté de la tête. Un bouquet est attaché à la boutonnière. D'une poche de côté sort l'extrémité d'un étui dans lequel sont réunis une cuillère, une fourchette et un couteau dont le manche est garni en argent. Leur démarche a de la légèreté, leur regard de la noblesse, leur air de la fierté.

Les Tyroliens sont passionnés pour la chasse du chamois, à laquelle se rapportent leurs exercices et même leurs amusemens. Le tir de la carabine a la préférence sur tous leurs autres divertissemens, même sur la danse que l'extrême liberté qu'elle comporte devrait rendre bien attrayante pour les hommes, assez dangereuse pour la vertu des filles.

Il se mêle cependant un esprit religieux très-fervent à ces mœurs qui semblent incompatibles avec lui. Le dimanche, aux heures des offices, les églises sont pleines; dans le cours de la semaine, elles sont encore très-fréquentées. Personne ne passe devant les images placées sur les routes à de très-courtes distances les unes des autres, sans les saluer. On voit des passans répéter des prières d'un air très-dévot. La façade des maisons est décorée de fresques représentant des sujets tirés de l'histoire sacrée, lesquelles, toutes médiocres qu'elles soient, doivent avoir coûté presque autant que la chétive habitation qu'elles sont destinées à sanctifier.

On ne manquera pas de mettre ces pratiques sur le

compte de la superstition. Cette opinion peut être fondée ; mais la superstition qui est un égarement, une exagération ou un abus du principe religieux dans les classes qui ont reçu le bienfait de l'éducation, est toute la religion chez celles qui en sont privées. Je ne cite celle des Tyroliens que comme un trait saillant du caractère de ce peuple, et une des innombrables contradictions de l'esprit humain.

On doit mentionner au nombre des qualités de ce peuple, son respect pour la mémoire des morts ; le deuil s'y prolonge pendant des années entières. Dans les cimetières, le bombement des fosses est masqué par des fleurs, des arbustes ou des gazons soigneusement entretenus ; chaque tombe a sa croix et son inscription ; quelques croix sont en fer et dorées ; à presque toutes, on voit suspendue une corbeille destinée à recevoir les fleurs que l'affection des parens y dépose. Dans le village de *Kurn*, que j'avais fait le point central d'une de mes excursions, je vis une famille remplir ce pieux et touchant devoir, qui avait sans doute un enfant pour objet, car je remarquai là le père, la mère, trois filles et deux garçons : tous s'agenouillèrent sur la tombe. La prière terminée, chacun déposa un bouquet dans la corbeille ; la plus jeune des filles, trop petite pour y atteindre, était dans les bras de sa mère. Toutes les figures annonçaient de l'affliction ; celle de la femme était inondée de larmes, et cependant la mort ne devait pas être récente, car il y avait de la mousse sur la croix.

J'ai pénétré dans beaucoup de cabanes ; j'ai trouvé dans presque toutes les indices de la pauvreté, mais d'une pauvreté familiarisée avec les privations, insouciante, gaie même. Les habits et les instrumens de travail sont jetés

partout comme des conditions pénibles d'existence. Les parures du dimanche, les instrumens de musique et la carabine ont une place à part, comme des moyens de plaisir et de consolation. Sans doute on tourne les yeux vers ces objets, lorsque l'on a besoin de patience et de courage. Six jours de fatigue, un jour de bonheur (car ce jour-là on ne songe ni à la veille ni au lendemain; on prie et on walse), voilà la part que, dans sa rigide bienveillance, le ciel a faite aux montagnards du Tyrol.

Pour un grand nombre, cette part est achetée à des conditions plus dures encore. Le séjour des hautes montagnes est affreux pendant l'hiver, à peine supportable pendant les autres saisons. L'isolement, la difficulté de l'accès, la stérilité du sol qui repousse la plupart des cultures, et ne répond qu'avec une excessive parcimonie à celles qu'il comporte, des habitations incommodes, voilà les termes de l'arrêt rigoureux prononcé contre ces infortunés. Les hommes se consolent peut-être par la pensée qu'ils sont plus rapprochés des glaciers où ils vont chercher le chamois; mais les femmes!... Sans doute, pour rendre leurs maux supportables, Dieu leur a enlevé la faculté de réfléchir et de comparer.

Tels qu'ils ont été créés, ou tels qu'ils se sont façonnés, les Tyroliens sont les hommes les mieux accommodés au pays qu'ils habitent. Ils s'en arrangent, ils l'aiment, ils l'animent, ils le parent. Que peut-on désirer de mieux pour eux et pour ceux qui les visitent?

§ V.

SITUATION MORALE.

L'état social du Tyrol mérite un examen approfondi, parce qu'il peut jeter de la lumière sur une grande question d'économie politique : l'influence que la division égale de la propriété entre les membres de chaque famille exerce sur la civilisation des masses et sur le bien-être des individus.

Toutes les conditions qui peuvent conduire à la solution de ce problème sont ici réunies : division de la propriété, depuis une époque assez reculée pour que ses effets puissent être appréciés ; état prononcé d'une civilisation quelconque, mœurs nationales ; résultat produit par ces différentes causes, relativement à la situation des communautés et des familles.

Le premier effet du partage à l'infini de la propriété,

est de faire disparaître, avec la richesse, la haute éducation et les avantages qu'elle déverse sur la société. Les talens et la science, qui ne peuvent s'acquérir qu'à grands frais et ne s'entretenir que sous la protection d'une complète indépendance des nécessités de la vie, ont le sort de l'éducation. Les arts, dont l'initiation exige des avances et la perspective de leur rentrée, sont abandonnés; car si quelques familles avaient la faculté de faire ces avances, il ne s'en trouverait pas en assez grand nombre et d'assez riches pour acquitter seulement l'intérêt du capital qu'elles ont fait dépenser. Voilà donc les arts ravalés au rang des métiers : ceux-ci se dégradent à leur tour. On fera moins d'habits ; on les fera moins beaux, parce qu'on n'aura pas le moyen de les payer cher et de les renouveler souvent. Voilà le tailleur, et après lui le fabricant de drap, le cultivateur qui fournit la matière première, découragés de perfectionner leurs produits par l'impossibilité d'en trouver le placement ; et ainsi des autres. En peu de temps, l'industrie cesse d'être exercée par des spécialités ; elle passe en dégénérant dans les familles qui produisent tant bien que mal les objets nécessaires à leur consommation.

Mais les familles s'accroissent ; car le premier effet du partage de la terre est de multiplier les mariages, et conséquemment d'accroître la population. La misère arrive ; car la division de la propriété a un terme, et ce terme atteint, il faut nécessairement aliéner ces fractions *infinitésimales*. Que deviennent donc les anciens propriétaires? Des ouvriers, des domestiques, c'est-à-dire des esclaves accommodés à nos mœurs et à notre époque. Ils seront d'autant plus malheureux, que la domination qui pèsera sur eux sera exercée par des êtres sans éducation, sans sentimens élevés, dans l'impossibilité, par suite de leur

propre malaise, de rendre les autres heureux, s'ils avaient l'intention de le faire. Ces propriétés tomberont donc dans les mains de quelques individus issus de familles moins nombreuses et conséquemment moins pauvres, mais placées cependant au-dessous des conditions qui pourraient leur assigner une place élevée dans l'échelle de la civilisation. Voilà la réalisation du rêve de la loi agraire ; en voilà les effets : tout cela se trouve dans le Tyrol.

Là, il y a égalité à peu près parfaite de fortunes, abaissement égal de cette portion de l'intelligence qui ne peut être développée que par l'éducation, absence absolue de ce raffinement de mœurs qui ajoute tant au bonheur des sociétés. On n'y trouve ni avocats, ce qui serait un bien si les Tyroliens n'avaient pas le secret de se ruiner en procès sans leur concours ; ni médecins, ce qui peut-être ne serait pas un mal, s'ils n'étaient remplacés par des empiriques, d'autant plus prodigues de remèdes qu'ils en sont les vendeurs [1]. Les seuls hommes considérables du pays, parce que seuls ils possèdent un peu de ce qui manque à tous les autres, sont les curés. Pour se recruter, et faute de meilleures sources où il soit possible de puiser, le sacerdoce emprunte aux chalets les enfans qui annoncent le plus de dispositions. Il leur fait donner gratuitement une éducation analogue à la situation qu'il leur destine ;

[1] Outre *Inspruck*, il y a, en assez grand nombre dans le Tyrol, des petites villes et des gros bourgs. On n'y aperçoit pas un homme en costume de bourgeois. Partout on ne remarque que l'habit des montagnards. Cette uniformité signale une parité d'habitudes et d'état social. La soutane du curé, quelquefois la longue redingote du maître de poste, voilà les seules exceptions dont la règle se renforce.

mais quoique cette éducation soit fort au-dessous de ce qu'elle devrait être, elle les place néanmoins assez haut relativement aux êtres ignorans qui les entourent.

Voilà comment l'esprit très-vif des Tyroliens s'est en quelque sorte converti en instinct. Il ne s'applique plus guère qu'aux intérêts des individus, tout au plus à ceux d'une communauté restreinte, jamais aux intérêts nationaux. Cet abrutissement ne saurait être attribué au gouvernement, puisqu'au centre du Tyrol, à *Inspruck*, il a créé des institutions destinées à propager les connaissances élevées. Ces institutions, désertées par les habitans de la contrée, ne sont fréquentées que par des étrangers. C'est donc le système de propriété qu'il faut en accuser : ce système qui attache au sol les malheureux qui participent à sa possession, par le refus qu'il leur fait des moyens de le quitter.

Une civilisation rétrograde jusqu'à ce que, parvenue au dernier degré, elle soit devenue stationnaire, a été la conséquence de cet état de choses. Pour un Tyrolien, la perfection de l'éducation est de savoir lire et écrire; la nature lui apprend à walser; l'habitude, à jouer de quelque instrument; qu'à ces immenses talens il joigne ce qu'il faut d'adresse pour mettre une balle dans la tête d'un chamois, d'un travers à l'autre des rochers qui forment l'étroite vallée qu'il habite, et un rang lui est assuré dans l'opinion. C'est l'homme que l'on cite; c'est la supériorité dont on se glorifie.

Encore si cette éducation imparfaite le préservait des inconvéniens reprochés à un excès de civilisation! mais il n'en est rien. Le vice existe au fond des montagnes, comme dans les plus grandes capitales. S'il s'y accompagne de moins de raffinemens, de calcul et d'éclat, il n'y

est pas poussé moins loin. Les mœurs des chalets ne sont certes pas plus pures que celles des boudoirs. Ici, la séduction rencontre de la résistance, et elle ne triomphe pas toujours. Là, l'occasion détermine la défaite, et l'occasion se renouvelle souvent ; elle appartient à qui sait en profiter. Il en est résulté que ce que partout ailleurs on appelle la vertu chez les femmes n'est compté pour rien dans le pays dont je parle ; que probablement le mot même n'existe pas dans la langue du Tyrol ; que très-probablement aussi la religion est forcée de composer avec cette dépravation, comme avec une inévitable nécessité, et que sans doute encore les hommes qui veulent se marier ne se montrent pas plus difficiles qu'elle.

Voilà pour les mœurs ! Trouve-t-on au moins, en compensation de ce qu'elles laissent désirer, du bonheur domestique, de l'aisance, des affections de famille ? Non, le bonheur ne peut exister là où tout est privations ; l'aisance ne saurait s'accommoder d'une possession insuffisante. On est trop pauvre pour s'entr'aimer, car, quoi que l'on en puisse dire, la disposition à aimer les autres, pour être étendue, veut être dégagée des préoccupations que cause le soin de songer à soi-même et aux êtres dont on est immédiatement entouré ; la souffrance personnelle détourne la pitié de la souffrance des autres. Quant à l'amitié, il ne faut la chercher que là où l'éducation y dispose. On ne saurait la trouver en Tyrol.

Les Tyroliens seraient donc très-malheureux, si leur caractère et leurs habitudes ne détournaient d'eux l'idée du malheur, si leur ignorance ne les sauvait du chagrin des comparaisons, si leurs désirs avaient les moyens de s'élancer au-delà de leurs facultés.

Le système dont je viens de signaler les effets ne pro-

fite pas plus à l'État qu'aux individus. Le Tyrol ne lui fournit que du bois que l'industrie de ses habitans se borne à couper et à jeter dans les torrens qui l'emportent jusqu'aux lieux où l'on peut et sait l'employer ; et des soldats fort braves, fort intelligens, mais des rangs desquels il n'est jamais sorti un officier distingué [1]. Pour des savans, des poëtes, des hommes d'État, le moyen d'en obtenir d'un pays pauvre et ignorant? Quant aux arts, ils se bornent, pour la peinture, à des ébauches grossières, dont on prétend décorer les églises, les chapelles dispersées le long des routes, et les façades des maisons ; pour la sculpture, à des Christs en bois à peine dégrossis par quelque menuisier, et bizarrement coloriés par des peintres de même force.

La musique pourrait paraître plus favorablement traitée. Les Tyroliens l'apprennent comme la langue qu'ils

1 Je dois mentionner une glorieuse exception. En 1806, lorsque les Français envahirent le Tyrol, un montagnard nommé *André Hoffer* rassembla un certain nombre des chasseurs les plus alertes et les plus intrépides. Du haut de rochers inaccessibles à toute autre troupe que la sienne, il harcelait l'ennemi et lui faisait éprouver des pertes d'autant plus sensibles, que chaque balle avait un but qu'elle manquait rarement d'atteindre, et que c'était de préférence vers les chapeaux à galons d'or et les habits à broderies qu'elle était dirigée.

La fortune se lassa de seconder le courage et l'habileté. Le montagnard fut pris; et comme il n'était militaire que de cœur, il subit les lois de la guerre, et fut fusillé. L'empereur d'Autriche anoblit sa famille, et donna un grade dans l'armée et un titre à l'aîné de ses fils. Cet exemple de dévouement d'un sujet fidèle et de reconnaissance de son souverain n'a produit d'autre effet que le vide d'une cabane. Celle qu'habitait *Hoffer* n'a plus été habitée depuis que sa famille est devenue une des charges honorables de l'État. Des occasions du genre de celle qui avait entraîné *Hoffer* se sont présentées : pas un montagnard n'a tenté de marcher sur les traces du brave.

parlent. L'une et l'autre semblent être un besoin également impérieux ; mais l'éducation n'est pour rien dans leur enseignement : une disposition naturelle et l'habitude ont tout fait.

Mais la religion ? La religion est ce qu'elle doit être avec un pareil état de civilisation. Son esprit est certainement dans le cœur des Tyroliens : il ne se trouve pas dans leur raison. Ils croient bien au-delà de ce qu'ils devraient croire ; ils prient bien plus qu'on ne leur demande de le faire, et ils pensent ainsi être quittes envers le ciel. Ils ne passent pas devant un oratoire sans faire un signe de croix, et ils attendent que la jeune fille qui y est agenouillée ait récité son chapelet pour monter avec elle dans la forêt. Au son de l'*angelus*, ils interrompent les joies bruyantes du cabaret pour se prosterner en face de l'énorme crucifix placé à l'extrémité du vestibule et dire en commun de longues prières. Ils reprennent ensuite leurs plaisirs et s'enivrent. La religion est donc pour eux une pratique, non un enseignement, et encore moins un moyen de morale et un frein.

§ VI.

ROUTE DE STERZING A VENISE.

Entre *Sterzing* et *Brixen*, dans une gorge étroite au fond de laquelle un torrent s'est creusé un lit à une profondeur perpendiculaire de plus de cent pieds, la route de Bavière en Italie se croise avec celle de *Milan* à *Vienne*. C'est le point que l'on a choisi pour l'emplacement d'un fort que la nature des localités semble devoir rendre imprenable et qui suffira pour arrêter les armées qui tenteraient d'envahir par cette route les Etats autrichiens. La construction de cette forteresse est une marque de souvenir que l'on donne à la France, dont, en 1805, une armée franchit ces défilés jugés impraticables. L'arrivée de cette armée près d'*Austerlitz*, le lendemain de la victoire, ajouta à la force déjà si prépondérante du vainqueur et à la rigueur de ses exigences. On veut prévenir jusqu'à la pensée d'une seconde tentative du même genre; et des moyens de défense s'élèvent dans les rares endroits où les difficultés locales ne paraissent pas suffire à la sûreté du pays.

Jusqu'à *Niderdorf* on suit une route tracée et exécutée comme on savait le faire il y a un siècle ; et dans une contrée accidentée comme l'est le Tyrol, on peut juger de l'état de cette communication. Je voulus la suivre, cependant, afin de parcourir une route nouvellement ouverte qui se lie avec celle-ci et dont on m'avait parlé avec éloge, sous le double rapport des travaux auxquels elle a donné lieu et du pays qu'elle traverse. Je renonçai donc à la direction par *Trente* que j'avais adoptée dans mon itinéraire, et je me décidai pour celle par *Longarone*.

Deux lieues après *Niderdorf*, je quittai la route ancienne et la riante vallée qui lui sert d'emplacement pour m'enfoncer entre des rochers couverts de forêts de sapins. Après une marche de trois heures sur une fort belle route et par une pente fort douce, la nuit me força de m'arrêter à une maison de poste nommée *Landro*. Je ne crois pas qu'il existe au monde un lieu plus triste, plus désert et plus froid. Excepté deux loges de cantonniers situées, l'une à trois, l'autre à six lieues, cette auberge est la seule habitation qui puisse offrir un asile aux voyageurs. Elle est entourée de bois chétifs et dominée à une hauteur de deux cents pieds par un glacier dont, pendant l'été, les neiges alimentent un torrent qui menace la maison. Une chapelle construite de l'autre côté de la route, des étables, un petit lac qui reçoit les eaux de deux ruisseaux et les fait écouler par une issue inconnue, voilà, avec quelques chèvres dont les sonnettes résonnent dans les broussailles, quelques écureuils qui grimpent sur les arbres, et des ours dont la nuit on entend les rugissemens, tout ce qui compose cette scène attristante. Faute de meilleur moyen d'employer le peu de jour qui me restait, il fallut l'étudier, me contenter d'un mauvais souper et

me trouver amplement dédommagé par la propreté inespérée de mon appartement. Le lendemain, après une excursion qu'au lever du soleil je fis au glacier, je continuai ma route et mon ascension.

J'étais en route depuis une heure, lorsque je vis les eaux d'une cascade se diriger vers le sud, tandis que celles d'une autre cascade sortant du même rocher coulaient au nord. J'en conclus que j'étais sur le point qui sépare le bassin de la Méditerranée de celui de la Mer-Noire. La route s'enfonce dans les anfractuosités d'une masse de rochers, pénètre jusque dans leurs crevasses, se soumet à tous les caprices d'une localité bouleversée, pour y trouver une inclinaison qui ne soit pas trop rapide. Là où le sol a manqué, on en a créé un au moyen de murs et de voûtes. Après une longue série de difficultés surmontées par de vrais tours de force et de génie, on parvient à un terrain moins inégal; mais on continue à descendre pendant douze à treize lieues sans qu'une pente trop raide nécessite l'enrayage des voitures, sans qu'une contre-pente en ralentisse la marche. Je ne crois pas qu'il existe un plus admirable travail; et si je n'étais arrêté par un sentiment d'amour-propre national, je ne sais si je n'accorderais pas quelque supériorité à la route de *Longarone* sur celle du *Simplon*. Les ouvrages d'art de celle-ci ont un caractère plus monumental; et ce ne pourrait être que sous ce rapport qu'un jugement impartial se prononcerait en sa faveur. Il lui restera en outre le mérite de l'antériorité, et aux ingénieurs qui l'ont exécutée la gloire d'avoir créé un modèle qui sera toujours admiré et consulté. Les difficultés étaient de même genre dans les deux localités. C'étaient des pentes qu'il fallait chercher en rampant sur l'escarpement des montagnes. C'étaient des ro-

chers que l'on ne pouvait attaquer qu'avec la mine; et ce qui présentait des obstacles plus embarrassans, c'étaient des terrains mobiles que l'on ne pouvait contenir qu'à l'aide d'immenses travaux. C'étaient des murs de soutènement élevés dans les circonstances les plus défavorables. C'étaient des torrens qu'il était impossible de détourner et avec lesquels il fallait composer aux conditions les moins onéreuses; et partout c'étaient des précipices dont il fallait écarter le danger et autant que possible l'aspect. Telles étaient en Piémont et dans le Tyrol les données du problème. Dans les deux localités, ce problème a été résolu à la très-grande gloire des ingénieurs français et italiens.

Les montagnes à travers lesquelles je voyageais sont d'une nature âpre et sauvage. Ce sont de véritables décorations de mélodrames à brigands. Si je n'ai pas rencontré de ces messieurs, j'ai vu au moins un très-grand nombre des figures qu'ils n'auraient pas désavouées et des costumes qui leur auraient été à merveille, et dont les porteurs, s'ils sont honnêtes gens, n'en ont à coup sûr pas la mine. Je n'avais plus devant les yeux ces Tyroliens dont j'aimais à voir la mise bizarre, mais propre et recherchée, et la tournure leste et fière. Les montagnards qui se sont donné la mission d'ajouter à l'horreur de ces sites désolés sont grêles, chétifs, déguenillés. La plupart portent des haches. Quelques-uns sont armés de carabines, dont on m'a assuré qu'ils ne se sont encore servis que contre les chamois. Il faut leur tenir grand compte d'une telle réserve; car la tentation doit être pressante chez des gens qui n'ont pas de pain et qui ne paraissent pas devoir être mieux partagés en fait de moralité.

De *Landro* à *Venasio* le pays est affreux de sa solitude, de l'aridité de ses montagnes, de la rigueur de son climat,

et quand on arrive à quelque partie habitée, de l'apparence délabrée de ses maisons, de la misère de sa population.

Après une descente très-contournée, plus rapide que celles qui avaient précédé et dans laquelle on trouve réunis tous les dangers que l'on a rencontrés et ceux que l'on rencontrera sur le reste de la route, on arrive au fond du *Val-de-Cadore*, qu'un torrent occupe en entier. Pour que la route n'ait rien à discuter avec ce possesseur intraitable, on lui a pratiqué, à l'aide de la mine, un emplacement dans la paroi à pic des rochers. On pourra juger de l'étendue de ce travail lorsque l'on saura qu'il a fallu l'appliquer à une distance de quatre lieues, sur une largeur de vingt pieds. Un mur de maçonnerie écarte l'idée plus que la réalité du péril, car ce mur n'a que deux pieds d'élévation, et à trente, quarante, cent pieds, le torrent se fait entendre.

Quelques hameaux placés dans les enfoncemens des montagnes, quelques usines aventurées dans le lit même du torrent et garanties par de misérables ouvrages en bois, des cascades variées dans leurs formes, font seuls diversion à l'imposant et sombre aspect de ce vallon. La scène n'est animée que par des bandes d'ouvriers occupés à suivre dans le torrent des pièces de bois qu'il transporte, et à en activer la marche. On est attristé par l'apparence de misère et de souffrance que l'on remarque sur tous les êtres que l'on aperçoit. Cette misère est extrême, et les travaux auxquels sont attachées les conditions de la plus chétive existence ajoutent à ses ravages.

Pour analyser toutes les frayeurs que l'on peut éprouver, tous les périls auxquels on est exposé, je dirai que sur une distance de quinze lieues, la route est pratiquée presque constamment sur le bord d'un précipice de deux

cent à mille pieds de profondeur, et qu'elle n'offre pour préservatif d'une chute qu'un mur de deux pieds d'élévation. *On n'y tombe pas* est ce que l'on peut dire de mieux aux gens qui ont peur, lesquels, comme chacun sait, ne raisonnent pas ou raisonnent fort mal. Un cocher ivre ou maladroit, un cheval fougueux, un timon qui rompt, une chaîne qui casse, *on tombe.* Aussi, lorsque par nécessité ou par curiosité on parcourt cette route, la prudence commande de mettre ses postillons à la diète et de s'assurer de la solidité de sa voiture, du bon état des harnais, de la docilité des chevaux ; et *on ne tombe pas.*

Cette route a été faite aux frais du gouvernement autrichien, d'après un mode entièrement nouveau[1]. Dans un programme très-succinct on avait indiqué, outre les points de départ et d'arrivée de la route et d'autres points intermédiaires par lesquels elle devait passer, la largeur qu'elle devait avoir, le maximum de l'inclinaison des pentes, l'épaisseur des empierremens, le mode de confection des ponts, la nature des matériaux à employer pour chaque nature d'ouvrage et la durée des travaux. Les entrepreneurs avaient la faculté de choisir leurs ingénieurs et de diriger les travaux comme il leur conviendrait de le faire. Le gouvernement s'était engagé à intervenir toutes les fois qu'il s'agirait d'expropriations. L'adjudication a eu pour résultat une réduction de 25 % sur l'évaluation présentée par les ingénieurs, une exécution prompte et satisfaisante et l'absence des obstacles que rencontre l'intérêt général, lorsqu'il est représenté sans intermédiaire par le gouvernement.

[1] En 1827, j'avais proposé l'application d'un système absolument semblable à celui dont il s'agit. Voir un écrit intitulé : *Des routes et des canaux.*

Après *Longarone*, petite ville bien située et qui offre une bonne auberge, la route parcourt un pays ouvert. On aperçoit, sur les flancs de montagnes déboisées, des hameaux d'un heureux effet. Mais pour conserver entière la jouissance que leur aspect fait éprouver, il faut se garder d'y pénétrer. Ces villages, dont l'apparence vous charmait, ne se composent que de masures en ruines, noircies par la fumée, laquelle, à défaut d'autre issue, s'échappe par la porte ou à travers des fenêtres sans vitres et les tuiles mal jointes des toits. Ces habitations démeublées n'abritent que des familles sales, mal vêtues, affamées. Oh ! combien je leur préfère les fermes moins pittoresques de la Normandie et de la Flandre. Si celles-ci sont dédaignées par le dessinateur, elles peuvent être visitées par l'ami de l'humanité. Le luxe n'y règne pas, mais aussi on n'y trouve pas cette extrême misère et ses hideux accessoires dont ces maisons, reproduites avec complaisance dans les tableaux et les albums, présentent l'affligeant spectacle.

Ces réflexions m'ont été suggérées par ce que j'ai observé dans le village de *Santa-Croce*, qui se groupait d'une manière délicieuse à l'extrémité d'un lac de deux à trois milles d'étendue. Son intérieur était repoussant et préparait à la scène qui se déroulait sur le versant opposé du rocher qui le portait. Là des montagnes sans arbres, même sans mousse, étalent leurs pentes sillonnées par les torrens, jusqu'à un autre lac qui conserve les eaux qu'elles y versent. Je ne sais pourquoi je me suis persuadé que ce site devait avoir de l'analogie avec celui du *lac Asphaltite* et les bords sans verdure du *Jourdain*.

Il y a cependant quelques cabanes dans ces lieux si tristes. Elles sont établies sur des rochers, sans un coin de

terre cultivable qui puisse offrir la moindre ressource à leurs habitans. J'eus la curiosité de questionner un de ceux-ci sur ses moyens d'existence. Il m'apprit qu'ainsi que ses voisins, il s'était fixé là parce que personne ne s'avisait de réclamer la propriété du sol; qu'au-delà de la montagne on trouvait des pâturages qui lui nourrissaient une vache et quelques chèvres, accoutumées sans doute comme leur maître à se contenter de peu; que tous les jours sa femme ou lui les y accompagnait; que le produit de leur lait suffisait à la nourriture et aux besoins de son ménage. Il n'y avait pas de superflu dans ce ménage, ainsi que je pus le constater par l'inspection du mobilier qui se composait de quelques planches réunies pour former une couche sur laquelle des feuilles de maïs tenaient lieu de matelas, de deux escabelles en bois et de quelques vases de terre. La propreté avait été considérée comme du luxe, car elle était bannie de la demeure. Je jugeai, à la manière dont cet homme me parla de sa situation, qu'il avait l'instinct de la saisir par je ne sais quel bon côté que je ne devinais pas, et qu'il n'en désirait pas une meilleure. Et pourtant, toute affreuse qu'elle m'apparut, c'était la misère dans son état ordinaire. Mais une maladie! mais les infirmités! mais la perte des bestiaux sur lesquels se basaient les précaires éventualités d'une subsistance déjà si restreinte!... Par une miséricordieuse réserve dans la sévérité de ses décrets, la Providence détournait de ces sujets d'effroi la pensée de ces infortunés. Je me gardai bien d'être plus rigoureux qu'elle; et quelque argent laissé sur un tronc d'arbre qui servait de table aura donné au pauvre, avec les moyens d'ajouter une ou deux chèvres à son troupeau, un motif de plus de ne pas maudire sa situation.

ITALIE.

ROYAUME LOMBARDO-VÉNITIEN.

ITALIE.

§ 1er.

VENISE.

On sort enfin de la région des montagnes pour entrer en Italie. *Serravale*, qui occupe la gorge par laquelle on pénètre dans la plaine; *Conegliano*, dont on ne doit remarquer que l'agréable position sur la croupe d'une colline; *Trévise*, d'où l'on se hâte de sortir afin de n'avoir plus le dégoûtant spectacle de ses rues mal pavées, de ses maisons en ruines et de sa hideuse population, n'ont rien qui puisse offrir une comparaison défavorable avec ce que l'on doit voir à *Venise.*

C'est à *Mestre* que commence cette ville; car c'est là que l'on échange les voitures contre les gondoles. Après

une demi-heure de navigation sur un canal fort encaissé, on entre dans les lagunes, et *Venise* apparaît au milieu des eaux, avec les nombreuses coupoles et les clochers carrés de ses églises, et les îles sans végétation, mais couvertes d'édifices, qui entourent les îlots rapprochés sur lesquels elle s'est élevée. Cette perspective est belle : moins cependant que l'on est convenu de la trouver.

On connaît tellement *Venise*, on a été tellement circonvenu par des descriptions exagérées de son *étrangeté*, de sa situation, de ses merveilles, que l'on n'y est plus surpris de rien. Je puis dire que; quoique je visitasse cette ville pour la première fois, *je la revoyais*, tant elle ressemblait à ce que j'en connaissais par des récits, des tableaux, des dessins, des panoramas. Ses détails mêmes m'étaient si familiers, que je ne passais pas devant un édifice peu marquant sans en citer le nom. C'étaient le palais des doges, la place Saint-Marc, la Douane, le Rialto. Je retrouvais jusqu'au style du Diorama au milieu de ce mouvement sans bruit qui a lieu sur les canaux. Dans tout cela seulement, il me restait une bonne part de l'admiration dont je m'étais pourvu, qui n'avait pas d'emploi ; car s'il y a beaucoup à admirer, il y a bien plus encore à déplorer. On ne peut certes rester sans émotion à la vue de palais d'une architecture variée ; nouvelle pour un étranger, car elle n'a été reproduite nulle part ; bizarre et cependant classique, car tous les genres sont admis quoique le style byzantin domine dans certaines constructions et imprime son cachet à presque toutes. On s'étonne de la prodigalité avec laquelle les marbres les plus rares ont été employés dans tous les édifices, et de l'excellent parti que l'on a su en tirer. On est ébloui par la profusion des bronzes, des dorures, des pierres précieuses qui se

font remarquer dans la décoration des églises. Le revêtement de mosaïques dont, depuis le pavé jusqu'à la clef des voûtes de ses dômes, l'église Saint-Marc est revêtue, cause une véritable stupéfaction. On se demande comment il a pu jamais se trouver une telle réunion d'artistes pour concevoir et exécuter, de temps pour achever, d'argent pour payer un si prodigieux travail. Voilà certes sujet à étonnement et à admiration.

Mais lorsqu'en parcourant les canaux, on voit, à côté des façades dégradées des plus beaux palais, des masures entièrement en ruines; lorsque l'on remarque que même ces palais n'ont qu'une seule façade, et que le reste n'est qu'un assemblage de briques sans ordre; lorsqu'en pénétrant dans leur intérieur on se trouve dans un vestibule froid et sombre; lorsqu'après avoir monté un escalier de marbre, on arrive à un autre vestibule qui fait communiquer à une suite d'appartemens mal distribués, incommodes, n'ayant de perspective que la façade du palais du bord opposé du canal, et dont par respect, dit-on, pour la pensée du grand architecte qui a bâti l'édifice (car il n'y a pas à *Venise* une baraque qui n'ait été construite par *Palladio*, *Sanmichelli* ou *Sansovino*), on n'a pas repeint les boiseries ni ravivé les dorures; lorsqu'il vous faut admirer des tableaux que l'on attribue aux maîtres de l'école vénitienne en nombre dix fois plus considérable que la durée ordinaire de la vie humaine n'aurait pu leur permettre d'en produire; lorsque tout cela vous est montré par un concierge mal vêtu, qui vous demande l'aumône en vous reconduisant, et que l'on se sent dans une atmosphère de malaise, de pauvreté même, au milieu de ces somptuosités surannées, on voit combien il y a à retrancher de cette admiration traditionnelle qui

ne peut plus guère se manifester que chez les personnes qui n'osent s'en affranchir, ou chez celles qui veulent faire partager aux autres la déception dont elles ont été dupes.

Venise n'est donc plus qu'une réunion de palais qui se dégradent et de maisons qui s'écroulent. On n'y construit rien. On n'y répare rien. On s'arrange des ruines. On se réfugie d'une partie de maison qui tombe dans une qui promet plus de solidité; et lorsque toute l'habitation se refuse à mettre plus long-temps ses hôtes à couvert, on passe dans une autre. La durée de cette ville peut être calculée sur celle des maisons qui la composent; et il faut se garder de faire entrer dans le calcul l'accroissement d'existence qu'un entretien soigné procurerait aux édifices, puisque l'on n'y fait aucune réparation. *Venise* finira donc, parce que l'on n'aura aucun intérêt à empêcher ses maisons de s'écrouler.

Cette ville n'en est plus aux symptômes de sa décadence comme empire. Ils ont passé depuis long-temps, ainsi que la puissance dont ils annonçaient la chute. Aussi n'est-ce plus de *Venise république* qu'il s'agit. Les tombeaux de ses doges, leurs palais déserts, leurs écussons à moitié effacés par le temps, leurs portraits conservés dans une salle, un arsenal immense dans lequel une centaine de forçats sont occupés à entretenir deux ou trois petits bâtimens de guerre qui sont la marine du nouveau souverain, voilà tout ce qu'il en reste. C'est des symptômes de sa disparition comme cité que je parle. Ils sortent de partout, de son port sans vaisseaux, de ses magasins sans marchandises, de sa douane sans mouvement, de sa bourse sans négoce.

Et qui pourrait rendre à *Venise* sa grandeur éclipsée, sa prépondérance politique? Cette splendeur, cette prépondérance avaient disparu long-temps avant que des

circonstances décisives eussent rayé son nom de la liste des États. Elle n'avait plus même, lorsque ces circonstances se sont présentées, la force de résister assez pour succomber avec éclat. Comme un mourant atteint d'une maladie de langueur, elle a fini d'épuisement. Le traité de *Campo-Formio* a donc été pour elle une occasion, non une cause de mort.

Sa prépondérance commerciale avait cessé lorsque s'est opéré le grand événement du xve siècle, la découverte du *cap de Bonne-Espérance*. Le commerce, trop à l'étroit dans la *Méditerranée*, s'est répandu par toutes les mers du globe. De centre qu'elle était du commerce européen, *Venise* en est devenue un point, et un point excentrique, sans relations possibles avec d'autres points de grande production ou de grande consommation ; sans rapport même, en raison du peu de profondeur de la mer qui borde ses côtes, avec les moyens de transport adoptés par le commerce actuel.

Tout ce qui peut favoriser l'industrie manufacturière lui manque. Matières premières, moyens d'établissement des manufactures, moteurs de machines, activité et aptitude de sa population aux travaux industriels, elle n'a rien. Sortie du fond de la mer par une circonstance forcée, *Venise* y rentrera par une autre circonstance également forcée. L'invasion des Barbares dans l'Europe civilisée avait poussé dans les lagunes une population qui fuyait devant la destruction dont elle était menacée. L'invasion d'une civilisation qui, à force de grandir, a atteint ses extrêmes limites, a fait naître des besoins que *Venise* ne peut satisfaire, des ressources dans la combinaison desquelles elle ne saurait entrer. *Venise* ne commande plus à rien ni par ses armes, ni par ses richesses, ni par

son industrie. Elle n'est plus qu'un lieu improductif où, par habitude, quelques milliers d'individus consomment ce qu'ils récoltent ailleurs, en usant leurs maisons, théâtres de la splendeur de leurs ancêtres, témoins de leur détresse personnelle. Leurs fortunes se distribuent dans des mains que l'embarras de faire autre chose que remuer une rame sur la poupe d'une gondole, la fatigue même de songer à changer d'industrie, fixent où elles sont. Tout cela aura un terme, et ce terme sera rapproché, parce que les maisons tombent; que les fortunes que rien n'entretient, s'épuisent, et que le principe qui tend à anéantir, se renforce. Ce n'est pas avec la fabrication de ses perles de verre, de ses chaînes microscopiques et de ses rubans, que la ville des doges se soutiendra. Elle n'a pas cependant d'autres ressources industrielles, et l'on sait que ses ressources commerciales sont aussi insignifiantes.

Il faut donc se hâter de constater la situation de cette ville déchue, avant qu'elle soit affaisée dans les marais qu'elle avait consolidés pour s'y élever. C'est ce que j'ai fait avec un grand intérêt; car tant de souvenirs éclatans sont là tout vivans encore, que sans fatigue, presque sans recherche, on en saisit la glorieuse série. Tant de monumens de sa puissance, tant de trophées de ses victoires se présentent, que l'on n'est pas même obligé de s'enquérir des causes de l'une, des dates des autres. On peut maintenant écrire et terminer l'histoire de *Venise*, parce que son existence est un fait entièrement accompli, qui a eu son principe, son développement, sa durée, sa péripétie; grand et sublime épisode qui, sans rien perdre de l'importance qui lui est propre, peut se détacher de l'histoire générale de l'Europe pour être offert à l'intérêt et à la curiosité des âges futurs.

§ II.

VENISE (Suite).

C'est de la place Saint-Marc que partent les investigations d'un étranger, comme c'est de là que sont partis la domination et l'éclat de *Venise*. Tout serait encore prêt pour des événemens du genre de la conquête de *Constantinople*, des guerres de la Terre-Sainte, de la soumission de la Morée, des luttes européennes du XVIe et du XVIIe siècle; pour des hommes de la trempe de ceux qui la gouvernaient alors. Le palais des doges a conservé son architecture, sa distribution, ses marbres, ses statues, ses tableaux, les portraits des formidables magistrats qui l'habitaient, les prisons effrayantes dont une politique atroce s'était fait un moyen. Le lion ailé est revenu sur la colonne apportée d'*Athènes* pour lui servir de glorieux piédestal. Les quatre chevaux de Lysippe ont retrouvé,

sur le portique de l'église Saint-Marc, les mesquines colonilles qui leur servirent de supports à l'époque où, transportés des bords du Bosphore, ils furent déposés sur ceux de l'Adriatique. Il ne manque pas une pierre aux mosaïques de l'église Saint-Marc. La place dont cette basilique forme un des côtés est encore telle que l'avaient construite *Sansovino* et *Sanmichelli.* De magnifiques églises continuent à prêter à la perspective l'effet magique de leurs dômes et de leurs façades chargées de statues. Les tableaux, les fresques, les marbres qui y ont été entassés, ont perdu peu de leur éclat : jusque-là tout est encore comme il y a deux siècles. Hors de là, tout est anéantissement, tout est deuil. Vainement on a cru à la possibilité de rappeler quelque splendeur commerciale dans *Venise*, en donnant, à défaut d'autre moyen, le droit de franchise à son port. Le commerce continue à le dédaigner ; la fraude seule en tire parti. Mais quelque étendue qu'on lui suppose, la contrebande est une voie étroite et très-aventureuse pour conduire à la fortune. Elle peut enrichir quelques individus : elle ne produit d'autre effet sur un peuple que de le démoraliser.

Comme j'aurai beaucoup à parler des palais, il importe de s'entendre sur la valeur réelle de ce mot. *Palazzo* est un terme italien que nous avons traduit par notre mot *palais*, quoique la signification en soit tout-à-fait différente dans les deux langues. Ce qu'en France on appelle un palais est non-seulement une grande habitation, mais encore l'habitation d'un grand. Il faut, pour mériter ce nom, qu'à la dignité du personnage qui en est le possesseur elle réunisse de l'étendue et de la somptuosité. En Italie, on décore de ce nom une foule de demeures qui ne s'élèveraient pas même à Paris jusqu'à la dénomination

d'hôtels. Quelques colonnes, quelques masques, quelques ornemens appliqués contre une façade de 40 et 50 pieds; des pavés et un escalier en marbre; des vitres à compartimens fixées par des châssis de plomb; des tableaux toujours attribués aux plus grands maîtres; une demi-douzaine de vastes pièces démeublées qui se succèdent en s'enfonçant dans la profondeur d'un bâtiment dont on a négligé de raccorder la décoration avec celle de la façade, auquel même on n'en a donné aucune; voilà un palais. Je ne connais pas dans *Venise* dix exceptions à cette règle. Et dans ces palais, puisque l'usage veut qu'on les appelle ainsi, il n'y a plus de luxe, plus de richesse. Tout y est somptueux, mais dénué du nécessaire; grand, mais misérable. Un ou deux vieux domestiques, débris, comme tout le reste, d'une splendeur anéantie, se remuent dans ce vide orgueilleux, sauf, dans les jours d'apparat, à se recruter des gondoliers attachés au service, et de quelques malheureux sur la taille desquels sont faites toutes les livrées de la ville.

Je parle des palais encore habités par ceux de leurs anciens possesseurs qui ne se sont pas fixés à *Vienne* pour y solliciter une clef de chambellan en échange du bonnet des doges, ou les émolumens d'un emploi subalterne à la place de leurs fortunes détruites. On remarque plus de dénuement dans ceux qui, faute d'une classe plus élevée, sont échus à la bourgeoisie.

Si l'on quitte le grand canal pour pénétrer dans les petits canaux, dans les détails de distribution de la ville, on est plus surpris encore du choix qui a été fait de ces lagunes pour l'emplacement d'une grande cité. La largeur de la plupart des canaux n'excède pas 10 à 12 pieds. De chaque côté s'élèvent des maisons qui interceptent l'éclat

du soleil et s'attristent réciproquement. Je ne connais rien de plus lugubre que le séjour de ces habitations.

C'est bien pis lorsque l'on s'engage dans des ruelles tortueuses, de trois ou quatre pieds d'ouverture, et fréquemment coupées par des ponts dont la courbure très-prononcée nécessite des escaliers à marches très-larges et fort incommodes. La gêne que l'on éprouve pour y passer au milieu d'une *foule* que la rencontre de cinq ou six personnes suffit pour y produire, est le moindre des inconvéniens qui s'y réunissent. Tous les genres d'odeurs infectes s'échappent par ces voies étroites, où le défaut de circulation de l'air les maintient dans un état de concentration. A la moindre ondée, les gouttières versent sur la tête des passans des torrens d'eau, auxquels la nécessité de déranger à chaque instant son parapluie, dans quelques ruelles même, l'impossibilité d'en faire usage, ne permettent pas de se soustraire.

Si l'on excepte deux ou trois rues rapprochées de la place Saint-Marc, les autres ne présentent pas une seule boutique de quelque apparence; et dans toutes, l'obscurité expose la bonne foi à de nombreuses surprises.

Trois des côtés de la place Saint-Marc, la seule qui existe à *Venise*, sont entourés de spacieuses et belles galeries. C'est là que, pendant le jour, les désœuvrés viennent promener leur ennui, prendre le café et dépenser un temps qu'ils n'ont pas les moyens d'utiliser. Le soir quelques dames s'y font voir. On se rend aussi à une promenade bien plantée, créée pendant la domination française à l'extrémité de la ville, sur le bord de la mer. Ces réunions ne donnent pas une idée avantageuse des plaisirs que l'on trouve à *Venise*, ni de la disposition des habitans à en profiter.

J'ai vu *Venise* dans tous ses détails, et j'ai vainement cherché à y faire l'application de ce mouvement, de cette somptuosité du carnaval dont on parle tant. Je ne vois que la place Saint-Marc et la portion de quai qui la termine, qui puissent offrir assez d'espace pour ce concours si nombreux, cette foule si agitée que ce genre d'amusement ferait sortir de son habitude de calme, pour la livrer à un paroxysme de folie. Mais on ne saurait être huit ou dix jours de suite dans un même lieu et y trouver des distractions variées. Il faut à la scène des changemens de décorations; ou si ces changemens ne s'opèrent pas sur place, il faut que les acteurs et les spectateurs aillent eux-mêmes les chercher. Ici je ne vois pas la possibilité de les obtenir de l'une ou de l'autre manière. La place Saint-Marc, quelque vaste qu'elle soit, doit être insuffisante pour la population de *Venise*, qui, dit-on, est alors tout entière en émoi. Les rues et les canaux doivent être peu appropriés à un genre d'amusement qui exige de l'espace. Sans doute les salons et les théâtres y suppléent pour les hautes classes de la société; et la facilité de mœurs que l'on attribue, peut-être à tort ou au moins en l'exagérant, aux Vénitiennes, ajoute au piquant des plaisirs que procure ce genre de divertissement.

Les fêtes du carnaval ont, dit-on, perdu beaucoup de leur agrément et de leur éclat. Aux regrets que les Vénitiens en expriment, on pourrait croire qu'ils y voient un signe de la décroissance de leur prospérité, plus positif encore que tous ceux qui devraient les avertir qu'elle est perdue sans retour.

§ III.

VENISE (Suite).

Un amateur des arts peut se procurer de nombreuses jouissances dans les galeries publiques et particulières, où sont réunis les chefs-d'œuvre des meilleurs peintres de l'école vénitienne. Quelques tableaux sont bien conservés : beaucoup sont mal soignés, ou, pour mieux dire, ne le sont pas du tout. On les traite à peu près comme les palais qui les renferment ; on refuse un recrépissage aux uns, un vernis aux autres. Cependant ces opérations leur seraient bien utiles.

Venise possède encore d'assez habiles peintres ; mais pour trouver dans l'emploi de leurs talens des moyens d'existence, ils sont obligés de reproduire les tableaux qu'ils ont sous les yeux. Ils saisissent avec beaucoup d'adresse *le faire* des modèles, et jusqu'à la couleur que le

temps leur a donnée. C'est à eux que l'on doit ces prétendus originaux que, dans tous les cabinets de l'Europe, et notamment dans ceux de la Grande-Bretagne, on donne effrontément et on prend niaisement pour tels.

Avec six théâtres, la ville est sept ou huit mois sans spectacle.

Les églises sont les édifices les plus marquans, les mieux entretenus et les mieux conservés de *Venise*. Seuls ils donnent encore une haute idée de sa richesse. Tant de marbres, tant de statues, tant de tableaux ont dû coûter des sommes incalculables; et soit que la dépense en ait été faite par l'État ou par des corporations; soit qu'elle l'ait été par des individus, ils révèlent une situation de prospérité que, de nos jours, rien ne saurait produire, dont rien même ne pourrait donner l'idée.

L'arsenal est très-vaste et fort bien distribué. Ses cales couvertes, ses magasins, la salle d'armes, celle des modèles, tout a été combiné sur de larges proportions. Tout maintenant est à peu près sans emploi. Un Français ne peut se dispenser d'y aller voir l'armure que Henri IV avait portée dans toutes ses guerres, et dont il avait fait don à la république vénitienne pour reconnaître l'énergique fidélité de son alliance.

A la porte d'entrée de l'édifice, on remarque trois lions colossaux en marbre, qui décoraient le port du *Pyrée*, et que les Vénitiens avaient apportés comme trophées de leurs victoires. *Venise* a fini comme *Athènes*. Où iront ses lions?

Une administration municipale a remplacé le gouvernement aristocratique, mais personne ne paraît tirer vanité de lui appartenir. Les noms anciens disparaissent après les institutions avec lesquelles ils avaient brillé.

Venise n'est plus que le chef-lieu d'une province autrichienne. Elle a perdu ses lois. Elle aurait perdu jusqu'au souvenir de sa puissance, si l'amertume qui s'y rattache ne venait chaque jour la raviver.

La révolution s'est étendue aux mœurs. Un état d'atonie a succédé à l'habitude d'énergie et d'activité qui formait le fond du caractère national. On n'a rien à faire ni en intérêt local, ni en commerce, ni en politique : on s'anéantit comme tout ce qui est autour de soi.

Les Vénitiennes ont une très-grande réputation de beauté : je me pique trop de galanterie pour dire qu'elles ne la méritent pas. Je me bornerai à exprimer le regret de n'avoir rien vu qui pût la confirmer. J'ai rencontré peu de femmes appartenant à la classe élevée de la société, et celles que j'ai aperçues n'étaient pas faites pour donner une idée avantageuse des charmes de leurs compatriotes. J'aime à croire qu'elles n'étaient que des exceptions.

Ce qui n'en était pas, c'étaient les femmes des classes inférieures, avec lesquelles je me croisais dans les rues, ou qui figuraient dans les boutiques. Leur laideur dépassait ce que j'avais vu ailleurs, *Amsterdam* exceptée ; et parmi elles, il ne s'en est pas trouvé une seule qui pût donner lieu à une modification dans la sévérité de mon jugement.

La mise des Vénitiennes a beaucoup de rapport avec celle des Françaises; la coiffure seule est différente. Un voile de tulle noir, dont une des pointes est placée de manière à tomber sur le front, enveloppe tout le buste et ne laisse à découvert que la figure. Pour les femmes du peuple, lorsqu'elles sont parées, le voile de tulle est remplacé par un châle de mousseline blanche. Cet usage, qui

est général pour toutes les classes, n'a rien de gracieux et nuit à l'ensemble de la toilette.

Les Vénitiens sont d'une taille moyenne et parfaitement proportionnée. Leurs yeux et leurs dents sont d'une beauté remarquable.

La population de *Venise* est, dit-on, d'une grande douceur et très-facile à diriger. Bruyante comme celle de toutes les villes d'Italie, elle a sur celles-ci l'avantage qu'elle n'emploie cette disposition que dans l'expression de la gaieté qui lui est habituelle.

§ IV.

VENISE (Suite).

A *Venise*, les voitures sont remplacées par des gondoles, bateaux longs de 15 à 18 pieds, étroits, à fond plat, terminés en pointes relevées à chaque extrémité, ornés d'une lame de fer dentelée à la proue et d'une forme très-élégante. Au milieu est placée une caisse dans laquelle deux personnes peuvent s'asseoir ou plutôt se coucher sur des coussins en maroquin noir, garnis d'édredon. Deux petites banquettes offrent des siéges peu commodes pour deux autres personnes. Ces barques sont dirigées par un homme placé debout à l'arrière. Quoiqu'il ne se serve que d'une rame et que cette rame n'agisse que sur un des côtés, l'embarcation est conduite avec une adresse et une précision extraordinaires. Lorsque l'on emploie deux rameurs, le second se place sur l'avant et ne se sert également que d'une rame.

Comme si ce n'était pas assez de la couleur noire

adoptée pour toutes les gondoles, on en recouvre la caisse en drap noir, sur lequel pendent des glands de la même couleur. Quelques ornemens en argent ou en or, posés à la partie antérieure des caisses, complètent l'idée qu'un étranger se formerait de barques de deuil. On ne ferait rien de plus lugubre pour des corbillards. Afin de distinguer les gondoles destinées à remplacer ceux-ci, on les peint en jaune.

Je m'attendais à être balancé dans ma gondole au chant des stances de la Jérusalem délivrée. Ni les gondoliers qui me conduisaient, ni ceux avec lesquels je me croisais, ne me semblaient passionnés pour la musique ou la poésie. Ils ne comprenaient même pas les questions que je leur adressais à ce sujet; et des personnes bien informées m'ont assuré que jamais elles n'avaient entendu dire que les vers du Tasse fussent familiers à la classe sans éducation que l'on supposait en faire son amusement. L'érudition de cette classe se borne à la topographie de *Venise* dont elle connaît tous les détails, et à la désignation des palais dont elle ne manque pas de récréer les étrangers, en y joignant un précis historique souvent peu bienveillant sur leurs propriétaires.

Les gondoliers, même ceux attachés au service des grandes maisons, n'ont pas de costume qui leur soit particulier; ce qui dérange un peu les idées que les voyageurs apportent sur cette portion des usages de *Venise.* Les uns sont en habits de livrée, d'autres en redingotes; la plupart ont la mise légère et négligée des hommes du peuple.

Je ne crois pas qu'il existe au monde une ville où l'on boive de plus mauvais vin qu'à *Venise*. On le concevra lorsque l'on saura qu'il n'y existe pas de cave où l'on

puisse conserver des vins précieux ; que ceux de détestable qualité qui s'y consomment, y sont apportés dans de grands bateaux qui tiennent lieu de tonneaux ; et que pour être transportés dans les différens quartiers, ils sont transvasés au moyen de pompes ou de vases de cuivre, dans des tonneaux ouverts où l'on va puiser la quantité nécessaire à la consommation journalière de chaque maison.

On ne doit pas s'éloigner de *Venise* sans visiter un couvent arménien situé à un mille dans la rade, sur un îlot qu'il couvre entièrement. C'est là que l'on peut voir une réunion de savans qui, comme les bénédictins à l'ordre desquels ils appartiennent, se consacrent à des recherches de la plus haute érudition. On doit des découvertes très-précieuses à leur infatigable patience à fouiller dans des collections sur lesquelles des moines seuls peuvent avoir le courage de fixer leur attention. Ils ont une imprimerie destinée à la publication des ouvrages arméniens, une bibliothèque bien choisie et un collége où un certain nombre des jeunes gens de leur nation reçoivent une éducation savante. Saint-Lazare est pour l'Orient ce que le Mont-Cassin a été pour l'Europe. C'est là que se conserve, pour cette partie du monde, le feu sacré des sciences ; c'est de là qu'elles reprendront leur vol vers ces contrées qu'elles ont abandonnées lorsqu'elles se sont répandues dans celles que nous habitons.

La communication très-active qui, au XIIIe siècle, avait lieu entre l'Europe et la Terre-Sainte, rendait nécessaire un établissement où les pélerins, qui alors étaient très-nombreux et exposés à tous les genres de privations, pussent trouver des secours. *Venise* était le point préféré d'embarquement et de débarquement. C'était aussi le

point intermédiaire du long et périlleux voyage. On songea à y former un hôpital, et quelques ermites de la règle de saint Augustin se consacrèrent à cette œuvre pieuse. Réunis sur un des îlots de l'Archipel vénitien, ils y bâtirent un hospice et une église sous l'invocation de *sainte Marie de Nazareth*. Ce fut cet hospice qui, dit-on, donna son nom aux établissemens qui, plus tard, se formèrent dans un but semblable. Quelques étymologistes contestent ce fait. Les uns font dériver le mot *lazareth* du nom propre *Lazare;* d'autres, plus savans, veulent qu'il ait été emprunté à la langue arabe et qu'il soit une traduction de *él Hazar* (hôpital). Ce que l'on ne conteste pas, c'est que l'idée première de ce genre d'établissemens appartient aux Vénitiens; c'est qu'ils en ont fait une bienfaisante application; c'est qu'ils ont donné à l'Europe un exemple utile et fécond en heureux effets.

Venise est une ville très-curieuse sous le rapport des arts, très-intéressante sous celui des souvenirs historiques, très-extraordinaire sous celui de la situation. Il faut la visiter, l'étudier et partir. Le séjour doit en être désagréable pour qui n'y a pas ses habitudes. Je l'ai donc quittée fort content de l'avoir vue, fort peu disposé à la revoir.

§ V.

MENDICITÉ.

Si l'Italie est le pays des mendians, *Venise* en est la capitale. Je ne sais en vérité qui n'en fait pas le métier. C'est à qui vous importunera de ses inconvenantes demandes, depuis le commis de la douane *qui se refuse* à l'ouverture de vos malles, afin d'avoir un prétexte pour se faire payer sa complaisance, jusqu'aux nuées de pauvres qui vous attendent au sortir de la gondole, l'un pour en tenir le bord, l'autre pour vous offrir l'appui d'un bras dégoûtant, un troisième pour vous devancer et aller frapper à la porte vers laquelle il vous voit vous diriger. Les vieilles femmes ont leur tour. Elles vous cernent, vous empêchent d'avancer et vous forcent à la charité. Et les chanteurs et les chanteuses qui, la guitare à la main, choisissent le moment où vous êtes à table, pour vous as-

sourdir de leurs roulades ! Et les garçons d'auberge, qui, rangés sur deux haies au moment du départ, se présentent l'un après l'autre pour énumérer leurs services, tendre la main et recevoir d'un air de mauvaise humeur et sans remercier, l'argent que vous y mettez! Et les commis des boutiques où vous faites des emplettes, qui font valoir leurs droits à une rétribution! Et les gondoliers que, comme les cochers de fiacres, il est impossible de satisfaire! Et les *cicerone* de tous les lieux que vous visitez, qui se succèdent et se multiplient pour avoir part à vos largesses [1] !

J'allais oublier une autre espèce de mendians, répandue dans toute l'Italie, importune à elle seule autant que toutes les autres ensemble, celle des *faquins*. On nomme ainsi une classe de fainéans qui s'acharnent après les voyageurs à leur sortie des diligences ou des bateaux à vapeur, s'emparent de leurs effets, se les partagent pour les transporter, en volent ou en égarent une partie, et se font payer pour retrouver ce qu'ils avaient volontairement perdu. D'autres attendent aux portes des villes les voitures qui entrent, les suivent en courant, et s'attribuent le droit de détacher les malles et de transporter jusqu'aux paquets que contiennent les poches. Ils ne sont guère moins de six ou huit pour cette opération, à laquelle on essaie vainement de s'opposer. Il en résulte un impôt bien réel et assez considérable sur les voyageurs

[1] Lorsqu'à Ferrare je voulus voir la prison du Tasse, je m'adressai au concierge de l'hôpital. Il appela un homme qui arriva avec une clef, et était suivi d'un troisième et d'un quatrième qui portaient des chandelles. Voilà quatre personnes, sans compter le *cicerone* qui m'accompagnait, pour montrer un caveau de vingt pieds carrés!....

qui doivent s'estimer heureux s'ils en sont quittes pour de l'impatience et de l'argent.

Les mendians les moins importuns sont les moines qui en font le métier. Rarement ils s'adressent aux étrangers, et jamais ils ne s'obstinent contre un refus. Il n'en est pas de même de prétendus ermites affublés de frocs, qui, une tirelire à la main, sur laquelle est collée une image de saint ou de madone, vont sollicitant des aumônes pour faire dire des messes en faveur des ames du purgatoire, et insistent comme s'il s'agissait de les sauver eux-mêmes des flammes. En bonne police, ce serait par ces misérables qu'il faudrait commencer la réforme de l'abus.

La mendicité est générale en Italie. Elle se reproduit jusque sous l'habit militaire. A l'entrée des villes, le caporal qui se présente pour se faire remettre les passeports, réclame une gratification lorsqu'il les rapporte. Je n'ai pu constater le point où, en remontant l'échelle sociale, on voit s'arrêter cette avilissante habitude ; s'il faut en croire des gens en position de le bien savoir, elle serait admise très-haut. Je l'avais trouvée établie dans quelques parties de l'Allemagne; mais elle n'y était pas aussi généralisée qu'en Italie, où elle agit sans pudeur comme sans façon.

§ VI.

PADOUE.

En quittant *Venise*, j'ai voulu remonter la *Brenta*, afin de faire connaissance avec les palais tant vantés qui décorent les bords de cette rivière. Je n'y ai aperçu que des maisons peu vastes, peintes en blanc, avec des contrevens verts, rattachées par des colonnades en forme de portiques aux bâtimens qui complètent l'habitation. Elles sont entourées de petits jardins à plates-bandes, autour desquels s'élèvent de détestables statues en plâtre ou en terre cuite, et sans autre abri contre l'ardeur du soleil, que le feuillage de trois ou quatre maronniers. Le pays est très-plat et entièrement couvert d'arbres dont les intervalles sont occupés par des vignes qui s'appuient sur leurs branches, et ne permettent pas à la vue de s'étendre au-delà d'une rivière qui promène ses eaux ternes

le long d'une route d'où s'élèvent des tourbillons de poussière. J'ai donc eu là encore une déception à constater.

Ma promenade sur la *Brenta* me dirigeait vers *Padoue*. La critique que je me sentais disposé à exercer avec sévérité à l'égard de cette ville, à la vue de ses rues mal pavées et désertes, de ses portiques sans ordre et même sans alignement, fut désarmée par l'admiration que produisirent en moi les églises Saint-Antoine et Sainte-Justine.

La première renferme en statues, en bas-reliefs, en tableaux, plus de richesses qu'il n'en faudrait pour faire la réputation d'une ville. La seconde, beaucoup plus moderne, d'un style simple, mais noble et élevé, est d'une symétrie parfaite, non-seulement dans ses proportions et sa distribution, mais dans les ornemens d'un goût très-pur qui la décorent. J'avais examiné avec beaucoup de plaisir plusieurs très-beaux tableaux, lorsque l'impression qu'ils avaient faite sur moi dut céder à celle causée par un groupe en marbre, représentant une descente de croix. Jamais la mort n'a été plus fidèlement exprimée que dans la figure du Christ, la douleur que dans celle de Madelaine. Si la sculpture a créé des choses plus sublimes, elle n'en a certainement jamais produit de plus vraies.

Le chœur de cette église renferme un chef-d'œuvre de sculpture sur bois, genre cultivé avec succès dans les siècles précédens, beaucoup trop négligé de nos jours. L'histoire de l'Ancien-Testament est représentée dans une suite de bas-reliefs aussi remarquables par leur composition que par leur exécution. Rien n'est mieux entendu que la mise en scène des personnages. Rien n'est mieux rendu que leur pose et l'expression des sensasions qu'ils doivent éprouver, des passions qui les agitent. J'ai été tout glo-

rieux en apprenant que cet œuvre de patience et de génie, qualités qui vont rarement ensemble, était dû à un Français nommé *Lecourt*. J'ai seulement regretté qu'il n'en ait pas enrichi sa patrie. Mais s'il avait travaillé pour elle, la hache ou le feu aurait peut-être détruit son ouvrage. Où n'ont-ils pas passé en France? En Italie, ils ont été exceptés des moyens employés pour la destruction. La dévastation ne s'exerçait que sur ce qui était en or, en argent, en pierreries [1]. Tout le reste, même le bronze, était épargné. On s'en était fait un moyen d'arrangement avec un peuple qui, s'il compte l'argent pour beaucoup, lui préfère cependant le talent. L'église dont je parle a conservé, entre autres merveilles, des candélabres et des portes en bronze que l'on peut comparer à ce que l'antiquité nous a laissé de plus achevé.

L'amateur des arts trouve donc là où placer son admiration. Il peut le faire avec d'autant plus de facilité, qu'aucune confusion ne s'y mêle, tant on a été réservé dans l'emploi des chefs-d'œuvre que l'on a réunis! tant la collection en a été faite avec goût et distribuée avec ordre! Les fidèles trouvent à exercer la vigueur de leur foi à l'occasion de je ne sais combien de saints de la plus haute volée, qui se sont donné rendez-vous dans cette église. Après les corps des deux évangélistes saint Luc et saint Mathieu, viennent ceux de trois apôtres, de plusieurs saints et

[1] Le sacristain qui m'accompagnait dans cette visite me disait dans son français à lui, en me faisant remarquer des vides nombreux sur la châsse d'une relique : « Il y avait autrefois là des diamans, des émeraudes, des » rubis, des pierres de toutes les couleurs. Les Français sont venus : *ils en* » *ont nettoyé la châsse*. Nous sommes bien heureux qu'elle n'ait pas été d'ar» gent, et les os du saint d'or; car ils les auraient emportés. Pauvre saint ! » Nous ne t'aurions plus! » Et il baisait pieusement la relique.

saintes encore très-élevés dans la hiérarchie céleste, quoique d'un rang moins marquant. *Je crois que j'ai cru* tout ce que l'on me racontait. Je suis plus certain d'avoir admiré tout ce que l'on me montrait.

L'église Sainte-Justine est située sur une place fort irrégulière, au milieu de laquelle on a décrit un vaste cercle. Le centre de ce cercle est occupé par des arbres, et le pourtour par des statues dont le mérite consiste plus dans l'intention que dans l'exécution. On les a érigées en l'honneur des hommes illustres à un titre quelconque, que *Padoue* a vu naître. La série commence à Antenor, un des compagnons d'Enée, passe par Tite-Live, et arrive à quelque médecin ou quelque professeur de l'université. C'est autour de ces illustres personnages que se font les courses qui chaque année ont lieu le 23 juillet. Courses de chevaux en liberté, courses de chevaux montés, courses de chars à deux roues et à un siége pour une seule personne ; il y en a de tous genres et pour tous les goûts : les amateurs peuvent varier leurs plaisirs. Le hasard m'a procuré ce genre de spectacle qui m'a paru fort insipide, sans doute parce que je n'étais pas de *Padoue ;* car les habitudes locales exercent une grande influence sur le goût. Je ne puis pourtant lui contester un très-grand mérite, celui d'exciter violemment, et cependant sans le moindre inconvénient, les passions populaires. Quoiqu'il ne s'y fasse pas de paris et qu'on ne s'exalte que pour la vitesse d'un cheval et l'adresse d'un cocher, l'intérêt est aussi fortement excité qu'il pourrait l'être à *Epsom* ou à *New-Market*, lorsqu'il s'agit de la perte ou du gain de plusieurs milliers de guinées.

Padoue possède une université assez médiocrement logée dans un édifice dont la construction est attribuée à

Palladio. Ce que j'y ai observé avec le plus d'intérêt et comme méritant le plus d'être imité, c'est l'usage de placer dans un lieu distingué les armoiries ou une inscription mentionnant les noms des sujets appartenant à cette institution, qui se sont acquis une réputation à quelque titre et dans quelque carrière que ce soit. On ne saurait rien imaginer de plus propre à stimuler une émulation utile au pays.

Cette ville, qui se rattache à une très-haute antiquité par des titres authentiques, des faits éclatans et des hommes illustres, veut reporter son origine jusqu'aux temps voisins des époques fabuleuses. Elle appuie sa prétention d'avoir été fondée par *Antenor,* sur la découverte de quelques armes et de quelques ossemens reconnus d'*une manière incontestable* pour lui avoir appartenu, recueillis avec vénération, et déposés dans un sarcophage en marbre jaune.

Tite-Live a eu son tour. Un cercueil, trouvé sur l'emplacement d'un temple de la Concorde dont l'historien de Rome était prêtre, a suffi pour lui valoir de doubles honneurs funèbres. J'ai vu à *Padoue* des savans qui croient à l'identité des restes du Troyen et du Latin et se moquent de celle de saint Luc et de saint Prodicime. J'ai causé avec des dévots qui ne composeraient pas sur l'authenticité de la découverte qui concerne les païens, lors même que l'on aurait foi dans les reliques de bienheureux qu'ils révèrent à Sainte-Justine. Il est assez difficile et au fond peu utile de concilier des prétentions si diverses. Tout croire me semble un peu niais : tout nier est bien hardi. Par amour-propre ou par politesse, il me paraît sage de garder pour soi l'opinion que l'on s'est faite.... au moins tant que l'on est à *Padoue.* Je n'y suis plus : je ne vois pas de raison

pour taire plus long-temps la mienne. Je me range parmi les incrédules.

On m'a fait voir aussi une série de miracles d'un saint Antoine, non de celui que l'on représente dans la société habituelle d'un cochon, non de celui qui trouvait en lui tant de force pour résister à la tentation (ce qui n'était pas un miracle vulgaire et facile), mais d'un autre saint du même nom, qui guérissait les malades et au besoin même ressuscitait les morts, mariait les filles, et fait encore de temps en temps retrouver les objets perdus. Ce qui n'est pas un miracle, ce qui n'est pas seulement une merveille, c'est la manière dont *Giotto* a traité ces sujets dans une suite de détestables fresques. J'ai détourné la tête, tant il m'a semblé absurde de croire qu'un saint ait fait tout ce que l'on prête à celui-ci, et qu'un grand peintre ait produit tant de misérables *pasticci!*

§ VII.

MONTCELICE.

De *Padoue* à *Montcelice*, la route, placée sur le bord d'un canal, parcourt un pays que l'on est convenu de trouver superbe, attendu qu'il est en Italie. Pour se dédommager des aspects qui manquent à gauche, la vue ne rencontre à droite que les sommités boisées de collines, au pied desquelles s'étend une espèce de forêt formée par les arbres destinés à supporter les vignes. Sur le versant des coteaux on remarque quelques châteaux dans des positions gracieuses. A l'extrémité de la plaine, une montagne s'élève brusquement et laisse apercevoir du milieu d'un bois d'oliviers les murs crénelés et les tours carrées d'un vieux château fort. Du sommet de cette montagne, l'œil s'exerce aussi loin que ses facultés lui permettent de le faire sur un pays parfaitement plat, sans distinguer

autre chose que des clochers. Tous les autres accessoires du paysage se perdent dans les arbres qui couvrent cette plaine immense.

La route de *Ferrare* participe à cette fatigante monotonie. Elle est encaissée entre deux rangées de saules ou d'ormeaux sur lesquelles on suspend les branches des vignes. J'ai entendu exprimer beaucoup d'extase sur l'effet qui résulte de cette disposition. Pour moi, je n'y vois qu'un moyen de plus pour arrêter la vue. Ce que l'on ne pourra au moins me contester, c'est que si l'effet de la vigne ainsi dirigée est gracieux, le vin en est détestable. C'est tout au plus une de ces mille belles choses qui ne produisent rien de bon.

Je ne sais si c'est à cause de la sévérité que les magistrats de *Rovigo* apportent dans l'exercice de leurs fonctions, que *Napoléon* avait donné le nom de cette ville à l'homme qu'il avait placé à la tête du ministère de la police, ou si c'est pour justifier une si honorable préférence que l'on s'y montre si rigoureux ; mais nulle part mon passeport n'avait donné lieu à une inquisition si peu bienveillante. Examiné pendant un quart-d'heure à la barrière d'entrée, déposé une heure entière au commissariat, il lui a fallu subir une troisième épreuve à la barrière de sortie. Chacune de ces enquêtes était accompagnée de questions qui annonçaient beaucoup de défiance ou au moins de curiosité.

Si ce n'étaient l'*Adige* et le *Pô* que l'on traverse sur des ponts volans, on aurait peu à dire du pays qui sépare *Rovigo* de *Ferrare ;* car il est tellement couvert d'arbres, que l'on ne voit rien au-delà des fossés qui bordent la route. C'est donc des deux rivières qu'il faut parler.

L'*Adige* est une rivière de second ordre, qui fournit

les eaux nécessaires à l'arrosage du pays qu'elle traverse. Elle porte en assez grand nombre des bateaux fixes sur lesquels des moulins sont établis.

Si le *Pô* est un des fleuves les plus imposans que j'aie jamais vu, il en est aussi un des plus menaçans, en raison de l'élévation de son lit à trente pieds au-dessus du niveau d'une contrée qu'il submergerait, s'il rompait les digues dont on lui a fait un lit artificiel, et que chaque année on exhausse dans la proportion de l'encombrement du fond sur lequel il coule. A cette disposition près, c'est une belle rivière, bien large, bien pleine, bien riche, bien réglée dans son cours habituel, sans îles qui en dérobent l'aspect, sans rien qui distraie du spectacle qu'elle présente.

ÉTATS ROMAINS.

ÉTATS ROMAINS.

§ I[er].

FERRARE.

L'uniformité du paysage au milieu duquel je voyageais contribuait peu à rasséréner mon humeur encore toute maussade des tracasseries que l'on m'avait fait subir à *Rovigo*. Je serais arrivé dans cette disposition à *Ferrare*, si la politesse d'un officier des douanes qui, à mon entrée dans les États pontificaux, aurait pu exiger la visite de mes malles et n'en fit rien, ne l'eût modifiée. Cet honnête homme jugea sans doute à ma mine et à mon nom qu'il trouverait dans ma bourse des choses plus à sa convenance que dans mes bagages. Il me proposa de ne pas insister

sur l'accomplissement rigoureux des formalités qui lui étaient prescrites, pourvu que de mon côté je consentisse à en remplir une qu'un geste très-significatif m'évita la peine de deviner. L'accord fut bientôt conclu, et je pus continuer ma route et arriver à *Ferrare* d'assez bonne heure pour en arpenter les rues longues, larges, droites et désertes.

La première de ces rues que je parcourus me conduisit à l'académie, où je fus introduit dans une vaste bibliothèque. Ce n'était pas des livres que je venais voir : j'aurais eu tout au plus le temps de regarder les reliures et de lire les titres de quelques-uns. Si j'avais eu de la propension à un enthousiasme vrai ou supposé, une belle occasion se présentait pour en faire. J'avais devant les yeux le tombeau de l'*Arioste*. J'étais assis dans son fauteuil. J'avais dans les mains un poëme entier écrit par lui, son écritoire, travail authentique et élégant d'un duc de *Ferrare*, et une médaille trouvée sur sa poitrine, lorsqu'en 1801 ses restes furent transportés, de l'église où ils avaient reposé pendant trois siècles, dans le lieu où ils sont actuellement.

Dans la même armoire sont renfermés un manuscrit complet de la plume du *Tasse* avec les corrections qu'il y a faites, et un recueil de ses lettres au duc de *Ferrare*. C'était le travail qui avait servi à jeter quelque charme sur les ennuis de sa captivité. Là aussi se trouve le manuscrit original du *Pastor fido*.

Je ferai observer, sans que cela tire à conséquence, que, contre l'habitude des grands hommes de nos jours, ceux de ce temps-là avaient une très-belle écriture. On ne saurait rien voir de plus net, de plus satisfaisant à l'œil que ces manuscrits de l'*Arioste*, du *Tasse*, de *Guarini*.

En quittant la bibliothèque, j'ai voulu visiter la prison

où l'auteur de la *Jérusalem* fut enfermé pendant sept ans, pour avoir voulu répéter avec la sœur de son souverain quelques-unes des strophes, peut-être même des scènes entre *Armide* et *Renaud*. Le duc *Alphonse* prit la chose par son mauvais côté, et il fit jeter le poëte dans une loge de fou qui ressemblait fort à un cachot. Vingt-quatre pieds de long, quatorze de large d'un caveau voûté, à peine éclairé par une fenêtre grillée à travers laquelle la clarté ne pénétrait qu'après avoir perdu son éclat en se réfractant sous une galerie en arcade qui entourait une cour obscure, voilà l'habitation du *Tasse*. Il fallait que sa verve fût d'une trempe bien forte, pour avoir produit dans cet affreux séjour plusieurs chants de son poëme sublime. J'ai religieusement ramassé quelques fragmens de brique de la muraille de sa prison. C'est un hommage que je prétendais rendre à la mémoire du poëte le plus accompli, selon mon jugement, qu'aient produit les temps modernes.

Il faut que j'aie un esprit bien rebelle à la poésie, puisqu'après m'être assis dans le fauteuil de l'*Arioste*, avoir mis dans ma poche la moitié d'une brique du cachot du *Tasse*, et avoir usé de la permission qui m'était donnée de lire dans le manuscrit original une scène entière du *Pastor fido*, je me suis trouvé tout aussi incapable que je l'eusse jamais été d'aligner six mots pour en forger un vers. D'autres auront été plus favorisés; car j'ai vu là les noms de *lord Byron*, de *Casimir Delavigne* et de quelques autres écrivains bien plus dignes que moi de visiter ce lieu sacré et de graver leurs noms sur ses tristes murailles.

Les maisons de *Ferrare* m'ont paru être fort au large dans la vaste enceinte bastionnée qui les entoure. Le nombre pourrait en être doublé, tant il y a d'espace vide en-

tre le terrain qu'elles occupent et des remparts qui n'ont plus aucune utilité sous le rapport militaire. Aussi le gouvernement tout pacifique et tout charitable du Saint-Père permet-il aux pauvres de cultiver des pastèques dans les fossés et des pommes-de-terre et des choux sur les chemins couverts et dans les bastions.

L'aspect désert des rues de *Ferrare* contrastait d'une manière trop marquante avec l'entassement d'une population au teint rembruni et vêtue de toutes sortes de costumes, que je remarquais dans une rue à chaque extrémité de laquelle sont des portes armées extérieurement de serrures et de gros verroux, pour que je ne questionnasse pas à ce sujet. On m'informa que cette rue est réservée aux Juifs, à qui il est défendu de résider dans quelque autre quartier que ce soit. Leur nombre a augmenté sans que l'étroite enceinte qui leur est assignée ait reçu la moindre extension horizontale. Elle en a pris une perpendiculaire, et les maisons ont acquis une hauteur démesurée. Je ne conçois pas cependant qu'elles suffisent à l'entassement de trois mille individus. Ce que je conçois moins encore, c'est que ces malheureux qui n'ont d'autre industrie qu'un misérable trafic dans les rues d'une ville de trente mille ames, en tirent des ressources suffisantes pour pouvoir subsister. On ne saurait expliquer cela par un miracle : car depuis long-temps il ne s'en opère plus pour les Juifs. Je laisse à un plus habile que moi la solution de ce problème.

Entre *Ferrare* et *Bologne* le pays est plat et marécageux. Dans quelques parties même, la culture du riz trouve assez d'eau pour produire le double résultat de donner des récoltes abondantes et des fièvres périodiques.

§ II.

BOLOGNE.

Bologne s'annonce par les nombreuses *villas* dont sont ornés les côteaux qui l'entourent. L'effet en est charmant et donne l'idée d'une grande et riche cité ; car c'est l'indice certain d'une surabondance d'aisance, que cet étalage de luxe qui, ne trouvant pas place dans l'intérieur des villes, se répand dans les campagnes. L'aspect intérieur de *Bologne* n'est cependant pas animé, parce que la circulation s'opérant sous les portiques à pilastres ou à colonnes qui, des deux côtés, bordent toutes les rues, on n'en remarque pas assez le mouvement. Cette disposition architecturale a en outre le défaut de ne pas laisser une saillie suffisante aux palais qui sont en grand nombre, et dont bien peu se font remarquer par leur décoration extérieure. Le *cicerone* à qui j'avais confié le soin de guider

ma curiosité, me dit qu'il allait me faire voir l'université, une galerie particulière de tableaux, la fontaine, le palais des beaux-arts, la cathédrale, les tours qui penchent et *la boutique du meilleur fabricant de saucissons*. C'est dans cet ordre que je procéderai.

L'université possède une bibliothèque fort nombreuse et bien choisie, de beaux cabinets de physique et de chimie, des collections d'objets d'histoire naturelle, d'antiquités et de tableaux. Il n'y manque que des étudians. Ceux qui en suivaient les cours ont été congédiés, attendu qu'ils ne voulaient s'occuper que de politique transcendante, et que le Saint-Père n'a pas jugé convenable d'en établir des chaires dans les colléges de ses États.

La galerie N*** n'est qu'un magasin de tableaux dans lequel un amateur peut choisir, et s'il a la foi, se persuader qu'il a mis la main sur un ouvrage de quelque grand maître, tant on a l'art de saisir la manière de ceux que l'on veut copier ou imiter; tant le marchand met d'effronterie à assurer sur sa conscience qu'il n'a que des originaux dans sa collection [1].

Le palais des beaux-arts renferme une collection de tableaux plus précieux par leur mérite que par leur nombre. Pour donner une idée de leur valeur, je me bornerai à dire que j'en ai reconnu une douzaine au moins, qui

[1] Je me retirais après avoir exprimé ma gratitude à celui qui en était le propriétaire, lorsque mon cicerone me demanda si j'avais joint une rétribution à mes remercicmens. Sur ma réponse négative, il me fit observer que j'avais manqué à l'usage. Je le chargeai du soin de réparer ma faute. J'aurais craint d'offenser, en lui offrant une pièce de monnaie, un homme fort bien mis, s'exprimant avec aisance et d'un ton de bonne compagnie, et qui se disait propriétaire de tableaux qu'il évaluait à deux cent mille francs. Tandis que je faisais ces réflexions, mon cicerone me rejoignait fort satisfait de la

long-temps admirés dans la galerie du Louvre, étaient classés parmi les plus précieux de ceux dont la victoire avait doté la France. J'ajouterai que ceux près desquels ils sont revenus prendre place sont dignes d'un tel voisinage.

Les tours qui penchent me font l'effet d'édifices qui se sont arrêtés dans leur chute, et qui, quelque jour, l'achèveront. Je ne vis rien de curieux dans ces prétendus tours de force, que je considère plutôt comme des maladresses et des fautes des architectes.

La cathédrale est un bel édifice, dans le genre moderne, simple dans sa décoration, orné de deux ou trois bons et de plusieurs grands tableaux. Mais où ne trouve-t-on pas des uns et des autres en Italie?

Ce que j'ai franchement admiré, c'est une fontaine en bronze du plus haut style. Sur un socle aux angles duquel sont placées, à demi-inclinées en arrière, des sirènes qui pressent leurs seins pour en faire jaillir de l'eau, s'élève un Neptune de la plus sublime composition. Ce morceau mérite l'éloge que les connaisseurs s'accordent à en faire.

Suivant le programme de mon *cicerone*, il me restait à visiter la boutique où se vendent les saucissons auxquels *Bologne* est redevable d'une partie de sa réputation. J'avais vu tant de choses curieuses que je crus pouvoir me dispenser de voir celle-ci.

manière généreuse dont il avait agi. Je crus qu'il n'avait pas donné moins de deux piastres. Il avait mis *quatre Pauls* (environ 2 fr. 20 c.) dans la main du *signore*. Et celui-ci les avait reçus au lieu de jeter du haut en bas des escaliers l'impertinent qui les lui avait offerts! Et il l'accablait de remerciemens!

Je cite ce trait, parce qu'en le rapprochant de beaucoup d'autres que j'ai eu l'occasion d'observer dans le cours de mes voyages, j'ai reconnu qu'il était caractéristique.

Bologne renferme un grand nombre de ces maisons qu'en Italie on est convenu d'appeler des palais. Dans cette ville plus qu'à *Venise*, elles méritent ce nom, s'il est dû à un vaste bâtiment et à une distribution intérieure qui a quelque grandiose. Il en sera autrement si, pour l'obtenir, l'édifice doit être régulier et commander l'attention par sa décoration extérieure.

A *Bologne* comme dans toute l'Italie, les habitations de ce genre étaient en harmonie avec un ordre fixe de société, sur les besoins et les mœurs de laquelle elles avaient été calculées. Elles ne sont plus en rapport avec les convenances et les facultés de l'époque actuelle. A un siècle mobile il faudrait en quelque sorte des maisons qui le fussent aussi. Quelques années, tout au plus la durée d'une génération, suffiraient à la solidité qui pourrait être exigée. On reconstruirait suivant le goût et les ressources de la génération qui suivrait.

Je crois cette idée tellement juste que, sans que l'on s'en soit rendu compte, elle sert de base au système d'après lequel on bâtit actuellement; système qui, par son économie, a en outre l'avantage d'être en rapport avec les facultés chaque jour plus restreintes de la société.

Les maisons des siècles précédens sont dans une telle discordance avec la position de leurs possesseurs actuels, que ceux-ci ne peuvent plus les habiter. La même observation peut se répéter à *Londres*, à *Paris*, à *Venise*, à *Milan*, à *Rome*. Leurs propriétaires voyagent en attendant qu'ils aient pris un parti. La France, l'Angleterre et l'Italie échangent entre elles leurs notabilités de fortune et de position. On ne saurait attribuer à une pure fantaisie ce besoin de locomotion qui subitement passe par

toutes les têtes et porte à errer sur des grandes routes, des gens qui jusque-là s'étaient trouvés fort bien chez eux. On peut assigner pour cause à cet état de choses la réduction des fortunes et le malaise politique.

En France la révolution, en Italie son contre-coup, ont opéré dans les fortunes un morcellement avec les conséquences duquel on ne s'est pas encore bien familiarisé. On a peine à s'avouer que l'on n'est plus riche. On tient davantage encore à le cacher aux autres. On va porter sa gêne ailleurs. Si l'on est obligé de la rapporter avec soi, on a au moins gagné quelques retranchemens dans les habitudes de dépenses, que le départ avait interrompues, que le retour ne fera pas reparaître. L'absence est donc un moyen de transition d'un état de luxe à un état d'économie.

Après tant et de si grands bouleversemens politiques, les positions sociales sont renversées. Bien des relations sont rompues. Bien des inimitiés ont été substituées à des affections. Dans beaucoup de circonstances, il y aurait danger, inconvénient au moins, à continuer de demeurer où l'on avait toujours vécu. On va dans l'étranger attendre des jours plus calmes, des temps meilleurs. On s'établit dans des pays d'où, pour des causes semblables, d'autres s'éloignent aussi; mais ce n'est pas dans l'hôtel, dans le château de l'absent que l'on s'installe. On n'a pas émigré pour aller faire du luxe ailleurs. On s'arrange pour dépenser le moins possible. On a une table médiocre et peu de domestiques. On retranche les voitures et les chevaux. Comme un marin prudent, on cargue les voiles et on laisse passer la tempête.

Cette manière de procéder est sage, considérée dans l'intérêt des individus. Elle est fâcheuse, envisagée dans

celui des masses qui, toujours aveugles, ont cependant applaudi, coopéré même aux événemens qui en ont fait une nécessité. Celles-ci ne vivent que de l'argent d'autrui. Leur aisance est toujours en raison directe de l'accumulation des fortunes dans un petit nombre de mains.

Jusqu'à présent, les considérations politiques ont été étrangères aux causes qui engagent les Anglais à voyager. Il n'en est pas de même des considérations pécuniaires. Si les fortunes de la Grande-Bretagne paraissent colossales, les canaux par lesquels elles s'écoulent sont larges, et l'épuisement arrive plus vite qu'on ne le pense communément. Pour bien des Anglais que l'on croit fort riches, l'économie est une nécessité. Cette nécessité, ils la reconnaissent plus tôt et savent s'y soumettre plus à propos et de meilleure grâce que l'on ne le fait ailleurs. Ils voyagent à l'étranger ; ils voyagent même dans leur propre pays, afin de rétablir l'équilibre qui s'était dérangé dans leurs affaires. Dans ces circonstances, aucun sacrifice d'affection ou d'amour-propre ne les arrête. Ils se séparent de leurs parens et de leurs amis, renoncent à leurs habitudes, congédient leurs domestiques, vendent leurs chevaux et leurs voitures, louent leurs maisons. Les voilà franchement, et sans rien qui les en détourne, dans la voie qui doit les conduire au but qu'ils se proposent d'atteindre. Quelque restreinte que soit leur dépense, elle est tout bénéfice pour les contrées qu'ils visitent, parce que ces contrées ne renvoient pas en Angleterre, par leurs voyageurs, l'argent que ceux de la Grande-Bretagne leur apportent. On parcourt peu ce pays, tout intéressant qu'il soit, et c'est dommage, car il y a grand profit à l'étudier. Malheureusement on paie très-cher l'instruction ou l'agrément qu'on y trouve.

§ III.

IMOLA, FAENZA, ETC.

Afin de tirer parti d'un temps qu'allait me faire perdre une circonstance qui devait me retenir quelques jours à *Bologne*, j'entrepris une excursion vers l'Adriatique. Une route unie et bien entretenue me conduisit au milieu d'un pays soigneusement cultivé, à *Imola*, petite ville sans intérêt, et à *Faenza*, ville plus considérable, où tout prend une forme carrée, depuis l'enceinte de ses murs jusqu'à sa distribution intérieure. Deux rues qui se croisent sur une place ornée de portiques et d'une fontaine la coupent en quatre parties parfaitement égales.

Faenza possède plusieurs tableaux de grands maîtres. Son industrie est assez active. C'est de là qu'a été importée en France l'art de fabriquer l'espèce de poterie connue sous le nom de *faïence*.

Le pays que l'on parcourt pour se rendre de *Bologne* à *Faenza*, et de cette ville à *Forli*, est coupé de grandes rivières que lon traverse sur des ponts récemment construits. Au-delà de *Césène* est le *Pisatello*, petite rivière dont on ne dirait rien, si elle ne s'était, il y a deux mille ans, nommée le *Rubicon*. Je la franchis sans perdre, comme César, mon temps à délibérer pour me décider à rester en arrière ou à passer outre. Je me dirigeai vers *Ravenne*, vers cette ville qui s'élevait lorsque commençait le déclin de *Rome*. Quelques empereurs cherchèrent à y employer l'excédant d'un luxe qui ne trouvait plus place dans leur capitale. Ils y construisirent de somptueux édifices qui disparurent, comme le port où leurs flottes trouvaient un abri, sous les atterrissemens formés par le Pô et par quelques rivières qui, sur ce point, se perdent dans l'Adriatique.

Théodoric avait continué l'œuvre des empereurs. Des nombreuses constructions qui surgirent sous son règne, son tombeau est la seule qui ait résisté à l'action du temps et des hommes. C'est un édifice rond, dont la coupole est formée d'une seule pierre de plus de cent pieds de circonférence. Une urne de porphyre, qui renfermait les restes du roi des Goths, en a été enlevée et transportée dans *Ravenne*. La mer qui baignait cet édifice s'en est éloignée de quatre milles.

Plusieurs belles églises, bâties sous les Exarques, déposent de la persévérance que les pouvoirs qui se succédaient en Italie apportaient dans la lutte contre le principe de destruction qui menaçait cette ville. Le principe l'a emporté. Quand *Ravenne* a été privée de l'appui de cette fantaisie qui s'était obstinée à la protéger pendant plusieurs siècles, elle a subi, dans toute leur rigueur, les

conséquences de sa situation. Sans industrie, sans commerce, sans port, sans importance militaire ni administrative, elle ne conserve de sa population que ce que l'habitude retient dans des habitations que l'on ne se donne guère la peine de réparer et que l'on ne s'avise jamais de reconstruire. Sous ce rapport, c'est à peu près là comme à *Venise*.

Ainsi que *Ravenne*, *Rimini* a vu son port s'éloigner d'elle; mais comme il s'en est formé un nouveau à une faible distance, elle a su s'en servir pour entretenir son commerce. Elle possède de beaux vestiges d'antiquités, entre autres un pont et un arc de triomphe d'une conservation parfaite. Comme on me trouvait en disposition d'admirer, on voulut me persuader qu'un amas de décombres était les restes d'un amphithéâtre, et que quelques pierres placées les unes sur les autres étaient la tribune du haut de laquelle *César* avait harangué ses soldats après le passage du *Rubicon*. Je ne discutai pas; mais je réservai ma foi pour une autre occasion, et mon admiration pour de belles églises et les tableaux et les bas-reliefs dont elles sont ornées.

Une des plus criantes injustices du siècle actuel, qui cependant se pique de rendre justice à tout le monde, est celle commise à l'égard de la république de *Saint-Marin*. Quand on parle d'un gouvernement populaire moderne, on traverse les mers pour en aller chercher le type dans l'Amérique septentrionale. On cite bien aussi quelquefois l'*Helvétie*. Mais de la plus ancienne, de la plus indivisible, de la plus impérissable des républiques, de *Saint-Marin*, pas un mot! Serait-ce que cet État est si petit qu'on a peine à le trouver? A l'aide d'une loupe, au besoin d'un microscope solaire, on pourrait étudier ses mouvemens et leur origine, sa constitution et ses résultats. Qui sait

si l'on n'en tirerait pas des institutions applicables à la France, à l'Europe même, tout aussi bien que de l'Amérique avec laquelle il serait difficile d'établir des rapports plus positifs ? *Saint-Marin* est la plus ancienne, la plus durable, la plus vivace des républiques existantes, des républiques même qui aient jamais existé. Veut-on de la fixité dans les lois ? elle en est encore à la constitution que, dans le quatrième siècle, lui donna un maçon qui, fatigué de bâtir des maisons, se mit à faire une république, et la fit si solidement qu'elle dure encore. Désire-t-on un gouvernement vraiment populaire ? c'est là qu'il faut aller. Tout le monde y prend part aux affaires : les uns comme gouvernans, les autres comme gouvernés. Pour les amateurs d'émeutes, de proscriptions, de changemens, de troubles, d'emprunts, il manquerait bien quelque chose, mais on saurait suppléer aisément à ce dont on ne s'est pas encore avisé à *Saint-Marin*. Cette république n'a pas d'armées, mais elle a une espèce de garde nationale, dans laquelle les habitans des pays voisins, qui prévoient avoir quelque chose à démêler avec leurs gouvernemens, briguent des emplois pour avoir des prétextes de se soustraire à une juridiction qui pourrait leur être incommode. On voit qu'en cherchant bien on peut trouver à *Saint-Marin*, sinon le type de la meilleure des républiques, au moins celui d'une république passablement conditionnée. Pourquoi trente-deux millions d'hommes ne seraient-ils pas régis comme le sont quatre ou cinq mille ; l'espace entre le Rhin et les Pyrénées, comme un rocher bien élevé, bien pointu, souvent couvert de neige, et deux ou trois vallons qui l'entourent et forment un État en rapport avec la capitale ? Cette capitale, cet État ont leurs grands hommes, leurs grands citoyens. Peut-être en cherchant bien

y trouverait-on leurs glorieuses journées; car il est impossible que, dans un espace de quinze cents ans, il n'y ait pas eu quelques gens de bien assommés ou pendus par la canaille. C'est donc un pays qu'il faut, à la première occasion, tenter d'imiter.

J'ai vu *Saint-Marin*, cette taupinière qu'aucun de ses voisins n'a éprouvé la tentation ou le besoin de pousser du pied pour l'éparpiller. J'ai examiné ce qui s'y passe, comme on le fait d'une réunion de fourmis. J'ai vu que tout y est dirigé avec assez d'ordre; que si l'on s'y dispute souvent, on ne s'y proscrit guère; que tout le monde croit y gouverner, quoique le pouvoir soit réellement entre les mains de quelques gens plus adroits ou plus forts que les autres; que l'on y paie des impôts dans une proportion aussi raisonnable qu'ailleurs; que la condition des individus est à peu de chose près ce qu'elle est partout, quoiqu'avec quelque différence dans la forme, et que patriote de cœur comme je le suis, si j'étais né à *Saint-Marin*, j'aurais été fier de ma patrie, comme un syndic de *Genève* l'est de la sienne.

J'avais quelque tentation de poursuivre mon voyage jusqu'à *Lorette*. J'aurais traversé sans m'arrêter *Pesaro* et *Fano* où, dit-on, rien n'est à voir; j'aurais visité, près de *Sinigaglia*, le champ de bataille où les Romains anéantirent une armée carthaginoise, commandée par *Asdrubal;* mais *Ancône* était sur ma route, et je ne me souciais pas d'avoir rien à démêler avec la police française. Je me suis donc dispensé de me rendre à *Lorette* et de me prosterner dans la *Santa-Casa*, dans cette maison de briques, miraculeusement transportée comme une malle de Judée en Dalmatie, et de Dalmatie dans une forêt près de *Lorette*, où, après qu'elle eut plusieurs fois changé de place,

on l'a enfin fixée dans le lieu qu'elle occupe, en la coiffant d'une fort belle église, seul moyen que l'on ait trouvé pour mettre un terme à sa manie de locomotion.

La *Santa-Casa* renferme une figure en bois représentant la Sainte-Vierge, que la libéralité des fidèles avait entièrement couverte de pierreries. Enlevée par les Français en 1798, la statue a été restituée, mais sans ses riches ornemens [1], et telle qu'elle avait été sculptée par *saint Luc*, à qui on l'attribue. De nouveaux dons ont réparé la spoliation, et le trésor de *Lorette* a presque atteint le degré de splendeur et de richesse qui faisait jadis sa renommée.

[1] Lorsque *Lorette* tomba entre les mains des Français, on chargea un Italien, membre du Directoire de la république cisalpine, de faire l'inventaire des objets renfermés dans le trésor. On était pressé : les détails auraient fait perdre beaucoup de temps. On se contenta d'indiquer par nombres la nature des objets. Ainsi on constata deux mille diamans *tant gros que petits;* cent lingots d'or; trois mille pierres *de toutes couleurs.* Le nombre fut fidèlement remis. On assure que beaucoup de diamans perdirent de leur dimension et de leur poids, et qu'il en fut à peu près de même des pierres de toutes couleurs et des lingots.

On prétend trouver dans cette manière laconique de faire un inventaire, l'origine d'une grande fortune, à laquelle on ne saurait guère en assigner d'autre. Cette fois la *Santa-Casa* était restée en place : ce qu'elle contenait avait seul voyagé.

DUCHÉ DE MODÈNE.

DUCHÉ DE MODÈNE.

§ Ier.

AGRICULTURE.

A mon retour à *Bologne*, une circonstance imprévue m'appelant à *Vérone*, je me décidai à parcourir immédiatement la Haute-Italie que, selon l'itinéraire que je m'étais tracé, je ne devais visiter qu'à mon retour de *Naples* et de *Rome*. Je me dirigeai sur *Modène* où me conduisit une route unie, bordée d'arbres et de champs cultivés avec plus de soin et de travail que d'intelligence.

Dans le Bolonais et le Modenais, les terres sont divisées en fermes de quarante à cinquante arpens. Des haies bien entretenues les séparent les unes des autres. (Une

maison carrée à deux étages sert au logement de familles ordinairement fort nombreuses. Un toit, supporté par des pilastres, recouvre une étable autour de laquelle une espèce de péristyle sert d'abri aux récoltes et aux instrumens aratoires.

Le métayer partage les produits avec le propriétaire qui lui fournit, outre la terre, les bestiaux nécessaires à la culture. Les baux étant résiliables d'année en année à la volonté de l'une des deux parties contractantes, on juge aisément que les calculs d'une prévoyance qui s'étendrait au-delà de ce temps n'entrent pas dans les combinaisons du métayer. Il ne tente jamais de ces améliorations dispendieuses dont les avances ne doivent être recouvrées que dans une période de plusieurs années. Il ne cultive que des plantes annuelles. La terre porte une année du blé, l'année suivante du chanvre, sans que des plantes de forme et de nature différentes trouvent place dans cette invariable rotation. Les pâturages, les prairies artificielles, la pomme-de-terre même sont inconnus. Les champs sont ombragés par des vignes supportées par des ormeaux dont les feuilles suppléent aux fourrages que l'on ne sait pas se procurer, et composent, avec la paille du froment, la nourriture des bœufs et des vaches. Pour servir de litière, on achète fort cher des roseaux que souvent on est obligé d'aller chercher à de grandes distances.

Ce système, dont partout ailleurs les effets se révèlent par la misère des cultivateurs, n'a d'autre effet ici que d'arrêter le développement de leur aisance, en même temps que les progrès de l'agriculture. L'ordre admirable qui règne dans les familles modifie ce qu'il a de trop fâcheux. Les enfans ne quittent le toit paternel, même après la mort de leurs parens, que lorsque leur nombre devient

hors de proportion avec la maison où ils logent et les champs qu'ils cultivent. Il n'est pas rare de voir six et jusqu'à huit ménages vivant en commun et sans querelles, se partageant les travaux, les profits, les pertes, les soins de l'exploitation [1]. Un instinct, qui n'est pas troublé par des théories et des sophismes, a fait reconnaître la nécessité de placer un chef suprême à la tête de cette espèce de république. Lorsque la famille est privée de son chef naturel, elle en élit un qui, sous le nom de *régisseur*, ordonne en maître absolu et est toujours obéi. A des époques que déterminent la vente des produits et le réglement des comptes avec le propriétaire, le partage des bénéfices a lieu entre les ménages, en raison du concours que chacun a apporté dans les travaux. Telle est la puissance de l'esprit d'affection et d'habitude, qu'il est presque sans exemple que des discussions s'élèvent à l'occasion de la répartition des intérêts entre des individus la plupart privés des moyens de tenir une comptabilité régulière, et dont la mémoire seule doit suppléer à la ressource de l'écriture dont la connaissance n'est pas entrée dans leur grossière éducation.

La richesse ne saurait surgir d'un tel état de choses. Il faut se contenter d'un état très-restreint d'aisance et de l'espoir de sa fixité.

[1] Je vis dans une maison de métayers quatre enfans couchés dans un même berceau. Une femme les allaitait tous, et semblait partager entre eux ses soins avec une tendresse parfaitement égale. Un seul cependant lui appartenait : les autres étaient ses neveux. Elle me dit que bientôt elle serait remplacée par une de ses belles-sœurs, dont elle irait reprendre les travaux.

§ II.

MODÈNE.

Entre *Bologne* et *Modène,* on passe à peu de distance du lieu où furent arrêtées les bases du sanglant triumvirat d'Auguste, d'Antoine et de Lépide. Vingt siècles n'ont pu amortir l'horreur produite par les cruautés de ces tyrans. Proscrit moi-même, je sentais plus vivement que d'autres peut-être l'atrocité de ces jeux de meurtres, de ces échanges d'hommes à égorger, de ces complaisances de proscriptions, de ces égards entre les proscripteurs qui s'entrecédaient les victimes et soldaient leurs comptes avec des têtes : affreuse monnaie bien assortie au caractère des monstres qui la mettaient en circulation ! Une tradition authentique soigneusement entretenue par l'exécration de toutes les générations qui se sont succédé, et plusieurs passages positifs des historiens contemporains, ont

seuls conservé l'indication de la place où eut lieu le fatal congrès. On n'y voit pas la moindre trace de monumens, ni de l'habitation que Lépide y possédait.

A l'entrée du duché de *Modène* on traverse le *Penaro* sur un pont flanqué de quatre pavillons assez élégans, destinés au logement des postes de gendarmerie et des douaniers. Là, comme partout, on échappe à la rigueur des investigations à l'aide d'un passeport et de quelques pièces de monnaie, double précaution que l'on ne doit pas négliger en voyage.

Les pays, comme les familles, ont un caractère de physionomie qui leur est propre. Chez les uns, c'est le résultat de la législation et des coutumes; chez les autres, c'est celui des habitudes tout autant que de la consanguinité. Sur la rive gauche du *Penaro*, les propriétés sont plus vastes, les fermes plus isolées, les grands arbres plus rares, les routes plus larges et garnies de bornes en pierre. Les pâturages se mêlent aux autres branches de la culture et contribuent à leur amélioration.

Long-temps avant que l'on aperçoive les édifices de *Modène*, que sa situation au milieu d'une plaine coupée par des haies fort élevées ne permet pas de découvrir de loin, on voit le clocher qui la domine à une hauteur de quatre cents pieds. Une porte moderne d'assez bon style sert d'accès à une ville dont les maisons sont bien bâties, dont les rues, larges et passablement alignées, sont bordées de portiques ou de trottoirs. Ses fortifications détruites ont fourni l'emplacement de promenades bien plantées, parmi lesquelles on doit distinguer un jardin public et un jardin botanique. Le souverain est logé dans un palais qu'il s'occupe d'achever. La façade de ce palais décore noblement une fort belle place. Les indigens

malades trouvent un asile dans un hôpital bien distribué et assez bien tenu. Les mendians valides sont renfermés dans un local où on leur distribue du travail. Comme pour l'étranger qui parcourt une ville, c'est une obligation à laquelle il ne peut se soustraire, de visiter les églises, on va voir une cathédrale d'un style gothique lourd et disgracieux, l'église des Augustins que l'on pourra consacrer au mauvais goût, si jamais (ce dont il ne faut pas désespérer) on s'avise de lui ériger des temples, et la belle église de l'Assomption qui mérite d'être vue.

Un lecteur habituel des journaux d'une certaine nuance politique ferait un détour de cent lieues pour éviter de traverser *Modène*. Il se croirait menacé du sort de *Menotti*, s'il y mettait le pied. Ce sont pour lui articles de foi que cette inquisition politique calquée sur l'inquisition religieuse du XVe siècle; ces cachots regorgeant de victimes; ces potences attendant des martyrs. Je suis arrivé dans cette *ville modèle du despotisme*, sans autre recommandation que mon passeport et un nom que ne connaissait assurément pas le caporal autrichien qui fit semblant de le lire à la porte. J'ai parcouru la ville et ses établissemens, lesquels m'ont été ouverts comme ils le sont à tous les étrangers qui se présentent. Si en dépit du *zendado*, espèce de voile noir qui couvre les cheveux et les épaules et encadre gracieusement le visage, je n'ai pas trouvé de jolies figures parmi les femmes, je n'ai pas remarqué sur celles des hommes ces signes, ce je ne sais quoi qui indique un espion. Je n'ai pas aperçu davantage de ces mentons barbus, de ces lèvres à moustaches, de ces faces féroces qui font peur dans d'autres parties de l'Italie. Je ne sais si c'est l'effet de la mode ou d'une défense du sou-

verain. A quoi que l'on en soit redevable, je ne puis me décider à en faire un sujet de reproche. Je suis donc parti de *Modène* fort rassuré sur le sort des habitans, et fort disposé à bénir le despotisme, si c'est à lui que l'on est redevable des résultats que j'ai observés.

On m'a bien dit que le pouvoir, fort coulant lorsqu'il roule sur un sol uni, était beaucoup moins traitable quand il rencontrait des aspérités ; qu'il s'irritait contre la résistance et ménageait peu ceux qui la lui opposaient. A l'appui de cette assertion, on m'a fait voir la façade criblée de balles de la maison dans laquelle *Menotti* s'était vaillamment défendu contre les soldats chargés de l'arrêter après la découverte du complot dont il était le chef; mais la maison qui fait face à celle-ci portait aussi l'empreinte d'un grand nombre de balles parties de cette dernière. Une maison dévastée, le conspirateur qui s'y était barricadé, pendu pour avoir tué plusieurs des soldats qui voulaient y pénétrer, c'était, il y a quelques-années, un beau motif d'apitoiement, un texte bien riche pour des déclamations ; et Dieu sait si l'on en a tiré parti!

Les choses ont bien changé! Que de gens, dans un pays où l'on versait des larmes si sincères sur la fin tragique de l'avocat de Modène, où l'on appelait tant de vengeances sur la tête de *ses assassins*, ont eu un sort semblable au sien! Que de maisons ont été traitées comme la sienne, avec cette différence cependant du canon au fusil, des masses à un individu, d'une ville à une habitation! En tenant compte des proportions, on voit que les boulets et la mitraille employés au nom et pour la plus grande gloire de la liberté produisent des effets plus redoutables et laissent des traces plus difficiles à effacer que les coups de fusil du despotisme. On voit aussi que,

quelle que soit leur forme, il y a chez les gouvernemens un sentiment de conservation qui les dispose mal à endurer les attaques dirigées contre eux, et que les torts ne sont plus grands que du côté de ceux qui, se mettant en opposition avec le principe qui les a créés, veulent brutalement anéantir la révolte, après s'en être fait un instrument et y avoir entraîné les hommes qui y persistent.

Dans l'État de *Modène*, tout ce qui ressort du gouvernement ou de l'administration a un cachet d'ordre et de soins qui fait penser que la surveillance du chef suit de près les ordres qu'il donne.

Du reste *ces esclaves* modenais de la ville et de la campagne sont bien logés, bien vêtus, bien nourris. Ils voyagent sur de belles routes. Les impôts qu'ils paient sont modérés. On ne se douterait même pas qu'ils sont malheureux et asservis (car loin de se plaindre, ils paraissent contens) si, bénévolement et sans qu'on les en ait chargés, des hommes courageux, des amis désintéressés de la liberté, n'avaient révélé leurs maux au monde et à eux-mêmes.

§ III.

CARPI.

Au-delà de la capitale, le pays se montre plus couvert d'arbres. Au feuillage foncé des chênes plantés le long des routes, se mêle celui plus pâle des vignes que l'on fait grimper jusque sur leurs branches les plus élevées, et dont les festons retombent en se balançant vers la terre. La jolie petite ville de *Carpi* laisse paraître ses clochers et les toits de ses maisons au-dessus de ses remparts négligés et presque en ruines. Ses larges rues offrent une circulation facile sous des portiques soutenus par des colonnes. Une belle église termine une place régulière dont un des côtés est formé par un château converti en caserne et en prison.

Dix milles après *Carpi*, on se trouve au milieu d'une plaine marécageuse. L'industrie agricole a su combattre la

disposition du sol, en creusant des canaux larges et profonds avec lesquels correspondent des fossés pratiqués à travers les champs qu'un bombement prononcé garantit de l'excès de l'humidité. La part ainsi faite aux eaux, la terre se prête aux plus belles cultures, même à celle de la vigne.

Les routes établies sur des chaussées fort élevées et extrêmement contournées, concourent, avec les canaux et la situation plate et unie du pays, à donner à la contrée une ressemblance frappante avec la Hollande.

Le *Bolonais* et le *Modenais* sont les pays les plus prosaïques du monde. Il n'y a ni montagnes, ni rochers, ni monumens antiques, ni ruines. Le peu de torrens qui s'y rencontrent ne ravagent rien, tant on a eu le mauvais goût de s'opposer à ce qu'il en soit autrement. Le moyen de faire de la poésie dans un tel pays! L'économiste y trouve mieux son compte que le poëte. En remontant des effets aux causes, il peut se dire comment et pourquoi les peuples sont heureux, et baser sur des faits et sur l'expérience les conditions de leur bonheur. Il peut apprendre à se tenir en garde contre ces théories *irréalisables* de liberté, qui font dépenser en convulsions politiques cent fois plus de temps, de forces et d'argent, qu'il n'en faudrait pour obtenir une prospérité durable. Il acquiert la preuve qu'une véritable liberté résulte d'un état d'ordre et de stabilité, quelle que soit d'ailleurs la forme du gouvernement qui la procure; que cet état soit octroyé, imposé même par un prince, ou consenti par la nation. Des comparaisons qui s'offrent d'elles-mêmes le convaincront que la volonté gouvernementale est d'autant plus calme, plus réfléchie, qu'elle s'élabore dans un moins grand nombre de têtes; que le pouvoir est d'autant

plus exigeant, plus ombrageux, plus irritable et plus acerbe, qu'il s'exerce par un plus grand nombre de mains. Comme des faits répetés se grouperont à l'appui de ces propositions, il lui sera facile d'établir pour les autres et pour lui, un cours de doctrines en opposition, il est vrai, avec celles que l'on est parvenu à faire prévaloir, mais justifiées par l'expérience des siècles et par leur application actuelle dans des pays préservés, par la sagesse et la fermeté de leur gouvernement, du délire furieux dont la contagion les menaçait.

ÉTATS AUTRICHIENS.

ROYAUME LOMBARDO-VÉNITIEN.

[Suite].

ÉTATS AUTRICHIENS.

§ VIII.

MANTOUE.

Le pays que l'on traverse pour arriver à *Mantoue* ne diffère en rien de celui qui environne *Modène*. Long-temps avant d'entrer dans la ville, long-temps avant même de l'apercevoir, on est engagé dans le labyrinthe de ses fortifications. A voir les marais qui l'entourent et qu'au besoin on pourrait convertir en lacs, il semblerait que l'on aurait pu se dispenser de lui créer un système artificiel de défense. On n'en a pas jugé ainsi; et une citadelle et un fort ajoutent leurs moyens de résistance à ceux du corps de la place.

Beaucoup de choses sont à voir dans cette ville bien percée, passablement bâtie et qui peut être classée parmi les plus belles cités de l'Italie. Jules Romain a contribué à son embellissement, comme architecte, en construisant la cathédrale, et comme peintre, en ornant de fresques l'église Saint-André, quelques pièces du palais ducal et la plupart des appartemens du château du *Té*.

On ne doit pas metttre sur le compte de Jules Romain les restaurations maladroites que l'on a faites à la cathédrale; mais l'idée principale de l'architecte subsiste, et cette idée n'est pas heureuse. Les six rangées de colonnes en marbre cannelé qui séparent les sept nefs dont se compose la partie inférieure de l'édifice, ne font pas trouver grâce, aux yeux du connaisseur, au vice de cette distribution qui produit de la confusion et de l'obscurité. Le chœur seul a de la grandenr et de la majesté. On a prétendu me montrer un tableau du Guerchin. J'ai aperçu une toile noire et mal éclairée comme tout ce qui se trouve dans cette église. Il m'a été impossible de deviner même le sujet.

L'église Saint-André est belle en dépit de tout ce que le mauvais goût y a entassé d'ornemens propres à la gâter. Jules Romain y a réparé comme peintre l'échec que sa réputation comme architecte a éprouvé dans la construction de la cathédrale.

C'est au palais du *Té* qu'il a déployé tout le merveilleux de son talent. Ce sont de sublimes compositions que ce combat des Titans, que la chute de Phaéton, que les noces de Psyché surtout, suite de tableaux dans lesquels le grand maître a cru pouvoir s'affranchir des règles d'une décence même peu sévère. Le palais qui renferme ces chefs-d'œuvre est d'un style élégant et pur. On ne saurait en dire

autant des jardins et des promenades que, pendant leur domination en Italie, les Français y ont ajoutés.

Mantoue possède une bibliothèque de 40,000 volumes bien choisis et classés avec beaucoup d'intelligence dans des salles parfaitement disposées. Une de ces salles est ornée de l'un des meilleurs tableaux qui soient sortis du pinceau de Rubens.

A la suite de la bibliothèque, on a réuni dans une galerie un assez grand nombre de morceaux de sculpture antique et des inscriptions. On n'y voit rien qui mérite une attention particulière.

Si, trompé par les écriteaux en langue allemande et les couleurs jaunes et noires que l'on voit sur tous les édifices publics, on s'avisait de se croire dans une ville germanique, on reviendrait bien vite de son erreur, en remarquant la disparate que produisent les figures, la tenue et les uniformes des troupes autrichiennes, avec les physionomies et surtout la mise des habitans. De part et d'autre on paraît n'avoir rien tenté pour faire cesser ce contraste qui frappe les yeux les moins observateurs.

Quand on ne veut pas faire le tour des fortifications, on a bientôt vu *Mantoue*. Je ne crus pas pouvoir faire un meilleur usage du temps qui me restait sur celui que j'avais consacré à cette ville, que de l'employer à visiter *Andès*, village distant d'une lieue, dans lequel est né Virgile. J'espérais y trouver quelques vestiges de murailles, quelque monument qu'à tort ou à raison on désignerait comme la demeure du poëte. La bonne foi des habitans m'a privé de cette jouissance. On m'a dit que l'on avait la certitude qu'il avait vu le jour à *Andès*, mais que rien n'indiquait la place où il était né. A *Rome*, à *Naples*, on n'aurait pas tant de scrupule. Dans la dernière de ces villes, on mon-

tre un tombeau que l'on dit être le sien ; et poëte ou non, chacun des curieux qui le visitent emporte une feuille du laurier qui ombrage la pierre sous laquelle repose le chantre d'Enée. A *Andès*, on indique le pays, et l'on dit : « Cherchez ! » J'avais apporté une disposition à tout croire : j'en ai voulu à ces braves gens de n'en avoir pas profité, même pour me tromper.

§ IX.

VÉRONE.

Parfaitement droite et horizontale, bordée de ruisseaux qui fournissent des eaux abondantes à la culture des prairies et des rizières, la route qui conduit à *Vérone* offre un aspect plus admirable encore que celle de *Bologne* à *Mantoue*. Là c'était de l'aisance que l'on observait : ici c'est de la richesse. On ne sait que faire de la fécondité du sol. Afin de donner de l'emploi à son exubérance, à laquelle ne suffit pas la succession non interrompue des récoltes les plus variées, on couvre la terre d'arbres qui, en peu d'années, atteignent des proportions gigantesques. Par leur élégance et leur tenue, les habitations rurales sont en rapport avec la fertilité de la terre. Les fermiers que l'on rencontre sur les routes voyagent en cabriolet ou en calèche. On n'est pas importuné par les instances ou seulement la vue d'un

seul mendiant. Cette contrée paraît être la réalisation d'un rêve où, dégagée de tout ce qui pourrait arrêter son élan, l'imagination se donne carrière et crée du bonheur.

Aux approches de *Vérone*, le sol change de nature. Il perd de sa fécondité sans pour cela perdre de son rapport. L'agriculteur de cette contrée le consulte avec l'habitude de sagesse et d'intelligence qui le caractérise. Il obéit à ses exigences et il lui surprend des récoltes d'une valeur égale à celles d'un sol plus favorisé, qu'il obtient de la vigne et du mûrier.

Vérone se présente au pied d'une colline qui forme le dernier gradin des Alpes, dont les cimes terminent l'horizon par une ligne légèrement ondulée. Des clochers de formes variées et des églises sont les seuls édifices qui se laissent apercevoir au-dessus de ses remparts.

Il règne une grande activité dans les travaux destinés à accroître les moyens de défense de cette place. Dix mille hommes y sont employés. Le gouvernement autrichien a depuis long-temps reconnu l'avantage qui résulte pour le pays et pour l'armée, de l'application des troupes aux travaux d'utilité publique. Bien-être pour la contrée qui voit augmenter ses moyens de défense ou de prospérité, sans que l'agriculture soit privée des bras qui lui sont nécessaires; avantage pour le soldat dont la paie s'accroît du salaire qui lui est attribué pour les travaux, et qui s'entretient dans l'habitude du genre d'ouvrage qu'il devra reprendre lorsqu'il rentrera dans ses foyers; économie pour la société, qui paie moins cher la main-d'œuvre des militaires que celle des autres ouvriers; création de voies de prospérité qui n'auraient jamais été ouvertes si elles avaient dû l'être par les procédés habituellement usités : tout est profit pour l'État comme pour les individus.

En France, où tant de choses sont à faire, le ministère de la guerre a constamment repoussé ce moyen d'employer une armée que l'on fatigue d'exercices et de manœuvres, à qui on impose d'inutiles et minutieux devoirs, pour la distraire de la vie claustrale à laquelle elle est condamnée dans ses casernes. Ne serait-il pas temps que l'on accordât enfin au pays le dédommagement qu'il réclame pour les immenses sacrifices que lui coûte l'entretien de plusieurs centaines de mille hommes qui le ruinent en attendant l'occasion de le défendre?

Vérone a des rues d'une largeur démesurée et d'autres fort étroites, de beaux palais et de fort laides maisons, d'assez vilaines églises et de bons tableaux pour les décorer, des arènes antiques entièrement conservées à l'intérieur, et dont l'extérieur, abandonné à des ateliers de tous genres, va chaque jour se dégradant davantage. On a dépensé pour bâtir et paver cette ville autant de marbre qu'il en faudrait pour décorer Paris et Londres, et l'on n'a rien fait de beau.

Il n'y a pas d'édifices remarquables à *Vérone*. Le théâtre est vaste et commodément distribué; mais il n'est pas achevé. Un bâtiment de style très-noble commencé par le gouvernement vénitien a été terminé par le gouvernement autrichien; mais il est resté sans habitans et sans destination, et paraît ne devoir jamais être utilisé.

L'hôtel-de-ville, le palais du gouvernement, celui où se distribue la justice, sont des édifices de mauvais goût. En voyant leurs façades criblées de balles, je me suis informé si c'était le résultat des guerres dont *Vérone* et ses environs ont été le théâtre. Non. C'étaient des citoyens qui, pour conquérir leur liberté et opérer une révolution au profit du bonheur public, attaquaient et voulaient égor-

ger leurs magistrats. *Révolution! liberté!* Ces mots ne vont donc jamais sans un cortége de soulèvemens, de guerres civiles, de massacres, de malheurs de toute espèce! Il faut que ce soient choses bien précieuses pour qu'on les paie si cher!

La famille des Scaliger a long-temps gouverné *Vérone*. Ces seigneurs n'étaient pas tellement occupés des soins du présent qu'ils ne songeassent à l'avenir. Ils se sont tous préparé des tombeaux. C'était un goût, un tic de famille. On a respecté ces monumens, dont deux surtout font l'admiration des amateurs du style gothique et du genre *cuirassé*. Pour moi, je ne les ai considérés avec intérêt que sous le rapport des souvenirs qu'ils rappellent et comme étude de l'art à l'époque de leur construction. Sans eux, les hommes dont ils perpétuent la mémoire seraient oubliés depuis long-temps. Ces hommes avaient cependant fait du bien à leur pays. De nobles actions avaient marqué leur passage dans le pouvoir. On éprouve peut-être encore le bienfait de leur gouvernement. Qui l'eût su? Bien peu de gens. Qui en eût parlé? Personne. Afin d'échapper à l'oubli, ils ont élevé d'une manière bizarre des pierres les unes sur les autres. Ils les ont fait taillader et découper comme de la dentelle. Ils en ont fait creuser une plus grande que les autres pour recevoir leurs restes; et voilà que l'on songe encore à eux cinq ou six siècles après leur mort; que l'on s'enquiert de ce qu'ils ont fait, et que, faute de le savoir, ont leur tient compte de la tombe qu'ils se sont préparée. C'est décidément un bon moyen de posséder la postérité, que de se faire enterrer avec faste.

Le Titien, Paul Véronèse et quelques autres maîtres de l'école vénitienne, ont enrichi *Vérone* de leurs chefs-d'œuvre. Malheureusement la plupart de ces tableaux sont

placés dans des églises où il est impossible de les bien voir. Je les ai trouvés beaux sur parole; car il ne m'a pas été possible d'en observer un seul de manière à pouvoir l'apprécier.

Vérone se recommande par les hommes célèbres qui sont nés dans ses murs. Vespasien et Titus sont presque une compensation de Domitien. Cornélius Népos, Catulle, Vitruve, Scaliger, Paul Véronèse, le Titien, Bianchini, Maffei et un grand nombre d'autres qui se sont placés à la tête de toutes les branches des sciences et des arts, attestent la disposition de cette cité à favoriser le développement du génie.

L'événement le plus récent des fastes de *Vérone* est la réunion d'un congrès, dans lequel on a fait les plus beaux plans du monde pour raffermir l'Europe sur ses bases ébranlées. On s'est séparé, et huit jours après personne ne se souvenait des engagemens contractés. Plusieurs des souverains qui y figuraient ont été renversés des trônes sur lesquels on prétendait les maintenir, sans qu'aucune tentative ait été faite pour atteindre ce but. Que font ceux que la tourmente révolutionnaire n'a pas encore atteints? Ils jouent encore aux congrès. Ce paraît être leur passe-temps de prédilection. En comparant leur nombre à *Munchen-Gratz* avec ce qu'il était à *Vérone*, ils devraient faire de sérieuses et tristes réflexions.

§ X.

BRESCE.

Entre *Vérone* et *Desenzano*, on parcourt un pays fort uni, dont le sol très-maigre est couvert de mûriers et d'oliviers. A une distance de quelques milles, à droite, les Alpes s'élèvent sans arbres, sans verdure, opposant le contraste de leur stérilité à l'aspect de culture et de fécondité que présente la contrée qu'elles dominent.

De *Peschiera*, place très-forte située au fond d'une échancrure par laquelle le *Mincio* sort du lac de *Garde*, on a une belle vue de ce lac. A la suite d'une plaine tellement plantée qu'elle ressemble à une forêt, on voit sur le versant et au pied des montagnes, des habitations éparses et des villes du plus gracieux effet. Mais ce n'est qu'à *Desenzano* que le lac se déploie dans toute sa magnificence. De l'auberge où je m'étais arrêté, j'avais sous les yeux une

nappe d'eau de quatorze lieues de long sur six de large, calme et transparente comme une glace, encadrée dans des montagnes dont la teinte grise s'azurait en s'éloignant, et bordée, lorsque la plage s'abaissait, de fabriques de toutes les formes. Du milieu du lac surgit une île arrondie, ornée d'un village pittoresque et couverte de plantations dont la couleur foncée fait fuir les arrière-plans de ce tableau merveilleux. J'étais bien tenté de prolonger mon séjour sur ces bords ravissans. Je fus décidé lorsque je sus qu'un bateau à vapeur, attendu le lendemain, repartirait quelques heures après son arrivée, et ferait en deux jours le tour du lac, s'arrêtant à tous les points qui présentent de l'intérêt. Jamais mon temps ne fut mieux employé, car jamais il ne me procura une telle moisson de jouissances variées et d'utiles observations.

Je longeai la rive occidentale, charmé par la beauté des sites, embaumé par l'odeur des orangers et des citronniers qui la couvrent. Plus loin, je visitai des forges et des papeteries. Dans les ports où je m'arrêtai, je vis une population qui paraît n'avoir encore pris de l'industrie que ses bienfaits et s'être préservée de ses inconvéniens, car à son air heureux il ne se mêle pas d'insolence, et autour des ateliers on ne voit point de mendians.

La navigation du lac favorise un commerce très-actif entre l'Italie supérieure et la Suisse méridionale. La pêche fournit en abondance des poissons d'espèces très-variées et d'un goût délicat, qui, des ports de *Desenzano*, de *Salo* et de *Peschiera*, sont portés dans les pays environnans.

Je consacrai une après-dînée à visiter l'île de *Sermione*, et je m'en repens. L'impression qu'elle a produite sur moi nuira à tout ce que je verrai de beau dans ce genre et

qui ne peut manquer de perdre à la comparaison que j'en ferai avec ce lieu de délices.

Je partis enfin enchanté d'avoir vu, affligé de ne plus voir, craignant de ne plus trouver de charme à ce qui m'attendait sur le reste de ma route.

A la sortie de *Desenzano*, on monte par une pente fort douce, pratiquée entre des collines agréablement boisées, à la petite ville de *Belgira*. On jouit là d'un des plus beaux points de vue de toute l'Italie. Du milieu des cultures les plus variées, on voit percer les tours et les clochers d'un grand nombre de villes dont une active végétation empêche d'apercevoir les maisons. On croit saisir l'ensemble d'un vaste jardin, et les routes magnifiques dont le pays est coupé complètent l'illusion.

On se rapproche du pied des montagnes et l'on voyage entre des habitations élégantes, éparses sur leur versant, et qui se multiplient aux abords de *Bresce*. Une route, nouvellement construite, unie, large, bordée de trottoirs auxquels on vient de préparer de l'ombre en y plantant des allées de marronniers, procure à cette ville une entrée majestueuse.

L'intérieur de *Bresce* répond à l'idée avantageuse qu'en avait donnée son extérieur. Les rues en sont spacieuses, et la plupart sont garnies d'une double ligne de dalles de granit sur lesquelles les roues de voitures passent sans rencontrer de résistance et sans éprouver de secousses. Ce procédé devrait être employé partout où l'on pourrait se procurer les matériaux qu'il exige. Il en résulterait une grande économie dans les frais de transport, et une beaucoup plus grande encore dans la dépense d'entretien des routes.

Abandonnés comme moyens de défense, les remparts

de *Bresce*, dont la prise avait failli coûter la vie au chevalier *Bayard* qui y fut grièvement blessé, sont convertis en promenades. Distribués avec intelligence, ils procurent la vue de la riche contrée qui entoure la ville. Dans cette circonstance, comme dans toutes celles du même genre qui se présentent en Lombardie, on reconnaît les soins d'une administration qui étend sa sollicitude à tout ce qui peut contribuer au bonheur des peuples et rendre leurs habitudes plus douces et leur existence plus agréable.

La cathédrale et l'hôtel-de-ville sont les seuls édifices publics qui aient quelque mérite. Le premier est un ouvrage moderne, de style grec très-pur, auquel on ne peut reprocher que le défaut d'étendue de sa nef. Le second, bâti sur les dessins de *Bramante*, est revêtu de marbres travaillés avec beaucoup d'art. On y fait voir quatre tableaux fort médiocres, que l'on donne pour des chefs-d'œuvre, et que je me suis gardé de prendre pour tels.

Ce que l'on montre encore, mais ce que l'on ne saurait faire voir, tant ils sont mal éclairés, ce sont des tableaux que l'on dit être du *Titien*, de *Paul Véronèse*, du *Tintoret*, et que l'on a cachés dans des chapelles fort obscures des églises de Sainte-Afra, Saint-Jean et Sainte-Euphémie. S'ils ont réellement la noble origine qu'on leur assigne, on a grand tort de ne pas leur substituer des morceaux moins précieux, et de ne pas les placer dans des endroits où ils puissent être vus et appréciés. Pour l'acquit de ma conscience et par politesse de voyageur, je me suis présenté en personne. Une autre fois je ferai ces visites par cartes.

Au pied de la montagne sur laquelle est bâtie la citadelle, une colonne antique perçait le sol à une hauteur de quelques pieds. On a eu dernièrement l'heureuse idée

de fouiller pour en découvrir la base, et la chance non moins heureuse de lui trouver comme accompagnement encore debout et conservées jusqu'au niveau du sol, toutes les colonnes qui formaient le portique d'un temple. Encouragé par ce succès, on a continué le déblaiement et on a rendu au jour les trois pièces qui composaient ce temple, avec leur pavé en marbres de diverses couleurs ou en mosaïques, et l'autel. On s'était arrêté à des fouilles, lorsqu'en creusant pour fonder un mur de soutènement, on a trouvé, mêlés avec de riches débris d'architecture, des bustes en bronze doré du meilleur temps, et une statue également en bronze, que l'on peut considérer comme le morceau de ce genre le plus achevé dont l'époque moderne ait hérité de l'antiquité. C'est une figure de la Victoire. D'un style qu'elle tient de la main droite, elle écrit sur un bouclier soutenu de la gauche sur le genou. Les ailes avaient été détachées. On les a retrouvées et placées. Beauté de proportions, idéal de traits, élégance dans l'agencement des draperies, tout est réuni, tout est ravissant dans cette sublime composition.

Bresce jouit d'un avantage trop rare pour ne pas être mentionné, c'est la proportion très-forte dans laquelle on y remarque de jolies femmes. Cette proportion s'étendrait davantage encore, si elle n'était réduite par le goître qui souvent vient placer sa difformité sur le cou qui supporte une belle figure. Cette maladie est fort répandue dans toute la Lombardie, et surtout à Milan.

§ XI.

BERGAME.

La route de *Bergame* s'encaisse entre des plantations de mûriers qui ne permettent pas de juger le pays qu'elle traverse. On y remarque plus d'aisance que de pittoresque. Ce que l'on y remarque encore, au reste, comme dans toute la Lombardie, ce sont des empreintes de balles et de boulets sur tous les édifices. Théâtre constant de la plupart des guerres qui troublent l'Europe, ce pays est le champ de bataille sur lequel la fortune se prononce. Pendant les vingt années de guerre de la Révolution française, toutes les armées de l'Europe, celles même de la Russie, s'y sont donné rendez-vous. Faut-il s'étonner si dans chaque village on voit des murs criblés de balles? Tant mieux pour l'humanité! Ces balles n'ont tué personne. Assez d'autres ont porté.

Peu à peu l'horizon s'étend. Les montagnes, plus couvertes de verdure, sont aussi mieux découpées. A chaque pas des chemins bien entretenus se croisent avec la route sur laquelle on voyage[1]. Des canaux portent les eaux dans tous les sens et les distribuent au gré d'une agriculture qui les emploie avec discernement pour suppléer à la rareté des pluies, et fécondent une terre peu riche. L'industrie manufacturière, très-répandue dans la province de *Bergame*, sait à son tour en tirer un parti non moins avantageux[2].

D'un point où la route domine la contrée, on aperçoit *Bergame* étalant ses édifices sur le contour d'une colline dont le sommet porte encore les restes de quelques bastions démantelés. Des tours élancées en forme de minarets, des clochers à flèches aiguës, des dômes, des cyprès jetés au milieu des masses de maisons, donnent à *Bergame* quelque chose de l'aspect d'une ville turque.

Les itinéraires et les *cicerone* prétendent qu'il y a beaucoup à voir à *Bergame*. Un itinéraire sous le bras, un *cicerone* à mon côté, je me suis mis à parcourir la ville. Il m'a fallu monter pendant une demi-heure et par une pente rapide, avant d'arriver à l'église toute dorée et cependant

[1] Les routes de Lombardie ont de chaque côté une rangée de bornes en granit ou en marbre blanc d'un mètre de hauteur, distantes entre elles de dix mètres. La dépense moyenne pour chaque borne est évaluée à huit francs. Il en coûte donc trois mille francs par mille pour un accessoire dont l'utilité ne me semble pas bien démontrée.

[2] La distribution des eaux est réglée dans chaque paroisse par des syndicats qui veillent à ce qu'elle ait lieu en proportion, soit de l'étendue du terrain, soit de la somme payée pour en obtenir une quantité donnée. L'administration est étrangère à ces arrangemens, et elle n'intervient que pour le recouvrement du droit assez élevé établi par le gouvernement sur les prises d'eau.

de fort bon goût, qui appartient au couvent de *Santa-Grata*. Il y avait à voir là un tableau du Titien, très-beau et bien éclairé.

De là je suis allé à Sainte-Marie-Majeure, autre église que l'on pourrait prendre pour un musée, tant il y a de bons tableaux et tant on a mis de soin à les placer dans le jour qui leur convient. Dans une chapelle séparée de l'église, on voit le tombeau que, de son vivant, le fameux général vénitien Coleoni s'est fait bâtir, afin de s'assurer après sa mort un repos selon son goût. Ce goût était assez bizarre. On voit dans cette chapelle un charmant tableau d'Angelica Kauffman.

Je ne pouvais pas passer devant la cathédrale sans la visiter. Elle était toute bouleversée par des échafaudages; on en rafraîchissait la décoration. Mieux eût valu la changer; car elle gâte un édifice qui, sans elle, ne serait pas sans mérite.

Sur une place carrée, dont un des côtés est formé par un édifice de style bizanto-vénitien, on voit une statue semi-colossale du Tasse. L'exécution de ce morceau est médiocre; mais il y a de la chaleur dans la pensée et de la vérité dans la pose.

On m'a conduit ensuite à un établissement formé par les soins et aux frais du marquis Carrara, qui l'a destiné à une école de peinture. Non content d'avoir assuré le traitement des professeurs et donné les plâtres des meilleures statues pour servir à l'instruction des élèves, il s'est cru obligé de le meubler de tableaux. Dieu sait les sources auxquelles il a puisé et les choix qu'il a faits! Les toiles déchirées qui tapissent les quais de Paris, réunies dans une suite de cinq ou six pièces, composeraient une moins ridicule collection. A peine dans plusieurs centaines de tableaux

auxquels on n'a pas même jugé devoir donner des cadres, en trierait-on une douzaine que l'on pût regarder; et cependant on les offre aux élèves comme des modèles à imiter, au public comme des chefs-d'œuvre à admirer. C'est une surprise condamnable faite au jugement des élèves dont on pervertit le goût en mettant sous leurs yeux de telles croûtes: c'est une diffamation à l'égard des artistes célèbres dont on applique les noms sur des productions que désavoueraient les peintres d'enseignes de nos jours: c'est un guet-apens dont on rend victimes les étrangers qui se laissent prendre à l'éloge pompeux que la prévention, l'ignorance ou la spéculation font de ce prétendu musée. Si l'on doit tenir compte à un citoyen généreux des sacrifices qu'il s'est imposés pour doter sa patrie d'un établissement utile, on ne peut s'empêcher de lui reprocher l'absurde emploi qu'il a fait d'une partie de l'argent qu'il y a consacré.

Mais aussi pourquoi aller chercher des tableaux à *Bergame*, alors que l'on a sous les yeux le plus admirable des panoramas? Pourquoi regarder autre chose que cette campagne qui s'étend à perte de vue de *Vérone* à *Alexandrie*, des Alpes rapprochées de la Valteline aux plaines qui s'étendent vers la Méditerranée? Quand du niveau de son sol uni, on a vu la Lombardie dans ses horizons bornés, dans la monotonie de ses riches détails, il faut venir à *Bergame* pour en saisir l'ensemble et promener ses regards émerveillés sur les campagnes qui entourent *Milan*, *Pavie*, *Bresce*, *Crémone* et une foule d'autres cités; car toute la Lombardie est là comme sur une vaste carte; et l'œil aidé d'un télescope peut assigner à chaque province sa circonscription, à chaque lieu important sa position. Or, je le demande, quel musée vaudrait un pareil tableau?

Je ne pouvais séjourner dans la patrie d'Arlequin sans prendre des renseignemens sur l'origine de ce personnage si bon, si spirituel, si simple, si gai, qui n'a de défauts que ce qui est nécessaire pour donner du plaisant à ses qualités, de niaiserie que ce qu'il en faut pour faire ressortir le piquant de son esprit. J'ai appris qu'Arlequin n'était pas originaire de *Bergame*. C'est de la vallée de la *Brambana* qu'il est sorti, emportant avec lui le caractère et la malicieuse naïveté de ses compatriotes dont il est devenu la personnification.

De *Bergame* à *Milan*, la route se prolonge entre des haies et des plantations qui bornent la vue aux champs qu'elles entourent. A *Vaprio*, on traverse l'*Adda* et un canal auquel cette rivière fournit des eaux. Quelques milles au-delà, on retrouve ce canal dont les bords sont garantis par une balustrade en granit d'un effet simple, mais beau.

On ne parcourt pas la Lombardie sans rencontrer à chaque pas un lieu célèbre par quelque action militaire. Mentionner ce que l'on trouve sur sa route dans ce genre, ce serait écrire l'histoire des combats qui se sont livrés depuis Brennus et Annibal jusqu'à François Ier et Napoléon. On trouve, entre *Bergame* et *Milan*, une célébrité d'un autre genre, qui n'a fait couler ni sang ni larmes, et qui n'est due qu'aux jouissances qu'elle a procurées aux gastronomes. C'est à *Gonfalara* que se fabrique le fromage connu sous le nom de *strachino*. Tout voyageur qui se pique de savoir vivre doit s'arrêter à *Gonfalara*.

§ XII.

MILAN.

A deux milles de *Milan* la route s'élargit et prend la forme d'une magnifique avenue bordée de peupliers. On entre dans la ville par une porte ornée de deux pavillons d'une architecture élégante et très-riche. Une rue fort large et qui se rétrécit en pénétrant dans le centre de la ville, conduit sur la place du *Dôme*.

Les rues qui partent de cette place manquent en général de largeur et d'étendue. Les maisons qui les bordent, destinées au commerce de détail, n'ont aucun caractère architectural. Les palais occupent les rues plus spacieuses des quartiers ajoutés en quelque sorte à *Milan*, quoique renfermés dans son ancienne enceinte. Ces palais ont peu d'apparence. Leurs cours sont formées par un péristyle carré supporté par des colonnes. Les apparte-

mens de réception, distribués en pièces de grandeur inégale communiquant les unes dans les autres, sont au premier étage. Les chambres sont reléguées au second. Rarement ces maisons ont un troisième étage. Leur tenue est soignée. Dans quelques-unes on voit des meubles précieux. Les collections de tableaux y sont rares.

La circulation des rues de *Milan* est rendue facile par les bandes de dalles de granit qui longent les maisons et tiennent lieu de trottoirs, et par d'autres bandes placées parallèlement dans le milieu de la rue, sur lesquelles les voitures roulent sans éprouver le moindre cahotement. Lorsque la largeur de la rue le comporte, une double voie est ainsi établie.

Les places de *Milan* sont petites, irrégulières et peu riches en fontaines. La seule qui ait quelque étendue est celle du *Dôme ;* encore n'est-elle en proportion ni avec l'édifice qui occupe un de ses carrés, ni avec le palais impérial bâti en retraite sur un autre.

Plusieurs canaux, dont les eaux sont empruntées à l'*Adda*, transportent des bateaux d'une très-grande dimension. Ils suppléent avec avantage aux rivières sur les bords desquelles on aurait pu choisir un emplacement pour la ville. En raison de leur rapprochement des montagnes, ces rivières sont sujettes à des crues désastreuses : les canaux n'ont pas cet inconvénient.

Les anciens remparts ont été convertis en promenades ombragées par des marronniers et entretenues avec le plus grand soin. Ils traversent un carré formé par des plantations, et tellement vaste, que soixante mille hommes peuvent y manœuvrer à l'aise. Sur un des côtés, Napoléon a fait construire une arène de la forme des édifices antiques de ce genre. Elle ne diffère de ces derniers qu'en

ce que les gradins, assez étendus pour recevoir trente mille spectateurs, sont en gazon. La partie intérieure peut être convertie en nomachie. Des péristyles élégans, dont les colonnes et les gradins sont en granit, s'élèvent sur l'un des côtés et à l'extrémité du cirque qui fait face à la porte principale.

Tout, à *Milan*, indique la richesse des classes élevées et l'aisance des classes moyennes. Nulle part en Italie on ne voit autant et de si beaux équipages. Nulle part le luxe ne paraît plus généralement répandu et mieux combiné. Nulle part aussi il n'est basé sur des fortunes mieux administrées et sur des capitaux plus considérables [1]. Nulle part il n'a, à un égal degré, un caractère de *comfort* et de calcul. Borné à des habitudes dont la dépense peut être aisément calculée, il ne se laisse jamais entraîner à ces désordres de circonstance qui dérangent toutes les combinaisons et sont la cause la plus efficiente de la ruine de beaucoup de grandes fortunes. Un Milanais sait le nombre de dîners qu'il donnera dans le cours d'une année et la somme que lui coûteront la tenue de sa maison et les dépenses accessoires qu'il se permettra; et jamais il ne dépasse les limites du programme qu'il s'est fait.

Non moins réservées dans l'emploi des moyens dont

[1] Le fait suivant permettra d'apprécier l'étendue de ces capitaux :

Le sequin d'or de *Venise* avait à *Milan* un cours de convention, et il était même préféré à la monnaie légale. La découverte d'une altération faite sur un grand nombre de ces pièces répandit une défiance qui tout-à-coup en altéra la circulation. Le gouvernement annonça que les pièces de ce genre seraient échangées à la Monnaie contre leur valeur intrinsèque. En moins d'une semaine, une somme de plus de 8,000,000 de francs fut escomptée. Or, ces pièces n'ayant pas un cours légal, la plupart étaient nécessairement gardées en réserve.

elles disposent, les classes inférieures règlent leurs dépenses sur leurs ressources; et grâce à cette sage précaution, elles jouissent d'une aisance relative plus grande que les mêmes classes dans les autres villes.

Enfin pour ces classes poursuivies par le malheur, qui n'ont pas même la pensée de l'ordre, parce qu'elles n'en trouveraient pas l'emploi, la bienfaisance publique a préparé des secours à l'aide desquels leurs besoins sont prévenus et satisfaits.

§ XIII.

HOPITAUX.

C'est à *Milan* qu'un économiste et un philanthrope doivent venir compléter leurs études. C'est là qu'ils trouveront, dans des établissemens richement dotés et administrés avec sagesse, une expérience toute faite et l'indication du meilleur mode de procéder dans la distribution du bien.

Fondé par un des souverains de *Milan*, enrichi par des particuliers qui appelaient l'indigence au partage de leurs fortunes, le grand hôpital a vu ses revenus s'accroître dans la proportion des charges auxquelles il était dans l'obligation de faire face. Tous les genres de maladies, tous les genres de besoins y sont soulagés. Là jamais une question n'est faite avec l'intention de trouver dans la réponse un prétexte à un refus de secours. A la vue de la

souffrance et de la misère, la charité prodigue ses soins et les approprie à la position de l'être infortuné qui les réclame.

Outre les salles destinées aux malades, l'hospice entretient douze médecins et chirurgiens, qui vont partout où ils sont appelés à donner des soins et prescrire des remèdes que la pharmacie de l'hospice fournit gratuitement. Le curé de chaque paroisse dispose d'une somme acquittée sur ses mandats dans les mains des individus qu'il admet à sa distribution. Sept mille enfans trouvés sont élevés aux frais de l'établissement [1] et reçoivent une éducation appropriée à leurs forces et à leurs dispositions. Les femmes, les filles qu'un égarement coupable doit rendre mères, trouvent dans cet établissement de miséricorde, outre les soins réclamés par leur position, ceux qu'une méticuleuse délicatesse tient en réserve. Tout est calculé, tout est dirigé de manière à ce que leur faute ne soit, ne puisse même jamais être dévoilée.

Le régime de l'établissement est bon; et l'on ne doit attribuer qu'à l'impossibilité du mieux, le bien qui, dans quelques parties, s'y laisse désirer. Telle serait une amélioration dans le coucher des malades, dont les lits, incommodes pour beaucoup de genres de souffrances, sont dépourvus de rideaux. Telle serait une autre amélioration qui pourrait être obtenue sans frais, et que l'on est étonné d'avoir à désirer là où tant de choses sont bien : plus d'ordre et de propreté dans la tenue des salles, de la pharmacie et des cuisines.

[1] Cette branche de dépense n'est pas entièrement à la charge des hospices. L'Empereur affecte une somme annuelle à l'entretien des enfans trouvés du royaume lombardo-vénitien.

Les dons de la bienfaisance eussent été insuffisans pour faire face à tant d'inévitables dépenses. Il a fallu s'adresser à l'amour-propre. Bien des gens qui auraient refusé une somme modique, si le bienfait avait dû rester ignoré, n'ont pas refusé cent mille livres pour obtenir l'honneur de figurer peints de la tête aux pieds, dans une exposition qui a lieu tous les ans des portraits des bienfaiteurs de l'hospice. Un don de cinquante mille livres donne lieu à l'admission d'un portrait en buste. Pour de moindres sommes, on a son nom inscrit sur des tables de marbre. C'est ainsi que la vanité fait ouvrir des bourses qui seraient à jamais restées fermées, si la charité seule avait avancé la main pour y puiser.

Milan possède un hospice dirigé par une congrégation religieuse, connue sous le nom de *Frères Jean-de-Dieu* ou *Fratelli*. La comparaison que l'on peut faire de la tenue de cet établissement avec celle de l'hôpital général, prouvera la supériorité d'une administration dont les soins sont dégagés de toute considération humaine, sur une dont les agens secondaires sont guidés par des vues d'intérêt et font le bien par métier.

Surprise par une peste qui emporta un nombre considérable de ses habitans, *Milan* avait vu ses rues encombrées de morts et de mourans, qu'aucun établissement n'avait été disposé pour recueillir. Un évêque, qui voulait gagner le ciel par le bien qu'il répandait sur la terre, Charles Borromée, après avoir, au péril de ses jours, secouru les infortunés atteints du fléau, songea à préparer un asile à ceux que le retour de l'épidémie pourrait frapper à l'avenir. Il fit construire, hors des murs de la ville, un lazaret destiné aux pestiférés. Dans l'absence heureusement soutenue de la maladie pour laquelle il a

été institué, cet établissement reçoit d'autres classes de malades.

Divers hospices sont ouverts aux maux et aux infirmités qui ne trouveraient pas place dans ces maisons. On leur doit la disparition de ces misères ailleurs étalées dans les rues, pour importuner la pitié publique et souvent lui surprendre des secours.

§ XIV.

ÉDIFICES.

Après *Rome*, *Milan* possède le plus bel édifice religieux de l'Italie, et peut-être du monde entier. Quelque prévenu que l'on soit des merveilles et de l'étendue du *Dôme*, de l'effet imposant de sa masse, du soin apporté dans ses détails, on est entraîné à admirer bien au-delà de l'idée que l'on s'était formée.

D'une place dont les proportions ne sont pas en rapport avec celles de l'édifice, on voit s'élever un portail tout en marbre blanc, orné de statues, de bas-reliefs, et dans la composition duquel la disparate des styles grec et gothique qui y ont été mêlés est rachetée par l'admirable exécution des détails.

Le revêtement entier de l'église est en marbre. Sur ses murs on voit appliquées des statues d'un travail satisfai-

sant et dont un grand nombre soutiendraient un examen plus sévère que celui que l'on peut faire d'objets mal jugés, parce que l'on se persuade qu'en raison de leur multiplicité et de leur éloignement de l'œil du spectateur, on n'a pas dû apporter beaucoup de soin dans leur exécution [1].

Le toit, entièrement composé de dalles de marbre blanc, est surmonté d'une forêt d'aiguilles de marbre, dont les découpures à jour ont reçu des statues. Celles-ci sont plus achevées encore que les autres, parce que devant être observées de plus près par les curieux, qui vont chercher sur ce point élevé une vue de la ville et de la riche contrée qui l'entoure, on a senti la nécessité d'apporter une plus grande perfection dans leur exécution.

L'intérieur du Dôme est digne de son extérieur. Il est de style gothique. L'effet a ce caractère religieux que le style grec ne saurait produire à un égal degré; mais rien ne se présente à l'analyse. Quand on parlerait de la prodigieuse élévation de ses voûtes, des belles proportions des colonnes qui les soutiennent et partagent l'église en cinq nefs, de l'heureux choix des ornemens adoptés pour sa décoration, de la richesse de ses vitraux, de la variété des marbres qui composent son pavé, on ne saurait donner une idée même approximative de l'impression produite par un tel assemblage.

Au-dessous d'une magnifique coupole, sous l'axe des deux lignes qui se rencontrent dans le sens de la longueur et de la largeur de l'édifice, et lui donnent la forme d'une croix latine, existe une chapelle souterraine, dans laquelle est conservé le corps de saint Charles Borromée.

[1] On évalue à près de 4,000 le nombre des statues qui ornent le Dôme.

Des lambris en argent massif, dorés et admirablement ciselés ; des bas-reliefs de même métal, traités avec une supériorité qui défierait la statuaire antique, sont à peine un accompagnement assez riche pour la châsse somptueuse qui renferme les restes du bienheureux. Le cadre de cette masse est en argent et or, et garni de pierres d'une valeur inappréciable. Le vitrage se compose de pièces de cristal de roche. Au-dessus du corps dont la tête seule est à découvert, sont suspendues des croix et des couronnes, dons précieux de souverains qui ont voulu prouver leur respect pour la mémoire de l'un des hommes qui ont réuni le plus de vertus utiles à l'humanité, et leur dévotion à un saint dont l'intercession doit être puissante dans le ciel, si son efficacité est en raison du bien qu'il a fait sur la terre. On sort de là ébloui de ce que l'on a vu, et plus occupé encore des souvenirs qu'a réveillés la vue de la dépouille mortelle de cet homme qu'il faut vénérer à quelque religion qu'on appartienne.

On a promptement terminé la revue des églises de *Milan*. Lorsque l'on a vu à Saint-Alexandre quelques fresques et des marbres précieux ; lorsque l'on a été songer à saint Ambroise dans l'église où il avait établi le rit des cérémonies religieuses que la ville dont il fut évêque a seule conservé ; lorsque l'on a vu ou cru voir, dans quelques autres églises, des tableaux mal éclairés, que l'on attribue à des peintres célèbres, on a rempli le devoir imposé à tout amateur des arts, sans que l'on en ait tiré de bien grandes jouissances.

On est quitte à peu de frais de ce qui a rapport à l'antiquité. Quand on a examiné une rangée de seize colonnes cannelées, que des liens et des barres de fer retiennent sur leurs bases, on n'a plus rien de ce genre à voir à *Milan*.

Ici on n'est pas obligé de s'entretenir dans un état perpétuel d'admiration, de s'extasier devant quelques pierres amoncelées depuis vingt siècles, de se pâmer devant une statue à laquelle il ne manque pour être entière que des bras, des jambes et une tête, mais que sous le nom de *torse* on livre à la contemplation des fanatiques des arts ou des ignorans qui veulent trancher des connaisseurs. On a sous les yeux des monumens modernes, gracieux et élégans, des institutions et des embellissemens appropriés aux mœurs et aux habitudes sociales actuelles, autant de tableaux qu'il en faut pour satisfaire le goût sans le fatiguer, des monumens *qui servent* et que dans trente générations on pourra admirer en ruines, si cela convient à cette époque ; du rationnel et du vrai, c'est-à-dire du bon et du beau. Sous ce rapport donc, *Milan* me paraît, comme sous beaucoup d'autres, une ville fort remarquable, parce qu'elle est accommodée à notre temps et à nos besoins.

La bibliothèque ambroisienne, fort riche en livres de bon choix, l'est davantage encore en manuscrits. On m'en a fait voir plusieurs fort curieux. Je me suis contenté de la nomenclature des autres, et j'ai jugé que la science doit trouver d'amples récoltes à faire dans cette collection. Pour un étranger qui traverse une ville, se piquât-il d'être savant, une bibliothèque n'est guère qu'un appartement mal décoré avec des rayons et des cases renfermant des livres plus ou moins bien reliés. La disposition des salles, les titres de quelques livres, l'examen sans intérêt de quelques vignettes enluminées de missels, sont à peu près tout ce que sa mémoire conserve de ce qu'il a vu. Je suis trop franc pour ne pas avouer que je n'aurais pas emporté autre chose de ma visite à la bibliothèque

ambroisienne si, suivant un usage dont je me fais un moyen qui n'est pas sans quelque résultat pour apprécier jusqu'à quel point les lettres sont en honneur dans un pays, je n'avais jeté les yeux sur les ouvrages que je voyais entre les mains des lecteurs. J'ai remarqué des manuscrits, des livres d'histoire, d'autres de sciences, fort peu de ceux qu'on pourrait appeler *de curiosité*. Au grand nombre des lecteurs, à leur air attentif, au soin que la plupart d'entre eux se donnaient pour prendre des notes, j'ai jugé que la littérature grave était fort cultivée à *Milan*.

Le musée possède une belle collection de tableaux des meilleurs peintres des écoles lombarde et vénitienne, et d'autres de l'école moderne, qui pour être moins noirs, pour être d'une composition plus nette, pour être de nos jours, n'en ont pas moins un grand mérite.

Les salles destinées à la sculpture ne renferment guère que des copies en plâtre des morceaux capitaux, et les ouvrages qui ont obtenu des prix dans les concours.

Il semble que l'on ait voulu porter dans cette ville un défi à l'architecture et à la sculpture antiques, en construisant l'arc de triomphe que, suivant sa passion dominante, Napoléon avait consacré à la gloire de son armée, et que par reconnaissance l'empereur d'Autriche a consacré à la paix. A en juger par ce qui est achevé, ce monument l'emportera sur ceux du même genre qui lui ont servi de modèles. Rien ne saurait être comparé aux proportions de l'édifice, et au fini de ses détails, au beau choix et à l'excellent emploi des matériaux. Plusieurs des bas-reliefs déjà placés sont d'une admirable exécution. Les figures, et surtout les chevaux de bronze qui doivent occuper la plate-forme, sont terminés et compléteront l'ensemble de ce merveilleux monument.

§ XV.

THÉATRES.

Les théâtres répondent à la beauté de la ville, sinon par leur architecture qui est mesquine et sans caractère, au moins par leur décoration et leur distribution intérieures. Par l'étendue de la salle et de la scène, par la bonne disposition des loges et des dégagemens, par la richesse et le bon goût de ses ornemens, le théâtre de la *Scala* pourrait être cité comme un des modèles du genre, si le péristyle et les escaliers avaient plus de noblesse.

Les salles de la *Canobiana* et de *Carcano* sont distribuées et décorées avec goût. Elles ont cependant, comme toutes les salles d'Italie, l'inconvénient très-grave de ne laisser la vue de la scène qu'aux spectateurs qui occupent le premier rang dans les loges.

La passion des Milanais pour le théâtre me semblerait

assez mal servie, si je formais mon opinion sur le talent des acteurs dont je les ai vu se contenter et qui, à deux ou trois exceptions près, pourraient à peine être tolérés sur des théâtres de petites villes. Une cantatrice célèbre, attirée à grands frais et seulement pour un petit nombre de représentations, a paru au milieu d'un entourage détestable, qu'il avait été impossible de lui composer meilleur, tant l'école italienne a perdu de sa splendeur sous le rapport du talent et même sous celui du nombre des chanteurs qu'elle fournit !

Le goût du théâtre s'exalte ici jusqu'au délire pour les acteurs. J'ai pu en juger à la frénésie avec laquelle le parterre et les loges applaudissaient la cantatrice dont je viens de parler[1] ; aux adulations qui lui étaient prodiguées dans les salons ; aux hommages que lui rendaient les personnes les plus distinguées de la ville ; aux ovations qui lui étaient décernées dans les rues. Dans l'impossibilité où l'on était de répéter ses roulades, on redisait ses conversations les plus insignifiantes. On tenait à honneur un mot qu'elle avait adressé, un sourire dont on avait été l'objet. On n'aurait pas fait plus pour un grand homme qui aurait sauvé la patrie, pour un souverain. Est-ce qu'à *Milan* on ne saurait apprécier autre chose que de la musique? est-ce que le premier des mérites consisterait dans la flexibilité du gosier? On pourrait le croire, lorsqu'on a été

[1] Dans une seule représentation madame M... a été rappelée à quinze reprises sur la scène, pour recevoir des applaudissemens. Lorsqu'elle paraissait, on battait des mains, on criait, on agitait des mouchoirs. Dans les entr'actes, la bonne compagnie allait la complimenter sur le théâtre. Le duc V...., chez qui elle était logée, avait fait illuminer son palais à l'occasion d'une sérénade qu'il lui donnait, et à laquelle assistait une foule telle que plusieurs voitures furent renversées.

témoin de ce qui s'est passé pendant le séjour de madame M....

Les ballets sont un enchaînement de pirouettes, de pas disgracieux, de tours de force, de tableaux se succédant, comme les mouvemens des danseurs, suivant les indications de la mesure dont les temps sont marqués par des gestes et des coups de talon. On croit suppléer à force de galons, de paillettes et de broderies, à ce qui manque à la composition en fait d'intérêt et de bon sens, à l'exécution en fait de talent et de goût. A mon avis, on n'y réussit pas.

D'une loge d'avant-scène j'avais remarqué que pas une danseuse n'entrait sur le théâtre sans faire un grand signe de croix. Cet usage, qui me toucha fort et que l'on me dit être général, me parut ne nuire en rien à l'exiguité des jupes de ces dames, à la liberté de leurs mouvemens, à l'abandon de leurs gestes et à toutes les conséquences qui en résultaient. En parcourant le théâtre, j'ai vu une chapelle ornée d'une image de madone devant laquelle brûlaient plusieurs cierges. C'était encore une preuve de la piété des danseuses, une manière d'appeler la protection d'en-haut sur leurs pirouettes, ou d'exprimer leur reconnaissance sur la précision d'un entrechat et l'aplomb d'une pose. Un début est toujours précédé d'une neuvaine. Une chapelle au fond d'une coulisse, des nymphes de Terpsichore brûlant des cierges, disant des neuvaines et faisant des signes de croix! Je n'ai vu de ma vie rien de plus édifiant: voilà certes de quoi modifier les idées que l'on se forme sur les mœurs de la scène.

Ce qui mérite beaucoup d'éloges dans les théâtres de *Milan*, ce sont les accompagnemens et la manière dont on écoute les morceaux principaux; l'orchestre et le par-

terre. Nulle part je n'ai observé plus d'intelligence de la part de l'un, plus d'équité de la part de l'autre. Ici l'exécution de la partition est toujours subordonnée à celle du chant; et si l'enthousiasme s'exprime par des applaudissemens quelquefois outrés, il ne nuit jamais à un jugement sain, et il sait se modérer à propos. Il y a donc à *Milan* ce qui pourrait relever l'art théâtral : de la disposition à apprécier et à bien payer les artistes. Le talent seul manque là comme partout en Italie, où il ne se rencontre plus que chez quelques sujets isolés, bientôt enlevés au pays qui les a produits, par l'attrait irrésistible de bénéfices et d'une réputation qu'ils n'obtiendraient pas dans leur patrie à un égal degré.

§ XVI.

SOCIÉTÉ.

Les classes élevées donnent leur passion pour le théâtre comme excuse de leur peu de disposition à former et à entretenir les réunions que l'on nomme *la Société :* réunions fort rares à *Milan*, et auxquelles on supplée par des visites faites et reçues dans les loges aux spectacles. L'esprit de conversation se perd là ; car qu'irait-il faire au milieu de ce fracas de chant, d'instrumens et de bravos ; dans l'intervalle d'un trait de trombone et d'un roulement de timbales? Les bonnes manières en souffrent également : il n'y a pas place pour elles dans l'encombrement d'une loge de six pieds carrés. Les affections y avortent ; car on ne saurait s'apprécier et se convenir quand on ne trouve à faire valoir ni son esprit, ni ses connaissances, ni ses talens. Je doute qu'il y ait pour l'intelligence beau-

coup de perfectionnemens à attendre d'un tel genre d'habitudes ; et c'est sans doute à elles que l'on doit attribuer ces éternelles causeries sur ce qui se passe au théâtre, qui, partout où l'on va, se renouvellent indispensablement et toujours sous les mêmes formes et dans les mêmes termes.

Pour s'apercevoir, mais non pour se voir, on a la ressource du *Corso*. C'est ainsi que l'on nomme une portion de boulevard de deux cents toises de long, où chaque soir les gens du bon ton vont promener à cheval ou en voiture, tout en évitant avec soin de se parler. Si à ces rencontres on joint une visite que l'on fait, souvent par cartes, à ses connaissances, au retour de la campagne; une autre dans l'hiver; une troisième au départ; une ou deux autres rencontres aux bals de la cour ou du gouvernement, ou à ceux des *Casinos;* rencontres où l'on emploie le temps qui n'est pas consacré à la danse, à échanger les noms des personnes que l'on connaît contre ceux des gens que l'on ne connaît pas, on aura une idée de ce qui se pratique dans ce qui devrait être *la Société.*

Quelquefois cependant, mais rarement, on se réunit; plus rarement encore on s'amuse. Il y a dans ces occasions tant de couples qui arrivent avec la résolution de ne causer qu'entre eux, de répondre froidement aux indiscrets qui viendraient les distraire, de faire la grimace à la dame qui adresserait un sourire au monsieur, de chercher querelle à l'homme qui dirait un mot à la dame, de se bouder dans le cas où de part ou d'autre on se permettrait la plus innocente distraction, que les gens qui n'ont pas pris la précaution d'amener leur partenaire courent risque de ne pas trouver qui veuille ou qui ose leur parler.

On demandera peut-être si ce sont des maris et des femmes qui montrent les uns pour les autres une préfé-

rence si exclusive, une susceptibilité si chatouilleuse? Si ce sont des amans? Si....? Si....? Si....? Les questions pourraient devenir embarrassantes: je n'y répondrai pas. J'ai dit ce que j'ai observé. Je laisse à mes lecteurs le soin de faire des conjectures.

Afin de les aider, cependant, je leur raconterai comment se font les mariages. On pourra en tirer des inductions propres à éclairer quelques points qui semblent obscurs, et à expliquer ce qui paraissait inexplicable.

Il est rare que les gens qui s'épousent se connaissent avant le mariage. Souvent même ils ne se sont vus qu'après que les conventions ont été arrêtées entre leurs parens. Presque toujours les propositions partent de la famille de la jeune personne qui, élevée dans un couvent, ou, si elle l'a été dans la maison paternelle, ne paraissant jamais dans le monde ni aux promenades, ne peut être connue de celui qu'on lui destine pour mari. La première réponse du prétendu à l'ouverture qui lui est faite, est une question qui n'a rien de sentimental et de désintéressé, sur les avantages pécuniaires que lui présente l'union dont on lui parle. De part et d'autre on marchande. Si l'on tombe d'accord sur ce point essentiel, une entrevue a lieu au *Corso*. On y conduit la belle en calèche. Le jeune homme se promène à pied ou à cheval, profite d'un prétexte arrangé d'avance, et entame une conversation qu'il termine lorsqu'il a assez vu de la figure de sa prétendue pour prendre une détermination. Si cette détermination est favorable, on annonce à la jeune fille qu'elle va se marier. On lui nomme le mari qu'elle doit avoir. Elle l'épouse sans exprimer, peut-être même sans faire intérieurement une réflexion. Le reste va comme il peut. L'usage est là pour corriger ce qu'il y a eu de heurté, ce qu'il y aura d'in-

compatible dans cette union ; et, des deux côtés, on compense les convenances négligées dans la précipitation que l'on a mise à brusquer le mariage, par d'autres convenances sur lesquelles on se donne plus le temps de réfléchir.

On aime assez à se donner un vernis d'opposition. Pour y parvenir, et faute d'autres moyens, on se montre froid à l'égard de tout ce qui appartient au gouvernement. On met de l'affectation à borner les rapports que l'on est obligé d'avoir avec les dépositaires de l'autorité, à ce qui est strictement prescrit par l'étiquette. Vainement ceux-ci se montrent polis et obligeans ; vainement ils prodiguent les prévenances : on ne leur tient compte de rien. On fait du patriotisme avec des impolitesses et du courage avec de la froideur.

Il est vraiment fâcheux que tant d'élémens d'une bonne société se dispersent dans des fractions de coteries ; qu'en descendant des voitures élégantes qui les ont promenées au *Corso,* tant de jolies femmes aillent agiter leur éventail sur le devant d'une loge, au lieu de faire briller leur esprit dans la conversation d'un salon ; qu'au lieu d'affecter de la réserve avec des gens qui ne négligent rien pour faire oublier le tort qu'ils ont d'être nés dans un autre pays, on ne réponde pas franchement aux avances qu'ils font pour se naturaliser dans celui qu'ils habitent. Chacun y gagnerait en avantages réels et en plaisirs.

On voit à *Milan* beaucoup de femmes dont la figure et la taille sont fort belles. Leur mise a de l'élégance. Ces avantages se retrouvent jusque dans les rues, où malheureusement ils sont balancés par un nombre beaucoup plus considérable que partout ailleurs, de difformités dont la prodigieuse variété ne rachète pas le désagrément.

§ XVII.

Environs de Milan.

MONZA.

Les environs de *Milan* ne sont pas moins dignes que la ville d'attirer l'attention des étrangers, soit que, comme agriculteurs, ils veuillent étudier la culture dans une des contrées où elle est le mieux entendue ; soit que, comme amateurs des beaux sites, ils désirent parcourir les dernières ramifications des Alpes.

A douze milles de la capitale, la petite ville et le château de *Monza* offrent le but d'une excursion pleine d'intérêt. Une basilique, dont la construction remonte au temps des Lombards, possède un trésor dans lequel sont conservés des objets précieux par leur authenticité historique et leur ancienneté, plus encore que par leur valeur

intrinsèque. Outre des vases et des ornemens qui servaient au sacre des rois lombards, on y voit la célèbre couronne de fer qui, de la tête de Constantin, a passé sur celle de Napoléon, après s'être posée sur celles de Charlemagne et de Charles-Quint. Certes jamais diadême n'a orné des fronts à plus vastes conceptions. Ce morceau vénérable se compose d'un cercle en or massif de trois pouces de hauteur et de cinq lignes d'épaisseur, et rehaussé de pierres précieuses, lequel recouvre un autre cercle en fer de quatre lignes de hauteur, que l'on dit fabriqué de l'un des cloux qui servirent au crucifiement de Jésus-Christ. Il est habituellement enchâssé au point de jonction des deux bras d'une croix en argent doré, dans laquelle sont incrustés sous des vitres de cristal de roche plusieurs des objets ayant appartenu à la passion, découverts et conservés par les soins de sainte Hélène ; tels que des morceaux du bois de la vraie croix, des épines de la couronne, l'éponge, etc. Pieuses reliques aux yeux des fidèles qui leur accordent de la foi : singulières curiosités aux yeux des gens à persuasion difficile !

Près de *Monza* est un vaste palais consacré à la résidence d'été du vice-roi. Un parc immense, bien dessiné et orné de fort belles eaux et de fabriques de bon goût, offre des promenades délicieuses.

Lac de Côme.

Le lac de *Côme* est une des curiosités de la Lombardie. On descend à la ville qui lui donne son nom par une route bordée de belles allées de marronniers, à l'extrémité de laquelle on ne se douterait pas qu'il existe une ville de dix-huit mille habitans, commerçante, assez bien

bâtie, en possession d'un collége et d'un théâtre d'une belle architecture, et un lac de soixante milles de longueur sur un ou deux de largeur; car on n'aperçoit l'une que lorsque l'on a traversé ses boulevards bien plantés, et l'autre que lorsque l'on est sur ses quais.

Ce que l'on voit du lac n'est qu'un bassin circulaire d'un mille environ de diamètre, dont le cadre est formé par des montagnes cultivées jusqu'à leur sommet et d'un effet gracieux. Une ligne non interrompue de *villas* se prolonge entre le pied des montagnes et le bord du lac. La marche du bateau qui porte les promeneurs fait varier à chaque instant la scène sans lui rien enlever du piquant que lui donnent des montagnes dont les flancs, tout escarpés qu'ils sont, portent des hameaux, des maisons ombragées par des bois de châtaigniers, des plantations de mûriers et d'oliviers étagées sur des terrasses au moyen desquelles on utilise des terrains que la rapide inclinaison de leur pente rendrait improductifs sans cette ingénieuse précaution. La hauteur des montagnes ne s'arrête qu'au point où elle serait un obstacle à la végétation.

Sur un promontoire qui rétrécit le lac, s'élèvent par gradins les riches fabriques d'un gros village. Sur le bord opposé, au fond d'une vaste échancrure, et dominé par un rocher d'où se précipite une cascade, on remarque une *villa* que l'on dit être bâtie sur l'emplacement et les fondations même de celle qui avait appartenu à Pline. A vrai dire, il serait difficile de fournir des preuves à l'appui de cette assertion; mais il ne le serait pas moins de fournir celles contraires. Dans le doute, mieux vaut croire et attacher le souvenir du premier des naturalistes à ces rives calmes et si bien disposées pour les méditations d'un philosophe. Pline était né à *Côme;* il y possédait une habitation;

ces deux faits sont incontestables. Dans l'impossibilité où l'on est d'assigner un emplacement à sa demeure, pourquoi n'adopterait-on pas celui qu'indique une tradition recommandable au moins par son ancienneté ?

Peu large et se disposant en ligne presque droite, le lac de *Côme* ressemble à un beau fleuve sans courant. Cette ressemblance pourrait même s'appliquer au Rhin, avec lequel sa dimension, l'escarpement de ses bords, leur culture, la végétation et jusqu'aux fabriques qui les couvrent, ont une analogie frappante. Le ciel seul est différent.

On ne doit pas venir chercher là des points de vue d'une immense étendue ; mais les détails les plus variés et les plus piquans se présentent à chaque pas, et si le peintre n'y trouvait pas assez de grandiose pour les reproduire sur de larges toiles, le dessinateur y puiserait par milliers des compositions pour des albums.

Quelques parties du lac ont un aspect entièrement sauvage. Sur celle de ses branches qui porte le nom de *Lecco*, la scène ne se compose que de montagnes élevées, de belles masses de rochers sans la moindre trace d'habitation. Partout des cascades abondantes mêlent la couleur blanche de leur écume au vert animé d'une végétation vigoureuse.

Près de *Vareines*, une route pratiquée sur la rive orientale de la branche du lac qui se prolonge jusqu'au *Lecco*, s'enfonce dans une galerie d'un mille de longueur. C'est un ouvrage du genre de ceux qui, non moins que l'éclat de ses victoires, ont contribué à immortaliser le nom de *Rome*. On parle à peine de ceux qui s'exécutent de nos jours, afin de se dispenser de reconnaissance et d'éloges à l'égard des gouvernemens qui les entreprennent. La Lombardie est couverte de travaux magnifiques et d'une

grande utilité dont, au-delà des Alpes, on ignore l'existence.

Les barques qui se croisent sur le lac de *Côme* n'ont rien de remarquable; mais la voile longue, étroite et carrée qui les pousse, a conservé la forme qu'avait celle des anciens. On pourrait même dire qu'elle a quelque chose de *mythologique*, tant elle ressemble à celle que nous voyons dans les tableaux et les bas-reliefs antiques dont les sujets sont empruntés à la fable.

Brianza.

On lie ordinairement l'excursion au lac de *Côme* avec une autre non moins intéressante, à travers une contrée connue sous le nom de *Brianza*. Une suite de lacs de petite dimension, de villages pittoresquement situés, de châteaux, font de ce pays une espèce d'Éden. Cependant une portion de ses habitans est tourmentée par une maladie inconnue partout ailleurs, et très-répandue ici sous le nom de *pelagra*. Son symptôme est une éruption cutanée; son effet est une disposition mélancolique qui porte au suicide; sa crise la plus ordinaire est une mort que le malade se procure en se précipitant dans l'eau, et plus particulièrement dans un puits. Comme le plus efficace des moyens curatifs est une diète réconfortante, on pourrait attribuer la cause de ce mal affreux à la mauvaise qualité, peut-être même à l'insuffisance du régime alimentaire.

Lac Majeur.

De *Milan* au lac *Majeur*, la route n'offre d'autre intérêt que celui qui s'attache à un pays bien peuplé et bien cultivé, même dans les parties où le sol ne répond pas

aux soins que lui donne le cultivateur. Après avoir traversé à *Somma* le champ de bataille où Cneius Scipion fut défait par Annibal à son passage du *Tésin* , on arrive à *Sesto-Calende* , bourgade mal construite sur la rive gauche de cette rivière, à un mille du point où elle sort du lac.

En entrant dans le lac, on le trouve encaissé dans des collines qui dérobent à la vue les gradins inférieurs des Alpes. La perspective s'étend et s'embellit aux approches d'*Arona* , jolie petite ville au-dessus de laquelle on voit, sur un rocher, les restes d'une citadelle. *Angera* occupe une position également riante sur la rive opposée. A un mille d'*Arona*, sur le ressaut d'une colline, on aperçoit la gigantesque statue de saint Charles Borromée. Sa hauteur est de 66 pieds. Le piédestal qui la porte en a 44. Un escalier pratiqué dans l'intérieur permet de monter jusque dans une tête assez vaste pour contenir quatre personnes assises autour d'une table ronde. Le nez du saint, que les traditions historiques nous représentent comme ayant excédé les proportions requises pour concourir à la régularité d'un profil correct, offre une niche fort commode pour un cinquième curieux.

Saint Charles est revêtu de ses habits sacerdotaux. Sa main droite semble étendue pour donner la bénédiction. La gauche soutient un livre. Ce morceau imposant, composé de cuivre battu, à l'exception de la tête, des mains et des pieds qui sont en bronze coulé, est remarquable par la précision de ses proportions. Vu de loin et d'un point où il se détache sur l'horizon, il produit un bel effet.

La rive gauche du lac est moins élevée que la droite. Une végétation luxuriante et une foule de jolies fabriques peintes en blanc la rendent également agréable.

Belgirone occupe le versant d'un côteau à un point où le lac s'enfonce vers l'est. Au nord, *Intra* et *Palanza* bornent la vue. La route du Simplon, pratiquée sur la rive droite du lac, lui prête et en reçoit un mouvement admirable. La scène prend là un grandiose qu'elle n'avait pas jusqu'alors. Les îles *Borromées* qui se montrent bientôt après ajoutent à sa décoration le pittoresque de leur situation et la bizarre richesse de leur architecture.

Si l'on ne veut pas avoir à revenir sur l'opinion que l'on se serait faite, il faut se garder de s'en former une avant d'avoir visité l'*Isola-Madre*. De ses terrasses garnies de haies de citronniers, de ses allées ombragées d'arbres toujours verts, on jouit de la vue du lac sous tous ses aspects, soit qu'il se laisse apercevoir à travers des clairières habilement ménagées, soit qu'il s'étale dans toute la majesté de son ensemble. A une faible distance, la ville de *Palanza* et la petite île de *Saint-Jean ;* plus loin, à moitié caché par des arbres, le village de *Baveno* adossé à un rocher déchiré par les fouilles qui procurent les granits et les marbres employés dans le nord de l'Italie [1] ; sur ses bords, partout des villes, des hameaux, de beaux arbres, des cultures ; sur les montagnes, une végétation animée, ardente, qui permet à peine aux clochers en marbre blanc des églises d'indiquer les villages qui les entourent ; à un mille, l'*Isola-Bella*, son vaste château, les aiguilles de ses obélisques mêlées à celles des cyprès ; tout près, une autre île où une population de trois ou quatre cents pêcheurs vit entassée dans des maisons d'un aspect agréable ; et plus que tout cela une nappe d'eau immense,

[1] C'est de ce rocher que sont extraites les immenses colonnes destinées à la reconstruction de la basilique de Saint-Paul, à Rome.

calme, transparente, dans laquelle se répètent les cimes des Alpes fantastiquement découpées en donjons, en mamelons, en pics aigus, en profils humains, et se prêtant à toutes les formes que l'imagination a la fantaisie de leur donner; telle est la perspective magique au centre de laquelle on est placé.

Au commencement du XVIIe siècle, un des seigneurs de la famille Borromée, séduit par le charme de la situation, eut l'heureuse pensée de couvrir entièrement de constructions un des îlots du charmant archipel du lac Majeur. Il se mit à l'œuvre, et tandis que, sur la pointe la plus abaissée, il bâtissait un château dont malheureusement l'architecture est médiocre et sans caractère, il taillait en terrasses le rocher qui formait la partie opposée, et lui imposait une forme régulière, suppléant, par des arcades et des voûtes superposées, aux lacunes qui contrariaient la symétrie de ses plans; plaçant partout des obélisques, des statues, et élevant au-dessus de tant de magnificences la licorne et le mot *humilitas*, emblême et devise des Borromée. De la terre apportée à grands frais a donné les moyens de marier de la végétation à toutes ces merveilles d'un goût équivoque, de masquer par des orangers les murs des terrasses, et d'acclimater un grand nombre d'arbres exotiques.

On pourrait désirer plus d'originalité dans l'architecture du château, plus de sévérité dans le choix de ses ornemens, autre chose que ce que l'on a fait pour la distribution de l'île, un emploi tout différent des dépenses énormes qu'ont dû entraîner et les douze terrasses, et les obélisques, et les statues, et tout ce luxe appliqué à introduire l'art où la nature avait pris le soin de tant faire; mais, telle qu'on la voit, l'*Isola-Bella* est un riche épisode

dans un tableau ravissant; et, tout en souhaitant autre chose, on serait sans doute embarrassé pour faire aussi bien.

C'est une honorable et heureuse famille que celle des *Borromée*. Après avoir fourni au ciel un saint auquel personne ne s'avise de contester ses droits à la place qu'il y occupe, au siége de ce saint un successeur digne de lui, aux grandes charges de leur pays, au commandement même des armées des hommes de talent et de courage; après avoir rempli par de hautes vertus les lacunes qui auraient pu se faire remarquer dans des qualités plus brillantes, ses membres ont su conserver l'estime générale au milieu des dissensions civiles, leur considération à travers les circonstances les plus difficiles, et leur fortune après tant d'événemens propres à la détruire; et tout cela, sans efforts, sans brigues, par la seule prépondérance de leur nom, par la continuation de services héréditairement rendus à la patrie, et par leurs vertus.

Les rivières qui sortent des Alpes suisses et piémontaises ne suffiraient peut-être pas pour entretenir le lac et alimenter le *Tésin*, qui lui sert de déversoir, si des montagnes qui l'entourent ne se précipitaient des ruisseaux, des cascades, des filets d'eau. Leur vue et leur bruit ajoutent au charme de ces sites enchanteurs dont les aspects varient, soit qu'en marchant on en provoque le renouvellement, soit que stationnaire, on laisse au soleil le soin de les diversifier par la manière dont il les éclaire.

En gravissant les montagnes, on voit les objets changer de formes et presque de couleurs. Ils apparaissent découpés, sans ombre projetée, comme ces plans en relief destinés à représenter tout un pays. Vus d'en haut, les grands arbres se détachent et laissent apercevoir les fabriques et

les cultures établies dans leurs intervalles, et que, vus d'en bas, ils cachaient entièrement. Les eaux du lac se montrent bleues et comme tachetées de points blancs produits par les tendelets de toile qui abritent les barques des pêcheurs.

D'une montagne qui précipite ses pentes escarpées vers *Baveno*, l'œil parcourt un vaste amphithéâtre qui s'élève jusqu'au *Simplon* et au *Monte-Rosa*, la partie du lac qui se découpe au milieu des Alpes des Grisons, et la plaine qui va en s'abaissant vers *Milan*. A gauche, il s'arrête sur un petit lac où la *Fossa* se repose avant de se perdre dans le lac Majeur; à quelques milles à droite, le lac de *Vareze* jette çà et là ses capricieuses ramifications à travers une vaste plaine. Tout, dans ce paysage sans limites, semble disposé pour concourir à la beauté de sa composition. Tout réclame une place dans l'intérêt, et rien cependant ne tranche assez pour déranger l'harmonie du tableau.

Lorsque, pendant quelques jours, on a joui du calme de ces bords heureux; lorsque l'on a vécu au milieu d'une population entièrement livrée aux travaux qui, sans combinaisons, lui assurent une subsistance toujours égale; lorsque l'on a cessé de parler et de lire cette langue d'agitation et de trouble que l'on appelle la politique, on perd l'idée qu'il existe ailleurs des divisions, des haines, des proscriptions. On ne songe pas que jamais on doive se replonger dans cette atmosphère de tempêtes à laquelle on a échappé. On prend la résolution de se fixer là où l'on peut, à si peu de frais, obtenir du repos, où le bonheur semble si facile. On s'arrange un avenir. On se crée un entourage de parens et d'amis. On s'essaie en imagination dans cette position inaccoutumée. On s'y délecte pendant quelques momens. Mais bientôt on s'en lasse. C'est qu'il

y manque ce qui seul pourrait en compléter le charme, ce que rien ne peut remplacer, et ce que l'on ne saurait improviser ; l'habitude : l'habitude qui lie et entraîne les uns après les autres les inconvéniens et les fait se succéder sans qu'il en résulte trop de contrariété ; l'habitude sans laquelle le bien qui viendrait après du bien se présenterait dépourvu de bonheur et comme une sorte d'importunité. Cette habitude, on craint de l'acheter aux dépens de trop de sacrifices ; on craint de ne pouvoir jamais se la procurer ; et l'on s'éloigne pour reprendre une vie moins réellement heureuse, mais dont, en se répétant, les traverses mêmes finissent par devenir une sorte de nécessité.

Pour retourner à *Milan*, je traversai de *Baveno* à *Laveno*, et je suivis la route qui conduit de ce dernier bourg à *Vareze*. Le pays est fortement ondulé et partout couvert d'arbres et de cultures. La route s'élève au-dessus d'un lac de six ou huit milles de longueur, dont les rives aplaties et ornées de bouquets de bois et de fabriques, vont en s'exhaussant vers des collines de formes gracieuses. Deux milles avant d'arriver à *Vareze*, on aperçoit sur une montagne plusieurs chapelles toutes variées et toutes élégantes dans leurs formes. Elles sont consacrées sous le nom de *Madona del Monte*. De celle qui occupe le sommet de la montagne, on jouit d'une perspective sans bornes, dans laquelle les lacs *Majeur*, de *Côme*, de *Vareze* et quatre autres sont compris.

Vareze est entourée de maisons de plaisance, que la beauté des sites a engagé à y multiplier. Cette ville est à *Milan* ce que *Tibur* était à *Rome*.

Chartreuse de Pavie.

La route de *Milan* à *Gênes* côtoie jusqu'à *Pavie* le canal ouvert, sous la domination française, entre la première et la dernière de ces villes. Ce travail se recommande moins par les difficultés qu'a rencontrées son éxécution, que par les immenses services qu'il rend au commerce et à l'agriculture. Il fournit au premier des moyens de communication du fond de la Lombardie et même du sud de la Suisse avec l'Adriatique. Il donne à la seconde les eaux nécessaires à un genre de culture qui en dépense beaucoup. Ses heureux effets sont attestés par l'état florissant de l'un et de l'autre, et par l'aspect de prospérité du pays qu'il traverse.

Cinq milles avant d'arriver à *Pavie,* on quitte la grande route pour aller visiter la Chartreuse justement célèbre qui en est éloignée d'un quart de lieue. On ne saurait regretter le temps consacré à cette excursion, à la vue des merveilles que les arts ont réunies dans cette enceinte, dont la magnificence devait contraster d'une manière choquante avec l'humble austérité imposée aux cénobites qui suivaient la règle de saint Bruno. Maintenant le couvent est désert; mais tout y est entretenu comme si ses hôtes, que Joseph II en expulsa, y prêtaient encore leurs soins. Chacun d'eux, s'il revenait, retrouverait, tels qu'il les avait laissés, sa cellule, son oratoire, son atelier de travail, son jardin, la tonnelle en charmille où, à défaut d'autres jouissances, il respirait un air frais en laissant couler tristement les longues heures qui séparaient un exercice de piété d'un autre. Tout est encore à sa place : tout est silencieux. On dirait que les moines sont là, derrière ces portes fermées par un verrou extérieur, et qu'ils n'atten-

dent pour sortir que le tintement de la cloche qui doit les appeler au chœur.

Dans ce chœur, c'est le même ordre que dans ce cloître formé par des colonnes de marbre blanc, autour d'une vaste cour carrée. Les boiseries sont luisantes comme si elles étaient polies par l'étamine blanche des robes des chartreux. Les grilles de fer et de cuivre qui ferment les quatorze chapelles distribuées à droite et à gauche de la triple nef, ont tout l'éclat qu'elles pouvaient avoir, à l'époque où le monastère renfermait les quarante religieux qu'il était destiné à recevoir. Les tableaux et les fresques, ouvrages de *Brioschi*, de *Jacques la Porta*, de *Simonetta*, de *Carate*, du *Carrache*, semblent sortir des mains des maîtres qui les ont peints, tant ils ont conservé de fraîcheur et d'éclat. Les autels sont de marbre et ornés de tableaux en pierres dures du genre de ceux si admirablement traités à Florence [1], et de bas-reliefs d'une belle exécution. Pas une parcelle du bleu et de l'or répandus en cartouches et en rosaces sur les voûtes en ogives que supportent des faisceaux de sveltes colonnes, ne s'est détachée. Il ne manque pas une seule des agates, des perles, des émeraudes qui enrichissent par milliers le maître-autel. Les vitraux coloriés sont entiers. Et tout cela est si brossé, si frotté, si balayé, si verni, si bien entretenu ! On ne sait vraiment ce qui doit le plus étonner de la richesse et du goût qui ont présidé à cette magnifique

[1] Pendant trois cents ans, une famille du nom de *Sacchi* a été employée à la composition de ces tableaux. Elle avait ses ateliers, son logement, ses moyens d'existence dans le couvent. Elle vivait là sans songer qu'il lui fût possible d'aller ailleurs et d'adopter un autre genre d'industrie. Elle y serait sans doute encore, si, partageant le sort des moines, elle n'en avait été expulsée en 1786.

collection, ou des soins intelligens donnés à sa conservation.

J'aurais dû commencer ma description (si l'on peut donner ce nom à un récit sans ordre des impressions que j'ai éprouvées) par celle du frontispice de l'église. C'est un vaste et régulier placage de bas-reliefs en marbre blanc d'une brillante exécution, dans lesquels on a représenté les principaux traits de l'histoire sacrée et quelques-uns de l'histoire profane. Les plus précieux de ces morceaux sont protégés par des treillis en fil de fer.

L'architecture extérieure de l'édifice mérite d'être examinée et même étudiée. Elle peut être considérée comme une transition du style gothique au style moderne : transition opérée avec goût, avec talent, et de manière à offrir un modèle à imiter.

L'église avait été bâtie et le monastère somptueusement doté par *Jean Galeas Visconti*, duc de Milan. On croit que cette sainte prodigalité était un moyen d'apaiser sa conscience et le ciel qui lui reprochaient certains procédés un peu vifs à l'égard d'un oncle qu'il avait chassé de Milan, et qu'afin de lui ôter l'envie d'y revenir, il avait empoisonné ainsi que ses quatre fils. L'expiation avait sans doute été acceptée, car lui et ses descendans ont long-temps régné sur la Lombardie. Par reconnaissance, les chartreux lui avaient élevé un tombeau qui fait encore un des principaux ornemens de leur église.

Un souvenir pénible est venu se mêler à mon extase. C'est dans le chœur de cette église que François Ier fut amené après la bataille qu'il avait perdue tout près de là. Il y trouva les moines psalmodiant comme si quelques milliers d'hommes ne venaient pas de s'égorger sous les murs du monastère. L'arrivée du roi captif n'interrompit

pas le chant sacré, et sa voix se mêla à celle des moines pour répondre à ce verset :

Coagulatum est sicut lac cor meum. Ego verò legem tuam meditatus sum.

par le verset suivant, qui allait si bien à sa triste fortune :

Bonum mihi quia humiliasti me, ut dicam justificationes tuas.

Rien n'abat l'orgueil et ne dispose à l'humilité comme une bataille perdue !

Pavie, où l'on arrive par une route plantée de beaux arbres, m'a paru triste et dépourvue du mouvement que devraient lui imprimer sa population de vingt mille ames, sa garnison de quatre mille hommes et les quinze cents étudians de son université. A l'exception d'une rue assez large qui coupe la ville dans toute sa longueur, on n'y circule que dans des rues étroites et mal alignées. Ses églises n'offrent rien de remarquable ; cependant on voit dans la cathédrale un tombeau que l'on dit être celui de saint Augustin, quoiqu'il soit bien évidemment de plusieurs siècles postérieur à sa mort. Ce fait pourrait faire naître quelques doutes sur l'identité du corps de l'évêque d'Hippone, que l'on fait voir dans une châsse renfermée dans le tombeau. A part cette difficulté, ce morceau est d'un beau travail et d'un goût assez pur.

On voit dans la même église plusieurs beaux tableaux de *Daniel Crespi* et de *Sajaro*.

Ce qui, plus que l'église du *Carmel* que je ne sais trop pourquoi on montre aux étrangers ; plus que celle de *Saint-Michel* qui cependant se recommande comme type assez curieux de l'architecture du VIIe siècle ; plus qu'un pont sur le *Tésin*, d'une construction bizarre et

que l'on a recouvert d'un toit ; presque autant que l'université, son riche cabinet d'anatomie et sa bibliothèque ; ce qui, dis-je, plus que tout cela, mérite d'être vu, c'est le collége *Borromée*. Dans un beau bâtiment carré et d'un style noble, dont la cour intérieure est encadrée dans deux rangs de galeries supportées par des colonnes de granit, sont entretenus, au moyen d'une donation faite par le saint archevêque de *Milan*, quarante jeunes gens désignés par la famille du fondateur. Une salle très-vaste renferme, outre les portraits nombreux des cardinaux du nom de Borromée, des fresques d'un grand mérite, dans lesquelles sont représentés les principaux traits de la vie d'un saint qui a su gagner le ciel sans faire de miracles et par la seule puissance de ses vertus.

Il faut voir encore la série d'écluses qui terminent le canal et établissent sa communication avec le *Tésin*. Puis il faut partir.

§ XVIII.

CHAMPS DE BATAILLE.

C'est chose vraiment extraordinaire que ce point fixe d'ambition qui pousse sans cesse la France à dépasser les limites que la nature lui a données du côté de l'Italie, et *cette force de choses* qui l'y replace à la suite de chaque tentative. Sous Charlemagne, sous saint Louis, sous Charles VIII, sous Louis XII, sous François Ier, sous Louis XIV, sous la République, sous Napoléon, elle a été forcée de renoncer à ses conquêtes, n'emportant que des souvenirs de faits d'armes glorieux, mais inutiles ; des regrets de trésors éparpillés sur un pays où l'on n'avait fait que passer, et qui, l'eût-on su garder, n'aurait rien ajouté à la puissance réelle de la nation conquérante.

Je faisais ces réflexions, en visitant, à deux milles de la Chartreuse, la plaine fatale où la fortune trahit le cou-

rage, où François I[er] fut vaincu, pris et *perdit tout fors l'honneur.* Tout tristes qu'ils eussent été pour un Français, j'aurais voulu saisir les détails de cette action mémorable, de ce *Marengo* du XVI[e] siècle, qui coûta à la France l'Italie supérieure, que lui rendit pour quelque temps le *Marengo* du XIX[e]. J'aurais voulu voir la place où périt Bonivet; celle où seul debout, au milieu des morts et des mourans, un roi, plus vaillant que sage, remettait son épée à Pescaire. Excepté quelques pans des murs d'un parc dans lequel l'armée française s'était retranchée, il ne reste rien dans cette plaine coupée de haies, de fossés et de canaux, qui puisse aider la mémoire à assigner des places aux faits; rien qui puisse servir de repaires, de jalons, ni même de cadre. C'est entre la Chartreuse et *Pavie*, dans le parc de *Mirabello*, que la bataille s'est livrée le 2 février 1525. Mais quel était l'ordre de combat de notre armée? quelles positions occupait-elle? d'où sont venus les Espagnols? où combattait le roi? Rien ne s'offrait à ma vue pour m'aider à résoudre une seule de ces questions, pour circonstancier un seul fait. Je n'ai pas même rencontré un de ces *cicerone* si communs pourtant en Italie, qui vînt jeter ses conjectures hasardées ou ses mensonges à travers ce vague qui me fatiguait. On s'est battu dans cet espace de six ou sept milles que je parcourais. La France a éprouvé là un de ces désastres immenses qui, de loin à loin et pour bien du temps, font rétrograder sa fortune. Voilà ce que j'ai emporté de cette tentative d'investigations.

La vue des champs de *Pavie* me donna la pensée d'explorer les lieux rapprochés de ma route, qui ont été le théâtre des victoires de nos armées dans les guerres brillantes et toujours malheureuses dans leur issue, que la

France a soutenues en Italie. Je procédais par ordre de marche et sans égard pour celui des temps. J'ai successivement visité *Fornoue*, *Agnadelle*, *Lodi*, *Arcole*, *Rebecque*, *Marengo*, *Rivoli*. Partout on a oublié les noms des vainqueurs : c'est tout au plus si l'on se souvient des combats les plus récens. A *Rebecque*, personne ne sait que c'est là qu'a péri Bayard. J'espérais trouver au moins le témoin de la mort du héros, le chêne au pied duquel, mortellement blessé, il se fit déposer, le visage tourné vers l'ennemi. Je regardai vainement autour de moi, je ne vis pas un seul arbre dont l'origine pût remonter à trois siècles. Il me fallut composer, jusque dans ses détails, la scène touchante où le chevalier sans peur adressa ces paroles sublimes au connétable de Bourbon : « Ce n'est pas » de moi qu'il faut avoir pitié, Monsieur : je meurs en » homme de bien. C'est de vous qui, Français et prince » du sang royal, trahissez votre patrie, parjurez vos ser- » mens et combattez votre roi. » Reproche terrible et que plus d'un Bayard a trouvé l'occasion de répéter, non sur un champ de bataille, mais dans une capitale ensanglantée par la guerre civile !

De ces lieux, les uns rappelaient des triomphes bien éloignés de nous; d'autres, des victoires qui appartiennent à notre génération. Différente était l'impression que j'avais éprouvée dans les plaines de *Fornoue*, de *Marignan* et de *Rebecque*, et celle que me causaient les champs de *Lodi*, d'*Arcole* et de *Rivoli*. Il s'attache aux événemens reculés quelque chose de vague qui favorise davantage l'essor de l'imagination. Que sur ce fond vaporeux il se détache une figure imposante, un Charles VIII, un Gaston de Foix, un Louis XII, un Bayard, un François Ier, voilà de l'intérêt, voilà du prestige, voilà presque de l'épopée !

Les détails se perdent. On ne voit que des masses grandes et nobles. Ce qui s'est passé de nos jours n'est pas même encore de l'histoire : c'est du bulletin. Il faut s'en arranger sans y rien changer, sans y rien retrancher malgré le besoin qu'on en a ; sans rien ajouter aux physionomies des principaux acteurs pour les ennoblir, sans altérer les causes pour les relever. Les faits, les hommes, il faut tout prendre comme ils se présentent. Les uns et les autres y perdent. *Marengo* seul fait exception. Il y a là un grand événement et un homme extraordinaire. C'est là qu'une grande gloire est devenue une grande puissance. C'est de là que la France victorieuse et le guerrier qui l'avait asservie se sont élancés sur l'Europe pour lui imposer des fers ! La puissance, l'homme qui l'avait créée ont passé. Il reste des souvenirs de gloire pour la génération présente ; un brillant épisode pour l'histoire ; pour les souverains, pour les peuples une leçon terrible qui sera perdue comme toutes celles du même genre que les siècles nous avaient transmises sans nous rendre plus sages.

§ XIX.

INFLUENCE DE LA DOMINATION FRANÇAISE.

On ne saurait sans injustice se refuser à reconnaître l'influence avantageuse que la domination française a exercée sur la situation de la Lombardie. Tandis que l'ouverture de la route du Simplon préparait à son commerce des moyens faciles de communication avec la Suisse et une partie de l'Allemagne, la création de celle du Mont-Cenis écartait les difficultés, on pourrait dire les *impossibilités* qui jusqu'alors avaient réduit à des exceptions les voyages de l'ouest et du nord, et restreint à un petit nombre les voyageurs qui en affrontaient les inconvéniens et les périls.

Des routes intérieures, des canaux ont ajouté aux ressources de ce genre que le pays possédait déjà. Leur mode de confection s'est perfectionné. Les idées bien

entendues d'économie politique ont présidé à leur exécution.

La science administrative faisait en même temps d'utiles progrès. Une division plus rationnelle du territoire s'opérait. L'administration s'organisait avec régularité. Le régime municipal était soumis à des règles uniformes et positives. L'arbitraire était écarté de l'établissement et de la perception de l'impôt.

Sans doute, ces avantages ont fourni au gouvernement auquel on en était redevable, des moyens de force et de puissance dont il a abusé. Sans doute ils auront apparu aux yeux des peuples comme des auxiliaires et des accessoires de despotisme, plus que comme des mesures destinées à leur procurer de l'allégement à des charges devenues insupportables. Mais en échange d'un malaise momentané comme les circonstances qui le créaient, un bien-être permanent en est résulté. La Lombardie a vu s'étendre son commerce et son industrie. Sa capitale a été embellie et dotée de riches monumens. Dès que l'Italie a été ouverte, l'Europe s'y est précipitée avec de l'or pour satisfaire des besoins qui jusqu'alors lui avaient été inconnus. Elle a pris l'habitude des produits, l'habitude des jouissances, l'habitude du sol, l'habitude irrésistible du climat. Elle a colonisé cette contrée au moyen d'une population mobile, mais toujours renouvelée, toujours la même quant au nombre et aux classes, toujours entretenue à grands frais par les pays qui la fournissent. Outre ses richesses, cette population apporte ou exige et obtient des perfectionnemens dans les sciences, dans les arts, jusque dans les métiers. Elle a des convenances qui, ne pouvant être satisfaites que par une industrie locale, entraînent nécessairement la création de cette industrie.

Ces causes ont amené la Lombardie au point de prospérité qu'elle a atteint et auquel elle ne serait jamais parvenue, si une circonstance passagère ne l'avait placée sous la domination d'une puissance qui, maîtresse des montagnes presque *infranchissables* placées entre l'Italie et le reste de l'Europe, avait à la fois le besoin et la possibilité d'en faciliter l'accès.

La France a donc commencé pour l'Italie, en lui procurant des communications avec l'ouest et une partie du nord de l'Europe, ce que l'Autriche continue pour l'autre partie du nord et quelques États de l'est. L'une et l'autre de ces puissances ont payé par un grand et incontestable bienfait, une domination que les événemens ont pu rendre pesante, que l'amour-propre national, qui cependant devrait être familiarisé avec ce genre de contrariété, affecte de supporter avec impatience, mais qui, en définitive, a pour résultat une prospérité désormais indépendante des caprices et des événemens de la politique.

§ XX.

SITUATION POLITIQUE.

C'est chose admise et répétée comme incontestable, que le gouvernement autrichien en Italie étant basé sur l'arbitraire, il doit être tyrannique ; que les peuples qui lui sont soumis, ne jouissant pas de la liberté sous certaines formes, ils ne peuvent être traités avec modération et justice ; que l'Autriche étant en défiance à l'égard de l'Italie, elle exagère les précautions réclamées par le soin de maintenir sa domination sur cette contrée. On réunit quelques faits propres à fournir, à l'appui de ces assertions, des inductions que l'on convertit en preuves. Sans les examiner, on les tient pour fondés ; on les publie avec une assurance qui ôte jusqu'à la faculté du doute, et on est cru, parce que dans notre siècle les accusations contre les gou-

vernemens sont admises en dépit, en raison même de leur invraisemblance.

Moi qui ai quelques motifs pour croire que les princes n'ont pas toujours tort; moi qui considère comme un devoir de ne les blâmer qu'après m'être assuré qu'ils ont mal fait, j'ai voulu m'assurer si les griefs argués contre le gouvernement autrichien étaient fondés; et, chose qui étonnera certaines gens, qui même en scandalisera beaucoup d'autres, j'ai trouvé qu'il n'avait pas tous les torts qu'on lui prête. J'ai reconnu qu'il n'a que ceux qu'on le force d'avoir, en supposant que l'on puisse lui faire un crime des rigueurs que l'on provoque et dont on lui impose la nécessité. Voici donc ce que j'ai observé.

Des chances de guerre, des traités qui en ont été la suite, ont fait tomber le nord de l'Italie sous la domination et le midi sous la protection de l'Autriche. Les droits qui en résultent pour elle s'accompagnent du devoir de conserver, et, pour remplir ce devoir, de l'emploi des moyens d'y parvenir.

Sur la première ligne de ces moyens, elle a placé la distribution d'une justice égale pour tous, l'établissement d'une administration vraiment libérale, la participation de ses nouveaux sujets à la faveur et à la confiance, lorsqu'ils s'en rendent dignes. Comme moyen de compression, elle a fait usage d'une force suffisante pour neutraliser les efforts de la désaffection et de la turbulence, et en même temps pour repousser une agression extérieure, s'il en survenait une. Jusque-là elle agit dans son droit; et ce droit, elle ne l'excéderait que dans l'hypothèse où elle gâterait le fond par la forme, et où elle se porterait à des actes de tyrannie. Les reproches qui lui sont adressés à cet égard ont pour prétexte quelques faits peu nombreux,

dénaturés par la malveillance, et qui ne se présentent sous un jour défavorable que parce qu'ils sortent du mode de répression adopté dans les pays d'où part la critique.

En succédant à la domination française, la domination autrichienne a conservé, presque sans changemens, tout ce qu'elle a reconnu être dans les convenances du pays. Les rares modifications qu'elle ait faites au régime précédemment établi ont tourné au profit des libertés publiques, puisque le choix des conseils municipaux a passé des mains du gouvernement dans celles des administrés; que le vote des dépenses a été abandonné sans contrôle aux localités, et qu'aucune contrainte ne peut être employée à l'égard des administrations communales, pour en obtenir des votes contraires à leur volonté. La nomination des podestats ou maires est à la vérité à la disposition de l'Empereur; mais ce droit ne peut s'exercer que sur l'un des trois candidats présentés par chaque conseil municipal. Il est peu de pays, même parmi ceux en possession d'un régime constitutionnel, où les communes soient aussi largement partagées en fait de pouvoir.

Outre des écoles élémentaires établies dans les paroisses, le gouvernement qui reconnaît la vérité de ce principe, que l'éducation des familles a son point de départ dans l'éducation des femmes, a créé partout des maisons où les jeunes filles prennent les habitudes qui doivent les préparer à devenir de bonnes mères de famille.

Chaque paroisse est pourvue d'un chirurgien et d'une sage-femme dont les soins doivent être distribués gratuitement aux pauvres.

Tout ce que le gouvernement pouvait faire en faveur du commerce et de l'agriculture, il l'a fait. Le port de *Trieste* a été agrandi et pourvu des établissemens propres à favo-

riser ses opérations commerciales. Celui de *Venise* est l'objet de travaux importans destinés à en rendre l'accès plus facile et plus sûr ; et si le droit de franchise dont il jouit n'y appelle pas une plus grande activité, la faute n'en saurait être attribuée au gouvernement.

Des routes magnifiques traversent la Lombardie et les États vénitiens dans toutes les directions. Elles se lient à une suite de communications qui mettent en rapport ces parties de l'Italie avec l'Allemagne, et favorisent ainsi les échanges commerciaux.

Par des actes répétés, le gouvernement avait exprimé et prouvé le désir de faire concourir les Italiens aux hauts emplois administratifs de leur pays. L'abus que quelques-uns ont fait de la confiance dont il les avait investis, le refus plus noble, mais non moins significatif du plus grand nombre, de répondre aux avances qui leur étaient faites, se sont opposés à sa bonne volonté. De bonne foi, peut-on lui imputer à tort de ne pas employer des gens qui ne veulent pas le servir ?

Cependant les *délégués*, dont les fonctions répondent à celles des préfets en France, sont tous Italiens ; et ce qui dérangera quelque peu les idées que l'on se forme sur l'esprit et la manière de procéder du gouvernement autrichien, tous, à deux exceptions près, appartiennent à l'ordre de la bourgeoisie.

La totalité des impôts perçus en Italie y est dépensée soit en travaux, soit en solde des troupes allemandes entretenues dans ce pays. La résidence partagée entre *Milan* et *Venise* d'un vice-roi qui tient une cour dans ces deux capitales, remplace les avantages que procurerait la présence du souverain.

Les seuls reproches que l'on puisse faire à l'ordre éta-

bli, sont de la lenteur dans l'expédition de quelques affaires dont le gouvernement central s'est réservé la connaissance, et d'interminables délais dans la distribution de la justice par les tribunaux, desquels il résulte une prolongation indéfinie de détention et une rigueur qui prend des formes âpres et en opposition avec les mœurs actuelles, à l'égard des condamnés pour des causes politiques : rigueur blâmable, parce qu'elle ajoute aux souffrances des malheureux qui en sont les victimes; maladroite, parce qu'elle accroît les sympathies que cette classe de détenus rencontre dans tous les rangs de la société et même dans toutes les nuances d'opinions.

La condition de ne pas troubler la marche du gouvernement étant respectée, on jouit en Lombardie de plus de liberté que dans certains pays réputés libres, parce que l'on y est dans une indépendance complète de ces formes vexatoires qui ailleurs contrarient les moindres mouvemens du citoyen, et le soumettent à une tyrannie légale à laquelle rien ne saurait le soustraire. On peut s'absenter sans l'autorisation d'un capitaine de garde nationale; compter sur la sûreté de sa maison sans se promener à la porte, un fusil sur l'épaule, pour la garder; être certain que le crime sera puni, sans participer à la condamnation des coupables. On ne connaît enfin ni ces devoirs incommodes inventés par la liberté, et qu'il faut remplir sous peine d'amendes et d'emprisonnement; ni cet asservissement réel de la personne, destiné à accroître l'indépendance prétendue de la nation, et qui n'a d'autres résultats que d'essayer les théories insensées des hommes qui se succèdent rapidement au pouvoir, et de faire un peuple libre d'une réunion d'esclaves.

Quant à l'arbitraire à l'égard des personnes, il serait

certes plus difficile d'en trouver des preuves et d'en citer des exemples en Italie, que dans les pays d'où partent l'accusation et le reproche.

En fait de bonheur matériel, je ne connais pas de pays mieux partagé que l'Italie autrichienne. Ne devrait-on pas, dans son intérêt, cesser de lui présenter le leurre d'un bonheur intellectuel, purement de mots, que nulle part encore on n'a pu réaliser?

Cependant l'idée dominante en Italie, celle que l'on a rendue accessible à toutes les intelligences, à toutes les opinions, à toutes les positions sociales, c'est l'affranchissement du joug étranger. Cette idée fournit des raisonnemens aux hommes qui ne sauraient pas en faire, et des compensations aux sacrifices au prix desquels d'autres en très-grand nombre devront acheter cet avantage tant désiré. Avec elle, on pénètre très-avant dans les masses qui, sans se rendre compte des résultats, se précipitent dans les voies qui conduisent au principe. C'est un de ces mots à prodigieux effet que, dans tous les pays, les révolutions sont habiles à trouver et à exploiter, et dont, en France, on connaît mieux qu'ailleurs l'irrésistible pouvoir.

L'Autriche est le point de mire des haines, le texte des déclamations. Est-ce que sa manière de gouverner est tyrannique, en opposition avec les intérêts et le bonheur des peuples? Non. Quoique tout n'y soit pas bien, dans le sens absolu du mot, tout n'y est pas mal. Mais elle a établi une forme arrêtée et positive de gouvernement, et par le temps qui court on n'en veut pas. Voilà son premier et son plus grand tort. Le second (et c'est une incontestable nécessité de sa position), c'est qu'elle intervient partout où, en Italie, l'ordre est troublé ou seulement menacé. Elle est ainsi en collision perpétuelle avec

les plus intraitables de toutes les passions, les passions populaires ; et il lui faut subir leur déchaînement et ses conséquences.

Ce qui paraîtrait étonnant si, dans ce siècle, quelque chose pouvait étonner, c'est le concours que les idées qui tendent à tout renverser, rencontrent dans les classes qui, jouissant de tous les avantages de l'état de choses existant, ont intérêt à tout conserver. Si c'était un zèle spécieux pour le bien public qui les dirigeât ; si quelque possibilité, quelque probabilité de bien-être pour les classes jusqu'alors exclues de la participation au gouvernement et aux distinctions sociales, devaient surgir d'utopies bien arrêtées ; si au moins on avait créé des systèmes et des plans pour mettre ces systèmes à exécution, on concevrait cette rage à se lever contre ce qui existe, tout bon que cela soit. Mais rien de semblable ne vient justifier tant d'emportement et d'obstination. Ceux qui se placent à la tête des complots sont la plupart gens sans ardeur réelle pour le bien public, sans talens transcendans, sans réflexion, sans considération. Ils se mettent à abattre sans savoir ce qu'ils élèveront à la place de ce qu'ils comptent faire disparaître. Détruire est leur but, leur volonté. Pourquoi ? comment ? sont des questions que la plupart d'entre eux ne se sont pas faites, et qui les embarrasseraient fort s'ils se croyaient obligés d'y répondre. Les hommes qui se sont donné la mission de troubler l'Italie ont, on le voit, ce point de ressemblance avec leurs pareils des autres pays.

A tout considérer, peut-on blâmer l'Autriche d'agir comme elle le fait ? A tort ou à raison elle possède : elle veut garder ; c'est assez la coutume de ceux qui ont, gouvernemens comme individus. Par suite de cette dis-

position, elle se trouve nécessairement en état d'hostilité avec les hommes qui veulent la troubler dans sa possession. C'est, il faut le reconnaître, beaucoup moins sa faute que celle de ses agresseurs. Lui tiendrait-on compte des ménagemens qu'elle apporterait dans l'emploi des mesures nécessaires à sa défense? Non. On les imputerait à faiblesse, à timidité. On s'enhardirait d'autant; quelques jours suffiraient à une révolution; ou si l'événement échouait, ce serait à la suite de sacrifices immenses. L'intérêt des peuples lui conseillerait donc d'agir comme elle le fait, lors même qu'il ne serait pas dans ses habitudes de le faire.

Ces moyens seront-ils long-temps efficaces? c'est ce que, dans la complication actuelle des circonstances, personne ne saurait décider. La contagion fait d'incontestables progrès. Elle s'est répandue par toute l'Italie. Si partout elle n'a pas gangrené les populations, partout elle plane à leur surface et y jette des germes d'infection. A l'idée, au mot seul d'affranchissement, tout mal compris qu'il soit, les esprits sont en émoi. Que l'Autriche renonce à ces précautions contre lesquelles on déclame, et un soulèvement général s'opère; et s'il ne se termine pas par des *Vêpres siciliennes*, il entraînera au moins une immense subversion et des maux irréparables.

Mais cet élan auquel on prépare les populations aurait-il le caractère de persistance, de force, d'unité d'intérêts et de volontés propre à lui imprimer de la grandeur dans les plans, de l'énergie dans l'exécution? Non. L'Italien est brouillon : il n'est pas entreprenant. Il a l'esprit d'intrigue et de tracasserie : il n'a pas le génie des grandes entreprises. On peut le faire venir sur une place, crier, casser des vitres : on ne lui fera pas soutenir la présence d'un

piquet de gendarmerie. Il peut tout au plus atteindre à l'émeute : il ne s'élèvera jamais jusqu'à la révolution, à moins que l'on ne prenne soin d'écarter les obstacles qui pourraient contrarier sa marche. Il s'engage dans une conspiration et se laisse arrêter. On le pend et ses amis ne songent pas à s'y opposer, sauf plus tard à lui donner place dans le martyrologe de la liberté. Quelques phrases de regrets ou de jactance les acquittent envers sa mémoire.

On peut dire avec certitude que, si l'Italie entre dans les voies qui conduisent à ce que l'on est convenu d'appeler la liberté, ce ne sera qu'après qu'elles auront été ouvertes et battues par le reste de l'Europe. On peut ajouter que, si l'Europe revenait à des formes plus absolues de gouvernement, ce serait par l'Italie que la révulsion commencerait.

L'idée qui semble la moins confuse sur la suite à donner à une révolution qui détruirait l'ordre de choses établi, serait de constituer l'Italie en un seul et même État régi par un pouvoir commun, et des institutions particulières à chacune des divisions politiques. La réalisation de ce système rencontrerait de grands obstacles dans des habitudes que l'on retrouve si avant que l'on fouille dans l'histoire, et qui résultent des mœurs toutes diverses qui se sont établies et conservées dans chaque province, des circonscriptions que la nature a pris soin de former, de cet esprit de turbulence qui rend nécessaires la présence et l'action, dans chaque division territoriale, d'une autorité forte et en même temps adaptée aux convenances locales. Quelque part que ce soit, pour qu'il s'exerce avec succès sur une vaste étendue, le pouvoir a besoin d'être aidé par les dispositions calmes et une certaine conformité

de caractère des populations. Encore est-il obligé de modifier son action et de créer des institutions suivant que l'exigent les mœurs des fractions territoriales. C'est pour avoir négligé ce moyen que la Hollande a perdu la Belgique. C'est pour en avoir fait usage que l'Autriche et l'Angleterre ont jusqu'alors conservé leurs formes de gouvernement. C'est à ce même principe que la France a été si long-temps redevable de la cohésion des populations si diverses dont elle se compose. Quand on a voulu la désorganiser, on a commencé par abolir les anciennes divisions des provinces, et par établir une uniformité absolue dans les lois, le gouvernement et l'administration. On sait ce qui en est advenu.

L'Italie n'a jamais été réunie que sous l'empire romain. Mais alors même, chacune de ses provinces, la plupart de ses villes, conservaient leurs lois et leurs institutions. En étendant son sceptre sur l'Italie, Charlemagne altéra peu cette situation. Depuis cette époque jusqu'à nos jours, des gouvernemens fractionnaires se sont établis partout ; et chose qui mérite de fixer l'attention, parce que l'on y trouve la preuve que les divisions territoriales ne sont pas seulement l'effet de quelques combinaisons du moment, mais qu'elles tirent leur origine de convenances qui appartiennent à toutes les époques, c'est que le territoire italien a conservé, avec très-peu de variantes, la division qu'il avait lorsque *Rome* a été fondée ; que cette division n'a éprouvé que de faibles altérations au milieu des bouleversemens qui n'ont pas cessé de troubler cette contrée pendant la période orageuse du moyen-âge ; et qu'elle a subi sans plus d'altération l'épreuve également difficile des changemens tentés par la politique moderne, par celle même de nos jours. Napoléon l'a respectée,

quoiqu'il semblât être dans son caractère de ne pas se laisser arrêter par des considérations que la force dont il disposait lui permettait de dédaigner, et quoique son intérêt dût lui conseiller de se créer au sud de l'Europe un auxiliaire contre les puissances toujours hostiles de l'Est et du Nord.

Ce qui n'a pas été essayé pendant une période si prolongée et avec des circonstances qui auraient pu faire croire au succès, réussirait-il sous l'influence désordonnée des passions qui renverseraient les gouvernemens actuels? Non. L'impossible existe entre cette idée et sa réalisation. Ce serait donc sans perspective d'indépendance, de gloire et de bonheur, et par complaisance pour quelques factieux, que l'Italie se laisserait entraîner à une tentative de révolution. Qu'avant de s'y engager, elle porte ses regards au-delà des Alpes! Il y a là un vaste sujet d'étude; elle verra s'il y a tant à gagner aux tentatives de ce genre, alors même qu'elles sont couronnées de succès.

§ XXI.

SITUATION STRATÉGIQUE.

Aux inquiétudes que peuvent causer à l'Autriche les dispositions qu'une faction hostile s'efforce de créer et d'entretenir entre elle et ses États d'Italie, et celles qu'elle peut redouter au-dehors, s'en joignent d'autres provenant des vices de la circonscription de la Lombardie, et de l'absence absolue de moyens de défense du côté où elle semblerait en éprouver le plus la nécessité.

Lorsque de la Savoie et du Piémont on a fait le royaume de Sardaigne, on lui a attribué toutes les places fortes qui auraient pu servir de boulevards à la Lombardie, entièrement mise ainsi à la discrétion d'une puissance placée en avant-garde. Cependant en remontant dans l'histoire des guerres dont le Piémont et la Savoie ont été le théâtre, l'Autriche aurait pu trouver la preuve que les

déterminations du gouvernement piémontais sont habituellement flexibles; qu'elles résistent faiblement à une force supérieure, et même à l'influence d'une perspective d'avantages ; que c'est à cette politique flottante que ce gouvernement a été redevable de sa conservation dans des occasions difficiles, de son agrandissement dans des circonstances favorables; que privé des moyens de défense que présente une frontière naturellement ou artificiellement fortifiée, le Milanais a toujours été le prix d'une bataille gagnée. Toutes ces considérations ont été négligées, et avec trop de confiance peut-être, l'Autriche s'en est remise à la fidélité d'un allié que la force des événemens, que des vues d'ambition peuvent tourner contre elle, et que, dans l'hypothèse la plus favorable, elle s'est placée dans la nécessité de défendre, s'il était attaqué.

Aux précautions tardives que prend cette puissance, on pourrait penser que la réflexion lui donne les conseils que la prévision avait négligés. Elle se fortifie, mais en arrière de la Lombardie, qu'elle paraît se réserver uniquement comme champ de bataille, et sur l'Adige qui deviendrait sa ligne de retraite dans le cas où la fortune trahirait ses armes en rase campagne. Elle agit d'après l'expérience et les habitudes des derniers siècles, en se résignant à la perte d'une province entière, comme conséquence forcée d'un revers. Elle doit subir avec une bien grande répugnance cette nécessité féconde en résultats fâcheux sous le rapport stratégique.

Les résultats politiques le sont peut-être davantage encore, en ce sens qu'ils devancent l'événement. Le pays que l'on se prépare à ne pas défendre ne se sent pas disposé à de l'attachement envers la domination qui en fait une proie éventuelle à une invasion. D'anciennes affec-

tions, de vieux souvenirs se réveillent et s'entretiennent. On trouve des prétextes à de l'animosité ou au moins à de l'indifférence. Il ne se forme pas d'esprit national. C'est tout au plus si une soumission de mauvaise grâce s'étend à ce qui est rigoureusement exigé par les convenances.

Cet état de choses est le résultat d'une grande faute commise lors des événemens qui ont donné à l'Autriche des moyens d'agrandissement. Cette puissance aurait dû exiger avec la Lombardie les moyens de la défendre et de la conserver, ou s'agrandir d'un autre côté.

L'Autriche est donc obligée de suppléer par une frontière mobile à une frontière fixe, et par une armée nombreuse à des places fortes ; de compromettre cette armée pour défendre une ligne qui ne seconde pas la défense ; et de dégarnir des points essentiels, sauf à rappeler tardivement, pour les protéger, des troupes dont la retraite ouvrirait les points d'où on les éloignerait. Cette faute, qu'au reste on pourrait reprocher au système suivi dans la division qui fut faite du territoire européen en 1815, est la trop grande extension donnée aux frontières d'États que l'on voulait agrandir, tout en respectant la délimitation de certains autres États qui en étaient limitrophes. Afin d'atteindre ce double but, il fallut imprimer une forme bizarre aux circonscriptions, pour leur faire embrasser des contrées qui n'avaient, avec le pays principal, aucune affinité ni de topographie, ni de mœurs, ni de religion, ni même de langue. De ce défaut de prudence et de réflexion dans le calcul des moyens de défense naturelle que rencontreraient des territoires ainsi découpés, est résultée la nécessité d'entretenir des forces beaucoup plus considérables qu'il n'en eût fallu si l'on avait adopté d'autres combinaisons. Le mal a été fait dans un de ces

momens d'enivrement où le succès dispose à la confiance, et où, pressé d'acquérir, on ne songe pas même à la possibilité d'avoir jamais à combattre pour conserver. Il faut maintenant subir les conséquences de cette précipitation et se mettre en mesure d'en atténuer l'effet. De l'argent et des hommes, voilà les moyens auxquels on a recours. Ces moyens, les seuls possibles, ne sont ni sans inconvéniens pour les peuples, ni sans dangers pour les souverains.

ROYAUME DE SARDAIGNE.

PIÉMONT.

ROYAUME DE SARDAIGNE.

§ Ier.

ROUTE DE MILAN A TURIN.

Le pays que l'on parcourt pour se rendre de *Milan* à *Turin* se présente avec ce caractère d'aisance satisfaisant, mais monotone, que l'on remarque dans toute la Lombardie. A *Buffarola*, des douaniers qui ne demandent qu'un prétexte pour se montrer obligeans, et qui le trouvent dans la gratification qu'on leur offre, apportent peu de rigueur dans l'exercice de leurs fonctions, et vous laissent bientôt continuer votre route. *Novare* s'annonce par ses nombreux clochers long-temps avant que l'on pénètre dans ses fortifications. Sa belle situation sur une

éminence, quelques églises, une place d'armes, un théâtre, des restes d'antiquité, la recommandent à l'intérêt des voyageurs. A *Verceil* que l'on traverse ensuite, il n'y a rien qui puisse fixer la curiosité. De cette ville à *Turin*, la route s'embellit du rapprochement des Alpes, qui donnent au paysage un pittoresque dont manque celui de la Lombardie.

Tout près de *Turin*, on traverse la *Doire* sur un des plus beaux ponts que je connaisse.

Son arche unique a quarante-sept mètres d'ouverture. Les pierres qui couronnent les angles de ses culées ont quatre mètres de surface. La longueur de celles qui forment les parapets des parties en retraite est de douze mètres. La dimension des matériaux dont se compose sa voûte surbaissée, le caractère sévère de son architecture, la réunion des formes carrées et rondes adoptée pour ses culées, tout concourt à faire de ce monument un modèle du genre.

§ II.

TURIN.

On entre dans *Turin* par une rue large et bien alignée comme le sont la plupart de celles dont se compose cette ville. On arrive sur une vaste place dont l'étendue est diminuée par un édifice ancien d'un côté, moderne de l'autre, qui en occupe le centre. Une rue, dont les proportions sont magnifiques, prolonge jusqu'au *Pô*, sur une distance d'un mille, les deux rangées d'arcades qui la bordent et présentent une promenade garantie des chaleurs de l'été et des rigueurs de l'hiver, également incommodes dans cette contrée.

A l'extrémité d'un pont superbe, construit pendant la domination des Français, s'élève une église de forme ronde, avec un péristyle auquel conduit un perron prolongé. Les habitans de *Turin* ont la prétention d'avoir,

dans cet édifice, une représentation fidèle du Panthéon. Je serais fâché pour le Panthéon si la ressemblance était exacte, car avec ce pérystile sans profondeur, ces maigres colonnes sans élévation, cette forme élancée sans légèreté, le monument d'Agrippa ne mériterait pas la place qu'il occupe dans l'admiration des connaisseurs.

Quoique dans les rues de *Turin* on remarque en grand nombre des maisons fort vastes, cette ville a l'air de n'avoir pas été achevée. Les édifices bâtis en briques, à peu d'exceptions près, manquent de recrépissage. On ne s'occupe pas même de boucher les trous qui ont servi à établir les échafaudages employés pour leur construction. Cette négligence fait perdre à la ville beaucoup du charme qu'aurait son aspect.

Matin et soir, les rues sont arrosées par des courans d'une eau abondante et limpide. La place qu'ils occupent est telle que l'on a été obligé de poser en travers des ruisseaux des ponts très-gênans pour la circulation des voitures. A la moindre pluie, ces ponts deviennent insuffisans, et la traversée des rues est alors impossible pour les piétons.

Pour les étrangers dont l'exigeante curiosité dédaigne tout ce qui n'est pas d'une beauté de premier ordre, il y a peu à voir à *Turin*; ils ne trouveraient guère à l'exercer que sur l'admirable situation de la ville au milieu d'une plaine fertile, bien cultivée et percée de belles routes qu'ombragent des arbres bien taillés, et que rafraîchissent des ruisseaux destinés à alimenter les irrigations; sur un côteau revêtu de la verdure la plus foncée que j'aie jamais vue, et orné d'une multitude de maisons de plaisance; sur les Alpes qui nulle part ne se montrent ni plus développées, ni plus accidentées, ni plus majes-

tueuses, ni mieux éclairées ; sur un musée d'antiquités égyptiennes, le plus complet et le plus riche qui existe.

Pour ceux qui se montrent moins difficiles ; pour ces curieux de bonne composition qui sont satisfaits, pourvu qu'ils voient, il y a à visiter cent dix églises, dont quelques-unes rachètent par des détails soignés et de beaux marbres ce qui leur manque en étendue et en bon goût ; des places vastes et régulières ; des promenades bien entretenues ; un palais royal dans lequel on voit quelques bons tableaux et force dorures, et une galerie intéressante d'armures du moyen-âge ; un cabinet d'histoire naturelle, remarquable par la collection de minéralogie qu'il renferme ; et une bibliothèque de trente-cinq ou quarante mille volumes.

Ce qu'il faut bien voir encore, malgré le peu de plaisir que l'on y trouve, c'est une multitude de gens contrefaits. Plus qu'aucune ville que ce soit, *Turin* se fait remarquer par le nombre et la variété des difformités qui s'y donnent rendez-vous. Ses rues semblent être un musée qui leur est destiné. On ne saurait faire un pas sans se croiser avec un bancal, un nain, un borgne, un goîtreux, un bossu. Par un effet de cette heureuse disposition des populations à tout faire tourner au profit de leur amour-propre de localité, les habitans attribuent à l'excellence de leur climat la choquante proportion où sont les infirmes dans leur ville, comparativement à ce qui existe ailleurs ; cette proportion étant due, selon eux, à ce que le climat conserve une foule d'êtres souffrans et maladifs, qui, sans cette circonstance, seraient moissonnés beaucoup plus tôt. C'est ce qui s'appelle prendre les choses par leur bon côté.

A *Milan*, où les gens difformes sont aussi en grand

nombre, on voit au moins beaucoup de jolies figures de femmes pour offrir une compensation. Il n'en est pas de même à *Turin*. Les femmes du peuple y sont généralement fort laides, mal habillées, sans grâces, sans agrémens. C'est dans les calèches, aux balcons des palais, aux loges des théâtres, qu'il faut regarder, pour y trouver des figures sur lesquelles les regards s'arrêtent avec complaisance.

A la mise du peuple on juge que l'on se rapproche de la France. Aucune différence ne se fait remarquer dans les costumes en-deçà et au-delà des Alpes.

Turin a trois théâtres sans architecture qui les recommande, ni même qui les annonce à l'extérieur, mais fort bien décorés à l'intérieur. Le grand théâtre, un des plus beaux de l'Italie, n'est ouvert que pendant l'hiver. On joue la comédie et l'opéra sur les deux autres.

Une cour, des ambassadeurs et des ministres étrangers, une garnison nombreuse et des familles fort riches, en voilà plus qu'il ne faut pour former la base d'une société distinguée et y entretenir des habitudes nobles et relevées. La société de *Turin* réunit toutes ces conditions. Le mouvement que, pendant l'hiver, elle entretient dans la ville, elle le porte, l'été, à la campagne où elle partage son temps entre les divers amusemens dont se compose la vie de château.

§ III.

ENVIRONS DE TURIN [1].

Les environs de *Turin* offrent des excursions pleines d'intérêt. Le pays est superbe et parfaitement distribué. A travers les grands arbres qui bordent les enclos, on aperçoit les Alpes, magnifique encadrement d'une continuité de scènes d'un effet gracieux.

Une de ces excursions me conduisit à *Montcalier*, résidence royale à quatre milles de la capitale. L'immensité du château et sa situation sur la croupe d'une colline qui domine une vaste étendue de pays, forment le principal mérite de cette habitation. Après avoir traversé le *Pô*, je

[1] Afin de ne pas déranger l'ordre de l'itinéraire, l'auteur a renvoyé à la fin du second volume la relation d'une excursion en Savoie et à Chamouni, dont Turin avait été le point de départ.

me rendis à *Pignerol*. La ville s'élève en amphithéâtre sur un des côteaux qui forment un des derniers gradins des Alpes. C'est encore une de ces villes qu'il est bon de ne voir que de loin. Ses rues étroites, tortueuses, inclinées, sont encaissées dans des arcades massives et surbaissées, et rien n'engagerait à les parcourir, si l'on n'y était attiré par le désir de jouir d'un point de vue admirable que l'on obtient en grimpant sur une éminence qu'indiquent un couvent et une église.

Les montagnes qui environnent *Pignerol* reçoivent de la population qui s'y est établie un intérêt particulier. Pour fuir les persécutions dirigées contre eux, un grand nombre des sectaires connus sous la dénomination de *Vaudois* vinrent chercher, dans quelques vallées ignorées des Alpes, un refuge et le libre exercice de leur religion. Ils y apportaient une grande disposition à tous les genres d'industrie, beaucoup d'activité, et cet esprit d'ordre et de régularité qui appartient en général aux sectes dissidentes. Les habitudes des premiers émigrans se sont conservées. Les villages occupés par leurs descendans se font remarquer par une culture plus soignée, une industrie plus active, plus de soins dans la mise, un aspect plus satisfaisant que ne l'est celui des villages catholiques.

Les Vaudois se sont placés, on ne sait à quelle occasion, ni sous quel prétexte, sous la protection du roi de Prusse. Malgré la difficulté que le protecteur éprouverait à intervenir autrement que par des voies de conciliation, en faveur des protégés, il ne fait pas moins tout ce qu'il faut pour justifier la confiance qui lui a été accordée; et son ministre se rend, auprès du gouvernement sarde, l'interprète de toutes les réclamations qui partent des vallées vaudoises.

L'Angleterre qui aime assez à placer son poids dans toutes les balances où se pondèrent les intérêts de la société, prétend aussi protéger ces sectaires. Le prétexte de son intervention est la dissidence de sa croyance religieuse avec celle du gouvernement sarde, plus que la conformité des doctrines avec la population à l'aide de laquelle elle se présente. Ses démarches sont assez froidement accueillies par le gouvernement et par les Vaudois eux-mêmes, lesquels au reste ont bien rarement besoin d'invoquer l'appui du seul protecteur qu'ils reconnaissent.

De *Pignerol* une route se dirige vers le Mont-Genèvre par *Fénestrel*, forteresse et prison d'état creusée dans un rocher.

A mon retour de *Pignerol* je passai par *Stupini*, château royal à six milles de *Turin*. C'est une maison de chasse élégante, commode, somptueuse sans annoncer la prétention de l'être, et parfaitement disposée pour le genre de destination qui lui a été assigné. Des forêts bien percées ; des champs distribués de manière à faciliter la chasse ; des réserves fermées de murs dans lesquelles est gardé le gibier qui, s'il était en liberté, pourrait causer du dommage aux récoltes ; une ménagerie où l'on voit des animaux assez rares, accompagnent cette résidence qui a été constamment l'habitation de Napoléon pendant ses séjours en Piémont.

A une lieue de *Turin*, sur une montagne qui domine la ville, s'élève l'église de la *Superga* bâtie par Victor-Amédée, en commémoration de la victoire remportée en 1706 par ses troupes et celles commandées par le prince *Eugène* sur les Français qui assiégeaient *Turin*. Grande devait être la joie du roi si on la calcule par l'étendue de

l'édifice et la dépense qu'ont dû entraîner sa construction et sa décoration. Ses souterrains sont affectés à la sépulture des rois de Sardaigne.

Aglié et *Rivoli* sont des maisons royales d'une grande magnificence, dans lesquelles la cour passe quelques mois chaque année.

§ IV.

OBSERVATIONS DÉTACHÉES.

Le Piémontais se distingue par des nuances tranchées du reste de la grande famille italienne. Ferme dans ses déterminations, entreprenant, laborieux, bon soldat, son patriotisme est assez dégagé de vaines théories dans ses rapports avec ses souverains. Peut-être dans les habitudes de la société, pourrait-on désirer une urbanité plus recherchée, dans l'éducation plus de fini, auprès des femmes des attentions plus délicates.

Si le Piémontais ne se laisse pas entraîner à de vastes projets, il suit avec persévérance ceux qu'il a conçus. Il se contente d'un résultat médiocre, pourvu que ce résultat soit assuré : ses spéculations en commerce et en industrie comme en agriculture, sont toutes basées sur ce principe. Si l'on ne remarque pas en Piémont de ces fortunes

qui surprennent par la rapidité et l'étendue de leur accroissement, on n'y voit pas de ces ruines brusques et absolues si répétées dans les autres pays. De là, plus de fixité dans le classement de la société ; plus de calme et d'ordre dans ses mouvemens ; plus de résignation dans les masses en ce qui concerne leur position.

On reprochait aux Piémontais de ne pas toujours tenir compte de la loyauté des moyens, pourvu qu'ils conduisent au but proposé ; de substituer la ruse à la franchise dans leurs rapports, de quelque nature qu'ils fussent ; de placer l'amour du gain au-dessus de tout et de lui tout sacrifier. Je suis porté à penser que l'on jugeait la nation par les habitudes d'alors de son gouvernement, et que l'on appliquait aux individus une opinion basée sur la politique flexible à laquelle cet État, menacé de toutes parts, a dû sa conservation et même son agrandissement. Dans les investigations que j'ai faites pour fixer mon jugement à cet égard, je n'ai rien rencontré qui pût le rendre défavorable au caractère national.

La désertion est peu fréquente dans les régimens piémontais. L'armée est établie sur un système d'activité et de réserve. Aucun des soldats qui font partie de celle-ci ne manque à l'appel qui lui est fait. Beaucoup même le devancent, au plus léger indice que leurs services peuvent être utiles à leur pays.

Les grands crimes sont rares. On en est probablement redevable à une institution destinée à arrêter sur la pente qui les y porte, les individus qui annoncent de la disposi-

tion à s'y laisser entraîner. A la demande des parens, et après une enquête qui prouve qu'elle est suffisamment motivée, le roi ordonne l'arrestation et la détention dans une maison affectée à cet objet, des jeunes gens qui, par quelques écarts graves, révèlent des inclinations inquiétantes pour l'ordre social. Soumis à un régime moral et physique, propre à faire pénétrer de la crainte et de la réflexion dans leur esprit, ils ne sont rendus à la liberté que lorsque leur conduite établit une présomption favorable sur leur moralité future. On a remarqué que sur une centaine d'individus qui sortent annuellement de cette maison, il en est très-peu qui soient traduits, même pour de simples délits, devant les tribunaux.

A cette mesure préventive, le gouvernement en joint une autre du même genre, puisée dans sa nature tant soit peu arbitraire et absolue. Sans autre motif que ses soupçons, sans autre droit que sa volonté, il fait arrêter les individus qu'il redoute dans les occasions où il prévoit qu'ils pourraient faire un mauvais usage de leur liberté. On dit qu'il use avec beaucoup de réserve et de discernement de cette faculté qui, sans ces conditions, pourrait avoir de bien graves inconvéniens.

§ V.

AGRICULTURE.

L'agriculture piémontaise offre dans la nature du sol sur lequel elle s'exerce, comme dans ses procédés, une variété et une intelligence qui en rendent l'étude intéressante.

Son principe fondamental est un alternat de cultures, calculé de manière à ce que leur succession soit équivalente au repos de la terre pour la plante qu'elle doit porter. Ce repos, on le trouve dans la différence du mode de végétation des plantes, et dans le contraste de leurs formes et de leurs habitudes.

Les jachères sont absolument proscrites. Souvent deux récoltes se succèdent la même année sur le même champ. On prévient, par des engrais, la fatigue et l'épuisement que la terre pourrait en éprouver. Le froment, la pomme-

de-terre, le maïs, l'avoine, la luzerne, le riz, le trèfle, sont les plantes entre lesquelles les assolemens se partagent. On doit regretter de ne pas leur voir adjoindre, comme fourrages, la betterave, le turneps, le colza, qui ne sont cultivés que dans de rares circonstances.

La culture du riz est fort répandue dans quelques parties du Piémont. La richesse de son produit écarte les considérations de salubrité qui pourraient engager à la repousser.

La vigne et le mûrier occupent un rang avantageux parmi les diverses branches de l'agriculture.

L'éducation des bestiaux n'est pas aussi bien entendue que les autres parties de l'économie rurale. Les bœufs et les vaches sont d'espèces communes. Une partie du lait est inutilement consacrée à la nourriture des élèves, et l'emploi du reste s'opère par des procédés vicieux. La race des chevaux n'a aucun type particulier. Le défaut de pâturages est un obstacle à l'extension de ce genre de produits.

Dans une contrée aussi riche en courans d'eau que l'est le Piémont, les irrigations ne pouvaient être négligées. Elles sont employées partout et avec beaucoup de succès, mais seulement comme moyen d'arrosage. On les néglige comme moyen d'alluvion, genre de service qu'elles pourraient rendre autant que celles de quelque pays que ce soit, en raison de la quantité de terre végétale que les torrens tiennent en supens et entraînent avec eux.

Les propriétés territoriales sont en général agglomérées par grandes masses. L'exploitation s'en opère de trois manières différentes : le fermage, le métayage et l'exploitation immédiate par les mains du possesseur.

Dans le premier mode, les conventions ont lieu au

moyen d'une rente en argent. Dans le second, tous les produits, même celui du croît des bestiaux dont les types appartiennent au propriétaire, se partagent entre celui-ci et le métayer. Dans le troisième, le propriétaire emploie des hommes dont le salaire consiste dans une quotité déterminée de grains ; dans la cession, entre la récolte et la culture subséquente, d'une portion de champ sur laquelle l'ouvrier cultive pour son propre compte des légumes et des pommes-de-terre, et dans une part sur le produit des vers à soie. Rarement et toujours pour de très-faibles sommes, l'argent fait partie des stipulations.

L'agriculture piémontaise donne lieu à d'importantes exportations de riz, de blé, et surtout de soie. Elle contribue à la richesse de la contrée, sans l'étendre cependant jusqu'à la classe des cultivateurs, laquelle ne peut aller au-delà de cet état d'aisance circonscrite qui ne saurait s'élever jusqu'à la propriété [1]. La tendance de la législation à maintenir l'agglomération des terres se joint aux habitudes admises dans le mode de salaire des ouvriers, pour écarter de cette classe l'idée même d'une participation, si minime qu'elle soit, à la possession du sol. Le paysan reste ce qu'était son père, ce que seront ses fils, une machine à production pour laquelle on borne à un simple entretien les soins qu'elle nécessite.

[1] Il ne s'agit ici que des fermiers et des métayers. Les ouvriers sont dans une situation qui approche de l'extrême misère. Leur nourriture consiste exclusivement dans la *polenta*, espèce de bouillie très-épaisse faite avec de la farine de maïs.

§ VI.

SITUATION POLITIQUE.

Malgré deux tentatives faites pour le modifier, le gouvernement du royaume de Sardaigne a su conserver sa forme ancienne. Il n'en est pas pour cela ni plus tyrannique, ni plus dissipateur, ni plus indifférent au bonheur et aux intérêts des peuples. La loi est la même pour tous les ordres de citoyens, et, dans son application, elle agit sans acception de rangs et de personnes. L'impôt se répartit également partout et sur tous. Toutes les carrières sont ouvertes à ceux qui, pour les parcourir, se présentent avec le genre d'aptitude qu'elles réclament. Le régime municipal est établi avec une grande indépendance de l'autorité royale [1]. Les communes élisent leurs magis-

[1] Le corps municipal de Turin n'a aucune relation obligée avec les ministres. Il communique immédiatement avec le roi par l'organe de ses syndics,

trats, s'imposent, dépensent, s'administrent sans contrôle de la part de l'autorité supérieure.

L'organisation des tribunaux est la même que celle de France, quant à la forme. Elle offre, quant au fond, cette différence importante que le jury n'y a pas été introduit.

Le gouvernement a des formes très-simples. Cinq ministres, dont le traitement ne s'élève qu'à douze mille francs chaque, expédient les affaires avec l'aide de bureaux peu nombreux. Un conseil-d'état que préside le roi complète cette machine gouvernementale, dont l'action fort simple est prompte, forte et parfaitement réglée.

La marine, considérée presque comme une institution d'étiquette et comme un accessoire indispensable du port de Gênes, n'a qu'un très-petit nombre de bâtimens. On s'accorde à faire l'éloge du talent des officiers et de la tenue des bâtimens.

L'armée de terre est sur un pied beaucoup plus respectable. Trente-cinq mille hommes, dont, en peu de jours, le nombre pourrait être doublé, sortent tous les étés des garnisons qui leur sont assignées, pour prendre part à de grandes manœuvres. Peu de pays possèdent des troupes aussi bien exercées, aussi bien habillées, aussi bien disciplinées.

Le Piémont est hérissé de places fortes, et l'État dont il fait partie serait difficilement vulnérable, s'il ne s'étendait jusqu'à la Savoie, proie facile pour la France qui en convoite la réunion, et qui, en attendant qu'elle l'obtienne, se fait de sa position à l'égard de cette portion

lesquels sont pris l'un dans l'ordre de la noblesse, et l'autre dans celui de la bourgeoisie. Ils sont élus par le conseil-municipal, dont ils doivent avoir été membres pendant cinq ans avant d'être promus au syndicat.

détachée et de difficile garde du royaume de Sardaigne, un moyen de tenir le souverain de cet État en échec et de lui imposer une ligne de conduite souvent contraire à celle que conseillerait sa position au-delà des Alpes. Mieux eût valu, pour la liberté de ses mouvemens, échanger une province dont la possession toute *sentimentale* ne lui est précieuse que parce que c'est de là que sa famille est partie pour monter au rang des rois, contre une possession qui donnât plus d'homogénéité à ses États.

La situation financière du Piémont est une des plus favorables de l'Europe. Les quatre-vingt-cinq millions dont se compose le revenu de l'État suffisent à sa dépense. Il n'y existait pas de dette publique avant un emprunt que l'on dit être de prévoyance et qui vient d'être contracté à des conditions plus avantageuses que celles obtenues par quelque pays que ce soit.

L'impôt est modéré. On ne peut lui reprocher d'autre tort que celui de peser presque exclusivement sur la propriété foncière et de lui enlever des moyens d'amélioration qui tourneraient au profit de l'État, même sous le rapport du fisc, plus encore qu'à l'avantage des possesseurs de la terre.

Avec un sol fécond et varié, le Piémont possède, en intelligence et en capitaux, tous les moyens de le faire valoir. L'industrie locale fournit à tous les besoins du pays, et plusieurs de ses produits figurent avec avantage sur les marchés étrangers. Il fait un commerce très-étendu que favorisent le port de *Gênes* et les magnifiques communications du Mont-Cenis, du Saint-Gothard et du Simplon.

De toute l'Italie, le Piémont me paraît être la contrée dans laquelle l'esprit religieux est le plus répandu et le plus éclairé, et celui où il s'accompagne le plus d'une convic-

tion sincère. Le culte s'y montre dégagé de superstition. Le clergé y jouit de la considération à laquelle sa conduite et ses lumières lui donnent des droits incontestables.

Si peu de choses manquent au bien-être de ce pays, son gouvernement travaille de si bonne foi à les lui procurer, qu'il semblerait que le mécontentement et la désaffection ne devraient pas trouver les moyens de s'y introduire. Il n'en est pas cependant ainsi. Là, comme partout, il existe des hommes qui se donnent la mission de persuader aux masses qu'elles sont malheureuses et asservies, et de les pousser dans des voies à l'extrémité desquelles ils leur présentent en perspective le bonheur et la liberté. Jusqu'à présent, ces hommes ont seuls tenté de s'aventurer dans ces voies : personne ne les y a suivis. Les peuples, contens de leur situation, ont eu la sagesse de vouloir la conserver, et de ne pas prendre fait et cause pour les brouillons qui voulaient les séduire. Ils sont heureux : ils refusent de compromettre le calme dont ils jouissent, pour la chance très-incertaine d'un avenir plus brillant. Puissent-ils toujours penser et agir ainsi !....

§ VII.

ROUTE DE TURIN A GÊNES.

J'étais bien tenté de passer par *Nice* pour me rendre de *Turin* à *Gênes*, de voyager à la vue des Alpes, partout si belles et si pittoresques, à travers les plaines fertiles du Piémont ; de visiter *Nice*, cette ville de santé, ce rendez-vous de tous les valétudinaires de l'Europe, ce lieu vers lequel les médecins dirigent leurs malades de bonne compagnie, pour les acheminer vers l'autre monde quand ils n'ont plus les moyens de les retenir dans celui-ci. Je n'aurais tenu compte ni de la longueur du détour qu'il m'aurait fallu faire, ni des mauvais gîtes que j'aurais rencontrés. *Nice*, son beau ciel, son climat tempéré, sa riante situation, ses quartiers nouvellement construits, sa société européenne, m'auraient dédommagé des inconvéniens de la première partie de la route. J'aurais admis, en compensation des détestables auberges, des exigences

des aubergistes, des dangers d'un chemin encore imparfait dans quelques endroits, des vertiges que peut causer son emplacement au-dessus d'un précipice de plusieurs centaines de pieds et qui se termine par la mer, de ses brusques et périlleux contours et de ses pentes rapides, le charme de certaines parties, l'imposante majesté de quelques autres, la variété d'une côte déchiquetée en pointes, en baies, en golfes, en caps; le mouvement des nombreux vaisseaux qui naviguent à sa vue. J'aurais consacré une heure à visiter cette principauté de *Monaco*, monarchie microscopique, faite pour servir de pendant à la république en miniature de *Saint-Marin ;* à étudier son organisation et les causes de sa récente tentative de révolution, comprimée par une brigade de gendarmerie; à consulter son passé, à établir des conjectures sur son avenir.

J'aurais respiré l'odeur des orangers à *Vintimille*, à *Oneille*, à *Final*.

J'aurais puisé de la résignation et du courage contre la persécution à *Savone*, où Pie VII a laissé de nobles et touchans exemples de ces qualités; et je serais arrivé à *Gênes* avec les souvenirs d'un voyage si plein d'intérêt. Des circonstances plus fortes que ma volonté m'ont forcé d'abréger ma route et de prendre celle qui conduit directement de la capitale du royaume de Sardaigne à la capitale d'une république qui n'existe plus que dans l'histoire.

Ce que l'on perd en jouissances pittoresques par la préférence accordée à cette route sur celle par *Nice*, on le compense en études historiques. Le pays que l'on traverse a été le théâtre de grands événemens militaires. A quelques milles de *Turin* on passe près du champ de bataille de *Cerisoles*. D'*Asti* à *Alexandrie* on traverse peu de vil-

lages qui n'aient prêté leur nom à des combats célèbres. Après avoir traversé le *Tagliamento* dont les eaux baignent les remparts d'*Alexandrie*, et la *Bormida* qui s'évase en large torrent à un mille au-delà, on arrive par une plaine plate et rase à un village de quelques maisons. Ce village, c'est *Marengo*.

Si ce n'était une tour carrée qui a servi d'observatoire au général de l'armée française, on ne trouverait rien là qui pût aider les souvenirs. Un cicerone du lieu, qui prétend avoir été temoin de l'action, m'a conduit sur tous les points où l'engagement avait été le plus vif. Grâce au plan qu'il avait à la main, j'ai pu faire l'application des détails qu'il me donnait. J'ai pu constater la place occupée par chaque corps d'armée ; leurs évolutions ; la direction qu'avait suivie la cavalerie commandée par le général Kellerman dans cette charge qui décida la victoire ; le lieu où Desaix fut frappé, et que n'indique plus la colonne qui, en rappelant la mort du guerrier, entretenait des souvenirs importuns. Eût-on rasé le village qui donna son nom à la bataille, on n'aurait rien gagné sur l'histoire qui a buriné le nom de *Marengo* à côté de ceux d'*Arbelle*, de *Zama,* de *Pharsale*, d'*Hastings*, d'*Austerlitz*, et de quelques centaines de lieux, théâtres de combats dont l'issue a décidé du sort des empires. Autant eût valu laisser debout la colonne et l'aigle désormais inoffensif qui la surmontait.

Sur la gauche on aperçoit *Tortose* et quelques restes de ses remparts détruits, au milieu d'une plaine consacrée aux cultures les plus riches et les plus variées de mûriers, de céréales et de prairies.

Toutes ces cultures sont placées suivant leur plus grande convenance. Toutes sont soignées comme le seraient les

plantes et les arbres d'un verger. Les habitations répandues au milieu de la campagne meublent un paysage dont la disposition du terrain complète le charme.

On regrette qu'un aussi beau pays ait une aussi laide population, et que la richesse du sol n'exerce pas une influence plus favorable sur le sort des habitans, qui sont mal vêtus, mal logés, harassés, misérables enfin dans toute l'acception du mot. On ne saurait attribuer cet état de choses qu'à la prédominance de la petite culture, dont les produits, plus considérables que ceux de la grande, mais achetés par une plus forte somme de travail, s'ils nourrissent plus d'individus, leur imposent des conditions plus pénibles d'existence.

Après *Novi*, dont les maisons sont encore toutes criblées des balles et des boulets qui s'y égarèrent dans un engagement entre les Russes et les Français en 1798, on entre dans une branche des Apennins, par une large vallée qui va en se rétrécissant, de manière à ne laisser que peu de place aux champs situés des deux côtés d'un torrent et de la route. Une pente peu rapide et peu longue conduit à une contre-pente fort prolongée, fort contournée et assez dangereuse, qui descend vers *Gênes*. A quatre lieues de cette ville, on voyage entre une suite non interrompue de maisons de campagne, qui ne cesse qu'aux approches des mamelons sur lesquels sont construits les forts qui font de *Gênes* une place presque imprenable. Pour suppléer à ce que laisse à désirer l'architecture de ces maisons en général fort vastes, on les peint de toutes sortes de couleurs. Le terrain qui les entoure est ordinairement consacré à la culture, et on n'a pour moyens de promenade que de longues treilles supportées par des piliers en pierre.

A l'endroit où la route atteint le rivage, on tourne brusquement à gauche, et on se trouve au milieu d'un faubourg assez mal ordonné et au pied d'un rocher qui s'avance couronné de fortifications jusque dans la mer, où il se termine par un phare. Après avoir traversé une porte de construction récente, on a la vue d'un vaste port formé par deux jetées, et dont le fond disparaît sous les nombreux vaisseaux qui le remplissent. *Gênes* se développe sur le versant en entonnoir d'une colline escarpée. Un rocher qui s'élève au centre de la ville porte un fort qui ne pourrait servir à sa défense. On peut tirer de sa situation la conclusion qu'il vient d'être construit pour un tout autre objet. A sa vue, les Génois doivent écarter, comme de dangereuses pensées, les idées de turbulence qui leur passeraient par la tête.

§ VIII.

GÊNES.

C'est une bien belle ville que Gênes, si on la juge par son admirable situation, par ses superbes palais, par ses églises toutes de marbre et par une seule rue. C'est une ville bien incommode, si on la considère sous le rapport de ses rues si étroites que, dans la plupart, les passans qui se rencontrent sont obligés de prendre des précautions pour se croiser, si montueuses que l'on a peine à tenir pied sur leur pavé de briques posées de champ, bordées de si hautes maisons que le soleil ne s'y montre que quelques secondes et comme sur une ligne de méridienne. Partout les marbres sont prodigués. Partout ils sont employés avec goût et de manière à imprimer aux édifices un caractère de magnificence. On dirait que Paul Véronèse a pris ici l'architecture dont il a enrichi ses tableaux, ou que ses

tableaux ont servi de type à l'architecture génoise. Partout on voit des colonnes, des balustrades, des péristyles, des escaliers, des voûtes dont les lignes se croisent dans tous les sens, sans confusion et avec le plus heureux effet. Partout on remarque de la noblesse et du grandiose dans l'ensemble, de la recherche et du goût dans les détails. On y voit jusqu'à ce *luxe du vide*, cette dépense de terrain perdu en ce sens qu'il ne porte que des décorations sans apparente utilité, des ornemens accessoires superflus, même des édifices uniquement construits dans un but de somptuosité.

Au temps de la république, on avait les moyens de consacrer à chacun des étages d'un palais une population, à chaque pièce une destination. Maintenant que la représentation n'exerce plus ses exigences à l'égard de citoyens sans autorité, les appartemens qui lui étaient consacrés n'ont plus d'utilité. Des écriteaux annoncent qu'ils sont à louer. Les rez-de-chaussée, convertis en boutiques ou en ateliers, sont occupés par l'épicier, le cafetier, le tailleur ou le cordonnier. Le bourgeois parcourt étonné un vaste escalier de marbre, et passe devant des statues qu'il ne cherche pas à connaître, pour se perdre dans l'immense distribution du premier étage. L'avocat donne ses consultations sous les voûtes couvertes de fresques et de dorures du second; et le désir de se procurer un air plus frais, une vue plus étendue, engage le propriétaire qui n'a plus le besoin d'occuper la totalité du palais, à établir ses appartemens de réception au troisième, et ceux qu'il habite au quatrième.

Il faut vraiment ou que l'on ait bien du temps à perdre en Italie, ou que l'on y fasse peu d'affaires, ou qu'on les fasse bien rapidement ou bien mal, pour que l'on se ré-

signe à faire le sacrifice sans compensation du temps consacré à monter d'interminables escaliers [1], à traverser de longues suites d'appartemens spacieux, à attendre que la personne à laquelle on veut parler ait fini son repas ou sa sieste. Si l'on additionnait les momens ainsi dissipés, en les comparant avec ceux dont se contenteraient les mêmes affaires dans d'autres pays, et si l'on donnait une appréciation à leur valeur, on serait étonné de la dépense que l'on fait dans ce genre, et du prix qu'il en coûte pour conduire à fin la plus mince transaction.

Plusieurs palais renferment des galeries dans lesquelles on voit des tableaux d'un grand prix. Tous sont remarquables par le grandiose de leur décoration. Tous donnent une haute idée de la puissance d'une ville dont les citoyens se logeaient avec une telle magnificence. La puissance s'est évanouie. Il est resté de grandes, d'immenses fortunes qui semblent embarrasser leurs possesseurs, et ne pouvoir trouver d'emploi dans des habitudes sans proportion avec les facultés de dépense qu'elles présentent. La tenue d'un palais dont les deux ou trois premiers étages sont loués; l'entretien d'un équipage qui suffit à toute une famille dans une ville où il ne peut circuler que dans une seule rue et autour d'une espèce de manége, seule promenade que possède *Gênes;* les gages de quelques laquais; quelques dîners et un ou deux bals répartis dans le cours de l'année; un séjour de deux ou trois mois dans une maison de campagne, n'offrent pas un débouché suffisant à des revenus colossaux. Les économies presque forcées faites sur leur excédant sont employées en acquisition de terres dans la Haute-Italie.

[1] On peut évaluer à cent le nombre de marches qu'il faut escalader pour arriver aux appartemens occupés par le propriétaire d'un palais.

Il faut voir à *Gênes* plusieurs églises plus élégantes que vastes ; un port commode et bien garni de vaisseaux, mais enfermé du côté de la ville dans une enceinte qui n'en permet la vue que de l'étroite galerie pratiquée sur le sommet de la muraille qui l'entoure ; un théâtre nouvellement construit sur un plan magnifique ; des fortifications qui mettent la ville à l'abri de toute attaque; un hôpital destiné aux pauvres valides, et dans lequel on peut étudier avec fruit la branche d'administration qui se rapporte au soulagement des malheureux. Quand on a consacré quelques jours à cet examen, il me semble que ce que l'on a de mieux à faire, c'est de s'éloigner d'une ville qui, suivant un proverbe que cependant il serait injuste de prendre dans son sens absolu, n'offre qu'une mer sans poissons, une terre sans arbres, des rues sans voitures et une population sans foi. J'ai mangé d'assez bon poisson à *Gênes*. A quelque distance de la ville, j'ai vu des arbres. Les voitures circulent dans la *Strada Nova*, et j'aime à croire que la quatrième partie de l'adage ne doit, pas plus que les trois premières, être admise dans la sévérité de son acception.

Par une compensation à un assez grand nombre de gens difformes que l'on rencontre dans les rues de *Gênes*, on aperçoit beaucoup de jolies figures gracieusement encadrées dans des voiles de mousseline, coiffure habituelle des Génoises.

Le commerce de *Gênes* est très-considérable, parce que c'est presque exclusivement dans son port que se débarquent les marchandises destinées à l'approvisionnement du Piémont, de la Lombardie et d'une partie de la Suisse, et que s'embarquent les produits de l'agriculture et de l'industrie de ces contrées. Il est à regretter que l'on n'ait

d'autre moyen de transport qu'une route unique fort incommode ; et qu'au moins on ne lui adjoigne pas des canaux au point où, après avoir franchi une branche des Apennins, elle descend dans les plaines unies et coupées par de nombreuses rivières du Piémont. A peu de frais on ouvrirait ces canaux, et on en combinerait le système avec celui de la navigation de la Lombardie et avec les besoins de l'agriculture, à laquelle ils fourniraient des eaux précieuses.

§ IX.

ROUTE DE GÊNES A LUCQUES.

Heureux qui, par un beau temps de printemps, peut parcourir la route parfumée de *Gênes* à *Lucques!* Heureux qui peut jouir à la fois de l'odeur que répandent les bosquets d'orangers dont les montagnes sont tapissées, et de l'admirable perspective de la mer qui baigne le pied des rochers auxquels on a arraché l'emplacement d'une route magnifique !

A la sortie de *Gênes*, et pendant quelques milles, on voyage au milieu de nombreuses maisons de plaisance, luxe d'une opulente capitale, et dans une atmosphère embaumée. Des villages, des bourgs, un golfe vaste et sûr, varient les aspects jusqu'à *Chiaveri*. De cette ville à *Sestri*, on s'éloigne de la mer que l'on perd encore bientôt de vue pour la retrouver à la *Spezzia*, le port le plus conve-

nable à de grandes flottes qu'eût présenté le littoral de la Méditerranée, si l'intérêt de *Gênes* eût permis que l'art y complétât ce que la nature avait si bien disposé. On paraît s'être plus occupé d'empêcher que d'autres nations ne s'y établissent, que d'en tirer parti pour celle qui le possède. Deux forts défendent l'entrée du golfe, à l'ouverture duquel *Portò-Venere* présente le pittoresque d'une église et d'un château bâtis au sommet d'un plateau élevé, et *Lerici*, son port négligé par une navigation qui n'a que l'embarras du choix sur cette côte dont chaque point est un hâvre propre à recevoir les bâtimens du plus fort tonnage.

Après avoir traversé *Sarzassa* et laissé à gauche *Carrare*, si célèbre par la beauté de ses marbres, on arrive à *Massa*, petite ville assez jolie, assez insignifiante du duché de *Modène*, et qui n'a de remarquable que son château, une place plantée d'orangers et une église. On traverse une chaîne de montagnes et on arrive à *Lucques*.

GRAND-DUCHÉ DE TOSCANE.

GRAND-DUCHÉ DE TOSCANE.

§ Ier.

ROUTE DE BOLOGNE A FLORENCE.

De *Bologne* à *Florence* on parcourt, par la route la plus mal tracée qui ait jamais été faite, une des parties les plus bouleversées des Apennins. Il semble que les ingénieurs se soient donné pour problème à résoudre, l'établissement d'une voie quelconque entre les deux villes, sans tenir compte ni de la rapidité des pentes, ni du danger des escarpemens ; et qu'afin de s'épargner le travail d'un tracé rationnel, ils se soient bornés à élargir les sentiers battus par les chèvres. Au lieu de se développer sur le contour des montagnes, la route les franchit de la base

au sommet et du sommet à la base, avec la variété d'inclinaison que présente un terrain dont on a dédaigné de combattre et encore moins de mettre à profit les accidens.

L'œil est plutôt étonné que charmé de ce qu'il découvre. Sur les premiers plans, ce sont des montagnes sans rochers, couvertes, même dans leurs déchirures, de bois, de cultures, de buissons, de cabanes construites en cailloux arrondis. La population est grêle, chétive, misérable, sans rien ni dans les traits, ni dans le costume, qui la distingue des malheureux de tous les pays. Cette population associe à sa faiblesse et à son dénuement des animaux qui n'annoncent pas plus de vigueur et de bien-être.

Au-delà des montagnes on découvre, au nord, les plaines où sont *Ferrare*, *Padoue*, *Trévise*, et jusqu'aux glaciers qui terminent les Alpes du côté de la Lombardie; à l'est, la plaine marécageuse de *Ravenne* et de *Rimini* et le golfe Adriatique; au sud et à l'ouest, les Apennins dans toute leur confusion.

Lorsque la route se développe sur le versant méridional du *Giogo*, on voit plus de cultures, plus d'habitations, plus d'ordre dans la distribution et l'emploi du sol. Si l'on ne remarque pas encore de l'aisance chez les habitans, on n'est plus au moins affligé par les indices de leur misère. La perspective dont on jouit est belle sans être gracieuse. On y désirerait des points plus saillans, des détails plus marqués, quelque chose qui rompît cet ensemble fatigant dont on ne peut rien détacher. On continue à voyager sans intérêt au milieu d'un pays superbe, mais dans lequel on éprouve la contrariété de ne pouvoir se plaire.

Du haut d'une montagne d'où l'on a la vue de la contrée qui environne *Florence*, le pays se montre, sur une extrême étendue, fortement ondulé sans être montagneux,

couvert d'arbres sans donner des signes d'une végétation vigoureuse. C'est que ces arbres sont des oliviers dont le feuillage est rare et la verdure très-pâle. Chaque champ a son habitation que fait remarquer la couleur blanche que l'on donne à toutes les maisons. Des mûriers aux branches desquels on laisse prendre peu de développement, des érables destinés à supporter des vignes, voilà, avec les oliviers, les seuls grands arbres que comporte la culture dans la Toscane. Il n'y a rien là qui puisse offrir un abri contre un soleil ardent, *passionné,* qui pénètre partout, poursuit tout, déssèche et brûle tout.

§ II.

FLORENCE.

On arrive à *Florence*, du côté de *Bologne*, entre deux rangées fort rapprochées de murailles et de maisons, à l'issue desquelles on aperçoit un arc de triomphe d'un style qui rappelle celui adopté par les Romains pour ce genre d'édifices. Je reproche à celui-ci la profusion des ornemens et des accessoires dont on s'est cru obligé de surcharger sa plate-forme. Il fallait un symbole à chaque vertu, à chaque qualité, à chaque noble action du grand-duc François Ier; et ce prince était si bien partagé en ce genre que l'élégance du monument en a souffert. Lui et son cheval, tout énorme qu'il soit, ont cependant trouvé place au-dessus des trophées qui surmontent l'arc triomphal.

Si quelque chef-d'œuvre d'architecture ou de sculpture

ne venait à chaque instant s'emparer des sensations de l'étranger qui parcourt *Florence*, il se mêlerait à ses jouissances une sorte de contrariété causée par le défaut de largeur des rues. Les édifices ont un tel caractère de grandiose, qu'il semble que ce ne serait pas trop de la vaste dimension des rues de Londres, pour en faire saisir le développement. Après avoir exprimé ce reproche que réclame ma conscience d'ami des arts, je parlerai avec éloge de l'alignement des rues ; de leur agencement entre elles ; de leur pavé en larges dalles de pierres fort dures et fort unies, et sur lesquelles, à mon grand étonnement, les chevaux courent sans glisser et tomber à chaque pas ; de la riante situation de la ville sur les deux rives d'un vilain fleuve dont les eaux ne sont limpides que lorsqu'elles sont insuffisantes pour remplir l'espace qui leur a été assigné entre deux superbes quais, et qui arrivent troubles et limoneuses au premier orage qui en grossit le volume et les convertit en torrent. Je ne critiquerai pas quatre ponts devant un desquels les Florentins s'extasient, quoiqu'il soit d'une exécution fort ordinaire. Ces ponts réunissent les deux quartiers qui se partagent la ville. Ils sont utiles : voilà ce que l'on peut en dire de mieux. J'examinerai le reste avec le sang-froid et l'ordre que, je l'avouerai, je n'ai retrouvés qu'après plusieurs jours de trouble, de confusion d'idées, d'*ébahissement*, si je puis me servir de ce terme, causés par tout ce que je voyais de beau, de grand, de sublime, et la rapidité avec laquelle ces objets se succédaient.

Ce genre de sensation était nouveau pour moi. On s'aperçoit trop peut-être à l'étrangeté des jugemens que je porte sur des productions qui ont traversé les siècles, en traînant après elles une admiration unanime, que j'ai peu

de disposition à former mon opinion sur celle que je trouve établie. En effet je ne me crois pas lié par ces arrêts surannés rendus par des juges qui n'avaient alors que de rares moyens de comparaison, et sur lesquels cependant des fanatiques prétendent interdire aux autres le droit d'appel et même de réflexion qu'ils s'interdisent à eux-mêmes. Mon goût est ma règle. Je l'exprime avec une entière indépendance des considérations qui influent sur le libre arbitre de bien du monde. D'ailleurs, comme l'a dit Montaigne : *Je donne mes opinions comme miennes, non comme bonnes;* et je ne prétends les imposer à personne.

C'était donc une situation inaccoutumée que cette extase où me plaçaient tant de chefs-d'œuvre en tous genres qui m'arrêtaient dans chaque rue, à chaque carrefour, dans chaque galerie où je pénétrais. Je me défiais tellement de la rectitude de mes idées que je n'ai pas même voulu recueillir une seule note, avant qu'elles se fussent familiarisées avec ce qui les avait tant étonnées à la première vue. Maintenant qu'elles sont calmées, maintenant qu'elles sont arrivées au point où je voulais les amener, je leur donne carrière.

§ III.

PALAIS.

Le genre de construction, la forme et l'immensité des palais donnent à l'aspect de *Florence* un caractère qui distingue cette ville de toutes les autres. On ne parcourt pas une rue sans être en présence de quelqu'une de ces masses qui, sans avoir l'architecture d'une forteresse, en rappellent cependant l'idée. Les murs sont composés de blocs énormes de marbre taillés en bosses d'une forte saillie. Les fenêtres du rez-de-chaussée, défendues par des grilles épaisses, sont de douze à quatorze pieds au-dessus du niveau de la rue. De lourdes portes ferment l'entrée ordinairement unique qui donne accès à une cour carrée entourée d'arcades. Deux et souvent trois étages d'une grande élévation et régulièrement percés sont surmontés de créneaux, quelquefois de meurtrières qui se projettent

dans la rue. Des profondes rainures qui séparent les assises des pierres, sortent des anneaux de fer d'un pied de diamètre dont, quelques recherches que j'aie faites, je n'ai pu connaître la cause et la destination.

A l'époque de leur construction, époque de divisions civiles, de haines acharnées, de luttes toujours sanglantes, ces palais étaient isolés et offraient des moyens de protection à leurs possesseurs. Lorsque des jours plus calmes sont arrivés, les intervalles qui les séparaient ont été occupés par des habitations plus en harmonie avec les besoins d'une société moins agitée; et les rues de *Florence* sont devenues ce que sont celles de toutes les villes, avec le cachet particulier que leur impriment les immuables jalons qui en fixent les alignemens.

L'intérieur des palais était distribué en pièces très-vastes, telles qu'il les fallait pour recevoir des réunions nombreuses, au besoin même des garnisons, et favoriser des mouvemens militaires. Lorsque leur destination primitive fut devenue sans utilité, ces pièces ont servi à recueillir les chefs-d'œuvre des arts. Les salles d'armes ont été converties en galeries où se sont rangés les tableaux et les statues que produisait le génie italien rendu à sa direction de prédilection. Pendant trois siècles de calme, sous le rapport au moins de la situation intérieure, les richesses des arts s'y sont accumulées. Elles ont en quelque sorte débordé dans les rues et sur les places, et *Florence* est devenue un vaste et magnifique musée.

Une troisième tranformation est réservée à ces palais. S'y prêteront-ils? Il est permis d'en douter. Qu'on ait remplacé des soldats par des tableaux, on le conçoit. Mais que l'on veuille installer des familles de médiocres situations dans des appartemens qui ne sont sus-

ceptibles d'aucune subdivision, on ne saurait le faire. Le moyen de percer des fenêtres à travers des murs de sept ou huit pieds d'épaisseur ; de renverser d'immenses portiques et les escaliers de marbre qu'ils recouvrent, pour pratiquer des accès aux nouvelles distributions ; de rapprocher entre eux des étages séparés par une hauteur de vingt-cinq pieds ? On n'en saurait trouver ; et cependant le temps approche où ces palais seront inhabitables pour leurs possesseurs ruinés ; où ils cesseront même d'appartenir à un seul maître ; où perdant le caractère de substitution qui les a jusqu'alors réunies, se divisant entre les enfans d'une même famille, les richesses qu'ils renferment s'éparpilleront par toute l'Europe. Renversera-t-on les palais pour bâtir sur leur emplacement des maisons moins vastes? Ce serait presque impossible. Tel est le luxe de solidité qui a présidé à leur construction, que l'on aurait plus de peine à désunir les matériaux qui les composent, que l'on n'en a eu à les arracher des carrières qui les ont fournis. On peut donc prédire que lorsque les conséquences des principes d'après lesquels la société se reconstitue, seront développées, *Florence* sera une ville très-incommode à habiter, et dont des portions entières seront abandonnées. On peut apprécier ce qui arrivera dans la patrie des Médicis, par ce que l'on observe à Paris, dans le quartier du Marais, où cependant les causes de désertion sont moins puissantes.

§ IV.

MONUMENS.

L'ancien palais des grands-ducs participe au caractère que je viens de décrire. Il a été évidemment construit dans des prévisions de troubles ; et souvent, mais non toujours avec succès, il a servi à la protection de ses hôtes. On ne manque pas de montrer aux étrangers telle fenêtre par laquelle le peuple en fureur a pénétré dans l'intérieur du palais ; telle autre dont les barreaux ont servi de support à la corde qui avait mis fin aux jours d'un cardinal ; telle autre dont le souverain jugeait des chances qui pouvaient lui faire perdre ou conserver sa couronne et la vie. *Liberté* est la devise des Florentins. Ce mot est partout : sur leur bannière, sur leur écusson, sur leurs monumens. Les temps où elle existait, cette fantastique liberté, n'ont été qu'une succession de proscriptions,

d'asservissemens, de triomphes de factions, d'exils, de sanglantes représailles, d'arrêts de mort, de malheurs qui prenaient toutes les formes pour se montrer plus accablans et plus terribles. On bâtissait des forteresses alors: on bâtissait aussi des prisons. Ce n'est que lorsqu'à cette liberté eut succédé un despotisme bien réel, mais bien modéré et qui ne faisait sentir ses rigueurs que lorsque des retours vers cette fiction de liberté étaient tentés ; ce n'est qu'alors, dis-je, que *Florence* a joui des bienfaits de la paix et que le génie des arts a pris son essor. Une longue suite de princes doux et éclairés a amené et entretenu le calme dans un pays qui, abandonné à sa propre direction, ne l'avait jamais connu. Sous le sceptre protecteur des Médicis, sous celui des princes qui les ont remplacés, cette ville est devenue ce que nous la voyons, ce qu'il faut nous hâter de la voir (car la liberté hurle encore autour de ses murs), la patrie des arts, le dépôt de leurs chefs-d'œuvre, le rendez-vous des hommes éclairés qui les cultivent et les encouragent.

Les places de *Florence* sont toutes ornées de statues d'un grand mérite. La place du *Grand-Duc* surtout est une des plus riches dans ce genre qui existent au monde. Irrégulière par l'emplacement des édifices qui l'encadrent, elle a été régularisée par des lignes de monumens et de statues, créations sublimes des plus habiles artistes que l'Italie ait produits. A côté d'une statue équestre de Cosme Ier, on voit une fontaine qui se compose d'un Neptune en marbre, traîné sur une conque par quatre chevaux marins. Autour du bassin, on admire des Tritons et des Néréides en bronze, du plus beau travail. La ligne est continuée par un David, figure colossale en marbre, de Michel-Ange, et par un groupe dans les mêmes propor-

tions, représentant Hercule tuant Cacus. Sur le retour de l'angle, on voit sous un élégant portique six statues antiques en marbre, d'une exécution et d'une conservation parfaites ; et sur le devant des arcades, un Persée en bronze, au moment où il vient de couper la tête de Méduse, une Judith se disposant (assez gauchement, il faut en convenir) à faire subir le même sort à Holopherne, et un groupe d'une incroyable hardiesse, représentant l'enlèvement d'une Sabine. Deux lions en marbre, et des bas-reliefs en bronze d'un fini précieux, dont sont revêtus les piédestaux, terminent cette admirable série de monumens.

Le péristyle qui recouvre ces richesses était le forum de *Florence* libre, ou plutôt de *Florence* aux prises avec la liberté et les passions convulsives à la rage desquelles elle servait de prétexte. C'est de là que partaient de furibondes déclamations et les proscriptions qui en étaient la suite. Il ne sert plus maintenant qu'à une cérémonie pacifique. Chaque année, le jour de Saint-Jean, le grand-duc vient se placer sous ces arcades, pour y recevoir les hommages des députés des villes de ses États. La foule se disperse sans que du sang ait coulé, sans que personne s'enfuie proscrit. Le souverain s'est montré gracieux, le peuple satisfait ; et une année de bonheur a recommencé à la suite de ce renouvellement des liens qui unissent le prince et la nation.

Sur une autre place on voit une statue équestre du grand-duc Ferdinand Ier, morceau plus remarquable par l'étendue que par la beauté des proportions. Le coursier a sans doute été modelé sur un de ces lourds animaux connus à Paris sous le nom de *chevaux de brasseurs*. Pour éviter un contre-sens, le statuaire lui a donné l'allure

pesante qu'aurait un de ces animaux que l'on détèlerait du haquet pour le placer sous un guerrier.

Des colonnes surmontées de statues, un groupe d'Hercule terrassant un Centaure, des figures de saints, décorent toutes les places. On regrette de ne pas y voir un plus grand nombre de fontaines. Ce genre de monument, fort rare à *Florence*, y serait cependant bien utile.

§ V.

ÉGLISES.

Les églises contribuent beaucoup à l'embellissement de *Florence*. Leurs portiques, leurs pourtours offrent en grand nombre des statues et des groupes en marbre et en bronze d'un mérite incontestable, dont la plupart sont l'ouvrage des artistes les plus distingués.

L'architecture n'est pas restée en arrière de la peinture et de la sculpture. Elle a surtout déployé son luxe dans la construction, et principalement dans la décoration extérieure de la cathédrale. Les belles proportions de ce temple sont relevées par un revêtement entièrement composé de marbres de diverses nuances, polis et disposés avec symétrie. J'avoue cependant que j'ai été plus étonné que charmé de l'effet produit par cette bigarrure de couleurs et par le contraste de leur minutieux papillotage avec l'imposante dimension de l'édifice.

On ne voit à l'intérieur que des murailles nues, contre lesquelles sont appliqués quelques tombeaux sans mérite d'exécution et quelques inscriptions tumulaires sans intérêt. La lumière n'y pénètre que d'une manière insuffisante, par des fenêtres très-étroites, et en passant à travers les teintes fortement prononcées de vitraux peints et dont il est impossible de distinguer les sujets.

Sur un des côtés de la place qui entoure la cathédrale, on vient de poser près l'une de l'autre les statues des deux architectes qui ont présidé à la construction de cet édifice. Une des figures est dans l'attitude de la méditation ; l'autre, celle de *Brunelleschi*, a le regard dirigé vers la coupole dont son génie a enrichi l'œuvre de *Lopo*.

Le genre de décoration adopté pour l'extérieur de la cathédrale m'a paru être beaucoup plus en harmonie avec l'élégante découpure d'une tour carrée élevée près de cette basilique et lui servant de clocher. Cet édifice pourrait être appelé un bijou, tant il y a de délicatesse dans sa construction, de goût dans ses détails, de grâce et de légèreté dans son ensemble. On est presque étonné de voir exposé aux injures de l'air un travail si fini et, que l'on me passe le mot, si *fragile*. Des statues, des bas-reliefs l'accompagnent et en font un monument accompli.

En face de la cathédrale, et comme pour lui tenir lieu d'un portique qui lui manque, est une église octogone dont il semble que l'on ait eu l'intention de faire un musée de sculpture. Comme si ce n'était pas assez des nombreuses statues et des riches mosaïques dont on a orné son intérieur, on a placé à l'extérieur d'autres statues plus belles encore. Mais ce qui mérite une attention plus particulière, ce sont les trois portes en bronze de cet édifice. Leurs compartimens présentent des sujets tirés de l'His-

toire-Sainte et exécutés avec une perfection qui ne saurait être surpassée. *Michel-Ange* disait que ces portes seraient dignes de figurer à l'entrée du paradis : expression heureuse qui évite la recherche d'une formule que l'on serait embarrassé de trouver pour rendre l'admiration que la vue de ces chefs-d'œuvre fait éprouver.

Il est peu d'églises à *Florence* qu'un ami des arts ne doive visiter, parce qu'il en est peu où il ne trouve beaucoup à voir et à étudier. Presque toutes ont été construites par des architectes renommés. Presque toutes possèdent en peinture et en sculpture des morceaux précieux. Malheureusement ces ouvrages ne sont pas toujours placés de manière à être bien observés. Il faut les chercher parmi beaucoup d'autres très-médiocres ; et souvent on est peu dédommagé de la peine que l'on a prise, en n'arrivant qu'à une copie ou à une ébauche. J'aime à être à mon aise pour voir un tableau, à pouvoir me placer dans le jour qui me convient, à m'en approcher, à m'en éloigner selon que l'exigent mes yeux ou mon imagination. Rarement on a la faculté d'agir ainsi dans une église. C'est peut-être un bien pour tant de chefs-d'œuvre vantés, qui perdraient leur réputation s'ils étaient placés ailleurs. De ceux qu'il m'a été possible d'examiner comme il convient de le faire, il en est peu qui aient pu soutenir cette épreuve avec un complet avantage. Aussi ai-je pris le parti de regarder l'ensemble de la composition, le coloris et ce que je pouvais juger au premier coup-d'œil de l'exécution ; et sans me fatiguer à faire une étude suivie des tableaux, je les attribue sur parole aux peintres à qui on en a fait honneur.

C'est surtout en fait de fresques que l'on est souvent trompé. Les Italiens font grand cas de ce genre de peinture. Quant à moi, je ne l'apprécie que lorsqu'il doit être

employé à une assez grande distance, pour que ce qu'il a de dur et de heurté puisse s'harmoniser. Vue de près, une fresque plaît rarement. Il en est en grand nombre que l'on admire sur le nom du maître que l'on dit en être l'auteur. Je crois aussi que, dans la plupart, la composition, tout au plus l'idée générale, et quelques coups de pinceau, appartiennent aux grands peintres auxquels on les attribue. A la manière dont ordinairement les fresques sont traitées, on peut penser qu'elles ont été exécutées par des élèves, sous la direction du maître. C'est ainsi que, de nos jours, travaillent la plupart des artistes ; et nous devons penser que ce mode est une tradition de celui usité deux et trois siècles avant.

Ce serait d'ailleurs perdre son temps que de se livrer à un genre d'étude dans lequel il est impossible de rien retrouver de la manière habituelle du peintre. Je m'en suis convaincu en regardant avec une minutieuse attention les vastes compositions de ce genre attribuées à *André del Sarte*, qui tapissent une partie des murs du portique, du cloître et de l'église de l'*Annonciata*. J'ai bien reconnu quelques poses, quelques airs de tête qui rappellent le faire de ce maître, mais rien cependant qui m'eût fait deviner qu'il en était l'auteur. Quant à ce fini, cette délicatesse qu'il donne à ses ouvrages, cette distance qu'il sait établir entre chacun des plans de ses compositions sur toile, vainement on en chercherait l'apparence ou seulement l'indice dans les fresques dont je parle. Cette observation s'applique à presque toutes les fresques que j'ai vues, à quelque peintre qu'elles appartiennent.

Suivant moi, ce genre doit être relégué dans les plafonds. Il a de l'éclat, il comporte, il exige même une assez grande distance entre le tableau et le spectateur. Ces con-

ditions se trouvent remplies par la hauteur de vingt à vingt-cinq pieds donnée à un appartement un peu vaste. Il convient davantage encore dans les églises et les théâtres, son effet allant toujours croissant en raison de l'élévation des places qui lui sont assignées.

Dans l'église de l'*Annonciata*, j'ai remarqué une chapelle dont toute la décoration était en argent massif. La ciselure, la sculpture, le bossage au marteau ont été employés avec un admirable talent, sans qu'il en soit résulté un grand effet. L'argent se prête moins que le bronze à l'ornement, quelle que soit la forme qu'on lui donne. On voit aux Tuileries une statue en argent ; à Windsor un ameublement dont toutes les pièces ordinairement en bronze ou en dorures, sont également en argent : personne ne s'avise d'y trouver rien de beau. L'opinion est tellement faite à ce sujet, que ce n'est que dans de bien rares occasions, l'orfévrerie exceptée, que les artistes emploient de ce métal ; et en cela ils font preuve de bon goût.

On ne doit pas manquer de visiter l'église *Sainte-Croix*, parce que la collection de sculptures qu'elle renferme a un intérêt historique. C'est là que sont les tombeaux des hommes les plus célèbres que *Florence* ait vu naître ou mourir. C'est là que sont déposés les restes de Michel-Ange, du Dante, de Machiavel, de Galilée, d'Alfieri et de plusieurs autres qui, pour occuper un rang moins élevé dans l'histoire, ne sont cependant pas sans mérite et sans renommée. Les monumens qui leur ont été consacrés sont en général d'un beau travail ; et les chapelles renferment en sculpture et en peinture des morceaux qui peuvent être vus avec plaisir.

Il est peu de souverains dont la sépulture ait plus de

magnificence que celle des Médicis. Une chapelle non encore terminée lui a été consacrée près l'église Saint-Laurent. Les tombes, toutes pareilles, sont surmontées des statues en bronze des princes dont elles conservent les cendres. Les murailles de l'édifice sont entièrement revêtues des marbres les plus rares et les plus précieux. En ce moment on achève de peindre la coupole. On croit que les travaux de cette chapelle, qui n'ont jamais été interrompus depuis la mort des princes pour la mémoire desquels ils ont été entrepris, seront achevés dans trois ans.

Dans la sacristie de la même église, construction très-remarquable de Michel-Ange, on admire deux tombeaux composés chacun de plusieurs figures sculptées par le même artiste, qui est mort avant de les avoir terminées. On peut les classer parmi les chefs-d'œuvre de ce grand homme.

Je m'arrêterai ici dans l'énumération des merveilles des arts que possèdent les églises de *Florence*. Je suis pressé d'arriver aux établissemens dans lesquels on a réuni ce que la peinture et la sculpture ont produit de plus parfait.

§ VI.

MUSÉE.

Par le nombre, le choix, la valeur et l'authenticité des objets qu'elle renferme, par l'ordre qui y règne, la galerie de *Florence* est à classer au premier rang des établissemens consacrés aux beaux-arts. C'est là que leurs chefs-d'œuvre se sont donné rendez-vous, c'est là qu'ils ont trouvé un local digne de les recevoir, un public qui sait les apprécier.

Sur les deux côtés d'un espace non fermé s'élèvent, sur des portiques supportés par des colonnes, des galeries réunies à l'une de leurs extrémités par une galerie transversale. On y arrive par un escalier assez beau, quoiqu'il n'ait rien de remarquable. Un vestibule carré, qui termine l'escalier, offre les bustes des princes de la famille de Médicis qui ont créé et enrichi la précieuse collection que

l'on va visiter. C'était un hommage bien dû à leur mémoire, un encouragement à suivre leur exemple, qui ne peut manquer son effet. Pour les peuples comme pour les individus, c'est bien calculer que d'acquitter les dettes de reconnaissance.

Un autre vestibule de même forme renferme les statues en pied d'Auguste, d'Adrien, de Trajan, un cheval, un sanglier et plusieurs autres morceaux antiques. On entre dans un long corridor qui règne sur toute l'étendue du double édifice. On marche entre deux lignes de marbres, qui, outre plusieurs statues de divinités, de prêtres, de prêtresses, de guerriers et d'athlètes, offrent la série chronologique et non interrompue des bustes des empereurs romains, depuis Auguste jusqu'à Valentinien IV, et de ceux de presque toutes les impératrices.

L'histoire de la peinture peut être étudiée en même temps, grâce à une suite de tableaux qui commence à l'époque la plus reculée de l'origine de l'art, et conduit jusqu'à nos jours. Au-dessus de cette collection sont placés les portraits des hommes nés en Toscane, qui se sont fait un nom dans quelque carrière que ce soit.

Dans des salles destinées aux spécialités de chacune des branches de la famille des beaux-arts, on voit ce qu'ils ont produit de plus admirable dans tous les genres et dans tous les pays. La numismatique, la ciselure, les vases étrusques, les monumens égyptiens, grecs et romains, chaque école marquante de peinture moderne[1] ont leur

[1] Je ne puis passer sous silence un reproche que je crois fondé : c'est qu'en mettant les écoles étrangères à l'Italie en regard avec celles qui lui appartiennent, on a apporté peu de soins à se procurer de dignes objets de comparaison. L'école française surtout a été complètement sacrifiée. Les ouvrages d'un grand nombre de maîtres ne figurent pas. On semble avoir af-

division. Enfin on a réuni dans un salon magnifiquement décoré les chefs-d'œuvre de la sculpture antique et de la peinture moderne, ceux qui ne doivent pas leur réputation à une admiration traditionnelle, que l'on est obligé de paraître partager quoiqu'un sentiment intérieur la repousse, et d'exprimer sous peine d'être considéré comme ennemi des arts. C'est là que l'on voit la statue connue sous le nom de *Vénus de Médicis*, le *Rémouleur*, le *Faune*, les *Lutteurs*. C'est là aussi que l'on admire plusieurs tableaux de Raphaël, dont deux sont des portraits de la *Fornarina*. Sans doute le peintre avait un accès d'humeur contre sa maîtresse quand il a fait l'un, une rage d'amour quand il a peint l'autre. On est en outre en présence d'une vierge du Corrége, d'une sainte famille de Michel-Ange, des deux Vénus du Titien qui, à mon avis, sont sur la toile ce que la Vénus de Médicis est en marbre ; de portraits de Van-Dick ; de vierges par Jules Romain et André del Sarte ; d'une Hérodiade par Léonard de Vinci, et de quelques autres tableaux vraiment dignes de figurer dans ce *sénat de chefs-d'œuvre*.

Une des salles renferme une collection unique au monde : c'est celle très-complète des portraits authentiques des grands peintres d'Italie, et de ceux des artistes les plus célèbres des autres pays.

Dans une autre pièce sont disposées les statues de Niobé et de ses enfans, dans l'ordre qu'elles ont dû occuper. Le vase connu sous le nom de *Médicis* donne son nom à une

fecté de ne placer là que les œuvres médiocres de ceux qui ont acquis de la célébrité, et à y introduire des tableaux de peintres sans talent et sans nom. Ce procédé peu généreux aurait pu être évité sans qu'il en résultât du préjudice pour les écoles italiennes.

seconde; l'*Hermaphrodite* à une troisième. Ailleurs on est stupéfié à la vue des imitations modernes qui ont été faites des bronzes antiques; et on conçoit comment tant de gens sont trompés dans les frais d'argent et d'admiration qu'ils font pour se procurer ou paraître apprécier ces prétendues merveilles. Un cabinet d'antiquités égyptiennes, un autre d'antiquités romaines, un de médailles et de monnaies, et une salle d'objets précieux de curiosités, concourent à former une des plus riches collections de produits des arts qui aient jamais existé.

Mon intention n'étant pas de donner aux observations que j'ai recueillies la forme d'un livret de musée, je me dispenserai de citer tout ce qui m'a ravi, enthousiasmé. C'est dans la galerie de *Florence* que j'ai éprouvé les jouissances les plus vives que mon goût pour les arts m'ait procurées, parce que c'est là que j'ai vu réunis le plus de chefs-d'œuvre, sans ce mélange de choses médiocres ou conventionnelles, parmi lesquelles on est obligé de les trier; parce que c'est là que je les ai trouvés le mieux disposés sous le rapport du classement et du jour qui leur est donné; parce que, grâce à l'indication du nom du peintre et de la date de sa naissance et de celle de sa mort, on sait, sans avoir la peine de recourir à un livret, à quel peintre et à quelle époque l'œuvre appartient, et que l'on peut ainsi se familiariser beaucoup plus aisément avec le faire de chaque artiste et la manière de chaque siècle [1]; parce que l'imagination aidée par la division des salles dans le classement qu'elle veut faire, est moins distraite par la vue d'autres objets; parce que, grâce à la variété des col-

[1] Par compensation, à la vérité, on y perd l'occasion de trancher du connaisseur et la gloire de rencontrer juste une fois sur cent.

lections, elle peut se reposer de la fatigue d'un genre par l'étude d'un autre genre. En un mot, la galerie de *Florence* me paraît joindre au mérite d'être la plus riche et la moins profuse, celui d'être la mieux distribuée que j'aie jamais vue.

Une réflexion pénible vient troubler le plaisir que fait goûter la vue de tant de chefs-d'œuvre: c'est qu'ils ne servent pas à produire des artistes comparables à ceux qui les ont créés. Un siècle et demi s'est écoulé sans que l'Italie ait fourni à la peinture un sujet vraiment marquant. Pour des copistes, elle en a, et en grand nombre, et de très-adroits. Mais c'est à ce genre que semblent se borner l'ambition et le talent de ses artistes de l'époque actuelle. On s'afflige en voyant occupés à calquer servilement sur une toile ce qu'ils trouvent sur une autre, des hommes qu'au talent qu'ils ont, on juge susceptibles de s'élever très-haut, s'ils exerçaient leur imagination comme leur main, et si au métier ils tentaient de joindre l'invention. En fait de peinture, l'Italie soutient sa réputation à l'aide de ses vieux maîtres, de ses vieilles écoles, de ses vieux tableaux. C'est que tout cela avait atteint une assez haute perfection pour dominer et les siècles présens et ceux qui devaient suivre.

Elle est mieux partagée sous le rapport de la sculpture. Canova est de notre époque. Il a laissé des préceptes et des exemples, et des élèves qui les suivent. Il ne manque que les moyens de faire travailler, et par le temps qui court ces moyens sont fort restreints. La sculpture est plus exigeante que la peinture. Un bloc de marbre coûte plus qu'une toile. Les occasions de trouver le placement des ouvrages sont plus rares; et conséquemment les artistes doivent mettre un prix plus élevé à leur temps et à

leur talent. Les gouvernemens sont à peu près les seuls acheteurs, et leurs ressources sont limitées. Il est donc à craindre que la sculpture ne dégénère à son tour, non faute d'artistes, mais faute de moyens de les encourager. Les arts perdraient beaucoup s'il en était ainsi. Dans ce moment on compte à *Florence* plusieurs sculpteurs qui suivent de loin encore, mais d'un pas assuré et qui doit les conduire à un talent élevé, Michel-Ange, Jean de Bologne et Canova dans les voies qu'ils ont ouvertes [1]. J'ai vu des ouvrages pleins de force, de grâce et de goût, dus au ciseau de ces artistes que le grand-duc encourage et soutient, mais seul, hélas ! dans une carrière où à côté du génie pour créer, il faut avoir de l'argent pour vivre.

[1] Les funestes divisions qui troublent la France ont jeté sur la terre classique des arts, une jeune personne qui a eu l'heureuse inspiration d'entrer dans une carrière à laquelle son sexe avait jusqu'alors été presque étranger, et qui a su y acquérir une juste célébrité par son talent et ses succès, comme elle s'en est créée une non moins honorable par son courage dans la carrière politique où son dévouement au malheur et à l'amitié l'avaient engagée. Je pourrais me dispenser de nommer mademoiselle de Fauveau.

§ VII.

GALERIE PITTI.

La galerie dont je viens de parler m'avait séduit, charmé. Heureusement elle n'avait pas épuisé mon admiration. J'en ai retrouvé pour la collection du palais *Pitti:* collection toute composée de chefs-d'œuvre, où ne sont admises que les notabilités de la peinture et la haute aristocratie des talens où le catalogue ne comporte que des noms dignes de figurer à côté de ceux de Raphaël, de Michel-Ange, de Carrache, du Titien; où ces noms mêmes ne suffiraient pas pour faire recevoir un tableau, s'il n'était pas de ceux qui ont contribué à faire la réputation du nom. Et tel est l'ordre avec lequel tout est classé, tel est le mérite de chaque morceau, qu'il n'en est aucun qui fasse tort à celui près duquel il se trouve, ou qui ne soutienne avec succès une comparaison quelque redoutable

qu'elle soit. Telle est la variété du faire et la supériorité du talent dans chaque manière, que l'idée même d'une comparaison ne se présente pas. On voit, on admire : on ne songe pas à établir une infériorité ou une supériorité relatives, tant on craint d'affaiblir la sensation que l'on éprouve !

On a tellement reconnu qu'il en devait être et qu'il en serait ainsi, que, dans la disposition des tableaux, on a dédaigné l'emploi de cet artifice utile partout ailleurs, qui consiste à conduire l'œil par une échelle ascendante de perfection, des tableaux les moins bons à ceux de premier rang. Ici, on a exposé les chefs-d'œuvre, non par ordre de mérite, ce qui eût rendu le classement difficile ; non par école, ce qui aurait produit de la monotonie ; mais faut-il le dire ! suivant qu'ils ont convenu à telle ou telle place ; suivant qu'ils étaient favorablement éclairés ; suivant la configuration de leurs cadres.

Dans la première salle, on est en présence d'une marine et d'une bataille de Salvator Rosa, d'une vierge de Raphaël, d'une descente de croix d'Annibal Carrache, et de trente autres tableaux d'égal mérite. On croit ne devoir rien trouver dans la pièce suivante qui réponde à cet éblouissant début. On entre, et si l'on n'y remarque rien de supérieur, on trouve aussi beau. Ce sont les mêmes noms appliqués à d'autres sujets, les mêmes pinceaux avec quelque différence dans le faire ; mais toujours la même perfection ; et entre tant de sublimes compositions, pas une œuvre médiocre ! Là, on n'avait pas à tracer, à l'aide d'une succession de tableaux, l'histoire de la peinture. On n'avait pas à constater ses tâtonnemens, ses écarts. C'est à l'art dans sa perfection, dans son éclat, dans sa magie, que l'on a ouvert ces salons qui répondent

par la richesse de leur décoration à la noble destination qui leur est assignée. On ne conçoit pas comment, après un tel choix de merveilles, il a pu en rester encore en assez grand nombre pour orner la galerie florentine.

J'ai vu, j'ai revu à bien des reprises cette collection unique au monde. Je pourrais, tant est grande l'impression que j'en ai emportée, désigner la place que chaque tableau occupe; mais il me serait impossible de leur déterminer un ordre de supériorité dans mon admiration. Il me serait impossible d'en signaler quelques-uns de préférence à d'autres, à l'admiration des personnes qui me liront. Le plus beau sera celui sur lequel on aura les yeux fixés. Tout ce que l'on voit là est de Raphaël, du Titien, de Léonard de Vinci, du Dominicain, du Guide, de Salvator Rosa, de Claude Lorrain, du Poussin, de Carrache, d'André del Sarte, de Michel-Ange ! . . . Et ce sont les plus beaux tableaux que ces hommes extraordinaires aient faits! En donner la description serait bien froid. Dire l'impression qu'ils ont faite sur mon esprit serait au-dessus de mes forces. Je ne le tenterai pas.

§ VIII.

BEAUX-ARTS.

Florence est célèbre pour ses *tableaux de pierres*. C'est le seul nom que l'on puisse donner à des ouvrages qui ne sont pas de la mosaïque, et qui, sans le procédé de la peinture, reproduisent les objets avec leurs couleurs les plus vives et les plus délicates. Depuis la figure humaine et l'expression de toutes les passions qui s'y manifestent, jusqu'aux *insaisissables* transitions de l'arc-en-ciel, tout est rendu avec une vérité aussi exacte que l'on pourrait l'attendre du pinceau le plus habile. La toile dont se servent les peintres de ces étranges tableaux, c'est du marbre. Leur palette, c'est une collection de pierres de toutes les nuances, sciées en lames d'une ligne d'épaisseur. Leur pinceau, c'est leur intelligence à trier dans ces pierres les

tons qui leur sont nécessaires, à donner aux fragmens qu'ils en détachent au moyen de fils de fer d'une grande ténuité, réunis, tordus et disposés sur un arc en forme de scie, les contours qui conviennent à la place qui leur est assignée, et à les réunir si parfaitement que l'œil ne puisse pas saisir le trait de jonction. Souvent une journée entière d'un travail qui semblerait devoir lasser la patience la plus éprouvée, n'a pour résultat que le placement d'une pierre de deux lignes de circonférence. On m'a fait voir un bouquet de trois pouces de diamètre qui avait exigé sept mois du travail d'un ouvrier exercé; et ce bouquet n'était que la vingtième partie de l'ensemble auquel il devait se rattacher. On vient de terminer une table dont le centre est décoré d'un trophée de musique, et le tour d'une guirlande de fleurs, et qui a employé neuf ouvriers pendant cinq années. La main-d'œuvre avait coûté quatre-vingt-un mille francs. On portait à quarante mille la valeur et les frais de dégrossissement des pierres qui étaient entrées dans ce curieux ouvrage. Pour donner une idée de la valeur que l'on attache à ces pierres, je dirai que lorsqu'un ouvrier a besoin d'une couleur, il se présente au magasin, cherche parmi les pierres celle qui lui est nécessaire, se la fait délivrer en en donnant un reçu, la rapporte lorsqu'il en a détaché le fragment qui lui est nécessaire, et est obligé de justifier de l'emploi qu'il a fait de ce fragment. Tant et de si minutieux procédés pourraient disposer à juger défavorablement le travail qui en résulte. Les préventions cessent à la vue des tableaux ravissans qui sortent de cet établissement entretenu aux frais du grand-duc, pour qui seul il travaille.

Il existe en assez grand nombre à *Florence* des ateliers consacrés à ce genre d'ouvrages; mais le travail qu'ils

produisent ne sauraient soutenir la moindre comparaison avec ce qui se fait dans ceux du gouvernement.

C'est encore un chef-d'œuvre d'étude, de savoir, de patience et d'adresse, que cette suite d'ouvrages en cire coloriée, qui représentent le corps humain dans tous ses détails, et écartent, pour les gens du monde au moins, de l'anatomie, le dégoût qui en accompagne l'étude. Jamais la nature n'a été rendue avec une si effrayaute vérité. Jamais la dextérité ne s'est pliée à des détails plus divisés et de plus difficile exécution. Jamais l'art du modelage n'a enfanté de tels prodiges. C'est la nature prise sur le fait dans toute la perfection de sa création, dans toute l'horreur des moyens qu'elle emploie pour arriver à sa destruction.

Quand on visite cette collection qui, avec un cabinet d'histoire naturelle, est réunie à la bibliothèque du palais Pitti, il faut bien s'assurer de la disposition vigoureuse de son esprit, si l'on ne veut en rapporter des idées sombres et des impressions attristantes.

§ IX.

LITTÉRATURE.

On compte à *Florence* quatre bibliothèques publiques, sans y comprendre celle du palais Pitti, qui, quoique réservée à l'usage particulier du grand-duc, est fort libéralement ouverte aux savans qui veulent y faire des recherches. On évalue à plus de six cent mille le nombre des volumes imprimés, et à seize ou dix-huit mille celui des manuscrits qu'elles renferment. Parmi ces derniers, il en existe beaucoup de très-précieux et qui ont donné lieu à des découvertes importantes.

Les Toscans, qui ont une grande aptitude aux sciences et aux arts, et qui possèdent plus que tout autre peuple les moyens de cultiver ces dispositions, suivent cette carrière avec beaucoup d'éclat. Leur pays a fourni des savans dans tous les genres, des historiens, des poëtes, des phi-

losophes, des peintres, des sculpteurs d'un ordre plus élevé et dans une proportion plus forte que quelque contrée que ce soit. *Florence* seule a vu naître le Dante, Pétrarque, Boccace, Améric Vespuce, Michel-Ange, Machiavel, Galilée. Ici tout le monde le sait : tout le monde en est fier ; car c'est un des traits caractéristiques de l'éducation du peuple italien, que les principaux faits de l'histoire d'Italie soient connus de toutes les classes, et que les noms des grands poëtes et des artistes célèbres soient familiers à des gens chez lesquels on ne devrait pas s'attendre à rencontrer ce genre de connaissances [1]. Il est peu d'hommes du peuple qui, à la vue d'un tableau ou d'une statue, n'en expliquent le sujet. On en voit qui citent des vers de Pétrarque et du Tasse.

[1] Cette observation perd de son exactitude dans son application à l'Italie méridionale.

§ X.

PRISONS.

J'allais achever le tour d'un carré de murailles fort élevées, sans y avoir trouvé d'ouverture, lorsqu'enfin j'en aperçus une, mais si petite que l'on jugeait que si ce n'avait été pour faire entrer, on n'en aurait pas fait du tout, tant on semblait craindre que l'on ne sortît de cette triste enceinte. On avait pris d'ailleurs les précautions convenables pour que la porte ne s'ouvrît qu'après mûre réflexion, en la renforçant à l'extérieur d'une lourde grille en fer. L'ouverture n'a que quatre pieds en carré, et ce que l'on a retranché de la hauteur qu'elle aurait dû avoir est occupé par une plinthe en marbre blanc, sur laquelle sont gravés en grandes lettres ces mots : OPORTET MISERERI.

Cette enceinte, c'est une prison ; mais une de ces prisons comme on sait les faire dans les temps de liberté,

alors que les passions politiques, dans leur effervescence, craignent de laisser échapper ce qu'elles tiennent. L'inscription était en rapport avec l'époque. C'était une dérision ajoutée aux autres supplices. En France, pendant la première révolution, on écrivait le mot LIBERTÉ sur la porte des maisons d'arrêt. C'était une dérision tout aussi cruelle; mais c'est ainsi que la liberté, telle que l'entendent certains esprits, plaisante dans tous les temps et dans tous les pays. Ayez des prisons, vous qui vous donnez la mission d'affranchir le genre humain du despotisme, puisque vous doublez, vous triplez celles qui suffisaient à la *tyrannie*, et que vous trouvez le moyen de les entretenir toujours pleines; mais dispensez-vous d'en faire des sujets de cruelles ironies ou de phrases sentimentales.

On a changé peu de chose à la distribution primitive des prisons de *Florence*. Les seules améliorations qui y aient été apportées proviennent de la réduction du nombre des malheureux qui y sont renfermés, laquelle permet de laisser vides ceux de ses cachots dont le séjour seul était un insupportable supplice; et du régime dont la rigueur, réduite à ce qui est indispensable, est adoucie par ce que l'on a pu y introduire de convenable sous le rapport des alimens, d'humain sous celui des traitemens, de consolant sous celui de la religion.

§ XI.

CLERGÉ.

Un étranger qui arrive à *Florence* est étonné de la quantité de gens d'église qu'il aperçoit. Des prêtres en habit court et en manteau, en soutane et en grand chapeau, des moines de tous costumes et de toutes couleurs, sont mêlés partout à la population qui se presse dans les rues. Il demande comment peuvent vivre tant de gens ayant à peu près le même genre et les même moyens d'existence. On lui répond que le soin de leur entretien ne regarde qu'eux ; et qu'à l'exception d'un ordre de religieux qui, ayant fait vœu de ne vivre que d'aumônes, va mendier pour son compte et pour celui des pauvres auxquels il donne l'excédant de ses collectes, le reste vit sans que le public s'en mêle. Il demande aussi comment l'entretien de la population s'arrange de ce grand nombre de céliba-

taires. On lui répond que, depuis un siècle, son accroissement a été relativement plus considérable en Toscane que dans quelque partie de l'Europe que ce soit, et que, de 1784 à 1832, elle a été portée d'un million à treize cent mille ames, dans les pays seulement compris dans l'ancienne circonscription. Et pour lui expliquer les causes de ce phénomène, on lui dit que les prêtres, les moines, les gens qui, par esprit de religion, ne se marient pas, ne sont qu'une portion insignifiante de la population célibataire qui existe partout ; que dans les pays où une partie de ces célibataires embrassent une profession qui leur impose l'obligation de rester tels, le nombre des mariages est plus grand, parce que le sort de la famille est fixé, en ce qui les concerne, sous le rapport de la fortune, et que les frères et sœurs que l'incertitude sur ce qu'il adviendrait de celle que ceux-ci devraient posséder, aurait empêché de se marier, n'hésitent pas à le faire lorsqu'ils sont rassurés sur cette partie de leur avenir. On ajoute que la société gagne du calme, parce que la vie ecclésiastique offre de l'emploi à des capacités qui, sans elle, n'en auraient pas trouvé et se seraient tournées contre l'État, et que la vie monastique attire à elle, occupe et fixe des imaginations vives, ardentes, exaltées, qui, si elles s'étaient lancées dans la carrière de l'ambition sans que les voies en fussent assez faciles, auraient porté jusqu'à la violence les efforts qu'elles auraient faits pour les élargir. On dit enfin que, comme il est bien reconnu que tout le monde ne veut ou ne peut pas se marier, il importe peu qu'une partie des célibataires s'habillent en noir, en blanc ou en gris, s'enferment, prient, travaillent, se croisent les bras, se rasent les cheveux, se laissent pousser la barbe, se réunissent pour vivre plus économiquement, placent la règle

de conduite qu'ils adoptent sous l'empire de la religion et la subordonnent à des conditions qui leur plaisent, pourvu que la société n'en soit pas troublée.

Et pour faire taire ces moralistes chatouilleux qui, prenant de rares exceptions pour un état de choses habituel, se récrient sur les inconvéniens qui résultent de la dépravation prétendue des célibataires religieux, on leur dira que le fait est faux dans sa généralité, et on leur prouvera qu'il ne peut être vrai que dans des cas fort rares, parce que tout s'oppose à ce qu'il existe autrement qu'à un degré fort restreint ; et qu'en admettant (ce qui ne saurait être et n'est pas) que des désordres partiels fussent poussés aussi loin que le prétendent les détracteurs du célibat des prêtres, l'immoralité de quelques milliers de moines cloîtrés, surveillés, soumis à des devoirs qui, bien ou mal remplis, s'emparent d'une grande partie de leur temps, séparés du monde par l'esprit de leur état qui les place en dehors, et par les habitudes de la société qui les repousse de son sein, signalés à tous les yeux par leur costume [1], sont moins redoutables pour les mœurs que ces mêmes milliers d'individus livrés sans frein à leurs passions, mêlés, confondus avec la société, participant à ses désordres et en accroissant les occasions, le nombre et les résultats.

On pourrait à son tour leur demander pourquoi cette susceptibilité, si intraitable en ce qui concerne les célibataires religieux, est de si bonne composition en ce qui touche les célibataires militaires, dix fois, vingt fois plus nombreux, et qui, eux, se font une espèce de point d'hon-

[1] N'est-ce pas un séducteur bien dangereux qu'un trapiste ou un capucin? N'est-ce pas une vertu dont on doive faire grand bruit, que celle qui ne sait pas leur résister?

neur d'afficher ce genre de légèreté que les autres sont dans l'obligation de dissimuler avec soin. Est-ce que les mœurs seraient plus rigides et plus pures dans les casernes que dans les couvens? C'est un point qu'il importerait d'éclaircir [1].

[1] Un grief bien plus fondé que ceux dont je viens de parler, que l'on pourrait articuler contre les moines de Florence surtout, c'est l'habitude qu'ils ont de mettre en branle toutes les cloches de leurs couvens aux heures de la nuit où ils se livrent à leurs exercices de piété. Tenir toute une ville éveillée parce qu'il plaît à quelques chartreux et à quelques carmélites de prier, c'est pousser jusqu'à l'abus le respect que l'on exige pour les choses qui touchent à la religion.

§ XII.

THÉATRES.

L'art dramatique, porté fort loin sur quelques théâtres et par quelques artistes seulement, est bien souvent ravalé au-dessous de ce que les plus mauvais théâtres de province en France pourraient présenter de plus détestable. J'ai vu représenter *Anna Boleyna* sur un des premiers théâtres de *Florence*. Orchestre, chanteurs, comparses, chœurs, tout était pitoyable. Les costumes étaient assortis au talent des acteurs. Pour composer à la reine d'Angleterre une cour un peu convenable, on avait *enguenillé* dans de vieilles robes lamées en or et en argent *trois garçons de théâtre* qui occupaient le fond de la scène, sans que les spectateurs parussent trouver dans ce ridicule travestissement un sujet de risée ni même d'étonnement. Le rôle du page avait été donné à une vieille femme qui, consultant son âge

plus que celui du personnage qu'elle représentait, avait jugé convenable de se plaquer sur la figure des moustaches, des favoris et une royale, et qui, pour paraître accompagner les couplets qu'elle chantait, promenait ses doigts entre les montans d'une harpe sans cordes.

J'étais bien décidé à ne pas voir défigurer le second acte de ce bel ouvrage, lorsqu'immédiatement après le premier, l'orchestre se mit à jouer une espèce de pot-pourri d'airs connus. C'était l'ouverture d'un ballet. Pour m'assurer si la danse répondait au chant, je restai. Lorsque la toile se releva, la scène était occupée par des grimaciers dont le costume n'aurait pas été déplacé sur les tréteaux extérieurs d'un spectacle de boulevard. L'action se composait de soufflets donnés et reçus, de coups de pieds et de poings, de grossières bouffonneries et de jupes fort courtes. Elles étaient si courtes, ces jupes, qu'elles ne descendaient pas jusqu'aux genoux des danseuses, et cependant ces dames sautaient, pirouettaient comme si leurs robes avaient traîné à terre. Les figurantes n'étaient pas vêtues plus décemment. Je me tournai vers mon voisin de droite ; sans doute il était scandalisé ; et, pour ne rien voir de ce qui se montrait sur le théâtre, il regardait dans les loges. Une large tonsure que je remarquai au milieu de son épaisse chevelure noire me fit juger que c'était un prêtre. Je me retournai vers mon voisin de gauche. Il avait besoin d'épancher son mécontentement : il se récria sur le scandale de ces représentations. C'était un prêtre aussi. Mais pourquoi se trouvait-il là? J'aperçus plusieurs de ses confrères dans la salle, et j'appris que le public n'était pas plus étonné de voir la figure d'un ministre des autels au parterre que les jambes d'une prêtresse de Terpsichore sur le théâtre, et que, pour s'y présenter

avec convenance, il suffisait à ces messieurs qui du produit d'une messe achètent un billet d'opéra, d'échanger leur soutane contre une redingote et le petit col bleu ou violet contre une cravate noire. J'en avais rencontré dans les promenades, dans les cafés : je ne m'attendais guère à en voir dans les théâtres et sur les banquettes du parterre, et quand les danseuses apportent tant de parcimonie dans la coupe de leurs jupes. Ma pensée se reporta sur le clergé de France, si simple, si réservé dans sa conduite, si austère dans ses mœurs, si pauvre et pourtant si charitable! Il s'en suivit dans mon esprit une comparaison qui n'était pas à l'avantage de celui-là.

Il y aurait eu injustice et sottise à juger l'art théâtral en Italie par ce que je venais de voir[1]. Je pris note comme d'une bizarrerie de ce qui m'avait paru si ridicule, et j'ajournai le prononcé de mon arrêt.

[1] Ces représentations ridicules avaient lieu pendant l'été, saison où la plupart des bons théâtres sont ou fermés ou abandonnés aux plus mauvaises troupes.

§ XIII.

COURSES DE CHEVAUX.

Les Toscans ont un goût très-vif pour les courses de chevaux. Ces courses ont lieu dans les rues mêmes des villes et au milieu d'un encombrement de spectateurs tel, qu'il reste à peine un passage pour un seul cheval, et qu'il est impossible aux concurrens de se dépasser, quelle que soit d'ailleurs leur supériorité de vitesse.

Les chevaux ne sont pas montés. Ils ont une bride sans rênes, dont la têtière est ornée de plumes de différentes couleurs. De larges numéros, blancs pour les animaux de *robe* foncée, noirs pour les gris, sont peints sur leurs épaules et leurs cuisses. Sur le dos et la croupe sont fixées, au moyen d'emplâtres de résine, des cordes auxquelles son suspendues des boules de bois entourées de dards très-acérés, destinés à tenir lieu d'éperons, et qui les rem-

placent en effet tellement que les malheureux animaux arrivent couverts de sang.

Tout étant disposé on fait partir les chevaux qui, dans l'impossibilité de courir de front, se suivent et atteignent le but dans l'ordre qu'ils ont pris au départ, et à une allure très-modérée, malgré les nombreux coups de fouet et de canne qu'ils reçoivent des spectateurs brutaux devant lesquels ils défilent. Les coureurs sont presque toujours dételés, une heure avant la course, des tombereaux des balayeurs de rues, ou de quelques voitures stationnant sur les places. Ils sont ordinairement au nombre de six à huit.

Le peuple attache une idée de bonheur à l'animal qui a triomphé. On l'entoure, on cherche à lui enlever quelques crins, on s'estime heureux de le toucher. Le numéro qui le distinguait est choisi pour la plus prochaine loterie. On fait aussi des combinaisons sur les numéros des autres chevaux et l'ordre dans lequel ils se sont succédé dans la course.

A voir les figures s'animer, les voix s'élever lorsque les chevaux passent, et les groupes se former et s'entretenir lorsqu'ils sont passés, on croirait qu'il s'agit de lourds paris, de chevaux d'une grande valeur, d'intérêts vraiment importans à discuter. Il n'en est rien. Cinq ou six mauvais chevaux ont couru les uns à la suite des autres. Vingt ou trente mille spectateurs ont perdu un après-dîner à les attendre et les regarder. La vivacité italienne se passionne et prête à ce spectacle insignifiant tout ce qui lui manque en intérêt réel. Heureux le peuple qui s'amuse à si peu de frais ! Heureux ceux qui sont chargés de le gouverner !

§ XIV.

SOCIÉTÉ.

Florence a long-temps été en possession de donner le ton au reste de l'Italie, pour l'élégance des mœurs, l'agrément de la société et la bienveillance de l'accueil qui était fait aux étrangers. Cet état de choses a éprouvé quelque modification. La société purement italienne a perdu de son éclat. Elle paraît moins empressée à faire les honneurs de son pays. On ne trouve plus qu'en petit nombre les salons où, à la suite d'une première présentation, on pouvait compter sur une réception obligeante, toutes les fois que l'on y répétait ses visites. Ce genre de prévenance n'est guère exercé aujourd'hui que par quelques membres du corps diplomatique et quelques étrangers qui peuvent s'élever au-dessus des considérations d'économie qui en

engagent d'autres à s'éloigner de leur patrie. On ne se rencontre qu'aux *Cassini*, promenade triste, mais ombragée, et où toutes les voitures de la ville se donnent rendez-vous. Elles stationnent sur une place carrée, et autant que possible elles s'approchent de celles où se trouvent des personnes appartenant à la même société. D'une voiture à l'autre, on échange des conversations; et lorsque l'on veut y mettre un terme, on entreprend un autre tour de promenade et l'on revient s'arrêter près d'une autre voiture. Si dans la soirée on se rassemble, c'est en cercles peu nombreux et sans éclat. Les grandes réunions sont rares et n'ont lieu que sur invitations.

Une partie de l'été et l'automne tout entier se passent dans des châteaux bien vastes, situés dans des positions élevées, afin de mieux se défendre de la chaleur; bien ornés de fresques au-dedans; n'ayant au-dehors d'autre ombrage que celui de quelques chênes verts alignés en avenues; où l'on se condamne pendant le jour à un état complet d'obscurité, afin de se garantir de l'excès de la chaleur; d'où l'on sort le soir pour prendre l'air; où les habitudes de société sont moins somptueuses qu'en Angleterre, et moins gaies qu'en France. Quand on s'y ennuie trop, on va passer quelque temps à des bains de mer ou à des eaux. Voilà en résumé la vie que l'on mène en Toscane, dans la haute société.

S'il fallait ajouter foi à certains bruits, on trouverait dans une sorte de facilité à former des relations plus intimes, un genre d'intérêt que ne comportent pas les habitudes générales de la société. Tout contribuerait à écarter de ces relations la contrainte et jusqu'au mystère dont elles s'accompagnent ailleurs.

Je pense que les exemples que la malignité cite à l'appui de cette assertion sont puisés dans les exceptions, et que l'on doit ranger dans l'ordre des spécialités ce que des observateurs superficiels placent dans celui des généralités.

§ XV.

MŒURS POPULAIRES.

Dans son costume et dans ses mœurs, la population de *Florence* n'a rien qui la distingue de celle des autres capitales de l'Europe. C'est par celle-ci que commence à s'effacer le type qui caractérise les nations, parce qu'elle est plus exposée que celle des campagnes et des villes de province à un frottement vif et répété non-seulement d'habitant à habitant, mais de peuple à peuple. On ne doit donc pas s'étonner de l'air de famille que l'on remarque entre les populations de la plupart des grandes cités, quelle que soit d'ailleurs la distance qui les sépare.

Celle de *Florence* peut être jugée favorablement sous le rapport physique. Sa taille n'est pas élevée, mais elle est bien prise ; sa démarche est leste. En général, les femmes sont jolies ; leur tournure est gracieuse ; leur mise est de bon goût.

Les paysans toscans ont conservé des mœurs qui leur sont particulières. Ils affectionnent le genre d'existence qu'ils tiennent de leurs pères, et ils ne cherchent pas à le modifier. Rien n'est plus rare que de voir un jeune homme de la campagne échanger la charrue contre la plume ou le pinceau. Les exceptions que l'on observe ont toutes pour objet la vocation ecclésiastique, ou le caprice ou le calcul que l'on prend pour elle.

Les campagnards toscans sont grands et robustes. Ils ont un air d'insolence dont ils se défont dès qu'on leur demande quelque léger service. Les femmes pourraient passer pour belles, si elles étaient plus grandes. Elles ont, et ce trait appartient à presque toutes les figures de ce pays, les plus beaux yeux noirs qu'il soit possible de voir. Leurs manières ont une grâce que l'on ne trouve nulle part à la campagne à un semblable degré. Un mot obligeant, la plus simple gratification pour un service rendu sont payés par un baiser sur la main, sans que, dans cet acte, il y ait rien qui indique de la servilité. C'est tout au plus si l'on y trouve du respect, tant il paraît y avoir d'entraînement de gratitude.

Leur mise, les jours où elles peuvent lui donner des soins, est élégante et fort en rapport avec la coquetterie et l'air agaçant qui leur est particulier. Elles recherchent les regards et se montrent très-vaines de ceux qu'elles obtiennent [1].

Les paysannes de la vallée de l'*Arno* s'occupent à tresser les nattes dont se composent les chapeaux. La

[1] On voit à Florence, en face d'un café fréquenté par les gens du bon ton, une de ces paysannes, vrai type de la beauté et de la coquetterie villageoises. Une corbeille de fleurs d'une main, un bouquet de l'autre, elle offre, elle donne sa marchandise à tout le monde : car jamais elle n'y met

paille qu'elles emploient provient d'une espèce de froment cultivée sur les montagnes, dans les terrains les plus maigres et avec des soins qui disposent ses tiges à l'usage auquel on les destine. On voit ces ouvrières réunies par groupes dans les villages, causer et rire sans paraître jeter les yeux sur leur travail, qui cependant semblerait devoir exiger toute leur attention.

Le produit annuel de cette branche d'industrie est évalué à une somme de 4 à 5,000,000 de francs.

Le paysan toscan est très-laborieux. Les travaux auxquels il est obligé de se livrer sont de toutes les saisons, de tous les momens. En hiver, un froid toujours très-vif sur les Apennins ; en été, une chaleur accablante ajoutent à ce qu'ils ont de pénible. Tout doit être fait par la main de l'homme, la nature du sol ou celle des cultures réservant pour des cas fort rares (les transports exceptés) le concours des animaux. Hommes, femmes, enfans mêmes, tous y prennent part ; tous bravent les alternatives du froid et du chaud, sans autre moyen de s'en garantir qu'un chapeau de paille et un léger vêtement de toile. Pour des bas et des souliers, on n'en fait usage que comme d'une parure, les dimanches et les jours de fêtes.

un prix. Elle jette ses bouquets dans les voitures qui passent, et que l'on ne fait jamais arrêter pour lui en donner la valeur. Elle est ainsi en compte courant avec la ville entière. La balance est tellement à son avantage qu'elle a pu acquérir un joli jardin à la porte de Florence. Elle met tant de grâce à distribuer ses fleurs, elle exprime tant de reconnaissance pour ce qu'on lui donne en retour, que tout le monde s'intéresse à elle. Josepha est presque devenue un personnage. On s'en entretient, on l'agace, on plaisante avec elle. Elle répond à tout avec finesse.

On assure qu'à sa beauté et à son air engageant, Josepha joint beaucoup de sagesse. C'est un de ces bruits de café dont la prudence conseille de ne pas se rendre garant.

§ XVI.

OBSERVATIONS DIVERSES.

Commerce, Industrie.

Le commerce de la Toscane consiste en soies qui s'exportent brutes et travaillées, en marbres, en ouvrages d'albâtre, en chapeaux de paille, en huiles, en vins, en blés, en soufres, en tableaux et objets d'art; mais la partie la plus lucrative de ses ressources, c'est son climat; c'est le charme qui s'attache au nom seul d'Italie, et fait plus que la fertilité de son sol et l'industrie de ses habitans. De toutes les parties de l'Europe, il y afflue des étrangers qui y apportent plus d'argent que ne pourrait le faire le commerce le plus actif.

Celui de la Toscane est favorisé par des routes mal tracées, mais bien entretenues, et dont les ramifications

pénètrent partout ; par la navigation de l'*Arno*, toute capricieuse qu'elle soit ; par un canal qui de Lucques et de Pise transporte les marchandises et les denrées au lieu d'embarquement ; et enfin par le port de Livourne, où il existe une assez grande activité dans des transactions qui s'étendent aux duchés de Parme et de Modène, et à quelques parties des États romains.

L'industrie et le commerce, dans leur application à l'extérieur, sont ce qu'il serait à désirer qu'ils fussent dans tous les pays, un moyen d'emploi pour les bras et les capitaux que ne réclament pas l'agriculture et l'industrie locales. Basés l'un et l'autre sur les besoins permanens du pays, ils sont moins exposés aux chances défavorables produites par les événemens politiques. Aussi la Toscane n'est-elle jamais troublée par ces vicissitudes qui compromettent la tranquillité publique et les fortunes particulières dans les contrées où l'existence d'une portion nombreuse de la population dépend du succès des hasardeuses spéculations de quelques hommes plus entreprenans que réfléchis.

Distribution des Fortunes.

Le principe du droit d'aînesse fait, en Toscane, la base du code de propriété. La loi accorde à l'aîné des fils la totalité de la fortune. La coutume (et elle est toujours respectée) lui impose le soin de la famille, comme la première charge dont la succession est grevée. Ordinairement les sœurs sont dotées ; les frères ont des moyens d'établissement en rapport avec leur position ; et jusqu'à ce qu'il se présente des circonstances favorables pour assurer aux membres de la famille une existence convenable hors de la maison, ils restent réunis, et se partagent entre eux les

travaux et les profits suivant l'aptitude et les droits de chacun.

Cette coutume respectable a son point de départ du palais même du souverain. Auprès du grand-duc, l'accompagnant partout, partageant son habitation, sa table, ses voyages, ses plaisirs, ses soucis, on voit sa belle-mère, sa sœur, les enfans de son premier mariage, la jeune princesse qu'il vient d'épouser. L'union la plus parfaite résulte de ces habitudes simples qui, puisées dans celles de la nation, y retournent renforcéés de l'autorité d'un noble exemple.

Armée.

Les douze cent mille ames dont se compose la population de la Toscane ne fournissent qu'à l'entretien d'une armée de quatre mille hommes, proportion trois fois moins forte qu'elle ne l'est dans les autres États de l'Europe. Ce n'est rien au-delà de ce qu'il en faut pour avoir un simulacre de force militaire et en imposer à des mutins dont l'éducation n'a pas encore été faite aux grandes écoles d'insurrection. Cette armée est sur un pied aussi économique sous le rapport de l'entretien que sous celui du nombre. L'avancement n'y est pas rapide, attendu que les cadres ne se composent que du nombre d'officiers indispensables, que les occasions de se faire tuer sont rares, et que pour ne pas ruiner l'État en soldes de retraite, on laisse mourir chacun de vieillesse dans les grades où l'on est parvenu.

Cour.

Les carrières de la cour et des places offrent peu de champ à l'ambition et à la cupidité. Quelques clefs de

chambellans, sans émolumens, font tous les frais de l'une. Des fonctions en petit nombre et fort peu rétribuées suffisent à une administration simple et peu formaliste. Les hommes qui courent après la fortune ou la célébrité sont obligés de se faire négocians, médecins, savans, poëtes, peintres ou musiciens. Jusqu'à présent le nombre n'en a pas excédé l'emploi que la société peut en faire. C'est à cela que l'on doit attribuer le calme dont on jouit dans cet heureux pays.

Palais du Grand-Duc.

Comme la plupart des souverains des petits États, le grand-duc de Toscane se malaise en entretien de palais. Ses prédécesseurs en ont fait bâtir partout où la beauté d'un site offrait à leur caprice la distraction d'une grande dépense à faire. On ne bâtit plus; mais il faut conserver ce qui existe, et cela coûte cher. Ici au moins, si les palais sont vastes, le mobilier en est peu dispendieux. Pour lits, des couchettes en fer à garniture en toile blanche; au lieu de tentures, des fresques; pour parquets, des marbres ou du stuc; pour meubles, des fauteuils et des chaises garnis en jonc et en canne; peu, souvent point de glaces; des statues sous les portiques et dans toutes les galeries; des tableaux où il n'y a pas de fresques; voilà ce que l'on remarque dans l'intérieur de tous ces palais. Mais ils sont immenses (dans celui appelé *Poggio imperiale*, à la porte de *Florence*, on compte huit cents pièces). Mais l'entretien en est soigné avec minutie; mais les jardins, quoique peu vastes et mal distribués, exigent l'emploi de beaucoup de monde, en raison de la grande quantité de plantes rares et d'orangers qui les garnissent; mais tout restreint qu'il soit, le personnel attaché à chaque établissement entraîne

une assez forte dépense; mais on se croit obligé d'aller dans tous les châteaux, et les époques de ces séjours sont observées avec autant de ponctualité que l'étaient autrefois en France celles des voyages de Marly, de Compiègne et de Fontainebleau, et ces déplacemens sont dispendieux. Les amis des princes d'un rang et d'une position analogue avec celle du grand-duc de Toscane pourraient leur souhaiter des événemens qui leur enlevassent la plupart de ces somptueuses inutilités, lesquelles, sans leur donner en retour ni avantages ni agrément, leur prennent du temps et de l'argent dont ils pourraient faire un meilleur emploi.

Gouvernement et Administration.

La Toscane est en possession d'une administration municipale aussi simple que son gouvernement, parfaitement en harmonie avec lui, et à la fois dans les habitudes, les convenances et les mœurs du pays.

L'impôt établi sur des bases fixes n'éprouve d'accroissement que dans des circonstances extraordinaires; et dès qu'elles ont cessé d'exister, il est ramené à sa quotité habituelle. Ce qui reste de son produit, après le prélèvement des sommes nécessaires aux diverses branches de service, est consacré à des améliorations, à des travaux d'utilité générale, à l'encouragement des arts.

Le peuple est libre dans la véritable acception du terme, parce que les habitudes du pouvoir sont douces et faciles, et que la loi n'est pas tyrannique. La justice est rendue avec une complète égalité. Les distinctions sociales sont purement honorifiques et n'ont rien qui puisse froisser les intérêts des classes qui n'y participent pas. Enfin, à l'énergie près qui n'est pas dans le caractère de ce gouvernement,

mais qui, il faut le reconnaître, n'est pas davantage dans celui de la nation, tout est bien dans cette machine peu compliquée, qui fonctionne lentement, mais sans temps d'arrêt et sans secousses. Cependant on déclame contre elle. On la comprend dans la proscription générale des gouvernemens. Et qu'y substituerait-on ? Ceux qui veulent entreprendre cette œuvre ne le savent sans doute pas eux-mêmes ; ou, s'ils ont à ce sujet une pensée arrêtée, ils n'auront certainement pas, au moment de l'action, assez d'influence ou de force pour la réaliser. Dans ce siècle, on n'applique la combinaison ou la réflexion qu'à la destruction. Les événemens, c'est-à-dire le hasard et les passions, reconstruisent quand et comme ils peuvent.

§ XVII.

SITUATION POLITIQUE.

Les causes que j'ai signalées plus haut comme étant celles auxquelles on doit attribuer les changemens de position que l'on remarque dans les classes élevées, agissent ici comme ailleurs. Il y a du malaise dans les fortunes ; il y en a dans la situation politique. Les individus sont mal, parce que, contre toute évidence, les masses se refusent à reconnaître qu'elles sont bien, qu'elles sont mieux qu'elles n'ont jamais été. A la gêne du présent se joint l'inquiétude de l'avenir. On évite les occasions de se montrer avec éclat, et avec plus de soin encore, celles de manifester ses opinions.

Il y a de la prudence dans cette réserve, et une prudence qui n'est pas sans motifs fondés. L'Italie, pas plus que bien d'autres contrées, n'est à l'abri des commotions.

De temps à autre, le volcan révolutionnaire donne des signes d'éruption. Les précautions auxquelles on a recours pour en prévenir les ravages s'accompagnent de contrariétés pour les uns, de mesures plus fâcheuses pour les autres. Le mécontentement arrive, murmure sourdement d'abord, se manifeste bientôt sans ménagement, et fournit des prétextes, souvent des motifs fondés à un redoublement de sévérité. L'ordre social est troublé jusque dans les détails les plus insignifians de son organisation. Le plaisir a disparu long-temps avant que la gêne se soit fait sentir. On commence par ne plus s'amuser : on finit par souffrir.

Cette disposition à une perturbation est-elle aussi réelle qu'on le croit? Je ne saurais assurer qu'elle ait pénétré bien avant; mais je puis dire qu'elle existe dans les craintes des uns, dans les folles espérances et les coupables desseins des autres, et que je l'ai observée à un degré plus ou moins prononcé dans tous les pays que j'ai parcourus. Ici la rigueur dont on s'arme contre elle lui sert de prétexte; là elle se développe à la faveur de l'indulgence avec laquelle on la traite ; partout elle se propage , elle prépare à l'agitation par l'inquiétude, elle s'essaie avant d'éclater. On en remarque les symptômes, l'expression même peu déguisée dans tous les lieux où l'on se présente, sans qu'il soit nécessaire de la provoquer. On voit percer une attente, une volonté de changement, sans rien qui en indique le besoin , ni qui détermine un but ou un espoir de mieux. Des hommes, qui se donnent pour les organes de l'opinion, disent partout que l'on ne veut plus de ce qui est, quoique partout on soit certainement mieux qu'on ne serait lorsque l'on aurait changé de situation, abstraction faite des sacrifices qu'entraînerait le changement. En pro-

clamant leurs doctrines d'un ton si menaçant qu'il faut presque du courage pour oser les combattre, ils en imposent aux hommes paisibles, dont presque toujours la prudence s'accompagne de faiblesse, au point de leur ôter la hardiesse de se prononcer pour le maintien de ce qui existe. C'est ainsi que, sur la foi d'aventuriers dont une expérience funeste et trop répétée a permis de constater l'impuissance à remplir les engagemens qu'il ont contractés, on paraît déterminé à s'abandonner dans des voies qui éloignent d'un état calme, modéré, bien ordonné, qui donne du bonheur au présent, et des garanties à l'avenir. Et les gouvernemens d'hésiter sur ce qu'ils ont à faire ! Et les masses de se résigner à ce que l'on fera d'elles ; royaumes, républiques, États fédératifs ou constitutionnels ; victimes de l'anarchie, inclinées sous un pouvoir fort, ballottées par des subtilités politiques, recevant avec un engouement aveugle et de folles acclamations quelque forme de gouvernement que leur impose la force du moment ; et finissant par supporter le poids et subir les conséquences de toutes les fautes commises en leur nom, et avec leur assentiment et leur concours même toujours assurés aux brouillons qui les réclament ! Et les factieux qui profitent de tout, de s'appuyer, pour exciter les populations, sur les rigueurs qu'ils ont rendues nécessaires, et qui, au fond, n'atteignent jamais qu'eux [1] ; de marcher d'un pas ferme là où ils trouvent de la faiblesse, se faisant

[1] Il y a cette différence entre les mesures prises dans l'intérêt de sa défense par le pouvoir d'un seul, et celles prises dans le même intérêt par le pouvoir populaire, que les premières ne sont dirigées que contre des individus, tandis que les secondes embrassent des classes entières. Les unes n'ont à servir que les intérêts d'un seul ; les autres doivent satisfaire les passions de chacun des individus dont se compose la multitude.

précéder par l'opinion qui déclame et effraie, la seule qui soit quelque chose et exerce de l'influence dans les temps actuels, et l'engageant assez avant pour la compromettre et l'empêcher de revenir sur ses pas ! Telle est la situation de l'Italie, situation qui aurait déjà acquis le développement auquel elle tend, si une force étrangère ne comprimait le mouvement.

On demandera s'il existe des motifs réels à cette tendance vers un autre ordre de choses ; si les peuples souffrent dans leur liberté, dans l'exercice de leurs droits, dans la sûreté des individus, dans tout ce qui peut contribuer au bien-être de la société. Je répondrai NON ! Les gouvernemens montrent du respect pour les institutions, pour la liberté publique, pour la liberté individuelle. Ils sont doux, modérés, bienveillans, impartiaux dans la distribution de la justice, sous quelque forme qu'on la réclame, et certainement beaucoup plus économes que ceux des pays appelés à intervenir dans la direction de leurs propres affaires. Ils écartent jusqu'à l'apparence des vexations générales dans les mesures qu'ils sont obligés d'employer contre les agitateurs. Ils font bien ce qu'ils ont à faire. Les soins qu'ils donnent à l'administration se manifestent par d'incontestables résultats ; et cependant on les dénigre, on les attaque, on cherche à indisposer et à soulever contre eux les populations. On se fait des prétextes du bien même qu'ils font, surtout des intentions qu'on leur suppose. Quand on en manque, on dit à l'oreille des peuples le grand mot : « C'est un pouvoir réglé. Il n'en faut plus ! » Et les peuples, dans leur irréflexion, dans leur besoin de mouvement, de se ruer contre ce pouvoir qui les a longtemps protégés ; contre ces gouvernemens qui les ont rendus heureux ; contre ces institutions devenues lois

par une longue habitude, quand elles n'e l'étaient point par leur forme primitive, et qui servaient de règle commune aux souverains comme à eux!

Quoique ces dispositions aient pénétré moins avant dans l'esprit des Toscans que dans celui des populations de quelques autres États, on en remarque cependant des indices, sans que l'on soit obligé de fouiller bien avant dans les sentimens populaires. Par les ménagemens qu'il emploie à l'égard des principes qui menacent les trônes; par l'accueil qu'il fait aux organes de ces principes, sous quelque forme qu'ils se présentent, le gouvernement de ce pays est moins en butte à leurs attaques ouvertes. On change donc de tactique à son égard. On le mine sans bruit. On excite en secret les esprits contre lui; et quand viendra le moment, si le malheur des peuples veut qu'il arrive, ce gouvernement subira le sort des autres, sans que sa libéralité actuelle le protége. A défaut de prétextes de mécontentement, on sème de la froideur, et dans quelques circonstances on a pu s'apercevoir qu'elle avait germé.

Quels gouvernemens trouveront grâce aux yeux des réformateurs, si celui de la Toscane n'est pas épargné par eux? Il n'est pas à la vérité dans la catégorie des gouvernemens constitutionnels; mais il a toujours été et il est encore tempéré par ce qui vaut mieux qu'une constitution écrite : une longue habitude de modération, et une complète fusion de sentimens entre la nation et son chef. Ce sont des garanties bien plus rassurantes que celles consacrées par des chartes basées sur des théories, dont on fausse l'esprit quand on est faible, mais adroit; que l'on foule aux pieds quand on est fort.

§ XVIII.

ROUTE DE FLORENCE A LUCQUES.

De *Florence* à *Lucques* on parcourt, par une très-belle route, un pays magnifique et dont la richesse se développe sur des montagnes bien cultivées et parsemées des habitations des cultivateurs. Les villages sont rares; mais, dans ceux que l'on traverse, on voit les indices d'une grande aisance. La terre emploie tous les bras, se prête à tous les genres de produits. La vigne, l'olivier, le mûrier, le maïs, le blé, le millet, et cette espèce de froment dont la paille fournit la matière première des chapeaux qui se fabriquent en Toscane, se partagent les soins de la population. Dans les intervalles que les travaux des champs laissent à leur activité, les femmes s'occupent à tresser des nattes.

L'industrie manufacturière vient ajouter ses bienfaits à

ceux de l'agriculture. Elle emploie les habitans des villes à la fabrication des chapeaux de paille et de feutre, des étoffes de soie, des papiers, des bonnets et des ceintures en usage en Turquie et dans tout le Levant. Aussi on n'est pas importuné par les mendians. Les enfans et les pauvres que leur âge ou leurs infirmités privent des moyens de travailler d'une manière plus lucrative, ramassent sur les routes le fumier qu'ailleurs on laisse perdre. Soit qu'ils le vendent, soit qu'ils l'emploient à fertiliser quelque coin de terre dédaigné, ils tirent de cette occupation des ressources qui diminuent leur misère et les soustraient à la nécessité de mendier.

Jamais les paysans ne voyagent à pied ni à cheval. On les voit réunis à trois ou quatre, quelquefois à six, sur des chars à deux roues qu'emportent plus qu'ils ne les traînent de petits chevaux d'une force et d'une vitesse étonnantes. La beauté des routes favorise la circulation de ces voitures jusque dans la partie la plus montagneuse du pays.

A voir les lieux où la population se réunit, on croirait qu'il n'y existe pas de classes intermédiaires. Hors des villes, on ne rencontre personne dont le costume indique des habitudes ou une éducation élevées. On ne devine la présence de cette classe dans les campagnes que parce que l'on aperçoit des habitations qui paraissent lui être réservées ; mais on s'étonne de ne la rencontrer nulle part, pas même sur les routes.

Pistoie qui, à moitié route de *Florence* à *Lucques*, occupe le centre d'une riche plaine au pied des Apennins, est une jolie ville, bien percée, bien pavée, ornée de quelques belles églises et de palais, et dotée de plusieurs vastes et utiles établissemens.

Je visitai le séminaire dont on m'avait vanté la distri-

bution, mais qui, à l'étendue près, n'a rien de remarquable, et la bibliothèque, qui ne renferme que des livres que l'on rencontre partout. L'ecclésiastique qui m'accompagnait me demanda si je connaissais les écrits de MM. de B....d, de M....e et de La M....s. Sur ma réponse affirmative, il entama une dissertation qui me prouva que, si je les avais lus, lui les avait étudiés. Suivant mon interlocuteur, M. de La M.... serait le premier écrivain du siècle, le plus grand théologien qu'ait possédé la France. Les évêques qui se sont avisés de condamner je ne sais combien de propositions extraites des ouvrages de ce nouveau père de l'Église, auraient agi sous l'influence condamnable des doctrines de l'Église gallicane. Je l'interrompis pour lui demander ce qu'il pensait du pape qui venait sinon de prononcer, au moins d'indiquer un blâme (c'était tout ce que le hasard m'avait appris de la question à laquelle j'ai le tort d'attacher fort peu d'importance). L'ecclésiastique sortit d'embarras à l'aide de quelques formules de respect pour l'autorité du Saint-Père, à travers lesquelles perçait une disposition évidente à improuver l'usage qu'il en avait fait dans l'occasion dont il s'agit. Il prit sa revanche en anathématisant Bossuet. Dans son ardeur, il aurait, je crois, déclaré l'évêque de Meaux schismatique et même hérétique, si, pour éviter le prononcé de la sentence, je n'avais mis fin à ma visite. Ce jargon théologique avait, à mes oreilles, quelque chose d'inaccoutumé qui, pour un moment, me semblait assez piquant. Il roulait sur des arguties maintenant sans danger, et qui, à le bien prendre, ne sont ni plus obscures, ni plus déraisonnables que celles dont on défigure la politique de nos jours; et, comme je préfère l'ennui à l'impatience, j'aimerais mieux, si j'étais condamné à l'alternative, assister à une conférence dans la

bibliothèque de *Pistoie*, qu'à certaines conversations politiques dans certains salons de Paris.

L'hôpital est vaste et bien tenu. Sa façade se compose d'un portique élégant dont la plinthe est ornée d'un bas-relief qui en occupe toute la longueur. *Luc de la Robbia*, qui l'a composé, a mis dans cet ouvrage toute l'originalité qui caractérisait son talent. Ce bas-relief n'est qu'en terre cuite vernissée, mais d'un fini, d'une richesse d'expression, d'une pureté de trait, que le marbre seul semblerait pouvoir comporter. Les figures sont coloriées avec autant de soin que pourraient l'être celles d'un tableau. Cet assemblage de la sculpture et de la peinture, du relief et de la couleur, produit un effet extraordinaire, et qui fait regretter que cet heureux essai n'ait pas été répété. Le genre des ouvrages de sculpture, par le procédé de la terre cuite, surtout pour le bas-relief, devrait être encouragé. Plus économique que le bronze et que le marbre, susceptible comme le plâtre du moulage le plus parfait, il ne redoute rien de l'action du temps. Il pourrait être employé dans une foule de circonstances, où des considérations de dépense forcent d'écarter des ornemens qui rehausseraient le mérite des édifices. Ce serait ainsi une acquisition précieuse pour l'architecture qui y trouverait un auxiliaire brillant et des moyens que rien ne remplace quand le goût de l'architecte ne dispose pas de sommes considérables.

Pistoie possède quelques bons tableaux à l'huile et des fresques qui décorent une église et une coupole bâties par Bramante.

C'est sous les murs de cette ville que Catilina fut défait et qu'il mourut. C'est dans son enceinte que les factions des Guelfes et des Gibelins se formèrent et s'essayèrent aux

fureurs qui firent couler tant de sang dans le reste de l'Italie. Cette ville a vu naître plusieurs hommes qui se sont distingués dans la littérature et les arts. Elle se glorifie de la célèbre improvisatrice *Corine Selvoggia.* Maintenant elle est le *New-Market* et le *Duncaster* de la Toscane. Nulle part les courses de chevaux et de chars ne sont plus belles et n'attirent un concours plus considérable.

A quelque lieues de *Pistoie* on traverse *Pescia*, petite ville bâtie sur les deux rives d'un large torrent et au pied de montagnes couvertes de mûriers, d'oliviers, de vignes et de châtaigniers. A part la situation qui est des plus pittoresques, je n'y ai trouvé de digne de fixer l'attention, que deux inscriptions placées sur la façade d'une maison dont la construction ne remonte pas au-delà d'un siècle et demi. L'une indique cette maison comme ayant été occupée par le pape Benoît XIV, et l'autre comme ayant été honorée de la présence de Jules-César, à son retour de sa seconde expédition dans les Gaules. Pour Sa Sainteté, passe! mais pour César, la chose est plus difficile à croire.

§ XIX.

Duché de Lucques.

LUCQUES.

A peu de distance de *Pescia*, on entre sur le territoire du duché de *Lucques*, sans autre signe qui indique le changement d'États, que l'inévitable présence d'un carabinier qui se fait remettre les passeports, et d'un douanier qui se fait donner de l'argent pour dispenser les voyageurs et lui de l'examen des malles.

Les carabiniers sont la gendarmerie de toute l'Italie. Sur leurs casernes on lit : *Magistratura armata. Carabinieri.* Par leur organisation, leurs fonctions, leur uniforme, ces magistrats ne diffèrent en rien de leurs pareils en France, depuis surtout que l'on a eu l'heureuse pensée d'élever ceux-ci jusqu'à la magistrature.

On arrive à *Lucques* par une avenue en ligne droite de deux lieues de longueur, assombrie par deux rangées de peupliers que réunissent des festons de vignes. Les champs sont ombragés par des mûriers et des oliviers dans l'intervalle desquels, tout rapprochés qu'ils soient, une culture infatigable fait croître, et un soleil ardent fait mûrir les récoltes les plus variées et les plus abondantes. Telle est la rapidité de leur succession et l'activité des cultivateurs, que la charrue retourne déjà l'extrémité d'un champ dont l'autre partie est encore chargée de la moisson qu'il a portée. On ne sait ce qui doit le plus étonner de l'importunité du laboureur ou de la complaisance de la terre. Je ne connais que la vallée du *Graisivaudan*, dans le Dauphiné, que l'on puisse comparer à ce pays avec lequel, dans la qualité du sol, dans les procédés de culture et jusque dans les aspects, elle a des rapports frappans.

Lucques est une ville de trente mille ames, que rien ne distingue, que rien ne recommande, où rien n'excite l'intérêt ni même l'attention, et où cependant un étranger trouve quelque plaisir à s'arrêter. De ses remparts couronnés de plusieurs rangées de beaux arbres, on jouit d'une vaste perspective des montagnes qui, à une distance de quelques lieues, forment le bassin dont elle occupe le centre. Dans son intérieur, on voit des églises de construction bizarre, décorées de quelques tableaux recommandés par les noms des artistes auxquels on les attribue, beaucoup plus que par un mérite que devineraient fort peu de gens, même parmi ceux qui ont la prétention de passer pour connaisseurs. Je dois cependant citer comme de véritables chefs-d'œuvre deux tableaux de *Fra-Bartolommeo*, et un tombeau en marbre surmonté d'une figure

de femme, d'un travail exquis. Le palais et un théâtre assez élégant font seuls les frais des ornemens de la ville, dont on ne peut citer avec éloge qu'une place et les pavés.

Un aqueduc qui, d'une distance de trois milles, apporte les eaux d'une source abondante, joint le mérite d'une incontestable utilité à celui d'une construction grandiose et d'un effet très-remarquable. Cet ouvrage important, commencé en 1822, vient d'être terminé. Il consiste en une galerie souterraine d'un mille de longueur, et en une série de quatre cent soixante et dix arcades de quarante pieds de hauteur sur vingt d'ouverture. Cet édifice a coûté deux millions cinq cent mille francs. La dépense aurait pu être considérablement réduite, si l'on avait donné une plus grande ouverture aux arches, ou mieux encore, si l'on avait amené les eaux par des tuyaux en fonte ou en pierre.

A l'époque où je la visitais, *Lucques* éprouvait un accès de fièvre politique. Le souverain, qui semble ne vouloir rien avoir à démêler avec ses sujets, avait laissé à ses ministres le soin de son gouvernement, et voyageait depuis quatre années. Cette absence fournissait des prétextes pour troubler, à des esprits remuans qui, sans ceux-là, auraient bien su en inventer d'autres. On avait tenté quelques mouvemens que la police avait prévenus. Des arrestations avaient mis plusieurs brouillons hors d'état d'agir. Ceux que l'on n'avait pas pu ou voulu atteindre essayaient leur mauvaise humeur plus que leur force au spectacle où, faute de mieux, ils poursuivaient de leurs sifflets, des chanteurs et des chanteuses qui m'auraient paru bons même sur les théâtres d'un rang plus élevé que ne l'est celui de *Lucques*. Je fus témoin d'une de ces scènes. Une douzaine de jeunes gens appartenant aux

classes inférieures de la société voulaient exclure des acteurs que l'universalité des spectateurs applaudissaient. Là, comme dans tout ce qui a le caractère d'une émeute, la turbulence l'a emporté, et un millier de personnes paisibles aimèrent mieux se priver d'un plaisir qu'elles appréciaient, que d'entamer une lutte avec quelques individus qui les empêchaient de le goûter. La toile tomba au milieu d'un opéra bien exécuté; et chacun se retira chez soi, se reprochant sa faiblesse et bien résolu cependant à ne pas montrer plus de courage, si une autre circonstance du même genre se présentait.

J'appris le lendemain que les perturbateurs n'avaient pas joui long-temps de leur triomphe, et que plusieurs d'entre eux n'avaient quitté leur lit que pour aller en prison. J'appris aussi que la police de *Lucques* a pour principe ou pour habitude de ne jamais se jeter à travers un mouvement populaire, de quelque nature qu'il soit, au moment de l'excitation. Elle attend, pour intervenir, que le calme soit rétabli, et que les auteurs du trouble soient séparés de leurs complices. Elle attend surtout qu'ils soient privés de leur auxiliaire le plus redoutable, cette colère qui, pour quelques instans, s'empare des masses, et dont l'accès une fois terminé ne se renouvelle plus, à moins qu'une manière d'agir imprudente n'en augmente la violence et ne lui donne de la durée. Si cette règle de conduite n'est pas la plus noble, elle est, dans quelques occasions, la plus sage, pourvu cependant qu'à défaut de la répression immédiate, la punition arrive. Peut-être aussi trouverait-elle une application moins favorable dans une grande ville que dans une petite.

§ XX.

BAINS DE LUCQUES

A sept lieues de *Lucques*, au fond de l'une des plus riantes vallées des Apennins, des bains d'eaux thermales attirent un grand concours d'étrangers. L'établissement et la belle route qui y conduit sont l'ouvrage de deux femmes qui ont successivement gouverné le duché de *Lucques* avec une supériorité de talens que l'on rencontre chez peu d'hommes. L'une était sœur de Napoléon, l'autre petite-fille de Louis-le-Grand; et on retrouvait en elles beaucoup de qualités qui distinguaient ces hommes extraordinaires.

La route de *Lucques* aux bains est établie sur la rive gauche du *Sperchio*. Ce torrent, qui semble être le dégorgeoir des eaux que, dans certaines saisons, fournit cette partie des montagnes, est presque à sec dans l'été;

mais, dans ses moindres crues, il occupe la presque totalité du vallon qu'il a jonché d'énormes cailloux roulés. Plusieurs ponts servent à la communication de ses rives. Le plus rapproché de *Lucques* est d'une construction récente. On en voit un autre dont on fait honneur à la comtesse Mathilde. On suppose que, dans un des courts intervalles des guerres que son zèle passionné pour les intérêts du Saint-Siége lui faisait entreprendre, elle se serait avisée de songer au bien de ses peuples, et qu'elle aurait élevé cet édifice qui porte le cachet de bizarrerie et d'extravagante hardiesse imposé aux constructions du XIe siècle.

Quelque part qne la vue se porte, elle rencontre une végétation vigoureuse, un air de vie, du mouvement. La culture s'est emparée de tous les terrains, même de ceux qui semblent les moins accessibles ; et en conservant les bois qu'elle a trouvés, en leur adjoignant les arbres dont les fruits pouvaient fournir à la subsistance de l'homme, elle a résolu ce problème important de rendre productifs les rochers les plus inclinés, sans les exposer à être dépossédés par les eaux du sol végétal qui les recouvre.

La population a suivi la culture. Elle s'est établie partout avec elle, sans se laisser rebuter par les difficultés de l'accès ou par l'isolement. Là où quelques oliviers, quelques mûriers ou quelques pieds de vigne ont consenti à végéter, il se trouve une famille pour leur donner des soins. Ces montagnes, cultivées et habitées comme pourraient l'être les plaines les plus fertiles, ont un aspect très-pittoresque et commandent un vif intérêt. On est étonné de ne voir que de paisibles cabanes sur des pics qui, dans le centre de l'Europe, se montreraient hérissés de ruines de châteaux forts. C'est en effet un phénomène dont on se rend difficilement compte, que, dans cette Italie, si

long-temps déchirée par des guerres civiles acharnées, les montagnes ne se soient pas couvertes de donjons. Il paraît que les partis n'exerçaient leurs fureurs que dans l'intérieur des villes ; et, à la construction des palais qui ont conservé les noms des turbulens possesseurs qui les avaient fait bâtir, on peut juger que ce n'était pas dans l'unique intention d'y trouver du calme ou d'y établir du luxe qu'ils les avaient ainsi disposés.

Les bains sont divisés entre trois petits villages, dont les maisons, groupées sur l'inclinaison ou au pied des montagnes, offrent des logemens commodes. Des chemins tracés au milieu des plus beaux sites, à travers des bois de châtaigniers, et entretenus comme les allées d'un parc, servent à la communication des trois hameaux. Des sentiers pratiqués sur l'escarpement des montagnes conduisent, sans fatigue et sans danger, vers les points les plus susceptibles de piquer et de satisfaire la curiosité des étrangers.

Ce lieu de réunion est un de ceux qui justifient le mieux la vogue dont ils jouissent.

§ XXI.

SITUATION POLITIQUE.

Le gouvernement du duché de *Lucques* ne me paraît pas avoir une tâche bien difficile à remplir. Un pays où personne n'est oisif ; une capitale de trente mille habitans ; une population totale de cent vingt mille ames, distribuée dans des habitations éparses sur un territoire, ou pour mieux dire sur un jardin de deux cents milles carrés, et favorisée par tous les avantages que procurent un beau climat, un sol fécond et une industrie manufacturière mêlée et subordonnée à l'industrie agricole, ne sont pas des conditions au-dessus de la portée la plus ordinaire de l'aptitude gouvernementale.

La situation politique du duché de *Lucques* présente cependant une anomalie qui, à bon droit, exciterait de l'étonnement dans un autre temps que celui où nous vivons.

Le souverain n'en est que l'administrateur temporaire. A la mort de l'archiduchesse Marie-Louise, il deviendra duc de *Parme*, et le duché de *Lucques* sera réuni à la Toscane. C'est ainsi que l'a réglé le congrès de *Vienne*, pour donner une apparence de justice à ce qui, au fond, était tout-à-fait injuste, accroître aux dépens du faible la puissance du fort, et remplacer des positions perdues, à l'aide d'iniques spoliations. Quelque argent que la Toscane, favorisée par cet arrangement, a été condamnée à jeter annuellement dans le bassin le plus léger de cette frauduleuse balance, a empêché qu'il ne s'élevât trop. La force a fait le reste.

Cet étrange état de choses paraît ne pas nuire à la prospérité du duché de *Lucques*. Les indices d'une administration prévoyante, active, éclairée, se révèlent partout. Les routes sont multipliées et magnifiques. L'aqueduc dont j'ai parlé, des ponts d'une vaste dimension, des fontaines, et un caractère monumental imprimé à ces ouvrages, déposent de la sagesse et en même temps de l'étendue des vues de ce gouvernement.

En gens qui interrogent l'avenir, les Lucquois ne se laissent pas entraîner par l'amour qu'ils portent à leur prince temporaire, pour que, quand viendra la séparation, la douleur soit profonde et de longue durée. Cependant une considération d'amour-propre national leur fait redouter cet événement. Ce petit État perdra alors une indépendance dont il jouissait depuis bien des siècles, et à laquelle il se cramponne, quoiqu'elle ait cessé d'exister, et que le nom de LIBERTÉ écrit sur les portes de sa capitale soit la seule chose qui lui en reste. Il se verra réuni à la Toscane, dont la domination a, dans tous les temps, été un objet de haine ou de jalousie pour cette portion de l'I-

talie. *Pise*, *Sienne*, *Livourne* ont, à des périodes et par des circonstances diverses, subi le joug. Le tour de *Lucques* est arrivé. Cette idée tourmente, inquiète et tient lieu d'esprit public et à la fois d'affection envers le dernier souverain spécial que possède cette fraction du territoire qui, pendant plusieurs siècles, a su jeter son nom et quelquefois ses armes dans tous les événemens qui intéressaient la péninsule. L'esprit de désorganisation ne manque pas de s'emparer de cette disposition pour la faire tourner à son profit, et préparer de longue main une résistance qui se rallierait à l'agression générale dont il cherche à rassembler les élémens.

§ XXII.

PISE, LIVOURNE.

Entre *Lucques* et *Pise*, la vallée du *Sperchio* perd beaucoup du caractère qu'elle a dans sa partie supérieure. Quoique moins élevées, les montagnes sont plus âpres et plus abruptes. Souvent elles ne présentent que des rochers dans les intervalles desquels croissent des oliviers. La culture paraît être moins active et moins soignée. Les routes sont moins bien entretenues. La population qui, comme partout, suit les conditions du sol qui la porte, est plus oisive et semble plus malheureuse.

Aux approches de *Pise*, les montagnes s'affaissent et font place à une plaine unie comme le sont toutes celles formées par des alluvions, distribuée par grandes masses de cultures et qui s'étend jusqu'à la mer. Les grands arbres, les vignes, les clôtures disparaissent. La cathédrale,

un dôme imposant, la tour si célèbre, un grand nombre de clochers dispersés sur un vaste espace, font illusion sur l'importance et l'étendue de la ville.

Pise n'a rien conservé d'antique; mais elle est très-riche en monumens du moyen-âge. Sa cathédrale est un des morceaux les plus achevés de l'architecture de cette époque. Des colonnes qui avaient appartenu à des constructions romaines ont été réunies pour servir de support aux cinq nefs dont se compose le corps de l'édifice. Toutes sont d'une seule pièce : toutes sont de dimensions pareilles. Elles ne varient que par la nature des marbres et des granits qui les forment. Le marbre a été employé partout, mais avec un goût tel que l'on ne s'aperçoit pas qu'il a été prodigué. Quelques bons tableaux parmi lesquels il en est un qui, ainsi que tous ceux qui ont eu les honneurs momentanés du Louvre, est, par ce fait seul, signalé à l'admiration des curieux, complètent la décoration de cette basilique.

A quelques toises en face du portail, s'élève le baptistère que l'on remarquerait davantage si l'on n'était occupé de la cathédrale, dont on ne le considère que comme un accessoire.

Parallèlement à ces édifices, le *Campo Santo* prolonge sa façade austère. On y pénètre; et sous des portiques du style le plus pur, le plus léger et le plus élégant, qui entourent une cour très-longue et peu large, on voit déposés dans de riches mausolées les restes de toutes les illustrations que *Pise* a produites. Les siècles anciens y sont représentés par une suite de sarcophages grecs, romains, étrusques, transportés des places qu'ils occupaient sur le territoire autrefois possédé par la république, dans ce Panthéon ouvert à tout ce qui se recommande par un

genre quelconque de mérite. C'est le plus beau musée que l'on se soit jamais avisé de consacrer à la mort.

Sur la même place que décorent ces édifices, s'élève la tour fameuse par son effrayante inclinaison. On trouve très-beau à *Pise*, de faire honneur de cette disposition de l'édifice à une combinaison de l'architecte. Celui-ci aurait sans doute été enfermé dans une maison de fous (pourvu toutefois qu'il en existât au XIIe siècle), s'il avait volontairement fait pencher son monument d'une manière à la fois si inquiétante et aussi peu gracieuse. Il doit être absous de cette ridicule accusation, lorsque l'on remarque l'enfoncement de la base de l'édifice du côté où il incline. Deux des ressauts ou marches de cette base, qui ont disparu dans le sol, en sortent pour se reproduire à la partie opposée; et leur enfoncement, d'environ neuf pouces, donne pour résultat sur une hauteur de cent trente pieds, point où l'inclinaison cesse, le surplomb de quinze pieds qui se fait remarquer de ce point à la partie inférieure.

A cette observation j'ajouterai la suivante : c'est que si *Bonanno* avait voulu faire pencher sa tour, il aurait au moins eu soin de la placer sur un plan horizontal, afin que l'on ne se méprît pas sur son intention. Pour son honneur, pour l'honneur du bon sens, il faut reconnaître que sa merveille est le résultat d'un affaissement du sol, et que la solidité de l'édifice a seule empêché que l'événement ne fût plus grave. L'unique concession que je sois disposé à faire, c'est que cet événement aura eu lieu pendant la construction, et qu'afin d'en modifier les conséquences, l'architecte aura placé d'une manière parfaitement perpendiculaire les deux étages et le chapiteau qui lui restaient à construire, en même temps que pour faire

contre-poids, il chargeait la partie opposée de la galerie, de trois rangs de marches que, sans cela, rien n'eût motivés.

Après ces majestueux monumens, il faut aller considérer presque au microscope une miniature d'église d'ordre gothique, qu'embellissent les ornemens les plus riches et les plus finis que comporte ce genre. On ne sait ce qui a pu donner l'idée de bâtir cette précieuse chapelle qui, tout au plus, aurait pu être admise comme cathédrale dans le pays des Lilliputiens. Quoi qu'il en soit, on ne saurait se dispenser de l'étudier comme un modèle du genre, et d'en reconnaître la perfection.

Lors même que *Pise* ne se recommanderait pas par ces monumens créés, au temps de sa splendeur, du produit des dépouilles enlevées à ses ennemis, elle offrirait encore des sujets d'intérêt à la curiosité des étrangers, par la beauté de ses quais et de ses rues, et par l'étendue d'un assez grand nombre de ses palais.

On propose aux voyageurs qui visitent cette ville de faire une excursion à la Chartreuse. Beaucoup acceptent la proposition. J'ai été du nombre : je m'en suis repenti. On ne trouve là qu'un bâtiment sans caractère, une église ornée de fresques médiocres et de marbres; un cloître soutenu par des colonnes de marbre blanc entourant une cour carrée dans laquelle sont placés près l'un de l'autre, mais bien distincts, en dépit de l'humilité chrétienne, le cimetière des pères et celui des frères *lais*. Du reste on ne voit rien dans le site, on trouve très-peu de chose dans la distribution qui sente le couvent. Il n'y a de monacal dans ce lieu qu'une douzaine de moines. En vérité, toutes vénérables qu'elles soient, les figures des bons pères ne valent pas une course de quinze milles.

J'étais dans un jour de déception. A mon retour de la Chartreuse, je suis parti pour *Livourne*, pensant y voir un beau port et une belle ville. J'en suis revenu après avoir visité un bassin en désordre où une trentaine de navires flottaient dans une eau noire et croupissante ; un port ouvert où j'en ai compté à peu près autant ; une ville avec des rues bien alignées où s'agite une population sale et grossière ; des maisons très-élevées avec des rez-de-chaussée sans fenêtres. Il n'y a des boutiques que dans une seule rue, et nulle part rien du mouvement qui accompagne un commerce actif. En fait de monumens, on ne peut citer qu'une église moderne d'assez mauvais goût, et une statue du grand-duc Cosme Ier, qui peut être considéré, sinon comme le fondateur de la ville, au moins comme le créateur de sa prospérité. Ne pouvant m'expliquer l'allégorie de quatre esclaves enchaînés au piédestal de la statue, je me suis borné à admirer le talent du sculpteur et du fondeur auxquels on en est redevable.

Livourne est située à l'extrémité d'une plaine marécageuse, que de nombreux canaux à la vérité mal entretenus n'ont pu parvenir à dessécher. L'aspect de cette plaine est triste. Au milieu d'une campagne sans arbres, presque sans culture, on voit des habitations délabrées, sur le seuil desquelles des femmes maigres, au teint pâle, les pieds nus, les cheveux épars et les vêtemens en désordre, tournent leur fuseau, tout en donnant des soins à des enfans demi-nus. Tout est pauvre, tout annonce le découragement dans ces demeures où le bonheur n'entre jamais, d'où s'éloigne cette gaîté de passage qui, ailleurs, visite quelquefois la cabane même du pauvre. Je connais peu d'existence plus affreuse que celle des infortunés condamnés aux travaux ingrats de ce sol alternativement

inondé et desséché, et qui n'ont de ressources que dans le produit du halage sur un canal qui fait communiquer *Livourne* avec *Pise*, *Lucques* et *Florence*; et d'avenir qu'une continuité sans terme des mêmes fatigues et des mêmes privations.

§ XXIII.

MANIÈRE DE VIVRE.

On sait calculer en Toscane, et aucun moyen d'épargner n'y est négligé. Aussi le taux de la dépense y est-il relativement moins élevé que dans d'autres pays. Les habitudes d'économie y sont tellement généralisées que, quoique dans bien des occasions elles pussent recevoir un nom moins honorable, personne ne songe à les critiquer chez les autres, dans la crainte sans doute d'une réciprocité à laquelle on sent que l'on ne pourrait pas échapper. La partie la plus forte de la dépense pour les gens riches est le logement et un équipage. On veut avoir une maison vaste, quoique l'on se promette bien de ne pas entretenir le nombre de domestiques qu'elle semblerait réclamer : deux ou trois fois dans l'année, aux jours de représentation, on y suppléera par des domestiques d'occasion. On

veut aussi avoir une voiture derrière laquelle se balance un chasseur portant couteau de chasse, épaulettes et moustaches. Le reste, la table même ne sont considérés que comme des accessoires. On n'a dans la maison qu'un ou deux laquais. Les autres n'y paraissent qu'à des jours, des heures, et pour des services déterminés. On donne à ceux-ci des gages qui suppléent à la nourriture et même au logement qui ne leur sont pas accordés. On se contente d'une cuisine mesquine à laquelle suffit le talent équivoque d'une femme qui usurpe le titre de cuisinière. On invite rarement à dîner. Plus rarement encore on donne des fêtes; et lorsqu'on le fait, on a soin de ne pas s'écarter des règles d'un ordre sévère.

La vie des châteaux est calculée sur les principes qui président à celle de la ville.

Les classes intermédiaires de la société imitent l'exemple qui leur est donné par les premières.

Le peuple a une diète fort simple, fort économique, et cependant plus saine et meilleure que ne l'est celle des pauvres des autres pays. A la pomme-de-terre qui entre pour fort peu dans sa nourriture, il substitue des pâtes préparées, dont, en y mêlant quelques légumes et un peu de graisse ou de beurre, il se compose une soupe épaisse. La nourriture d'un ouvrier ne coûte pas plus de quatre ou cinq sous par jour.

§ XXIV.

CONDUCTEURS DE VOITURES.

Dans toutes les villes d'Italie, mais plus encore, je crois, dans celles de Toscane, on est harcelé par des conducteurs de voitures. C'est une classe tout-à-fait distincte, et qui a des mœurs et des habitudes qu'elle porte partout avec elle.

Comme sur peu de routes il existe des services réguliers de diligences, on y supplée au moyen de voitures de toutes formes, traînées par un ou plusieurs chevaux et toujours prêtes à partir pour quelque pays que ce soit. Leurs conducteurs stationnent sur les places publiques et dans les carrefours, sollicitant, importunant les passans. Lorsqu'ils ont trouvé des voyageurs en nombre suffisant pour former le chargement de leur voiture, ils partent et les déposent dans les villes où ils étaient convenus de les

conduire, à moins que (ce qui arrive souvent), *ils ne les vendent en route ;* c'est-à-dire que, moyennant une somme que leur donne un autre voiturier, ils ne cèdent à celui-ci leur cargaison, laquelle est *transbordée*, voyageurs et bagages, dans une autre voiture. Arrivés à leur destination, ils cherchent de l'emploi, sans s'embarrasser de la direction qu'il leur fera prendre. Ils parcourent ainsi l'Italie, quelquefois l'Europe entière, ne connaissant de terme à leur périgrination, que le caprice des circonstances. Leurs chevaux, de chétive apparence, supportent d'incroyables fatigues. S'ils succombent, ils sont bientôt remplacés. La distance qu'ils parcourent par jour est de dix-huit à vingt lieues.

Un voiturier est peu tourmenté par les soucis et les affections de famille. Dans une de ses courses, il rencontre une femme dont il fait la sienne. Deux jours après il la quitte pour reprendre sa vie nomade. Le hasard de ses excursions, jamais le calcul ni l'amour, le ramène près d'elle. Il trouve sans s'en inquiéter, s'en réjouir ni s'en affliger, sa famille augmentée ou diminuée. Il laisse à sa femme une partie de ses économies et s'éloigne. L'indépendance et le goût du désordre compensent les fatigues de ce genre de vie, qui devient une passion chez ceux qui l'adoptent. « Si l'on m'offraït, me disait un de ces hommes, » le plus beau palais de Venise ou de Florence, avec vingt » mille francs de rente, sous la condition de renoncer aux » voyages, je refuserais. » Ce qu'il me disait, il le pensait.

Dans quelques occasions, les profits sont assez élevés. Dans d'autres, les pertes sont considérables et entraînent une ruine complète. Une voiture se brise; un cheval meurt; des semaines s'écoulent sans travail: la voiture et les chevaux passent dans d'autres mains. Heureux encore l'ancien

possesseur, s'il fait partie du marché, et s'il est admis à conduire, pour le compte d'un autre, cette même voiture que naguère il conduisait pour le sien.

En voyage, les voituriers se chargent, moyennant un prix fort modéré, des frais d'auberge de tous genres. On échappe ainsi aux prétentions toujours exorbitantes des aubergistes, et, sous ce rapport comme sous celui de la dépense comparée avec celle de la poste, il y a une très-grande économie. Aussi cette manière de voyager est-elle la plus usitée en Italie.

FIN DU PREMIER VOLUME.

TABLE
DES MATIÈRES

CONTENUES

DANS LE PREMIER VOLUME.

HOLLANDE.

PRUSSE. — PROVINCES RHÉNANES.

CONFÉDÉRATION GERMANIQUE.

AUTRICHE.

ITALIE. — ROYAUME LOMBARDO-VÉNITIEN.

ÉTATS ROMAINS.

DUCHÉ DE MODÈNE.

ÉTATS AUTRICHIENS.

ROYAUME LOMBARDO-VÉNITIEN. — SUITE.

ROYAUME DE SARDAIGNE.

GRAND-DUCHÉ DE TOSCANE.

FIN DE LA TABLE DU PREMIER VOLUME.

